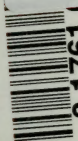




26



3 1761 (



Digitized by the Internet Archive
in 2013

UNION DES SAVANTS, DES ÉCRIVAINS ET DES ARTISTES BULGARES

LA DOBROUDJA

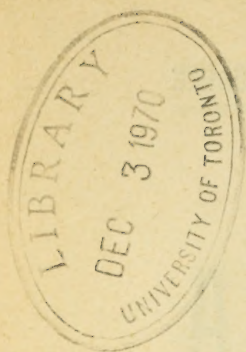
GÉOGRAPHIE, HISTOIRE, ETHNOGRA-
PHIE, IMPORTANCE ÉCONOMIQUE
ET POLITIQUE

PAR

LE PROF. A. ICHIRKOV, PROF. V. N. ZLATARSKY, PROF. L.
MILÉTITCH, C. ŠKORPIL, PROF. ST. ROMANSKY, PROF. M.
ARNAOUDOV, ST. TCHILINGUIROV, PROF. D. MICHAÏKOV
ET PROF. V. MOLLOV



SOFIA, IMPRIMERIE DE LA COUR, 1918



DR

281

D₅-D₆₅

Table des matières

I. Géographie physique de la Dobroudja, par le professeur A. Ichirkov	1
II. Le sort historique et politique de la Dobroudja, par le professeur V. N. Zlatarsky	43
III. Les Bulgares et les Roumains dans leurs rapports culturels et historiques, par le professeur L. Milétitch	67
IV. Anciens monuments bulgares dans la Dobroudja, par C. Škorpil	109
V. Le caractère ethnique de la Dobroudja, par le professeur St. Romansky	153
VI. Le folklore de la Dobroudja, par le professeur M. Arnaoudov	199
VII. La renaissance bulgare en Dobroudja 1810—1878, par St. Tchilinguïrov	226
VIII. L'importance économique de la Dobroudja septentrionale, par le professeur D. Michaïkov	257
IX. La Dobroudja politique, par le professeur V. Mollov	317

Appendices

1. Carte de la Dobroudja, échelle 1 : 1,000,000
2. Cinq tableaux, faisant annexes à l'étude de M. Škorpil: Anciens monuments bulgares dans la Dobroudja :

Tabl. I et III: Le camp de Nicolitzel (p. 113) et le camp de Galatz (p. 142), le retranchement-

frontière de Bessarabie, partie occidentale (p. 159), les voies et les fortifications du Boudjak de Matchin (p. 135).

Tabl. II. Profils des retranchements (p. 124): fig. 1—14: profils du camp extérieur (p. 124), fig. 15 et 16: profils du retranchement moyen sud-est (p. 134), fig. 17 et 18: profils du fort Gourgoi (p. 130), fig. 19—21: profils du double retranchement du camp intérieur (p. 132), fig. 22 et 23: profils du Grand Fort (p. 125), fig. 24 et 25: profils du retranchement occidental du camp intérieur (p. 132), fig. 26: profils du fort Florilor (p. 129), fig. 27 et 28: profils du retranchement moyen nord-ouest (p. 133), fig. 29: profils du camp de Galatz (p. 242) et fig. 30: profils du camp d'Aboba (p. 142).

Figure 1: Le Grand (p. 125).

Figure 2: Le fort Florilor (p. 129).

Figure 3 et 4: Pliska (Aboba) et Preslav (p. 145).

Géographie physique de la Dobroudja

Par le professeur A. Ichirkoff

I. Situation, nom, limites et étendue de la Dobroudja.

La Dobroudja occupe la partie nord-ouest de la péninsule Balkanique. Elle est bornée à l'ouest et au nord par le Danube, à l'est par la mer Noire; au sud elle se confond avec la plaine bulgare du Danube. La Dobroudja forme une presqu'île. Ses parties les plus importantes sont celles sur lesquelles passent les routes reliant le Danube à la mer Noire et les courtes lignes transversales qui offrent un moyen de défense facile. Les chemins de fer Cerna-Voda—Constantza (66 km.) et Roustchouk—Varna (225 km.) sont les principales voies de communication de la presqu'île. Des chemins ont été tracés, depuis un temps immémorial, le long des principales zônes; au bout de ces chemins se trouvent, depuis des siècles, des centres habités. La vallée marécageuse du Kara-Sou, entre Cerna-Voda et la plaine de Constantza, présente en même temps une ligne de défense importante; des deux côtés de celle-ci se trouvent de vieilles murailles dont l'histoire remonte à l'empereur Trajan. Toutefois la partie la plus étroite de la Dobroudja se trouve au nord du Kara-

Sou, entre le lac de Tachaoul et le Danube (35 km.). Au sud de la vallée du Kara-Sou, ce sont les hauteurs entre le lac de Touzla et Rassovo, sur le Danube, qui offrent une ligne de défense puissante. C'est sur cette ligne que se trouve aussi la hauteur fortifiée de Kobadine.

La Dobroudja est une terre de passage; les principales voies pour Constantinople, de la Pologne, de la Transylvanie, de la Roumanie et même de la Russie, ont passé par là. Lorsque la ligne ferrée Dobritch — Toultscha sera terminée et qu'on aura construit en Russie un chemin de fer allant d'Ismail à l'intérieur du pays, la voie par la Dobroudja sera la plus courte et la plus commode entre la Russie, d'une part, et Constantinople, la mer Egée et la mer Adriatique, d'autre part. Depuis la construction du pont sur le Danube Pitesti—Cerna-Voda et du port moderne de Constantza, la ligne ferrée Cerna-Voda—Constantza a acquis une importance considérable pour l'importation aussi bien que pour l'exportation roumaine; le gouvernement roumain a cherché même à la rendre avantageuse pour le transport de l'occident et du centre de l'Europe pour Constantinople et l'orient plus lointain. Une voie commerciale importante constitue aussi le cours inférieur du Danube avec les bras du delta, dont celui de Soulina est le plus important.

On rencontre pour la première fois le nom de Dobroudja dans la traduction latine de l'ouvrage de L. Chalcondylas sur la Turquie datant du XV siècle; dans cette traduction le nom de „pays de Dobrotitch“, qui figure dans le texte grec, est traduit en latin par le nom de „Dobroudja“. Plusieurs opinions ont été

émises jusqu'à présent sur l'origine de ce nom ; la plus admissible est celle d'après laquelle le nom de Dobroudja se rattache au nom de Dobritza (Dobrota, Dobritch, Dobrotitch), qui dans la seconde moitié du XIV siècle possédait la presqu'île depuis les bouches du Danube jusqu'à la Stara-Planina orientale. C'est l'opinion qu'ont soutenue Engel, Sassi, Drinoff, Kanitz, Irecek, Syrcou, A. T. Ilieff et . D'après une autre opinion, plus répandue celle-ci, ce nom provient du mot slave „dobro“ (bien). Cette opinion est soutenue par Ubcini, Boué, le Dr Allard, Brunn, Nasaretian, Picard etc. Dans un court article que j'ai publié dans l'„Otetchestvo“, 4-e année, N° 1, p. 11, j'ai donné les motifs qui militent en faveur de la première opinion. Les plus importants en sont : Le pays que Dobritza possédait a porté, longtemps après sa mort, le nom de „pays de Dobrotitch“ et c'est précisément cette expression qui est traduite en latin par le nom de Dobroudja ; Hadji-Calfa, qui au milieu du XVI siècle, essaie le premier de décrire la Dobroudja, appelle précisément de ce nom le pays qui était auparavant appelé du nom de „pays de Dobrotitch“. A. T. Ilieff fait remarquer que dans les noms les Turcs remplacent par *tcha* et *dja* le suffixe bulgare *itza*. Ainsi de Dobrota — Dobrotitza. — Dobritza se sont formés les noms de Dobritch, Dobrotcha et Dobroudja.

Jusqu'à 1878 le nom de Dobroudja, désignant la presqu'île nord-est de la Péninsule Balkanique, n'excluait pas les noms de Bulgarie Noire, Bulgarie Orientale, Bulgarie Danubienne, noms qu'un grand nombre d'écrivains et cartographes étrangers et bulgares ont appliqués à cette région depuis le moyen âge.

La Dobroudja se rattache étroitement à la Bulgarie et fait avec elle un tout indivisible au point de vue historique, géographique, ethnographique, culturelle et économique. Aussi est-il difficile de tracer une ligne frontière nette au sud de la presqu'île. Hadji-Calfa, qui le premier a décrit ses limites, dit ce qu'il suit à ce sujet: „On appelle Dobroudja le pays qui s'étend le long du Danube à partir de Silistra et le long de la mer Noire jusqu'à Aïtos. Ses „kadyliks“ dépendent de Silistra. Ce sont: Oumourfaky, Aïtos, Babadagh, Tékéfoughiola, Vardak, Provadia, Choumen, Hadjioglou-Pazardjik, Karaagatch, Isaccea, Matchin, Hirsova“. Bien des passages de l'ouvrage de Hadji-Calfa „la Roumélie et la Bosnie“, montrent que dès qu'on traverse la Stara-Planina orientale, on pénètre dans les départements de Silistra et de la Dobroudja; d'après lui Varna, Ekerné et Toultscha font partie de la Dobroudja, mais Razgrad „près de la Dobroudja, fait parti du Déli-Orman“. Plus tard, à la fin du XVII-e siècle et au commencement du XVIII-e, l'historien moldave Miron Costin, parlant de l'établissement des Bulgares au sud du Danube, dans les deux Mésies, identifie ces dernières avec la Dobroudja et chaque fois qu'il cite le nom de Mésie, il ajoute: „c'est-à-dire la Dobroudja) Τὴν Μυσίαν, ἣ γούιν Δόβρουτζαν). De ce qu'ont dit à ce sujet d'autres écrivains anciens, il résulte également que la frontière de la Dobroudja était placée bien plus au sud que de nos jours. Ainsi, en 1854, notre historien Palaouzoff fait partir la frontière de la Dobroudja depuis Varna, sur la mer Noire, pour la faire aboutir à Silistra sur le Danube. Cependant l'écrivain français D-r Allard, qui parcourut la Dobroudja

pendant la guerre de Crimée (1855), donne pour limite sud de la Dobroudja la ligne Silistra — Dobritch — Baltchik.

La population elle-même considère comme frontière méridionale de la Dobroudja la ligne qui part du lac de Galtina, près du Danube, passe au sud des villages de Lipnitza et Kranovo, puis entre Keusséaïdyn et Kadykeuy atteint Basaourt, Karapelit, Hassymdére et Korkout; de ce dernier village cette ligne prend une direction orientale jusqu'au ravin de Halatchly et de là, en suivant la rivière de Batouvo, arrive à la mer Noire. Il est intéressant de remarquer à ce propos que la rivière de Batouvo, qui s'appelait anciennement Ziros, constituait la frontière méridionale de la Petite Scythie, dont le nom est cité par Strabon. La frontière méridionale de la Dobroudja sépare ce pays de la région du Déli-Orman.

Après le traité de Berlin, lorsque la frontière entre la Bulgarie et la Roumanie passa de Silistra, sur le Danube, au village d'Ilanlyk, sur la mer Noire, on commença à distinguer la Dobroudja roumaine de la Dobroudja bulgare et après le traité de Bucarest (1913), lorsque cette frontière fut transférée au sud de la ligne Turc-Smil, sur le Danube, et Ekréné, sur la mer Noire, de manière à ne laisser rien de la Dobroudja à la Bulgarie, le territoire roumain sur la péninsule Balkanique prit tout entier le nom de Dobroudja, quoiqu'il comprît une partie du Déli-Orman et la région de Batouvo.

Pour plus de facilité nous désignerons aussi, plus loin, par le nom de Dobroudja la partie de la pénin-

sule Balkanique que les Roumains possédaient jusqu'à 1916, conformément au traité de paix de Bucarest.

Le traité de San-Stéfano n'accordait à la Roumanie que le sandjak de Toultscha. Le congrès de Berlin agrandit le territoire de la Dobroudja roumaine dont l'étendue atteignit 15623 km. carrés. Ce territoire comprenait deux départements; celui de Toultscha, d'une superficie de 8713 km. carrés et celui de Constantza, d'une superficie de 6910 km. carrés. Le traité de Bucarest attribuait à la Roumanie un territoire bulgare d'une étendue de 7609 km. carrés taillé dans les départements de Silistra, Choumen et Varna. Du territoire nouvellement annexé les Roumains formèrent deux nouveaux départements: celui de Dorostol avec pour chef-lieu Silistra et celui de Kaliakra avec pour chef-lieu Pazardjik (Dobritch).

La superficie totale de la Dobroudja est de 23232 km. carrés.

II. Le rivage de la Dobroudja.

La presqu'île de la Dobroudja se distingue par la longueur de son rivage sur le Danube et sur la mer Noire. Ses bords lui donnent une grande importance au point de vue économique et stratégique.

Le Danube est le fleuve de l'Europe qui a la plus grande quantité d'eau et qui est le plus long après Volga. Par ses nombreux affluents il relie l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche-Hongrie, la Serbie, la Roumanie, la Bulgarie et la Russie. Cependant il ne constitue pas l'artère principale de l'organisme européen. Par son commerce et ses communications le Danube vient bien après le Rhin et l'Elbe et même

après la petite Tamise. Cela est dû à la circonstance que sa partie principale, le cours inférieur, se trouve dans les confins d'Etats peu avancés et peu peuplés et qu'il s'écoule dans une mer presque close; c'est dû d'autre part au fait qu'il est très éloigné des principaux centres de commerce et de communication de l'Europe et du globe terrestre, les villes de la mer du Nord. Le bassin du Danube ne comprend pas encore un centre tel que Hambourg sur l'Elbe ou Londres sur la Tamise, centre qui puisse servir de cœur aux communications et au commerce qui se font sur le Danube, sur ses affluents navigables et sur les voies terrestres, chemins de fer et routes, dont la direction a été déterminée par le cours du fleuve. Cependant le cours inférieur du Danube a tout de même une grande importance et il suffit d'étudier les différentes conventions qui se rapportent à cette partie du fleuve et de suivre les travaux de la commission européenne du Danube, pour constater quelle importance les grands pays de l'Europe attribuent-ils au Danube inférieur et pour voir, en même temps, quelle est l'importance de la Dobroudja en tant que clef du fleuve, en tant que terre ferme sur le cours le plus inférieur de cette voie fluviale menant de l'Occident à l'Orient.

Les puissances centrales, qui luttent aujourd'hui pour la vie ou la mort contre les puissances les plus fortes de l'Europe et d'outre-mer, attribuent une grande importance au Danube qu'elles considèrent comme une voie de communication entre elles en vue de l'échange international de l'avenir. Bien des congrès, beaucoup de spécialistes et d'hommes d'Etat étudient depuis quelque temps des projets ayant pour objet de

relier le Danube à la mer du Nord et à la mer Baltique et en même temps avec l'intérieur de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

A partir de Turc-Smil, où commence la Dobroudja, les rives du Danube présentent le même caractère qu'en amont, vers l'occident, entre la Bulgarie et la Roumanie. Sur la rive gauche s'étend une plaine d'aluvions, large de 45 à 60 km., ce qui fait que le bord roumain est souvent caché par les roseaux et arbustes des nombreuses lagunes; sur la rive droite, au contraire, s'élèvent des terrasses hautes de 30 à 120 mètres et couvertes de loess. A ces terrasses correspondent en Roumanie d'autres terrasses et hauteurs, mais seulement au delà de la terre aluvionnaire. Le long de la rive droite on trouve également des plaines qui séparent le fleuve du bord élevé, mais ces plaines sont étroites et souvent couvertes de lagunes dans lesquelles s'écoulent les petites rivières de la Dobroudja. Cependant la rive gauche du Danube présente un autre caractère entre le Sereth et le Pruth, où le bord forme des terrasses assez élevées de loess, et en Bessarabie, où il descend en pente rapide vers le delta.

Entre Silistra et Hirsovo, le Danube et son affluent gauche la Bortcha forment un vaste marécage (la petite Balta) couvert de lagunes, cours d'eaux, petits lacs et îlots. Entre ces deux villes le Danube lui-même ne s'éloigne pas du bord élevé de la Dobroudja. Sous la couche diluviale de la rive on voit souvent apparaître des terrains miocènes et même des couches plus anciennes.

Entre Rassovo et Hirsovo ces terrains forment

souvent des roches grandioses, comme par exemple à Cerna-Voda, où le pont du chemin de fer repose sur un rocher, aux villages de Topal et surtout à Hirsovo, où la ville est perchée en amphithéâtre entre deux rochers.

En aval de Hirsovo, le Danube, qui n'a ici qu'une déclivité minime — 5 m.m. par kilomètre, se ramifie de nouveau formant la grande Balta, qui s'étend de Braïla à Matchin. Le bras oriental, celui de Matchin, touche rarement au bord de la Dobroudja, comme c'est le cas aux hauteurs rocheuses près des villages de Petchénéga, Turc-keuy (Jacob-planina), Iglitza et à Matchin. Ailleurs, entre le Danube et le bord élevé s'étendent des lacs ou des plaines marécageuses qui sont inondées pendant la crue des eaux.

La montagne de Matchin rejette le bras oriental du Danube vers Braïla où il se joint au bras occidental près de la ville même. La navigation sur le Danube se fait ici sur le bras occidental qui est préféré non pas à cause de l'abondance de l'eau qui se ramifie beaucoup ici, mais parce qu'il constitue le plus court chemin pour Braïla et Galatz.

A partir de Galatz le Danube tourne vers l'est et coule le long d'une vaste plaine couverte de lagunes et de canaux dont les eaux s'écoulent dans le Danube près d'Isaccea; ici le fleuve touche de nouveau au bord rocheux de la Dobroudja. Entre Isaccea sur la rive droite, et les deux extrémités du lac de Kartal en face, entre le village de Kartal et le Monastère de Terapont, se trouve le dernier endroit étroit du Danube; aussi cet endroit a-t-il été depuis les temps les plus anciens le passage préféré conduisant de la

plaine de la Russie du sud vers la péninsule Balkanique. En aval d'Isaccea, ville qui dans les actes de la Conférence de Paris figure comme le sommet du delta du Danube, le fleuve coule au milieu de terrains marécageux qui l'éloignent des deux bords. Le long du bord élevé de la Dobroudja c'est la bouche de Somovo, pleine d'eau, qui tient la place de l'ancien cours du Danube.

A 22·5 km. en aval d'Isaccea, à l'embranchement de Kilia, le Danube se divise en deux bras, dont l'un, celui de Kilia, va au nord vers la ville russe d'Ismail en recevant les deux tiers des eaux du fleuve et l'autre, celui de Toultscha, va au sud vers Toultscha, ville importante de la Dobroudja. Le bras de Kilia va le long de la rive russe pendant 100 km. environ et s'écoule dans la mer Noire par 10 bras; sa largeur moyenne est de 300 m., sa profondeur de 8 à 24 m.; il se ramifie souvent et forme un grand nombre d'îles et de marécages. A l'embranchement de Soulina, à 7 km. en aval de Toultscha, du Danube de Toultscha se détache le bras de Soulina sur lequel se fait maintenant la navigation entre le Danube et la mer Noire. Le bras de Soulina ne reçoit qu'un cinquième des eaux du Danube de Toultscha, (soit 7·4% des eaux du Bas-Danube); le reste des eaux prend, sous le nom de bras St.-Georges, une direction sud-est en se tenant près du bord élevé de la Dobroudja; cependant près de la ville de Mahmoudia, sise au pied de Bèche-Tépé (242 m. d'altitude), le bras St.-Georges fait un grand circuit dans les marécages du delta et, après avoir détaché le bras de Dounavetz, qui contourne la dernière hauteur du terrain élevé de la Dobroudja orientale, se déverse

dans le lac de Razim d'où il s'écoule dans la mer Noire en faisant de nombreuses courbes. Le bras St.-Georges a une longueur de 190 km., une largeur de 250 à 400 m., et une profondeur moyenne de 7 m.; son courant d'eau est d'environ 2600 m. à la seconde.

Le delta du Danube forme un triangle dont le sommet se trouve à l'embranchement de Kilia ou d'Ismaïl et la base (d'une longueur de 63 km.) sur la mer Noire, entre les bouches de Kilia et de St.-Georges. Dans ses limites le delta occupe une étendue de 2690 km. carrés. Si au delta du Danube nous ajoutons l'île de Dranovo, entre le bras St.-Georges et le lac de Razim, avec l'isthme de Portitza, qui est formé par les alluvions du Danube, l'étendue du delta atteint 3500 km. carrés.

Le bras de Soulina, d'une longueur de 63 km., d'une largeur d'au moins 100 m. et d'une profondeur jusqu'à 7 m., est devenu, grâce aux rectifications incessantes entreprises par la commission européenne du Danube, un canal presque droit avec de belles digues en maçonnerie. En donnant la préférence au bras de Soulina qui a le moins d'eau et qui traverse une plaine marécageuse déserte, on a obéi à des motifs d'ordre politique: le bras de Kilia est dominé par la rive russe, le bras St.-Georges par la rive de la Dobroudja.

Le delta du Danube est une vaste plaine basse, couverte presque sans interruption de roseaux, à travers lesquels brillent par-ci par-là des lacs et des cours d'eau. Souvent dans cete mer de roseaux on voit se détacher des taches sombres; ce sont des bosquets de saules, de peupliers et de chênes qui représentent la végétation des îles formées par les dunes de sable

dont les principales sont Leta et Kara-Orman. Le delta entier est un grand lac, coupé au long et au large de bandes sablonneuses qui forment plusieurs bassins dont la surface est couverte de roseaux flottants, comme c'est le cas avec les lacs de Straldja, de Yénidjé-Vardar et quelques autres. Cette couche flottante de roseaux, que la population appelle du nom de „plaour“ est un amas de racines horizontales de *Phragmites Communis* qui atteignent une longueur de 15 m. et qui s'entrelacent au moyen de racines aquatiques détachées de leurs souches. Le „plaour“ a une épaisseur variant entre 0.90 m. et 1.10 m.; il ne s'enfonce dans l'eau que de moitié. Diverses plantes sèches et même de petits saules touffus (*salx cinerea*) poussent sur lui.

Comme il arrive avec les autres fleuves à grands bassins, les eaux du Danube changent de quantité d'après les saisons. Dans son cours inférieur, pendant les eaux basses, le Danube ne transporte que 2000 m. cubes d'eau à la seconde, à une vitesse de 0.31 m.; tandis que pendant les crues la quantité d'eau monte jusqu'à 35000 m. cubes à la seconde et la vitesse jusqu'à 2 m. à la seconde. Le niveau de l'eau du Danube varie près de Galatz de 6.5 m. On peut facilement en conclure que pendant la crue des eaux une grande partie des plaines le long du fleuve, les lagunes, les lacs, et le delta lui-même sont inondés, la surface de l'eau s'élargit alors considérablement.

Au sud du delta commence la région des lagunes qui se rattache directement au delta, étant donné que le Dounavetz, qui reçoit au moins la dixième partie des eaux du bras St Georges, s'écoule dans le lac de Razim et que les bancs de sable qui séparent

ce lac et les autres lacs de la mer ouverte sont dûs principalement aux dépôts laissés par le bras St. Georges. La hauteur de Kara-Baïr, près de Dounavetz, la montagne calcaire Pétros (240 m.) avec le fort d'Héraclée, près du village d'Eni-Sala, le cap Doloïman près du village russe de Jurilovka, sont les élévations d'un ancien golfe, à l'emplacement duquel on trouve aujourd'hui le lac de Razim, les limans (étangs) de Golovitza, Zmeïtza, Sinoé et quelques petits lacs reliés au lac de Razim. Les eaux de ces lacs et limans sont salées dans des proportions différentes. Dans la partie septentrionale de Razim l'eau salée est coupée de l'eau douce du Dounavetz, surtout depuis que son cours a été rectifié; près des isthmes au contraire, où elle se mélange à l'eau de mer, elle se rapproche par la quantité de sel qu'elle contient de l'eau de mer et même pendant les chaleurs de l'été elle dépasse celle-ci en sel. L'isthme le plus important des lagunes est Portitza. Des îles se trouvent dans les lagunes; parmi elles la plus remarquable est l'île rocheuse de Popina qui s'élève majestueusement dans la partie septentrionale de Razim (49 m.). Les lagunes ont une superficie de 900 km. carrés.

La région des lagunes finit à la bouche Bouazoului qui déverse dans la mer les eaux du lac de Sinoé, formant avec le delta la côte basse de la Dobroudja, d'une longueur de 139 km. Depuis cette bouche jusqu'à la frontière méridionale de la Dobroudja — l'embouchure de la rivière de Batouvo, la côte est dans sa plus grande partie élevée de 30 à 40 m. au-dessus de la mer; cependant, à plusieurs endroits, on trouve des lacs séparés de la mer par des bandes

étroites de sable du même niveau. Ces lacs sont formés aux embouchures des petites rivières de la Dobroudja grâce à la fluctuation du niveau de la mer.

Entre le lac de Midia et Constantza s'étendent les lacs de Gargala, Tachaoul et Kanari ou Suyutgheul. Les deux premiers sont séparés de la mer par une bande étroite de dunes, d'une largeur d'environ un kilomètre et demi; quant au lac de Kanari, il est séparé par une bande sablonneuse bien plus étroite. Malgré cela, les deux premiers lacs sont salés, tandis que le lac de Kanari a l'eau douce grâce à l'eau de source qu'il reçoit en abondance. Dans la partie septentrionale du lac de Kanari, qui doit son nom au village du même nom sis sur la côte escarpée du lac, se trouve l'endroit de villégiature Mamaïa, relié à Constantza par une ligne ferrée. Le cap le plus typique de tout le littoral dobroudjain s'avance dans la mer près de Constantza, barrant la voie aux vents du nord et calmant les eaux sur son bord méridional. C'est à cet endroit favorable que fut fondée dans l'antiquité légendaire la ville de Tomi et que s'élève aujourd'hui la ville la plus importante et la plus florissante de la Dobroudja, Constantza ou Keustendjé, appelée par les Bulgares Kostenetz. Plus au sud de Constantza, les bords sont bas et sablonneux, entrecoupés par les lacs de Touzla, Tatladjak, Mangalia, Dourankoulak, Kartal, Satalmiche, Chabla et d'autres plus petits lacs.

Au sud du phare de Chabla commence à apparaître graduellement, en dessous de la couche de terre fertile, le fond calcaire qui devient bientôt prédominant, formant sur une grande longueur le bord

rocheux vertical. Près du village Kaïabeykeuy ce bord atteint une hauteur de 40 m. et déjà près du cap Kaliacra (Ghelareto) — une hauteur de 60 m. De ce dernier cap, sur le beau côtage duquel se trouvent les ruines d'une ancienne forteresse, le bord de la mer Noire prend une direction orientale en s'élevant sans interruption (100 m. d'altitude près de Kavarna); mais il cesse d'être désert et rocheux pour se couvrir petit à petit de terre jusqu'à ce qu'il perde totalement son caractère de roche. Près de Kavarna, un vallon profond, riche en sources d'eau, se penche vers la mer permettant à la ville de Kavarna, qui se trouve à une hauteur de 170 m., de communiquer facilement avec la mer.

Depuis le vallon de Kavarna, le plateau de la Dobroudja, qui a une altitude de 180 à 200 m., descend vers la mer, tantôt entrecoupé largement par les éboulements, comme par exemple depuis le ravin de Turc-Souyoudjouk jusqu'à Baltchik, tantôt en pente raide mais régulière, comme depuis Baltchik jusqu'à la plaine de la rivière de Batouvo. Entre Baltchik et Kavarna le bord de la Dobroudja atteint son point culminant (180 m.).

La rivière de Batouvo forme à son embouchure une large plaine (2·5 km.) marécageuse et bien boisée, dans laquelle s'étend la lagune de Gheïtchikler; c'est dans la même rivière que s'écoule la rivière d'Ekren, près de laquelle passait l'ancienne frontière bulgare-roumaine.

Près de la côte de la Dobrouja la mer est peu profonde; la ligne navigable se trouve, au nord de Constantza, à 5 km. de distance du littoral; au sud

elle se rapproche à plusieurs endroits jusqu'à 1300 m. de la côte et entre le phare de Chabla et Kaliacra jusqu'à 500 m. Le courant maritime, d'une direction du nord au sud, apporte des sables vers la côte et les dépose dans les endroits calmes. Aussi les anciens golfes se sont-ils transformés à la suite des alluvions de sable en limans (étangs).

III. Orographie et Hydrographie.

La couche sédimentaire de la Bulgarie danubienne se continue dans la Dobroudja aussi. Son élément principal est la craie; aussi s'appelle-t-elle couche sédimentaire crétacée. Cependant la plus grande partie de la plaine danubienne, en Bulgarie comme dans la Dobroudja, est couverte d'une épaisse couche de loess qui est une formation diluviale d'origine éolienne. Le loess forme à plusieurs reprises des lits atteignant jusqu'à 200 m. d'épaisseur.

Au nord de la rivière Kassamtcha qui s'écoule dans le lac de Tachaoul, la terre a un caractère montagneux, se distinguant par sa construction orographique et géologique du reste de la Dobroudja. Un trait caractéristique de la Dobroudja tout entière est que sur une petite surface elle présente de nombreuses variations orographiques, hydrographiques et géologiques, ce qui en rend difficile la description en peu de mots et qui nécessite une division du pays en plusieurs parties homogènes.

La partie la plus orientale de la Dobroudja politique, que l'on connaît sous le nom de Déli-Orman, est constituée surtout de roches crétacées; les phéno-

mènes du Karst y sont typiques. Là où le loëss, qui près du Danube forme des couches épaisses, est enlevé et où la roche est dégarnie, comme c'est le cas dans plusieurs endroits des régions de Kemanlar et d'Akadanlar, on rencontre des ravins, des crevasses, des grottes, des gouffres. L'eau des rivières qui se forment dans la partie élevée du Déli-Orman méridional (à 400 — 500 m. d'altitude) disparaît rapidement sous terre dès qu'elle rencontre un terrain karstien. On ne trouve plus de sources et d'eaux courantes sur la surface de la terre; la population est obligée de tirer de l'eau, pour elle et pour son bétail, de puits peu profonds, creusés dans le loëss, qui retiennent un peu d'eau de pluie, mais qui pendant l'été dessèchent vite; ou bien de mares artificielles et de puits profonds qui atteignent l'eau des roches à une profondeur de 100 à 160 m., là où le Danube la maintient en vertu des principes de l'hydrostatique. Il y a même des puits dont le fond est plus bas que le niveau de la mer, comme par exemple au village de Messim-Mahalé ou les puits atteignent jusqu'à 22.9 m. au-dessous du niveau de la mer. Toutefois les bassins souterrains d'une eau abondante coulant à une petite profondeur ne manquent pas; on creuse à de pareils endroits un grand nombre de puits, les uns à côté des autres, qui reçoivent de l'eau du même bassin. C'est le cas à Bounar-bachi, Hassan-Faky etc. Tandis que dans les puits profonds on puise l'eau au moyen de pompes et de moteurs, ici on la tire au moyen de seaux suspendus à une grande roue qu'un cheval fait tourner.

La partie méridionale du Déli-Orman, qui est comprise dans les limites de la Dobrodudja, est une terre

mouvementée bien boisée, dont le point le plus haut n'atteint pas 300 m. et dont les collines, à pentes douces, sont élevées de 220 à 270 m. Vers le Danube, où le lœss devient aride, la hauteur baisse jusqu'à 100—140 m. et les ravins creusés dans la terre, enlèvent les couches de lœss déposées sur les rochers depuis le temps des Sarmates. On peut voir ces ravins également dans les pentes rapides du bord du Danube.

Dans la Dobroudja méridionale proprement dite les couches sédimentaires sont à base calcaire; leur épaisseur n'est pas grande. Une grande partie des rochers sont recouverts d'une légère couche de diluvium. Si nous voulons tracer une frontière naturelle de la Dobroudja, c'est à la ligne qui sépare les formations barèmes des formations sarmates qu'il convient de recourir. Cette ligne part du lac de Garlitza, à l'est de Silistra, suit une direction méridionale jusqu'au village de Kutchuk-Ahmed, tourne ensuite vers l'est jusqu'à Hassim-déré, d'où elle prend de nouveau une direction sud jusqu'au village de Sunbey, au nord du lac de Devna, pour se diriger ensuite vers l'est jusqu'à Euxinograde sur la mer Noire. On trouve des couches crétacées également dans la région des couches sarmates dans les rivières et ravins. A la limite géologique du Déli-Orman et de la Dobroudja coïncide la limite des forêts et steppes; et cette limite se rapproche le plus de la frontière méridionale de la Dobroudja telle que la comprend la population locale.

L'eau de pluie et de neige est absorbée en Dobroudja par la couche calcaire; arrivée à une couche argileuse imperméable, elle coule à travers les crevasse dans une direction du nord-ouest au sud-est sans

former des grottes comme c'est le cas du karst typique. Cette eau peut être atteinte au moyen de puits d'une profondeur de 80 m. tout au plus (76 m. au village de Japlydja) ; mais on en voit aussi jaillir des sources aux endroits où des ravins coupent les couches argileuses imperméables, comme c'est le cas à Mihal-bey, Baltchik, Kavarna etc.

Dans la Dobroudja méridionale les régions d'eau élevées donnant naissance aux rivières font défaut ; aussi la superficie est-elle plus régulière et moins entrecoupée que dans le Déli-Orman.

La Dobroudja méridionale et le Déli-Orman sont très riches en eau souterraine et la question de l'abreuvement dans ces pays n'est qu'une question technique : il ne s'agit que de trouver le moyen le plus pratique pour faire monter l'eau de ces grandes profondeurs. En attendant, l'abreuvement de la Dobroudja présente de grandes difficultés. L'eau de la plupart des puits est douce mais rarement limpide ; souvent elle est d'une couleur qui va du rouge sanguin jusqu'au noir. Cette couleur dépend des couches à travers lesquelles l'eau coule.

L'ancienne frontière politique entre la Dobroudja et la Bulgarie, celle du traité de Berlin, n'était naturelle ni au point de vue de la géographie physique ni au point de vue de la géographie anthropologique. Jusqu'à la vallée du Kara-Sou, qui constitue la dépression transversale la plus basse de la Dobroudja, on constate les mêmes couches terrestres, le même diluvium, la même physionomie des paysages. On ne rencontre des roches de formation tertiaire que par-ci par-là, près du Danube.

La vallée du Kara-Sou (Cerna-Voda) est une dépression caractéristique entre la Dodroudja du nord, qui est penchée vers la mer Noire, et la Dobroudja du sud, dont les eaux s'écoulent principalement dans le Danube. Elle a dû être un étang profond formé de la même manière que les étangs du littoral. La vallée commence à 5.5 km. à l'ouest de Constantza et aboutit au Danube près de Cerna-Voda. Le lit de la rivière n'a tout d'abord ni des bords élevés ni de l'eau. Près de Hassan seulement on voit au sud une pente d'une hauteur de 8 m., qui près du village d'Ouroumtcha atteint 11.5 m, découvrant non seulement les couches calcaires tertiaires, mais aussi la craie qui se trouve au-dessous. Et sans que le fond de la vallée s'abaisse, la pente méridionale s'élève graduellement, entrecoupée par-ci par-là de ravins transversaux, atteignant ainsi une hauteur de 17 m; le plateau dont c'est là la dernière pente se trouve à une altitude de 120 m., tandis que la plaine de Constantza ne se trouve qu'à une altitude de 60 m. La pente septentrionale est basse et elle n'atteint une hauteur sensible que bien loin au delà de la vallée. On ne voit l'eau couler que près du village d'Alacapo où les rails du chemin de fer se trouvent à 12 m. au-dessus du niveau de la mer. Une lagune se forme à cet endroit rien que pendant les crues du Danube; mais à 7.5 km. de ce point s'étend une lagune permanente de 1200 m. de longueur et 400 m. de largeur. A partir de ce point la pente septentrionale de la vallée commence aussi à s'élever; celle-ci est bordée maintenant par les pentes élevées de la plaine jusqu'à son embouchure. La vallée tout entière est suffisamment large; elle fait de nombreux

détours et forme plusieurs étangs; le plus grand en est l'étang du même nom, Kara-Sou, qui a une longueur de 15 km. Le fond de la vallée est recouvert de roseaux ou d'épais herbages dans lesquels des quantités innombrables d'oiseaux aquatiques couvent leurs œufs. Les rails du chemin de fer sont posés au milieu des lagunes; le train se fourvoie parmi les hauts roseaux comme dans la région de Ghebedjé près de Varna. Le quantité d'eau des étangs du Kara-Sou dépend des crues du Danube.

Au nord de la vallée de Kara-Sou le terrain de la Dobroudja commence de nouveau à s'élever, formant des hauteurs qui atteignent jusque 170—200 m.; cependant il conserve le caractère géologique, orographique et hydrographique de la Dobroudja méridionale. La Dobroudja montagnieuse ne commence qu'au nord de la vallée de Kassamtcha; par sa construction et sa physionomie, elle est complètement étrangère au trois pays voisins: la Bulgarie danubienne, la Roumanie et la Russie du sud.

Des deux côtés du Kara-Sou, loin au nord et au sud, s'étendent les steppes de la Dobroudja. Cette partie du pays a perdu beaucoup des traits qui la caractérisaient il y a 50 à 60 ans et que le Dr Allard nous décrit si bien: une grande partie de ses vastes pâturages sont déjà transformés en champs de blé, en vignes et à plusieurs endroits on a fait des essais de boisement en plantant des acacias et des ormes. Toutefois, le manque d'arbres et l'aridité caractérisent aujourd'hui encore les steppes dobroudjains en les différenciant de la plaine danubienne bulgare, où d'ombrageux poiriers s'élèvent dans les champs comme dans

un immense jardin. Dans la Dobroudja moyenne on peut bien faire dix kilomètres en long et en large sans rencontrer un seul arbre dans les prairies et dans les champs; et si par hasard quelques poiriers croissent par-ci par-là, leurs branches sont chargées de nids d'oiseaux de grande taille. Le steppe dobroudjain a sa beauté au printemps, et surtout au mois de mai, lorsque l'herbe est haute et que les épis d'orge et de blé en fleurs ondoient au plus petit souffle comme l'eau de la mer. Le steppe aussi a ses charmes et sa poésie et tous ceux qui l'ont traversé ne trouvent pas de mots pour exprimer leur impression du coucher du soleil pendant les soirées d'été. L'espace illimité, le vaste horizon du steppe, rappelle bien la mer. L'immensité donne un grand essor à l'âme; les enfants de la plaine se sentent aussi oppressés dans les vallons étroits des montagnes que l'habitant du littoral dont l'œil est habitué au grand espace.

La Dobroudja montagneuse est une élévation entourée de tous côtés de terrains bas.

Dans cette partie montagneuse de la Dobroudja on remarque d'une manière particulièrement nette la dépression des rivières de Taïtza et Lunkavitza, dont la première s'écoule dans le lac de Babadagh et la seconde dans le Danube. Peters a supposé que cette dépression est due à une crevasse dans les couches de la Dobroudja, mais Murgas penche à croire qu'elle est synclinale. A l'ouest de cette dépression s'étendent, dans une direction du nord-ouest au sud-est, une série de montagnes que l'on peut, pour plus de facilité, désigner du nom de montagnes de Matchin, d'après le nom du plus grand centre de la région. Les monta-

gnes qui constituent ce groupe sont Pricoupanu, Gretchi et Prioptcha. Ces montagnes sont parallèles au Danube. Le plateau crétacé de Badadagh en est un prolongement lointain.

Le groupe montagneux de Matchin est formé de roches primitives, de gneiss et de granit; c'est une partie détachée d'une montagne repliée dont le prolongement se trouve au Caucase. Les hauteurs isolées de Jacob-planina, près du village de Turc-Keuy sur le Danube et de Piatra-Rochié, à l'ouest du village de Cerna, en sont aussi des noyaux éloignés. De gaies vallées mouvementées, où coulent des ruisseaux limpides, découpent le groupe montagneux de Matchin et lui donnent beaucoup de variété; de belles forêts, des jardins ombrageux et de bonnes vignes couvrent d'une verdure abondante ses pentes et ses crêtes.

Parmi les montagnes du groupe de Matchin c'est celle du village de Gretchi, en gneiss, qui s'élève le plus haut dans une direction du nord-ouest au sud-est. Sur sa crête s'élèvent cinq sommets rocheux et peu pointus, dont celui de Ghiunaltu (Tzoutzouiat Mare) est le plus haut — 456 m. Ce sommet est en même temps le plus haut point de la Dobroudja.

La montagne de Gretchi s'étend loin au nord-ouest pour aboutir à la plaine danubienne en face de Galatz par la colline isolée de Boudjak (88 m.), qui n'est pas formée de gneiss comme la montagne principale, mais de couches argileuses. Les pentes de la montagne de Gretchi descendent assez doucement à l'ouest et au nord vers les plaines du Danube; elles sont le plus souvent bien boisées.

Pricoupanu, ou la montagne de Matchin propre-

ment dite, s'élève au-dessus de la ville de Matchin et s'étend à l'ouest de la montagne de Gretchi, parallèlement à celle-ci, en avançant, par son extrémité nord-ouest Orliga (110 m.), loin dans la plaine du Danube, en deçà de la ville de Braïla. Pricoupanu est composé de schiste cristallin; elle est moins élevée que la montagne de Gretchi et nue; de sa crête, découpée de selles, se détachent des sommets rocheux de forme pyramidale qui donnent à toute la montagne un aspect pittoresque. Son point culminant, Soulcoulak, s'élève à 364 m. Les vallées des rivières de Jijila et Gretchi, qui sont recouvertes d'épaisses couches de lœss, séparent nettement Pricoupanu de la montagne de Gretchi; cependant leur ligne de partage des eaux forme une selle qui joint les deux montagnes et sur laquelle passe le chemin conduisant du village de Gretchi au village de Luncavitza.

Un prolongement de Pricoupanu est la montagne Prioptcha, au nord de Cerna; elle est formée de granit, de vieilles roches éruptives et de schiste cristallin. Sa hauteur la plus élevée atteint 402 m.

Au sud du village d'Ortakeuy et à l'ouest de la vallée de la Taïtza s'étend le plateau de Babadagh qui va jusqu'à la région des lagunes. La rivière Slava et ses affluents découpent le plateau, qui est couvert de forêts de chênes et de tilleuls. Parmi les sommets qui s'élèvent sur ce plateau et qui lui donnent un caractère particulier et une grande beauté, les plus remarquables sont: Sacar-Baïr (400 m.), Sultan-Baïr (392 m.) et Consul (329 m.). Les deux premiers sont de granit; ils sont en rapport avec les noyaux de granit de Jacob et Medjina, celui-ci sis à l'est de Cerna. Consul,

qui attire le regard du voyageur se rendant de Babadagh à Toultscha par sa forme conique, est composé de roches porphyriques; il s'élève rapidement de la vallée de la Taïtza, à l'endroit où l'eau murmurante se prépare à quitter la gorge étroite pour aller arroser la vaste vallée fertile où se trouvent une série de riches villages bulgares.

Au sud du plateau de Babadagh les aspérités principales sont dues aux dislocations des ardoises vertes qui sont très typiques pour une grande partie de la Dobroudja.

A l'est de Taïtza, qui est la plus grande rivière de la Dobroudja (80 kilomètres), s'étendent des montagnes plus basses; dans le temps Peters a considéré ces montagnes séparément en les désignant des noms des villages sis à leurs pieds. Les géographes et géologues d'aujourd'hui les considèrent comme formant un groupe qu'ils appellent du nom de groupe d'Isaccea ou de Toultscha.

Ce groupe de montagne va d'Isaccea jusqu'à Bèche-Tépé, près de Mahmoudia, et du Danube jusqu'à la Taïtza. Les montagnes de ce groupe sont constituées principalement de formation de Trias et du Jura qui apparaissent rarement à la surface recouverte de couches diluviales. Les collines du groupe de Toultscha sont peu remarquables, comme du reste les replis des anciennes formations Dobroudjaines. Les formations de Trias et du Jura sont entrecoupées à plusieurs endroits d'élévations éruptives du même âge. Les plus répandues en sont les roches éruptives de porphyre et de mélaphyre qui constituent à l'ouest une zone de transition entre le groupe montagneux de Matchin

d'une part et le plateau de Babadagh — pour ce qu'il s'agit de ses sommets éruptifs — et les montagnes de Toultscha, d'autre part.

Les montagnes du groupe de Toultscha, qui font partie de la région de la Gorna-Taïtza et qui sont découpées par les belles vallées de ses affluents, la Télitza et la rivière de Trystenik, ressemblent beaucoup aux montagnes d'en deçà la Taïtza par leur boisement, comme par leur composition géologique. A l'est de la rivière de Trystenik s'étendent les montagnes nues du groupe de Toultscha où l'on ne rencontre plus des forêts épaisses et des vallées ravissantes.

On voit souvent dans la région montagneuse de la Dobroudja pousser au milieu de la plaine des monts isolés; parmi ceux-ci le plus remarquable est le Denis-Tépé (266 mètres), qui s'élève majestueusement dans la plaine fertile de Babadagh. A partir de l'élévation de Toultscha et jusqu'à Babadagh, l'attention du voyageur est continuellement attirée par une très longue muraille de sable au sujet de laquelle existent de nombreuses légendes. On raconte que les bateaux qui circulaient dans la mer ou dans le lac, lorsque Denis-Tépé (mont de la mer) s'élevait orgueilleusement au-dessus de la vaste surface d'eau, étaient attachés à cette muraille au moyen d'anneaux en fer; cependant personne n'a jamais vu ces anneaux.

Les montagnes de la Dobroudja du nord sont peu élevées et ne peuvent être comparées, ni par la hauteur, ni par le majestueux, aux Carpathes, à la Stara-Planina, au Rila et aux montagnes du Caucase qui les entourent de loin et avec lesquelles elles ont une parenté géologique. Toutefois le voyageur qui

vient du steppé de Bessarabie, de la Roumanie basse, de la plaine dénudée de la Dobroudja méridionale ou de l'immense mer Noire, est ravi de voir de loin les cimes dentellées des collines de la Dobroudja du nord rangées en coulisses les unes après les autres. Les élévations de 300 à 400 m., qui sont à peine remarquées dans les hautes régions montagneuses, apparaissent ici comme de grandes hauteurs, parce qu'elles se détachent directement des plaines qui se trouvent au niveau de la mer.

Dans la Dobroudja il n'y a pas de grandes rivières, étant donné que le pays est étroit et plat et qu'une grande partie des eaux se perd sous terre. Les montagnes de la Dobroudja du nord sont basses; le climat est en général sec. Excepté le Danube qui borde à l'ouest et au nord la Dobroudja, il n'y a pas de rivières dont les sources se trouvent en dehors du pays. On ne voit de rivières assez considérables et qui aient de l'eau pendant toute l'année que dans la Dobroudja montagneuse du nord. Et comme les montagnes principales qui partagent les eaux s'étendent près du Danube, des rivières importantes ne peuvent se former que dans la partie orientale. Un trait caractéristique général à toutes les rivières de la Dobroudja est que leurs lits s'élargissent beaucoup vers les embouchures et forment dans la plupart des cas des lacs ou des lagunes. Lorsque, vers le cours inférieur des rivières, les vallées sont bordées de pentes élevées, ces dernières sont formées de loëss épais et la roche qui constitue la base de la région est rarement dénudée.

La rivière la plus longue et la plus considérable

de la Dobroudja est, comme je l'ai dit plus haut, la Taïtza. C'est elle aussi qui reçoit le plus d'affluents dont le plus important est la Telitza. Presque parallèlement à la Taïtza, coule au sud la Slava, qui prend sa source au Sakar-Baïr où les pluies sont le plus abondantes; elle se déverse dans le lac de Golovitza. La Slava, qui découpe le plateau de Babadagh, et l'Akorman, qui s'écoule dans le Danube, au nord de Hirsovo, ont des lits formés principalement par la grande dislocation au nord de la région des roches vertes. En dehors de la Luncavitza, dont la vallée coïncide avec la dépression principale de la Taïtza, la partie montagneuse de la Dobroudja dirige vers le Danube les rivières Jijila, Kalistra (Gretchi) et Cerna. La principale rivière du sud est celle de Kassamtcha (80 km. de longueur, un bassin de 600 km. carrés), qui, à travers la Dobroudja déboisée, s'écoule dans le lac de Tachaoul en y déversant très peu d'eau.

Au point de vue hydrographique une particularité caractéristique de la Dobroudja nous est donnée par les „baltas“ (marécages) danubiens, par le delta et le grand nombre de lacs et de lagunes le long du Danube et près du littoral de la mer Noire. Tous ces phénomènes doivent leur origine aux fluctuations du niveau de la mer. Avant la période du dessèchement, lorsque le lœss se formait dans la Dobroudja, le niveau du Danube était de 40 m. plus bas qu'aujourd'hui. De même le niveau des eaux du Danube et des autres rivières de la Dobroudja était plus bas. Lorsque plus tard le niveau de la mer Noire se mit à s'élever et que les larges lits des rivières vers l'embouchure se remplirent, il se forma des golfes qui furent plus

tard bouchés par les sables amenés par les courants d'eau. C'est de cette manière qu'on explique la formation des limans (étangs) dans la Russie du sud et chez nous. On a pu constater dans la Dobroudja plusieurs traces qui prouvent le changement du niveau de la mer Noire. Les lacs près du Danube sont assez grands, mais lorsqu'on les voit à basse mer, leur profondeur atteint à peine un mètre ou un mètre et demi. Cette profondeur augmente lors des crues du Danube. Les lacs du delta sont deux fois plus profonds. Mais ce sont surtout les étangs le long du littoral qui sont profonds : ainsi Tachaoul a des endroits qui sont profonds de 40 m. Le lac du littoral le plus intéressant est celui de Mangalia, qui ressemble beaucoup à celui de Guébedjé tout en étant bien plus étroit que ce dernier. Il a tout à fait conservé sa forme de lit de rivière. Sa plus grande profondeur est de 20 m. Les lagunes se distinguent par leur petite profondeur qui varie entre 2 et 25 m. Dans certaines d'entre elles pendant l'été l'eau baisse jusqu'à 50 c. m. Les lacs de la Dobroudja ressemblent beaucoup à nos lacs des environs de Bourgas. On voit fréquemment là aussi des lacs d'une superficie de 20 km. carrés.

Les nombreux lacs et lagunes près du Danube, dans le delta et sur le littoral de la mer Noire (d'une superficie totale de plus de 400 km. carrés), ainsi que le caractère des inondations près du Danube, ont créé dans la Dobroudja des conditions très favorables pour la pêche.

IV. Le Climat.

Au point de vue climatérique il n'y a pas de différence entre la Bulgarie danubienne et la Dobroudja. Le climat continental de la Bulgarie danubienne se continue dans la Dobroudja aussi en se transformant seulement en dépendance de la latitude et de la construction orographique du pays.

Avant qu'on ait étudié le climat de la Dobroudja en base de longues observations météorologiques, on considérait comme vraies les affirmations du poète romain Ovide qui, exilé à Tomi, la Constantza d'aujourd'hui, se plaint d'y avoir souffert du froid rigoureux, affirmant qu'il a vu dans la mer Noire des glaciers et qui nous décrit en beaux vers les gelées terribles et les grandes tempêtes des bords de la mer Noire. Les écrivains grecs et roumains de l'antiquité, qui étaient habitués à vivre dans les doux climats des pays méditerranéens, étaient naturellement impressionnés par les froids du nord de la péninsule Balkanique ; et c'est pour cela qu'ils marquaient soigneusement les hivers rigoureux de la mer Noire et du Danube. On trouve dans le VII volume d'Argo beaucoup d'anciennes notes sur la congélation du Danube et de la mer Noire ; d'autres auteurs nous en donnent aussi. En l'an 401 toute la mer Noire aurait gelé et la glace se serait maintenue pendant un mois. En 462 les Goths traversèrent le Danube sur la glace. Un froid rigoureux sévit également en 558 ; la mer Noire gela et des Bulgares traversèrent le Danube sur la glace pour avancer jusqu'à Constantinople. Mais c'est l'hiver de 763—764 qui fut particulièrement rigoureux. Dès le mois de sep-

tembre 763 les côtes occidentales et septentrionales de la mer Noire gelèrent; la glace tint jusqu'au mois de février. La neige couvrit d'une couche si épaisse la surface gelée de la mer qu'on ne distinguait plus la terre de la mer. Nous possédons des renseignements de ce genre pour des temps plus récents aussi et, si exagérés qu'ils nous paraissent quant à l'épaisseur de la glace sur le Danube et sur la mer Noire, ils témoignent tout de même que des hivers rigoureux ont sévi dans la Dobroudja.

Maintenant on tient des statistiques sur la congélation du Danube et d'après les observations sur la période de 1836 à 1896, pendant ce temps le Danube n'a pas gelé pendant 13 ans. La congélation la plus courte a duré 12 jours (1880—1881), la plus longue a duré 96 jours (1878—1879); la moyenne pour la période 1833—1896 est de 39 jours. Sur le Danube la glace apparaît généralement entre le 20 novembre et le 15 décembre; et le fleuve en est déblayé vers la fin de février ou le milieu de mars. La navigation est interrompue pendant ce temps. Ces derniers trois ans le Danube n'a pas gelé et la navigation y a pu se poursuivre au grand profit des Serbes et des Russes, pour commencer, à celui des Bulgares et de leurs alliés ensuite.

Pendant les froids rigoureux la mer Noire gèle sur les côtes nord-ouest pour quelque temps. Ce fait est dû à deux causes: 1° le froid est plus intense dans le nord; 2° l'eau à la surface de la mer Noire contient près des bouches du Danube et des grands fleuves russes beaucoup moins de sel — de 12 à 14 pour mille, que dans la Méditerranée où elle en contient trois fois

plus. On sait que plus l'eau est salée, plus le point de congélation est bas.

La Dobroudja, quoique pays bas et maritime, a une température annuelle moyenne de 11° centigrade. Et pendant que l'été y est très chaud — la température moyenne aux mois de juillet et d'août est de 22° — l'hiver y est très froid non seulement à l'intérieur du pays et près du Danube, mais aussi sur le littoral de la mer Noire. La Dobroudja est ouverte aux vents froids du nord-est qui soufflent de Russie et c'est cela qui fait les hivers rigoureux. A Constantza comme à Soulina, il est rare que le mois de janvier ait une température au-dessus de zéro et souvent la température moyenne pour ce mois baisse à 5° au-dessous de zéro. A Soulina la température moyenne du mois de janvier était en 1896—5.2° en 1888—5.5°, en 1893—6.7° au-dessous de zéro; le minimum a atteint en 1876—24° au-dessous de zéro, en 1903—21°. A Constantza le mois de janvier est un peu plus chaud; en 1888 seulement la moyenne a baissé à 6° et le minimum à 20.7° au-dessous de zéro. Les données suivantes pour l'année 1901 nous donnent une idée de la variation de la température moyenne pendant l'hiver entre le littoral et l'intérieur du pays: Constantza — 3.4°, Babadagh — 4°, Isaccea — 4.6°, Braïla — 5.7°, au-dessous de zéro. Comme la mer continue à se refroidir pendant le mois de février, la température de la Dobroudja est assez basse pendant ce mois aussi.

L'hiver, dès que la température basse se maintient plus longtemps, les lacs et les lagunes près du Danube et dans le delta commencent les premiers à geler, puis les glaces flottantes s'accumulent sur le

Danube et se joignent entre elles, arrêtant petit à petit toute la vie sur le cours puissant du fleuve et de ses affluents. La glace y atteint souvent une grande épaisseur; les voyageurs et les voitures portant des charges lourdes peuvent alors circuler librement sur sa surface. Lorsque le delta tout entier gèle, des troupeaux de loups passent de Russie dans la Dobroudja du nord.

Le froid est particulièrement vif et désagréable dans la Dobroudja lorsque les vents soufflent. Les vents de l'est et du nord-est ont l'hiver une vitesse de plus de 20 m. à la seconde; ils sont continus et causent souvent de grandes catastrophes. La mer devient très agitée, de grandes vagues se forment qui se jettent avec rage sur la côte où elles se brisent avec un fracas assourdissant en formant des mers d'écume. Les échelles se brisent dans les ports non abrités, les bateaux et les voiliers sont rejetés sur la terre; les navires, qui ne peuvent se réfugier dans les eaux calmes du port de Constantza ou dans la bouche de Soulina prennent vite le large pour éviter d'être brisés contre les rochers ou rejetés sur les sables de la côte.

Les tempêtes du littoral ne sont pas moins dangereuses sur la terre. L'hiver elles balaient la neige et l'amassent dans les précipices et fossés qui deviennent fréquemment les tombeaux des voyageurs égarés et du bétail pendant que les flocons de neige gelés et durcis fouettent impitoyablement le visage et obscurcissent le regard. Les vents impétueux, après avoir balayé la neige, enlèvent la terre du sol, dégarnissent les champs, arrachent même les petits arbustes; et tous ces débris, mêlés à la neige qui tombe, tournoient et se transportent à une grande vitesse en obscurcissant l'air

même pendant le jour. Le tableau devient plus saisissant encore dans les villages où le vent enlève les toits des maisons, démolit les cheminées et jusqu'aux portes et clôtures. Ces jours-là il est même dangereux de s'aventurer dans les rues.

Après les tempêtes d'hiver on remarque généralement dans les endroits abrités, sur les toits et sur les arbres, des amas gelés de sable, de racines et de neige qui se conservent longtemps sous cette forme. Si en même temps nous prenons en considération la température basse (-13°) de l'hiver, nous comprendrons facilement pourquoi l'hiver, dans les environs de la mer Noire, les semailles gèlent fréquemment.

L'été est long et chaud dans la Dobroudja. Au mois de juillet et d'août la température moyenne est de 22.5° , en septembre — 18° , et même au mois d'octobre la température moyenne près du littoral est de 15° . La chaleur continue de l'été favorise le développement de la vigne, du mûrier, du noyer et des autres arbres fruitiers qui demandent une plus longue température élevée.

La quantité d'eau de pluie qui tombe dans la Dobroudja n'atteint pas en moyenne 500 litres par an et par mètre carré. Dans l'ancienne Dobroudja roumaine il pleut d'avantage; on y calcule 508 litres par mètre. Dans la Dobroudja méridionale c'est la zone sèche de la Bulgarie orientale qui se continue jusqu'à Constantza, sur la mer Noire, et jusqu'à Ostrovo, près du Danube; les pluies y sont moins abondantes et l'eau tombée n'atteint pas 500 litres par mètre carré, et par endroits pas même 400. Il tombe peu de pluies dans le delta aussi, aux environs de Soulina (moins de

400 litres en général et à Soulina 366 litres par mètre carré). Les pluies sont le plus abondantes dans la région montagneuse, entre Babadagh et le village de Cerna (de 600 à 800 litres et à Sakar-Bair 837 litres même par mètre carré).

La distribution des pluies dans les saisons varie beaucoup. A ce point de vue la Dobroudja tient le milieu entre la Bulgarie danubienne et la Russie du sud. C'est pendant les mois d'été qu'il tombe le plus de pluie — 40 litres par m. carré en moyenne pendant les mois de juin et de juillet; et c'est en février qu'il tombe le moins d'eau—presque la moitié (21 litres par m. carré) L'été il tombe souvent des pluies torrentielles qui provoquent des inondations, mais les pluies sont plus rares; aussi vers la fin de l'été tout dessèche, les voies deviennent bien poudreuses, et tout est fané à l'alentour et couvert de poussière. Au printemps il pleut plus souvent, surtout au mois de mai; et alors les champs, les prairies et les forêts de la Dobroudja se couvrent d'une belle verdure fraîche.

Le nombre des journées pluvieuses varie entre 57 et 76; sur le littoral la neige tombe en moyenne pendant 12 jours et la couche neigeuse se maintient environ 20 jours; à l'intérieur du pays il tombe plus de neige et elle s'y maintient plus longtemps.

La Dobroudja est un pays exposé aux vents et ses moulins à vent lui donnent un aspect particulier. Les vents les plus fréquents sont ceux du nord et de l'est (40%), puis viennent ceux du sud (34%) et de l'ouest (22%). Le vent nord-est, qui est appelé „Kri-vez“, est sec et froid. Au village de Kassap-Keuy, un grand village bulgare, on distingue quatre vents: l'„es-

senetz“ — vent de l'ouest, le „morian“ — vent de la mer, le „poriaz“ — vent du nord, et le vent „blanc“ qui vient du sud. Le vent de l'ouest apporte la pluie. Le vent du nord-est est particulièrement pernicieux pendant les grandes sècheresses de l'été; il brûle tout et dessèche même les puits; aussi l'appelle-t-on le „vent noir.“

D'après les observations faites à Soulina, au bord de la mer le vent, violent et prolongé, rend la navigation dangereuse pendant 13.6%, des jours de l'année. Pendant 53% des jours la mer est calme.

Pendant l'été les belles journées et les nuits étoilées sont très fréquentes; le matin une rosée abondante recouvre la végétation suppléant en partie au manque de pluie. Vers la fin de l'automne, la gelée tombe la nuit, brûlant la végétation verte que la sècheresse a épargnée.

V. La Végétation

La Dobroudja, prolongement de la Bulgarie danubienne et pays de passage de l'Europe moyenne et de l'Europe orientale vers les régions méditerranéennes, se distingue par la variété et la richesse de sa végétation. On y voit les plantes de la Bulgarie danubienne et de la Bulgarie maritime, mais aussi les plantes dont la patrie est le Banat, la Transylvanie, la Roumanie, la Russie du sud et la Crimée; on y rencontre même des plantes méditerranéennes. Cette variété de la végétation de la Dobroudja est favorisée par les variations géographiques et géologiques, comme par son voisinage avec le Danube et la mer Noire.

Le Dr Brănza, qui a décrit en détail la flore de l'ancienne Dobroudja roumaine, y énumère 1186 espèces de plantes, qu'il classifie comme il suit:

Dicotiledoneae:	77 familles et 386 genres	comprenant	969 espèces
Monocotiledoneae:	16 " " 87 "	"	201 "
Cript. vasul . . . :	3 " " 9 "	"	16 "
Total . . .	96 fam. et 482 genres		comprenant 1186 espèces

Il ne nous appartient pas de décrire la végétation de la Dobroüdja, mais seulement de la caractériser en tant qu'elle donne une physionomie au pays et qu'elle a une importance dans la vie des hommes.

La Dobroudja comprend deux régions montagneuses: l'une s'étend dans sa partie septentrionale, entre Toultscha, Isaccea, Matchin, le village de Cerna et Babadagh; l'autre appartient au Déli-Orman qui fut annexé à la Roumaine en 1913. Entre ces deux régions s'étend la grande région des steppes, dans laquelle les forêts font totalement défaut. On peut distinguer aussi: la région danubienne avec ses plantes aquatiques dans les marécages, la région du littoral de la mer Noire avec la végétation des dunes et la région du delta qui a une végétation propre typique.

Comme les montagnes de la Dobroudja sont basses et comme tout le pays est assez sec, le hêtre, qui recouvre la plupart des grandes montagnes de la Bulgarie, fait presque défaut sur les montagnes de la Dobroudja; on le rencontre très rarement dans la montagne de Babadagh et sur quelques hauteurs entre Tchilik et Maïdan-keuy. Il en est de même des arbres conifères. Mais pour cela on y trouve quatre espèces

de chênes, beaucoup d'ormes, de charmes, de frênes et dans la montagne de Babadagh, beaucoup de tilleuls, surtout dans la partie boisée du nord. Les forêts de la Dobroudja se distinguent par leur épaisseur; les arbres y sont souvent entrelacés de vigne sauvage et autres plantes grimpantes et les troncs couverts de mousse. La Dobroudja du nord, et surtout les environs des villages d'Atmadja et de Tchoukourovo, étaient connus par la qualité du bois de construction pour bateaux; un grand nombre de Grecs étaient occupés à Toultscha à la construction de vaisseaux. Mais au temps des Turcs déjà les belles forêts étaient dévastées et le gouvernement turc dut y interdire la coupe. Un grand nombre de forêts de la Dobroudja septentrionale et du Déli-Orman ont été incendiées par la population qui a voulu les transformer en champs de culture. Lorsque le gouvernement roumain fit voter la réforme agraire qui groupait les petites propriétés éparses en grandes propriétés, un grand nombre de bois de la Dobroudja septentrionale furent transformés en champs. Le gouvernement roumain a pris en même temps des mesures pour le boisement de la Dobroudja en créant beaucoup de pépinières; les communes, de leur côté, ont pris des mesures dans ce sens. Ce sont les acacias et les ormes qui y ont été le plus cultivés parce qu'ils prospèrent le mieux dans la région des steppes. On rencontre aussi de belles petites forêts en dehors des régions montagneuses, mais elles sont rares. On voit de belles forêts également dans les îles de Leta et de Kara-Orman, du delta, et surtout dans la première. Ce sont les chênes qui occupent la première place dans les boissons et dans les taillis. Les ronces et le su-

mac sont très répandus, mais le lilas fait défaut. Les figuiers sauvages sont typiques sur le littoral de la Dobroudja méridionale. La superficie boisée de l'ancienne Dobroudja roumaine est d'environ 140000 hectares, celle de la Dobroudja du sud de 171120 hectares, soit pour toute la Dobroudja 311120 hectares.

On cultive dans la Dobroudja les mêmes plantes que dans la Bulgarie danubienne. Parmi les arbres fruitiers la première place occupent le noyer, le prunier, le pommier, le cerisier, le porrier et le griottier. Le département de Toultscha possède le plus d'arbres fruitiers. Parmi les céréales c'est l'orge qui occupe la première place; viennent ensuite le blé, l'avoine, le maïs, le seigle et le millet. On cultive l'orge surtout dans le département de Constantza; c'est la aussi qu'on cultive beaucoup l'avoine. Le maïs est cultivé de préférence dans le département de Toultscha. Dans la Dobroudja méridionale, surtout aux environs de Silistra, on cultive beaucoup le haricot bas qui donne un aspect particulier aux vastes plaines et qui a acquis une grande importance économique. Parmi les plantes oléagineuses c'est le colza qui est le plus cultivé. La vigne prospère dans toute la Dobroudja; le mûrier y prospère également offrant des conditions pour la sériciculture. Les vergers de légumes sont nombreux; les plantes fourragères sont abondantes. Les prairies artificielles sont plus nombreuses dans le département de Toultscha que les prairies naturelles.

VI. Le règne animal.

La faune de la Dobroudja n'a pas été aussi bien étudiée que la flore, cependant on sait qu'elle ne diffère pas beaucoup de la faune de la Bulgarie danubienne. L'ours et le lynx sont absents dans les forêts peu élevées de la Dobroudja, mais les loups y sont très nombreux et l'hiver, lorsque le delta gèle, beaucoup de loups viennent de la Russie. Parmi les autres bêtes fauves on trouve ici : le chat sauvage, le renard, la belette, le putois, le furet et la martre ; on rencontre dans les champs, comme dans les maisons, diverses espèces de souris, des taupes et des spermophiles ; l'écureuil abonde dans les forêts. L'ennemi des champs est le *Meles taxus*. Parmi le gibier c'est le lièvre et le chevreuil qui tiennent la première place ; on rencontre aussi beaucoup de sangliers ; le cerf est rare. Parmi les mammifères de la Dobroudja il faut compter aussi le dauphin qui nage joyeusement à la surface de la mer Noire et le phoque (*Phoca monachus*) qui habite les grottes maritimes de la Dobroudja, entre Kayabeykeuy et Kaliacra.

On voit dans la Dobroudja beaucoup d'oiseaux fixes et de passage. La multiplicité d'oiseaux est due au grand nombre de lacs, lagunes et marécages qui la bordent et au fait que c'est un pays de passage. Toutes les espèces d'oiseaux qui couvent en Bulgarie, depuis l'aigle jusqu'au troglodyte (troglodytes porvulus), y sont représentées. Les faucons sont très nombreux et dans le steppe ils sont le fléau des petits oiseaux et du bétail chétif.

Les oiseaux chantants remplissent les forêts et les buissons; l'alouette vole sur les champs dorés en disant sa chanson. Les grands corbeaux noirs attirent le regard. Parmi le gibier ailé, la première place occupent la caille, les diverses espèces de pigeons, la perdrix, l'outarde, la bécassine, l'oie sauvage, le canard etc. Mais les oiseaux les plus caractéristiques de la Dobroudja sont les oiseaux aquatiques, qui complètent souvent le paysage par leur vol en masses. Le pélican, le cygne, le héron et le *botaurus stellaris* en sont les plus importants.

Parmi les reptiles et les amphibiens les plus typiques sont la tortue et le serpent.

La Dobroudja est très riche en poisson. Le Dr Antipa a décrit avec beaucoup de science et de détails les poissons du Bas-Danube, de la mer Noire et des nombreux lacs et lagunes près du Danube et de la mer. Du genre des Ganoidei, qui l'hiver vivent dans la mer et le printemps passent dans le Danube, où l'on les pêche, sont: la morue, l'esturgeon, la truite saumonée. Du genre des Faleostei méritent d'être cités: l'alose, le turbot qui est pêché en grande quantité au printemps, le mullet, le *Gobius bathracephalus* et le *Gobius niger*, la pélamide, le maquereau de mer, le rouget etc.

Parmi les poissons d'eau douce les principaux sont: le sterlet (dans le Danube), le silure, le barbeau, la carpe, le brochet, la sandre, la brème, la tanche, la perche etc.

Parmi les insectes de la Dobroudja ce sont les moustiques qui occupent la première place; ils sont le fléau des hommes et des animaux dans les endroits

marécageux et les propagateurs de la malaria. Ils sont particulièrement nombreux dans le delta.

On élève dans la Dobroudja les mêmes animaux domestiques que dans la Bulgarie Danubienne. Les quelques chameaux que l'on élève dans la Dobroudja du sud-est font seuls exception. Lorsque la Dobroudja était peu habitée, l'élevage du bétail et surtout du mouton y était très développé. Le steppe dobroudjain était un immense parc de bétail où des milliers de Bulgares de Kotel et autant de „mocans“ de Transylvanie faisaient paître leurs troupeaux de moutons. Les Tatars aussi étaient de bons éleveurs de bétail. Lorsque le gouvernement roumain distribua les terres, vendit les domaines de l'Etat et imposa des taxes élevées sur le petit bétail, dans la Dobroudja du nord le nombre des moutons et des chèvres se mit à baisser rapidement. Dans la Dobroudja méridionale cependant le nombre des moutons et des chèvres est encore bien considérable (pour 1000 habitants on a 2880 moutons et 376.6 chèvres). Le gouvernement roumain s'est appliqué beaucoup à encourager l'élevage du gros bétail, surtout du cheval et de la vache. La Dobroudja a été toujours célèbre par ses chevaux. Le buffle n'est pas très répandu dans la Dobroudja septentrionale; dans la Dobroudja méridionale on a 113 buffles pour 1000 habitants. Le mûrier prospère dans la Dobroudja mais la sericiculture est faible. On élève assez d'oiseaux domestiques, surtout des poules et des oies; les dindes et les canards sont plus rares. L'apiculture est assez développée.

II

Le sort historique et politique de la Dobroudja

Par le professeur V. N. Zlatarsky.

Après la retraite des Romains de la Dacie, en 270 après J. C., au temps de l'empereur Aurélien (270—275), lorsque le Danube fut fixé comme frontière septentrionale des possessions romaines sur la péninsule Balkanique et surtout après les réformes de Dioclétien (284—305) et de Constantin le Grand (324—337), une province spéciale, sous le nom de Scythie ou de Petite Scythie, fut formée dans la partie nord-est de la péninsule, entre la mer Noire, les bouches du Danube et son cours inférieur. Cette province répondait exactement à la Dobroudja d'aujourd'hui, dans le sens étroit du mot. Organisée d'après le modèle des autres provinces danubiennes, la Scythie était destinée à servir de sentinelle contre les invasions des barbares dans les confins de l'empire romain. Plus tard, au IV siècle, on organisa cette province au point de vue de l'église en la constituant en une éparchie séparée dans le but d'exercer, par la propagation du christianisme, une influence sur la population dace du pays et sur les autres tribus barbares

qui étaient venues à cette époque s'établir dans la province; cela afin de les attacher à l'empire et de les obliger ainsi à défendre elles-mêmes la frontière nord-est.

Cependant cette situation ne dura par longtemps. A l'époque où les peuples barbares, poussés par l'invasion des Huns terribles, commencèrent, à la fin du IV siècle, un nouveau mouvement, la Scythie fut la première région exposée aux coups de tous les peuples qui devaient traverser la péninsule Balkanique. Comme le delta du Danube était alors l'endroit le plus favorable pour le passage de la barrière naturelle que présentait ce fleuve, c'est sur le delta que passèrent, comme on le sait, les Visigoths et une partie des Ostrogoths et, après eux, des tribus huns détachées, dont quelques unes s'y étaient déjà établies, surtout après la dissolution de l'Etat d'Attila, dans la seconde moitié du V siècle.

Au commencement du VI siècle, des Slaves appartenant à la branche orientale — les Antes, commencent à faire leur apparition dans ce pays, s'ouvrant petit à petit la voie vers l'intérieur de la péninsule. Presque à la même époque, des Bulgares-Huns de la branche occidentale — les Kourtigurs, s'étant consolidés sur le littoral septentrional de la mer Noire, après le départ des Ostrogoths, entreprenaient des incursions dans les Balkans pendant plusieurs années consécutives, en passant par la Petite Scythie, pillant et détruisant les riches centres de la péninsule, s'en prenant même à la capitale de l'empire d'Orient qu'ils ne craignaient pas d'attaquer. Mais chaque fois ils étaient repoussés dans leurs steppes de la mer Noire par les chefs militaires de Byzance ou obligés de re-

brousser chemin pour défendre leurs propres possessions attaquées par leurs frères de race, les outigurs de la branche bulgare orientale, qui subissaient l'influence du gouvernement de Constantinople. Et ils laissaient la Scythie ravagée et déserte. Cependant, une époque plus calme vint pour la Petite Scythie lorsque, d'une part, l'Etat des Kourtigurs fut anéanti, vers le milieu du VI siècle, au temps de l'invasion des Avars, ceux-ci entraînant avec eux vers l'ouest la plus grande partie des Kourtigurs, et lorsque, d'autre part, l'Etat des Outigurs fut, dans la seconde moitié du même siècle, soumis par les Turcs. Ce sont les Slaves qui en profitèrent.

Pour éviter le joug des puissants Avars, qui à cette époque avaient réussi à consolider leur pouvoir au nord du Danube moyen et du Bas-Danube, les Antes se virent obligés d'accélérer leur passage en deçà du Danube. A la fin du VI siècle et au commencement du VII Byzance était obligée de mener dans la péninsule une lutte dure contre les Avars et en Asie contre les Perses ; la politique byzantine cherchait à arrêter les invasions des Bulgares-Huns dans les confins de l'Empire en entretenant des rapports amicaux et même d'allié avec l'Etat de Kubrat (283—642) alors rétabli sur le littoral septentrional et oriental de la mer Noire et dans la région d'Azov. Pendant ce temps les Slaves continuaient, en alliance avec les Avars ou tout à fait seuls, à s'étendre sur la péninsule dans différentes directions, pénétrant dans les coins les plus reculés, depuis le Danube jusqu'au Péloponèse et de puis la mer Noire jusqu'à l'Adriatique. De cette manière, après cette époque de troubles (V et VI siècles),

lorsque vers le milieu du VII siècle l'établissement des Slaves dans la péninsule Balkanique prit fin, quelques tribus slaves isolées s'installèrent définitivement dans la Basse Mésie orientale et dans la Petite Scythie; et c'est ici que les surprit l'évènement si considérable de l'histoire de la péninsule Balkanique — la fondation de l'Etat bulgare.

* * *

Vers le milieu du VII siècle, sur le littoral septentrional de la mer Noire survint un nouveau changement politique: „l'ancienne et grande“ Bulgarie fut démembrée, après la mort de son fondateur Kubrat, et les diverses tribus et hordes bulgare-huns qui la composaient, ne pouvant résister à la forte poussée des nouveaux conquérants venant d'Asie, les Hasars, se dispersèrent dans différentes directions pour éviter leur domination. Une tribu-horde de ces Bulgares, les Unnogundurs, abandonna également ses foyers de la mer Azov et sous le commandement du troisième fils de Kubrat, Ispérikh (Asparukh), parvint vers le milieu du VII siècle à la frontière nord-est de l'empire byzantin, aux bouches du Danube, dans la Bessarabie actuelle, cherchant un endroit sûr pour s'y établir. Ne se croyant pas là suffisamment à l'abri, Ispérikh profita des rapports amicaux que son père avait entretenus avec Byzance pour entrer en relations avec l'empereur byzantin Constant II (648—668) et le pria de l'accepter sur le territoire byzantin. Après avoir obtenu le consentement de l'empereur, Ispérikh passa avec sa horde (après l'année 660) dans la partie septentrionale de la Dobroudja actuelle, ayant pris l'engagement de

rester l'allié de l'empire et de défendre ici sa frontière contre les nouvelles invasions des Barbares. Les Bulgares établirent leur campement, fortifié au moyen d'une tranchée, près du village actuel de Nicoulitza (Nicoulizel), au sud d'Isacea, en maintenant en même temps sous leur pouvoir la Bessarabie méridionale dans les limites de la tranchée qui y existe aujourd'hui encore.

Mais Ispérikh n'y resta pas pour toujours la sentinelle fidèle de Byzance. Profitant de la situation critique que l'empire d'Orient traversait alors à la suite des longues guerres à l'est et à l'ouest, il s'entendit avec les tribus slaves du pays et, immédiatement après la mort de Constant II, pendant le règne de son successeur Constantin IX Pogonat (668—685), au moment où Constantinople même était menacée depuis des années par les Arabes, il se proclama souverain indépendant de la Dobroudja, refusa de reconnaître le pouvoir suprême de l'empereur de Byzance et fit creuser, à l'endroit le plus étroit entre le Danube et la mer Noire, la tranchée frontière Cerna-Voda — Constantza. Cette attitude indépendante du chef bulgare attira l'attention de Constantinople et on y décida de châtier les Bulgares et, „en leur déclarant la guerre“, de les chasser du territoire qu'ils occupaient. Cependant on échoua dans ce projet au premier essai même. L'expédition entreprise par l'empereur dès que Constantinople fut débarrassée du danger arabe, et qui avait pour but le centre des Bulgares, finit par un échec complet. Une conséquence immédiate de cet événement fut d'abord la conclusion d'une alliance politique entre les Bulgares et les Slaves et ensuite la fondation d'un nouvel Etat fédératif bulgare—slave. Le chef bulgare Ispé-

rikh (679—701) se mit à la tête de cet Etat à titre de premier souverain bulgare, ayant fini par forcer le gouvernement de Byzance de reconnaître la nouvelle situation comme un fait accompli par la paix humiliante de 679 qui mettait fin à l'autorité byzantine dans ce pays. Ainsi la Dobroudja devint le pays où fut conçue, formée et réalisée l'idée de la fondation de l'Etat bulgare: elle devint aussi le point de départ de l'unité nationale bulgare.

L'Etat bulgare nouvellement créé sur le territoire byzantin s'étendit aux VII, VIII et X siècles, au nord et au sud du Danube en s'annexant l'une après l'autre les tribus slaves de la Mésie et de Dacie. Sa frontière orientale atteignait bientôt le Dniestre et allait peut-être plus loin vers le Dniepre. Pendant ce temps la Dobroudja restait une région intérieure et sa vie politique se développait parallèlement à celle de l'Etat quoiqu'elle fût, par suite de sa situation géographique entre la mer Noire et les bouches du Danube, la province bulgare la plus vulnérable. Ainsi, au temps des expéditions contre la Bulgarie entreprises par l'empereur Constantin V Copronyme (741—775), la Dobroudja était le point de mire de la flotte byzantine. Toutefois lorsque, au IX siècle, commença la migration de nouveaux peuples asiatiques de l'est vers les bouches du Danube et que la Bessarabie, partie orientale de l'Etat bulgare, fut occupée par les Magyars, la Dobroudja devint, de pays intérieur qu'elle était, une région limitrophe. Ce changement modifia aussi sensiblement son sort historique par rapport aux autres régions bulgares, ce qui ne l'empêcha pas de rester la sentinelle fidèle de la Bulgarie pendant tout le moyen âge.

On peut dire que la plupart des malheurs qui frappaient la Bulgarie du côté du nord-est venaient éprouver avant tout la Dobroudja. Le premier coup qui fut porté à ce pays, déjà bulgare, fut l'invasion des Magyars. Appelés contre la Bulgarie par l'empereur byzantin Léon VI le Philosophe (886--911), les Magyars traversèrent sur des vaisseaux byzantins les bouches du Danube, envahirent la Dobroudja en 895, la ravagèrent et atteignirent Silistra. Le tzar bulgare Siméon (893--927) ne put alors repousser les Magyars et délivrer de nouveau la Dobroudja qu'avec l'appui de leurs voisins et ennemis éternels, les Petchenègues. Mais l'invasion magyare avait apporté à la Bulgarie d'autres maux aussi : après cette invasion la Bulgarie perdit presque toutes ses possessions au delà du Danube, parce que, après l'établissement des Magyars dans la plaine, entre la Tisza et le Danube, leur place dans la Bessarabie du sud, dans la Moldavie et dans la Valachie orientale fut prise par les Petchenègues établis là solidement et pour longtemps. Grâce aux bons rapports continus et même aux relations d'alliés entre les Bulgares et les Petchenègues, la Dobroudja fut longtemps à l'abri des coups de ces nouveaux voisins barbares, quoique le gouvernement de Constantinople eût à plusieurs reprises essayé de les lancer contre la Bulgarie. Mais cet insuccès ne découragea pas la politique byzantine qui chercha à armer contre la Bulgarie des peuples plus lointains.

Vers la fin du règne du faible tzar Pierre (927--969), l'empereur byzantin Nicéphore Phocas (963--969), voulant provoquer l'effondrement de la Bulgarie par le fait des autres, pendant qu'il menait une guerre heu-

reuse en Asie contre les Arabes, réussit, par l'entremise du voïvode de Kherson, à lancer contre les Bulgares le prince russe Svietoslav (945—972). Celui-ci attaqua la Dobroudja en 968 et l'occupa, en s'installant à Preslavetz ou Petit Preslav sur la grande boucle du Danube, entre Rassofo et Hirsovo. Rappelé à Kiev par suite du grand danger de la part des Petchenègues, il revint l'année suivante dans la Dobroudja dans l'intention de s'établir cette fois définitivement avec ce beau et riche pays. Mais cela ne suffisait pas à Svietoslav. Après s'être de nouveau consolidé dans la Dobroudja en recourant aux moyens les plus cruels contre la population locale, Svietoslav étendit ses conquêtes à l'intérieur de la péninsule et prit la capitale bulgare Preslav. D'ici il entreprit une expédition téméraire contre Constantinople qu'il voulut conquérir; toutefois non seulement il n'y réussit pas, mais il fut encore refoulé complètement des terres bulgares par l'empereur Jean Tzimiscès (969—976), en 972, après la défaite de Silistra. La domination russe sur la Dobroudja ne fut pas de longue durée, mais elle fut désastreuse pour la Bulgarie: elle provoqua la subjugation de la partie orientale du royaume bulgare, et en même temps de la Dobroujoja, par Byzance. Délivrée pour une courte période de temps à la fin du X siècle par le tzar Samuel (980—1014), la Dobroudja fut en 1019, après la soumission complète du peuple bulgare par l'empereur Basile II (976—1025), incorporée à la province byzantine nouvellement formée de la Bulgarie danubienne et connue sans le nom de „thème des villes istriennes“.

Le nouveau changement politique dans ce pays

bulgare ne pouvait ni lui garantir une paix de longue durée, ni en général lui améliorer la situation. Bien au contraire. L'ancienne puissance, l'État bulgare, qui tenait en respect les barbares au delà du Danube et empêchait toute invasion dans la péninsule, n'existant plus, et les nouveaux conquérants ne s'intéressant que très peu et même pas du tout, à la situation de la Dobroudja, les Petchenègues en profitèrent pour mettre à sac le pays et le subjuguier. Après la mort du puissant et énergique Basile II, ils entreprirent une série d'incursions dans la péninsule, poursuivant le même but que leurs devanciers. En premier lieu ils se lancèrent dans la Dobroudja. Depuis lors cette dernière devint le théâtre de guerres terribles entre Byzantins et Petchenègues, au cours desquelles le gouvernement de Constantinople, ne se sentant pas de force à briser la puissance de ces barbares, se vit obligé de leur permettre de rester dans les confins de l'empire, dans la Dobroudja et dans la Bulgarie du nord-est, en espérant qu'il serait en état de les soumettre à son pouvoir et de les tenir en respect par son influence culturelle. Ainsi, la Dobroudja fut soumise à une double domination, la byzantine et la petchenègue, celle-ci particulièrement cruelle. Cependant les espoirs du gouvernement de Constantinople ne se justifièrent pas. Profitant de la grande insurrection des Pauliciens de la Bulgarie du sud et appelés au secours par ces derniers, les Petchenègues se soulevèrent de nouveau contre Byzance. Appuyés par les hordes pillardes d'un autre peuple asiatique, les Koumans, ils traversèrent le Balkan et marchèrent sur Constantinople. L'empereur Alexis I Comnène (1080—1118) ne put qu'après

de longues et pénibles guerres repousser et anéantir complètement ces barbares, en 1094; puis, l'année suivante, il pourchassa au delà du Danube leurs confrères, les Koumans.

La force des Petchenègues, répandus presque dans toute la péninsule, a dû être complètement brisée cette fois pour qu'ils aient à jamais disparu, permettant le rétablissement de l'autorité byzantine; mais pour cela la Dobroudja ne fut pas délivrée des incursions de leurs successeurs. Poussés par l'invasion tatar vers les bouches du Danube, les Koumans, après avoir occupé les anciennes terres petchenègues, multipliaient leurs incursions dans la péninsule par la Dobroudja et petit à petit se consolidèrent dans ce pays, au XII siècle. De sorte que, quand vers la fin du même siècle la Bulgarie fut délivrée de la domination byzantine, l'influence des Koumans était très grande dans la Dobroudja. Mais grâce aux liens politiques et de parenté que les Assénides entretenaient avec les Koumans, ce pays fut de nouveau annexé à la Bulgarie après la restauration du royaume bulgare. Cependant l'élément kouman s'y était tellement affermi qu'il commença à jouer un rôle dans la vie politique des Bulgares et ce rôle devint plus considérable après la disparition de la dynastie des Assénides. Si les Koumans ne purent devenir le peuple dominant de la Bulgarie du nord-est, ce n'est que grâce à la culture plus élevée des Bulgares et à leur supériorité de nombre indiscutable; aussi les premiers furent-ils obligés à adopter les traditions bulgares et à entrer dans le rôle de continuateurs de la politique bulgare. Mais un autre fait a, de son côté, empêché les Koumans de prendre la prédo-

minance dans la Bulgarie orientale, respectivement dans la Dobroudja; c'est le coup qui leur fut porté du nord-est pendant la seconde moitié du XIII siècle: l'invasion et ensuite la domination les Tatars.

Appelés à plusieurs reprises, pendant les guerres civiles de la Bulgarie et au temps des faibles Terteris, par l'empereur byzantin Michel VIII Paléologue (1261—1282), qui voulait introduire son influence au nord, les Tatars de la mer Noire, les Tokhars, visitaient souvent la Dobroudja pendant le règne de leur khan puissant Nogaya (m. en 1299), mettant à sac cette province bulgare la plus rapprochée d'eux. Et même, sous l'influence de la politique byzantine, toute une tribu turco-tatare, celle de Sary-Saltouk, oncle de l'ex-sultan seldjoucide Izeddin, comprenant 10000 familles tucomanes, était venue s'installer en octobre 1263 dans le département de Babadagh. Ces envahisseurs abandonnèrent la Dobroudja en même temps que les Tatars, après l'expédition de 1265. Cependant la domination tatare se maintint dans la Dobroudja jusqu'au commencement du XIV siècle, époque à laquelle le tzar bulgare Théodore Svetoslav (1299—1321) parvint à la secouer et à supprimer toute influence tatare en annexant la Dobroudja au royaume bulgare.

La suppression de la domination tatare en Dobroudja n'eut pas pour effet l'affaiblissement de l'élément kouman, quoique la puissance de l'Etat kouman fût brisée; au contraire, cet élément prit plus d'importance encore. Après la naissance de la principauté valaque, à la fin du XIII siècle, ses chefs commencèrent à étendre les frontières de la principauté au sud des Carpathes, dans la plaine, en refoulant continuelle-

ment les Koumans à l'est, vers les bouches du Danube. De cette manière, dans la première moitié du XIV siècle, la Dobroudja devint un centre national kouman. Toutefois, les chefs koumans du temps des Chichmans continuaient à reconnaître l'autorité suprême du roi bulgare et la Dobroudja était considérée comme faisant partie de l'Etat bulgare. Et ce n'est que pendant le règne du tzar Yvan-Alexandre (1331—1371) que l'esprit séparatiste se fit sentir en Dobroudja, repercussion de l'esprit séparatiste qui prédominait alors en Bulgarie.

Dans la première moitié du XIV siècle, gouvernait presque souverainement à Carvona (ou Carvouna), sur la mer Noire, le Baltchik d'aujourd'hui, l'archonte Balik, d'origine koumane, qui, dans les relations extérieures, se tenait rigoureusement à la politique bulgare de la péninsule. Il participait dans la guerre civile entre l'empereur Jean V Païéologue et l'usurpateur Jean Cantacuzène. A l'instar du tzar Yvan-Alexandre, Balik appuyait le parti de l'empereur légitime au secours duquel il envoya en 1346 ses deux frères, Théodore et Dobrotitch, à la tête de 1000 cavaliers. A Constantinople, Dobrotitch épousa la fille du grand dignitaire byzantin Apocavca et fut nommé commandant du fort de Midia, sur la mer Noire; mais en 1348 il fut forcé par Jean Contacuzène à capituler et passa au service de Byzance. Son frère Théodore put revenir à temps, avec son armée, à Carvona, auprès de Balik. Vers le milieu du XIV siècle Dobrotitch reparaît de nouveau sur la scène, mais cette fois comme despote de toute la Dobroudja et de la région de Carvona, qu'il avait évidemment reçue en héritage de son frère.

Dobrotitch, aussi bien que Balik, entretenirent des liens de vassalité avec les tzars bulgares de Tyrnovo, de la vie du moins du tzar Yvan-Alexandre, comme il appert du traité conclu entre ce dernier et Venise, en 1352, par l'entremise du consul vénitien à Varna, Marco Léonard. Cependant, pour ce qu'il s'agit des affaires intérieures de leurs possessions, ils furent complètement indépendants, ce qui résulte clairement du fait qu'au point de vue de l'église Dobrotitch fit dépendre sa principauté du Patriarcat de Constantinople. Les principales forteresses de Dobrotitch étaient Varna et Kalliacra; au sud, les frontières de ses possessions allaient jusqu'au fort d'Emon (sur le cap d'Eminé); au nord elles atteignaient les bouches du Danube, puis suivaient le fleuve jusqu'à un point au nord de Silistra d'où descendait la frontière occidentale, englobant l'éparchie de Varna.

Après la mort d'Yvan-Alexandre, survenue en février 1371, Dobrotitch paraît s'être complètement détaché de l'Etat bulgare, menant une politique tout à fait indépendante. Ayant réussi à se procurer une flotte à lui, il se sentit tellement puissant qu'en 1374 ses navires se présentèrent devant Trébrizonde afin d'en chasser le successeur légitime du royaume de Trebrizonde, Andronic Comnène, pour faire monter au trône le fils de Jean Paléologue et gendre de Dobrotitch, Michel. Plus tard, sous l'influence du baïlo vénitien Giovanni Muazzo, qui, après la capitulation de l'île de Ténédos, était allé chercher refuge chez Dobrotitch, celui-ci attaqua les colons génois de la Crimée qui faisaient souvent des incursions sur le littoral bulgare de la mer Noire; mais il échoua dans cette entreprise.

Dobrotitch se réconcilia avec les Génois après la capture et l'exil sur l'île de Crète de Giovanni Murazzo, en 1384; puis il mourut (1385).

Son fils et successeur, le despote Yvanco, connu par les Turcs sous le nom de Dobritchoglou, c'est à dire fils de Dobritch, conclut un traité de commerce avec Gênes dès le 27 mai 1387; ce traité fut négocié à Constantinople — Péra par ses envoyés, Costa et Yolpani. Par cet acte, les deux parties promettaient d'oublier le passé et Yvanco s'engageait de mettre en liberté les Génois arrêtés sur son ordre et de leur restituer les biens confisqués; dans le cas où les hostilités reprenaient, Yvanco s'obligeait de mettre à la disposition des commerçants génois, qui se trouvaient dans ses possessions, des navires pour qu'ils pussent quitter à temps le pays et emporter sans entraves leurs marchandises dans le délai d'un mois, et le sel et les navires, dans le délai de six mois. Les Génois acquéraient dans la principauté d'Yvanco les droits dont jouissaient les Vénitiens: ils pouvaient y entretenir un consul et recevaient des emplacements pour des églises et des magasins; ils obtenaient la liberté de faire le commerce; les droits d'exportation et d'importation étaient fixés à 1^o/₆; les navires étaient exemptés de taxes, de même que les étoffes brodées d'or et d'argent, les pierres précieuses et les perles.

Après la bataille heureuse de Plotchnik, sur la Toplitza, en 1387, bataille qui releva l'esprit démoralisé des Slaves du sud dans la lutte contre les Turcs, le despote Yvanco, qui quelque temps auparavant avait reconnu la suzeraineté du sultan comme l'avait fait le tzar Yvan Chichman (1371—1393), essaya de se deta-

cher de Mourad I (1359—1389); mais cette tentative finit par une nouvelle soumission et eut pour conséquence d'amener, dès 1388, les Turcs dans la Dobroudja et sur le Danube, jusqu'à Silistra, qui leur fut livrée. Toutefois Yvanco ne vécut pas jusqu'à la subjugation définitive de sa principauté par les nouveaux conquérants de la péninsule Balkanique : il mourut peu après sa soumission, en laissant la Dobroudja devenir la victime des visées d'un nouveau maître, étranger au pays.

Après la mort d'Yvanco, le voïvode valaque Mirtcho I (1386—1418), profitant du fait qu'après la bataille de Cossovo (15 juillet 1389), à laquelle il avait pris part aux côtés des Serbes, les principales forces turques étaient concentrées dans la partie occidentale de la presqu'île, réussit à pénétrer dans la Dobroudja et à l'annexer à ses possessions et même de conquérir Silistra. Cela résulte du fait qu'en 1320, lorsqu'il conclut son second traité de commerce avec le roi de Pologne Vladislas Jagello (1386—1434), Mirtcho signait : „despote des terres de Dobrotitch et seigneur de Silistra“. Cependant la domination du voïvode valaque sur la Dobroudja ne fut pas de longue durée. Mirtcho fut obligé à deux reprises de se déclarer le vassal du sultan Bajazet I (1389—1403) : une fois en 1391 — et il semble que toutes les annexions territoriales qu'il avait faites jusqu'à cette date lui furent alors recon- nues— puis en 1393, après l'effondrement du royaume de Tyrnovo. Malgré cela, sa tentative d'étendre ses possessions dans la Bulgarie, qui venait d'être soumise, et de reconquérir son indépendance se termina d'une manière catastrophale pour lui : battu complètement dans la bataille de Rovini (aujourd'hui village de

Rovinari, dans le dép. de Gordji) le 10 octobre 1394 Mirtcho dut fuir en Hongrie; ses possessions au sud du Danube furent supprimées. Après la bataille de Rovinari, Bajazet I se pressa de quitter la Valachie et, traversant le Danube, il plaça, suivant une chronique bulgare du XV siècle, des gardes sur tout le parcours du fleuve. Mirtcho, ayant reconnu la suzeraineté du roi de Hongrie, réussit avec son appui à reconquérir le trône en 1395, et prit part, à titre d'allié du roi magyar, à l'expédition de 1396 contre les Turcs; puis lorsque Bajazet I voulut le châtier pour sa participation à la bataille de Nicopol (1396), il remporta sur les Turcs la victoire de 1398, dans le département de Téléorman. Pendant ce temps il continuait toujours à signer comme en 1399 et 1406: „seigneur de... et des deux rives du Danube, jusqu'à la grande mer et autocrate de Drester“. Cependant, effectivement, toute la rive droite du Danube se trouvait déjà sous l'autorité des Turcs et un peu plus tard, après 1412, les garnisons turques occupaient les deux principales forteresses de la Valachie, Giurgevo et Turnu-Severin, qui devinrent pour les Turcs les deux bases militaires principales d'où ils pouvaient entreprendre des opérations dès que le besoin s'en présentait.

* * *

Après la consolidation de l'autorité turque dans la Bulgarie du nord-est, la Dobroudja subit le même sort de pays conquis que les autres pays bulgares. Le nouveau conquérant de la péninsule Balkanique mit fin à toutes les ambitions étrangères sur ce pays bulgare; depuis des siècles, l'unité de la population du pays

avec le peuple bulgare fut de nouveau rétablie. Les Turcs n'ayant pas rencontré ici une grande résistance lors de la conquête, la Dobroudja ne paraît pas avoir subi pour commencer un changement radical. Entraînés par la rapidité de leurs conquêtes, les Sultans turcs n'y appliquèrent pas en grand leur système coutumier de colonisation des pays nouvellement annexés, se bornant simplement à placer des garnisons dans les grandes villes. C'était plutôt une occupation, comme dit Drinoff, et encore n'était-elle pas très ferme. Les Turcs ne commencèrent à attacher de l'importance à la Dobroudja que plus tard, après l'échec de la célèbre expédition du roi de Pologne et de Hongrie Vladislas III (1434—1444). La bataille de Varna leur apprit en 1444 qu'ils devaient être très forts sur la ligne du Danube s'ils voulaient tenir en soumission la Valachie et la Moldavie afin de pouvoir, d'une part, repousser à temps toute tentative d'attaque, dont le danger venait pour eux des peuples chrétiens du nord, et d'autre part de garantir l'extension de leurs conquêtes dans la direction du nord-est. Les mesures de repression auxquelles les Turcs recoururent par la suite en Dobroudja furent la cause de l'émigration d'une partie de la population bulgare qui s'était compromise en montrant ses sympathies pour les Polonais et Magyars et en leur prêtant appui.

La situation de la Dobroudia empira encore après l'annexion à l'empire ottoman du Khanat tatar de la Crimée, en 1476. La Dobroudja devint alors la voie de communication terrestre la plus courte entre la Turquie et le nouvel Etat vassal. Et, à partir du XVI^e siècle, de grandes hordes tatares, se rendant à la guerre con-

tre la Hongrie ou l'Autriche, traversaient fréquemment la Dobroudja, en la saccageant et en pillant la population locale soumise, qui se voyait obligée de quitter ses foyers pour se mettre à l'abri. C'est à cette époque aussi qu'il faut reporter les premiers établissements tatars dans la Dobroudja, sur lesquels on trouve des échos dans les documents de la fin du même siècle. Pendant que la population bulgare diminuait, la colonisation turque paisible montait du sud : des colons turcs, principalement des janissaires et d'autres éléments sans foyer, commencèrent à s'établir dans les villes aussi bien que dans les campagnes. Le procès de colonisation poussa des racines plus profondes encore pendant le XVII^e siècle, grâce au fait qu'au cours des longues guerres continuelles des Turcs contre l'Autriche et dans les autres extrémités de l'empire, c'est la Dobroudja qui jouissait d'une vie relativement calme et qui était à l'abri des attaques venant de l'étranger. Ainsi, au cours de ce siècle, la terre et le commerce passèrent petit à petit entre les mains des conquérants et la Dobroudja prit un caractère turc; quant à la population bulgare et à la chrétienne, en général, elle commença à se perdre au milieu des colons musulmans.

Le XVIII^e siècle apporta de nouveaux changements à la Dobroudja. La décadence de la puissance turque, dont le point de départ fut la paix de Carlovitz en 1698, eut pour suite la perte successive d'un certain nombre de provinces européennes de l'Empire turc. Pendant ce siècle également, les sultans eurent à mener des guerres continuelles, les unes provoquées par eux-mêmes pour défendre leurs provinces, les autres imposées par leurs voisins de l'Europe, principale-

ment par l'Autriche et la Russie, qui avaient déjà commencé à s'entendre sur le partage de la Turquie. D'autre part, à la suite de la dissolution à l'intérieur de l'empire, les sultans eurent à combattre les gouverneurs ambitieux de certaines provinces qui s'étaient proclamés indépendants, cessant de reconnaître l'autorité du sultan. Pendant ces guerres à l'extérieur et ces luttes à l'intérieur, la population turque, qui prédominait dans la Dobroudja, devait, comme celle des autres provinces, se trouver continuellement dans les rangs de l'armée, ce qui a amené une crise économique dans le pays où il était resté peu de bras, la population bulgare ayant déjà diminué. La ruine de la Dobroudja augmenta par la suite lorsque celle-ci devint une province limitrophe de l'empire turc.

La Russie, qui, en étendant ses frontières méridionales au détriment du Khanat de Crimée, refoula petit à petit des côtes septentrionales de la mer Noire l'autorité suzeraine des Sultans, devint vers la fin du XVIII^e siècle presque limitrophe des possessions turques du nord-est et cela surtout après le premier partage de la Pologne, en 1772. Les guerres fréquentes entre la Turquie et la Russie, qui se sont succédé depuis et dans lesquelles le but de la Russie était la péninsule des Balkans, eurent pour théâtre de guerre principal la Dobroudja, la province turque la plus rapprochée. Dès 1773—1774, les troupes russes, ayant à deux reprises passé le Danube à Braïla, traversaient la Dobroudja et arrivaient la première fois jusqu'à Silistra et Varna et la seconde fois jusqu'à Choumen. Comme on sait, cette guerre se termina en 1774 par la paix de Kutchuk-Kaïnardja; le traité conclu préparait

l'annexion de la Crimée à la Russie et sanctionnait, pour la première fois, l'influence du gouvernement russe dans la péninsule Balkanique. Peu après, cette influence russe fut proclamée „protection de tous les peuples chrétiens de la péninsule Balkanique“. Cela eut lieu après la guerre de 1787-1791 entre la Turquie et la Russie, à laquelle s'était jointe l'Autriche, guerre au cours de laquelle la Dobroudja fut éprouvée à la suite de la grande bataille de Matchin (9 juillet 1790), et qui se termina par le traité de Jassy (9 janvier 1790), aux termes duquel le Khanat de Crimée était supprimé et ses possessions annexées à la Russie.

L'accroissement de l'influence russe dans la péninsule, qui eut pour conséquence l'établissement de rapports immédiats avec les Slaves du sud, et avant tout avec les Bulgares, eut sa repercussion, quoique indirecte, sur le sort de la Dobroudja aussi. La fortune des armes russes dans les guerres contre la Turquie fit naître chez les Bulgares l'espoir qu'avec l'appui du peuple russe ils pourraient être délivrés du joug séculaire des Turcs. C'est en connexité immédiate avec cet espoir que se trouvait l'émigration bulgare en Russie, qui commença après le traité de Jassy et s'accrut au temps troubles où les terribles Kyrджалиs sévissaient dans les provinces européennes de la Turquie. Les colons Bulgares émigraient parce qu'ils comptaient jouir en Russie de la liberté et de la sécurité. Le gouvernement russe accueillait avec sympathie l'émigration bulgare qui amenait en Russie une population proche, par la religion, la langue et l'origine, une population très propre à peupler les vastes étendues de terre libres que la Russie venait d'acquérir. Mais cette émi-

gration qui, au début, était partielle et portait un caractère accidentel, devint au XIX siècle une émigration en masse.

Comme on sait, conformément aux stipulations secrètes du traité de Tilsit (8 juillet 1807), les troupes russes pénétraient en 1809 en Dobroudja et en 1810 occupaient déjà presque toute la Bulgarie du nord-est, étant arrivées jusqu'à Razgrad et ayant pris les trois principales forteresses turques: Silistra, Roustchouk et Nicopol. Mais à l'approche de l'hiver, les Russes se retiraient de la Dobroudja. Ils firent la même chose pendant la guerre russo-turque de 1828—1829, au cours de laquelle les Russes, après avoir traversé la Dobroudja, passé le Balkan et avancé vers Constantinople, durent, à la suite de la paix d'Andrinople (2 septembre 1829), quitter de nouveau les provinces balkaniques de la Turquie. Ainsi, ni la première ni la seconde de ces guerres, qui laissèrent dans la Dobroudja des traces de dévastation, ne justifièrent les espoirs qu'elles avaient fait naître dans le peuple bulgare: elle n'apportèrent pas la liberté si ardemment désirée. Déçue des résultats de ces guerres et prévoyant le sort qu'allaient lui faire l'autorité turque et la population musulmane excitée et économiquement éprouvée, la population bulgare des provinces occupées par les troupes russes se mit à quitter des villages entiers de la Bulgarie du nord et même de la Bulgarie du sud, abandonnant sans réfléchir le foyer paternel pour suivre les troupes russes qui se retiraient, tentée par l'espoir qu'elle allait être installée dans les riches terres de la Bessarabie et des autres provinces de la Russie du sud.

Cependant tous les émigrés n'arrivèrent pas au point terminus du voyage projeté. Le déplacement se faisant dans des conditions extrêmement pénibles, plusieurs familles restèrent en chemin. Elles durent s'arrêter dans différentes parties de la Dobroudja dévastée et déserte où elle trouvèrent des terres pour se fixer et y mettre fin aux souffrances qu'elles avaient endurées. Ce sont là les premiers pionniers des nouveaux établissements bulgares dans ce pays, bulgare depuis des siècles. Leur exemple fut suivi par d'autres émigrés. Un certain nombre de familles bulgares qui étaient bien parvenues jusqu'à leurs nouvelles habitations, ne pouvant s'habituer aux nouvelles conditions de vie, se mirent, après la guerre, à retourner en Bulgarie et comme le premier pays bulgare qui se trouvait sur leur parcours était la Dobroudja et qu'il y avait des terres libres, des congénères, et même fréquemment des gens du même village, elles s'y établirent définitivement. A ce propos relevons qu'à cette époque la Dobroudja était une des provinces turques qui avaient le moins souffert des dévastations des Kyrdjalis et des autres oppresseurs; la vie, le bien et l'honneur de la population bulgare y étaient relativement garantis, ce qui a beaucoup contribué à l'établissement de nouveaux Bulgares. D'autre part, les autorités turques, et surtout les grands propriétaires musulmans de la Dobroudja, accueillaient cette population avec une satisfaction tacite et non seulement ne lui faisaient aucune difficulté, mais aussi la facilitaient quelquefois, parce qu'ils y voyaient d'excellents bras pour la culture de leurs vastes propriétés et un moyen de se relever de la ruine économique.

En même temps, un autre affluent augmentait le nombre des colons bulgares qu'amenait cette vague de reflux. C'était l'établissement continu des bergers de Kotel et des endroits montagneux voisins. Pour commencer, ces bergers venaient dans la Dobroudja chaque été afin d'y exercer leur profession en grand, dans les vastes pâturages dobroudjains; mais plus tard, sur l'insistance des propriétaires terriens, ils commencèrent à se fixer dans leurs villages „afin de procurer de l'ouvrage et des moyens d'existence à leurs compatriotes pauvres.“ D'autre part, le gouvernement turc facilitait ceux qui voulaient s'établir dans la Dobroudja et y installer des métairies. Cette affluence d'une population bulgare pure commença dès le début du XIX siècle et continua sans interruption jusqu'à la guerre russo-turque de 1877—1878. Elle diminua seulement d'intensité après l'établissement dans la Dobroudja des Tatars chassés de Russie après la guerre de Crimée (1854—1855); mais cet événement n'empêcha pas l'accroissement de la population déjà établie.

Grâce à leur esprit d'entreprise, à leur bonne volonté et à leur amour proverbial du travail, que récompensaient abondamment le sol fertile et les bonnes conditions pour le développement de l'agriculture et de l'élevage du mouton, les Bulgares de la Dobroudja arrivèrent petit à petit à l'opulence; leur niveau culturel s'en est ressenti et ils se mirent à aller dans les villes pour y chercher satisfaction à leurs besoins culturels. Ainsi, la population bulgare, quittant les campagnes, commença à s'établir dans les villes et, déjà à la veille de la libération, les Bulgares avaient, par rapport aux autres nationalités, la prepondérance du nom-

bre dans la plupart des villes de la Dobroudja. Ayant la conscience nationale très développée et parfaitement cristallisée, les Bulgares de la Dobroudja jouèrent un grand rôle dans la renaissance bulgare: ils prirent une part active dans la lutte pour l'indépendance de l'église aussi bien que dans la lutte pour la liberté politique, vivant la même vie que le reste du peuple bulgare, considérant leur pays comme partie intégrante de la patrie bulgare. Malgré cela, le concert européen du Congrès de Berlin arracha en 1878, impitoyablement, la plus grande partie de cette, terre bulgare, de ce noyau de la vie politique bulgare, pour l'attacher artificiellement à la Roumanie, quoique le peuple roumain n'eût aucun droit historique sur ce pays et que ses tendances nationales en fussent bien loin.

III

Les Bulgares et les Roumains dans leurs rapports culturels et historiques

Par le professeur L. Miletitch.

Jusqu'en 1913 les Roumains étaient les seuls voisins avec lesquels nous n'avions pas eu de guerres au cours d'un voisinage plusieurs fois séculaire et avec lesquels, au contraire, nous nous étions tellement rapprochés, surtout après la renaissance bulgare, qu'il ne nous semblait pas impossible, étant donné la communauté d'intérêts, d'entrer un jour en contact politique plus étroit encore. Quoique les Roumains se considèrent comme étrangers aux Bulgares par l'origine, nous avons avec eux plusieurs points communs au point de vue ethnique et culturel; car jusqu'à ce que la nationalité roumaine d'aujourd'hui se fût formée, les ancêtres latins des Roumains empruntaient beaucoup de choses au peuple bulgare, n'ayant pas une existence nationale propre, nettement dessinée . . .

On sait que les Roumains n'apparaissent dans l'histoire, en tant que nation particulière ayant une organisation d'Etat, qu'au XIII siècle, époque à laquelle le peuple bulgare avait déjà vécu une histoire glorieuse de six siècles, pleine d'exploits militaires et culturels d'une signification mondiale. En entrant dans le cercle

des peuples à histoire, les Roumains apportent avec eux une culture spirituelle et morale exclusivement bulgare. Ils n'ont même pas une langue écrite et se servent, dans tous leurs rapports, administratifs, sociaux et privés, de la langue littéraire bulgare de la période dite du bulgare moyen. Les milliers de documents écrits qui proviennent de cette époque de culture valaco-bulgare, qui va jusqu'au XVII^e siècle, montrent que la langue bulgare avait poussé des racines bien profondes en Roumanie, surtout parce qu'elle y trouvait un terrain favorable dans le peuple même, dont une bonne partie était d'origine bulgare. Il est historiquement établi que la nationalité roumaine est issue du croisement de l'élément primitif latin avec les Slaves bulgares, ces mêmes Slaves qui, après l'arrivée dans les Balkans des anciens Bulgares touraniens d'Asparukh, formèrent la nationalité bulgare. Au cours des siècles, cette population slave-bulgare disparut graduellement en adoptant la langue roumaine; mais par contre, elle laissa dans cette dernière de nombreuses traces de sa langue. Le nombre exceptionnellement grand de mots bulgares dans la langue roumaine, mots qui aujourd'hui encore sont employés dans la langue roumaine écrite, et encore davantage dans la langue parlée, constitue la preuve la plus irréfutable de cette assimilation de races. Ces mots expliquent aussi de la meilleure manière la dépendance culturelle des Roumains jusqu'à l'époque de leur renaissance nationale qui fit naître la littérature nationale roumaine.¹⁾ Il est vrai que des

¹⁾ En parlant de la „culture roumaine“, l'historien roumain professeur Bogdan dit qu'elle s'achève „par le rejet de la langue slave de la vie politique des Roumains“ (Voir J. Bogdan, *Cultura veche romîna*, 1898).

emprunts de langue de cet ordre existent entre les autres peuples aussi, mais ils ne sont nulle part aussi fréquents que chez les Roumains. Ce qui accroît encore la signification de ces éléments bulgares dans la langue roumaine, c'est qu'ils expriment des notions et des objets de première importance, du domaine spirituel aussi bien que du domaine matériel. Et cela sans parler de la signification historique des noms de lieux anciens bulgares que l'on rencontre fréquemment dans toute la Roumanie.¹⁾ Par contre les éléments roumains dans la langue bulgare sont d'un nombre fort restreint.

La population bulgare ancienne, disparue de Roumanie, s'étendait primitivement dans les plaines au nord du Danube, dans toute la Valachie et en partie en Moldavie, tandis que la population roumaine occupait principalement les régions montagneuses des Carpathes, à l'ouest. On peut juger des limites de la colonisation bulgare au nord du Danube par les noms de lieux bulgares conservés encore, ainsi que par les noms bulgares de villes et endroits cités dans un grand nombre de documents écrits. Sur la base de données de cet ordre, on peut affirmer qu'en assimilant graduellement, à partir du XIII^e siècle, l'élément bulgare, l'élément roumain avançait assez rapidement de la région de l'Aluta (Oltenia) dans la direction du

¹⁾ L'historien roumain Xenopol, mentionnant les noms de lieux bulgares („slaves“), dit dans son „Histoire des Roumains“, que l'emploi officiel de la langue slave n'aurait pu seul influencer les masses populaires au point de les faire donner des noms géographiques slaves. Il en conclut que ces appellations nous obligent d'admettre qu'un contact étroit entre les peuples existait aussi en Valachie et dans les pays daces et qu'à ce contact les Slaves ont perdu et les Roumains se sont enrichis des pertes slaves (Voir Xenopol, *Istoria Romînilor* I. 318).

Sereth et de là plus à l'est encore. Sur le Sereth il y avait encore des Bulgares au XV siècle, comme il appert d'une notice de la chronique dite de Putna où pour l'année 1486 il est dit qu'il y eu „une guerre avec les Bulgares sur le Sereth (voir J. Bogdan, *Vechile chronice inedite*, p. 147; v. également, Miletitch, *les Daco-Roumains et leur écriture slave*, Recueil du Ministère de l'Instruction publique, Sofia, XI, p. 271). Ainsi, avançant continuellement, au cours de leur vie historique, les Roumains s'arrêtaient dans les régions au nord du Danube. Des colonies roumaines considérables ne se sont jamais installées sur la rive droite du Danube où les Roumains n'ont jamais exercé une autorité politique durable. Cela rend compréhensible la stupéfaction qu'a provoquée dans le peuple roumain la décision du congrès de Berlin accordant à la Roumanie une partie de la Doubroudja. On sait que le roi Carol lui-même s'était alors exprimé avec amertume sur l'échange entre la Bessarabie, peuplée de Roumains, et la Dobroudja, où il n'y en avait presque pas, en disant que la diplomatie oublie que dans le cas il y avait non seulement échange de territoires, mais aussi échange d'âmes. . .

Une fois que la force brutale de 1878 fit passer la frontière roumaine au delà du Danube jusqu'à la mer Noire, un revirement remarquable s'opéra rapidement dans l'esprit des dirigeants roumains, revirement qui causa des idées de grandeur chez les intellectuels Roumains. Ceux-ci commencèrent à s'imaginer qu'ils sont une nation très haut placée au point de vue culturel et destinée à jouer le premier rôle dans l'avenir de la péninsule Balkanique; ils oublièrent complète-

ment leur passé historique modeste et la prédominance politique et culturelle, plusieurs fois séculaire, du peuple bulgare, auquel ils doivent en partie leur ancienne culture . . . Dans leur attitude orgueilleuse envers les Bulgares, les dirigeants roumains conçurent témérairement une nouvelle politique de conquête en Bulgarie. Ayant élevé dans cet esprit arrogant toute une génération, ils ne cachèrent plus, en 1913, leurs ambitions de pénétrer bien loin à l'intérieur du territoire bulgare. Et pour justifier une pareille politique ils ne trouvèrent pas eux-mêmes suffisants les motifs d'ordre purement politico-économique d'après lesquels la Dobroudja leur serait nécessaire en tant que pays riverain de la mer Noire etc. etc. Aussi a-t-on vu paraître dans la littérature roumaine un grand nombre de recherches historiques tendant à prouver que la Roumanie possédait des droits historiques sur toute la Dobroudja, jadis conquise par le voïvode valaque Mirtcho I. Qui plus est, on commença à parler en Roumanie d'un ancien royaume roumano-bulgare, affirmant que les Roumains et les Bulgares auraient ensemble rétabli le second royaume bulgare des Assénides. En même temps le gouvernement roumain faisait tous les sacrifices pour établir dans la Dobroudja le plus grand nombre de Roumains possible afin de mettre de son côté des motifs ethnographiques aussi . . .

Tout cela vient prouver que les Roumains eux-mêmes se rendaient compte qu'au-dessus de la force, qui détruit et élève les frontières politiques comme elle le veut, il y a le droit, la force morale sans laquelle une création politique ne peut durer longtemps et encore moins progresser. Les événements de 1916

confirmèrent cette vérité par rapport à la Roumanie qui fut refoulée au delà du Danube, dans ses anciennes frontières historiques. Et nous pouvons aujourd'hui soumettre plus froidement à une appréciation objective la nouvelle politique roumaine au point de vue historique et morale. Dans ce but, nous ferons ici un court aperçu du passé culturel et historique du peuple roumain, afin d'établir ce que les Roumains étaient dans leur passé ancien, jusqu'où allaient leurs frontières et ce qu'ils doivent à la culture bulgare. On verra ainsi de quels droits historiques peuvent-ils en général parler en vue de leurs nouvelles tendances politiques.

I

Quoique l'histoire roumaine parte d'une date si tardive, le XIII siècle, les premiers événements n'en sont pas encore complètement élucidés. Il est nécessaire, avant tout, d'établir les origines de la nation roumaine, divisée aujourd'hui en trois branches principales: les Daco-Roumains, établis au nord du Danube, les Macédono-Roumains — en Macédoine et éparpillés un peu partout dans la péninsule Balkanique, et les Istro-Roumains, habitant dans la presqu'île Istrienne, sur le littoral autrichien. La linguistique a prouvé que les trois dialectes roumains que parlent les trois branches roumaines en question sont issus d'une même langue ancienne roumaine, à une époque où les ancêtres de tous les Roumains vivaient quelque part en rapports continus entre eux; ainsi a pu se former chez tous ces Roumains une langue homogène quant à la base (voir Gustave Veigand, *Vlacho-Meglen*, 1892, p. 56). Mais quelle est la patrie commune des Roumains?

Après la conquête de la péninsule Balkanique par les Romains, une forte colonisation latine modifia petit à petit l'ancienne composition ethnographique de la population.

Comme toutes les invasions barbares en Byzance venaient principalement du Danube, du côté de la Dacie, l'Empereur Trajan établit au commencement du II^e siècle, surtout dans la partie septentrionale de la péninsule, un grand nombre de colons, cueillis „dans tout l'empire romain“; il peupla de cet élément latin la Dacie aussi afin de l'assurer ainsi à la domination romaine. Plus tard, au temps de l'empereur Aurélien, vers 271, la nécessité obligea les colons romains de la Dacie de retraverser le Danube pour venir dans la Mésie danubienne.

Cependant il est incontestable qu'une grande partie des descendants des colons de Trajan restèrent dans les régions montagneuses de la Dacie, dans les Carpathes, où ils étaient en sûreté.¹⁾

Après la conquête romaine, l'ancienne population Traco-illyrienne de la péninsule Balkanique se mit à décroître, étant soumise à une double influence culturelle étrangère: la grecque, dans la partie méridionale de la péninsule, où se propageait la langue grecque; et la romaine, dans la moitié septentrionale, où s'imposait plus rapidement la langue latine. On sait que les Roumains étaient supérieurs aux Grecs par leur capacité d'assimiler les populations étrangères. La con-

¹⁾ Nous avons étudié cette question en détail dans notre ouvrage „Les Daco-Roumains et leur écriture slave“. (Voir le Recueil du Ministère de l'Instruction Publique, Sofia, 1896, IX, p. 211 et suivantes).

séquence de ces influences fut qu'au VI siècle, avant que l'établissement des Slaves dans la péninsule ait commencé, il ne restait de la population illyrienne que les Albanais, qui étaient à l'abri des influences étrangères dans leurs montagnes inaccessibles; quant à la population thrace, on n'en entend presque plus parler si ce n'est d'une petite partie établie dans les montagnes des Rhodopes. Il semble que c'est la romanisation des Thraces qui progressait le plus rapidement. La frontière approximative entre la sphère linguistique latine et la grecque allait de Lissa, sur la mer Adriatique, vers l'est, à travers les montagnes des Méridites, arrivait à Dèbre, traversait la Macédoine septentrionale entre Skopié et Stobi (on voit encore à Gradsco les ruines de Stobi) et arrivait au sud de Nisch et Remesiana, en laissant dans la sphère grecque Keustendil (Pautolia) et Sofia (Serdica) avec Pirot. De Sofia la frontière se dirigeait par les pentes septentrionales du Balkan jusqu'à la mer Noire. C'est à la région latine qu'il faut attribuer aussi la Dacie (la Roumanie actuelle), avec laquelle se trouvaient en rapports continus l'ouest roumain, la Pannonie et le littoral adriatique. Dans les limites de toutes ces provinces lointaines du territoire romain, entre l'Adriatique et la mer Noire, deux dialectes roumains se sont développés sur la base du vieux latin et sous l'influence des mélanges introduits par les peuples non latins roumanisés. L'un de ces dialectes est celui de l'est, des pays danubiens, qui était la langue parlée par les ancêtres des Roumains et que nous appellerons pour cela l'ancien roumain; l'autre est celui du littoral de l'Adriatique, plus particulièrement de la Dalmatie, appelé ancien dialecte

dalmate et dont les derniers vestiges ont disparu de nos temps sur l'île de Veglia.

La couche roumanisée la plus profonde est celle au sud de la Pannonie jusqu'à Stobi; tandis qu'à l'est d'Artchar (Ratiaria), l'élément latin n'allait qu'à quelques lieues au sud du Danube (voir Irecek, *Archiv für slav. Philologie*, XV, 28, et *Histoire des Serbes*, 39). Dans ces régions, l'élément latin, superposé entre l'Adriatique et le Danube à l'élément thraco-illyrien, resta prédominant en imposant sa langue au cours de la longue période qui allait d'Octave-Auguste jusqu'au début de l'ère chrétienne et plus tard jusqu'au VII^e siècle.¹⁾

L'invasion des „barbares“ — Avars, Slaves, Vieux-Bulgares — refoula l'élément roumain de cette région latine au sud du Danube, ce qui amena une émigration dans toutes les directions. Le plus grand nombre d'émigrés cherchèrent refuge au sud, en Macédoine, en Epire et en Thessalie. Les principaux établissements des Roumains se trouvaient entre le Pinde et le Dévol. Le centre en fut le territoire appelé la Grande Valachie (Μεγαλη Βλαχια), en Thessalie (V. Irecek, *Histoire des Bulgares*, Odessa, p. 746). Une petite partie des vieux Roumains se retira jusqu'au bord de la mer Adriatique, en Istrie, où l'on en trouve aujourd'hui quelques petits vestiges. Nul doute qu'une grande partie de l'élément roumain a cherché refuge, avant les invasions avars et slaves, au delà du Danube, dans les montagnes des Carpathes, où il devait

¹⁾ Voir sur la roumanisation des provinces latines de la partie septentrionale de la péninsule: Jung. *Die romanischen Landschaften des römischen Reiches*. 1881.

être resté une population roumaine du temps de Trajan déjà, comme nous l'avons dit. Une émigration vers les Carpathes a dû se produire alors de la Pannonie également. Cet élément roumain s'est accru dans la Dacie par des prisonniers citoyens de Rome, que les Avars et les Slaves Bulgares avaient, pendant les premières invasions, emmenés de l'intérieur de la péninsule dans les pays au nord du Danube.

Après l'établissement des Slaves dans la péninsule des Balkans, au VII^e siècle, la population slave, qui était restée sur la rive gauche du Danube, entra en rapports étroits avec l'élément roumain des Carpathes. Lorsque les Vieux-Bulgares, sous le commandement d'Asparukh, vinrent dans la Dacie s'établir au nord des bouches du Danube, ils se mirent immédiatement à entretenir des rapports étroits avec les Slaves de la Dacie, de sorte que ceux-ci étaient politiquement liés à la principauté bulgare d'Asparukh dès qu'elle fut fondée dans les Balkans. On sait que du temps du prince Kroum „la Bulgarie d'au delà du Danube“, comme l'appelaient les Byzantins (Βουλγαρία εχειθου του Ισβρου ποταμου) s'étendait bien au nord et à l'ouest du fleuve; ses frontières arrivaient jusqu'à la Hongrie et même jusqu'à la Moravie. Après l'effondrement de l'Etat des Avars (796), les régions le long de la Tisza, soumises jusqu'alors aux Avars, passèrent également sous la domination des Bulgares. Avant l'arrivée des Magyars (895) les frontières de la Bulgarie transdanubienne¹⁾ étaient si étendues que le géographe bavarois de la fin du IX^e siècle dit que c'était là une région

¹⁾ Le mot vient d'Irecek. Histoire des Bulgares. p. 178.

immense d'une population nombreuse („regio est im-mensa et populus multus“).

La Bulgarie dace était divisée en plusieurs principautés qui avaient à leur tête des princes et voïvodes, tous soumis à l'autorité suzeraine du royaume bulgare. Lorsque les Magyars se présentèrent et qu'ils eurent occupé la Transylvanie et le Banat de Temès, ils se heurtèrent à la résistance des principautés limitrophes bulgares avec lesquelles ils durent mener la lutte. Les chroniques magyares, en parlant de ces événements dans les régions orientales des Carpathes, mentionnent plusieurs princes bulgares. Il y est question notamment du prince Kéan—prince des Bulgares et des Slaves“, des princes Akhtoum, Glad, Ménoumorot etc. (Voir pour plus de détails l'ouvrage déjà cité de l'auteur, Recueil du Monstère de l'Instruction publique, Sofia, IX, p. 242 et suivantes). Une partie de la population de ces principautés bulgares était alors même roumaine. Les historiens roumains croient que c'étaient là des „voïvodats roumano-bulgares“, vassaux de la Bulgarie. D'après Onciul les Magyars trouvèrent dans la Dacie trois voïvodats pareils: l'un en Transylvanie, l'autre dans le Banat de Temès avec chef-lieu Kevé (la ville actuelle de Koubin) et le troisième dans la région comprise entre les rivières Samès et Mourès, avec chef lieu la ville de Bikhor. Ces deux derniers voïvodats dépendaient du royaume bulgare de la rive droite du Danube. Onciul dit à ce sujet dans son ouvrage „Originele principatilor române“, (1899) p. 17: „Par conséquent l'autorité publique bulgare existait en Dacie sous la forme d'une suprématie sur ces voïvodats dont la population était composée de Roumains

et de Slaves appelés bulgares, („numiti si Bulgari“), Le chroniqueur magyar, le notaire anonyme du roi Bela, appelle le prince bulgare Glad: „voïvode des Bulgares et Valaques“ (dux Bulgarorum et Blacorum). Il dit que Glad gouvernait une principauté sise entre les rivières Maros et Tisza, qu'il était originaire de Vidine et que quand les Magyars voulurent traverser la Tisza, Glad alla à leur rencontre à la tête d'une nombreuse armée d'infanterie et de cavalerie, qui était composée de Koumans, de Bulgares et de Valaques¹). Le voïvodat bulgare de Temès exista encore quelque temps, jusqu'en 1003, comme Etat vassal du roi magyar. Le voïvodat de Transylvanie, à l'est de Mourès, a aussi existé jusqu'à cette date, dans les mêmes conditions. Le chroniqueur magyar anonyme dit que l'armée de Glad, vaincue à Temès par les Magyars, se retira vers les terres bulgares (versus fines Bulgariae). Par ces mots il faut comprendre la Valachie occidentale, c'est à dire l'Oltenia, où il y avait aussi des voïvodats régionaux roumano-bulgares, soumis à la Bulgarie. Selon toute probabilité, il y avait alors dans l'Oltenia deux voïvodats, l'un à l'ouest et l'autre à l'est de la rivière Olta, où était fondé le banat des Bessarabes et où l'ancienne légende roumaine, transmise par la chronique anonyme roumaine, place plus tard les possessions du légendaire Radul Negru, fondateur du voïvodat valaque de la Dumbovitza avec chef-lieu Campolung (Voir D. Onciul, ouvrage cité, p. 9.).

Après la chute du premier royaume bulgare (1018), les frontières de Byzance allaient jusqu'au Danube

¹) Le notaire anonyme du roi Bela mentionne ce nom en disant que la Transylvanie était peuplée de Valaques et de Slaves („et habitatores terre illius . . . Blasii et Sclavi“).

seulement. Pendant ce temps des changements politiques considérables se produisaient en Dacie. Cependant que les Magyars établissaient leur domination dans la Transylvanie et dans le Banat, une tribu touranienne de la branche turque, les Petchenègues, s'installait à l'est de l'Olta, dans la région du Sereth, du Pruth, du Boug, du Dinestre et du Dnièpre. Onciul croit, et cela paraît probable, que du premier royaume bulgare il ne restait alors, entre la Hongrie, Byzance et l'Etat des Petchenègues, que le voïvodat bulgare d'Oltenia, qui sous certains rapports, se trouvait vassal de Byzance. Et lorsque, au XII siècle, les Koumans refoulèrent les Petchenègues, les Bulgares et les Roumains d'Oltenia durent conserver leur autonomie sous l'hégémonie des Koumans. Quoique les chroniqueurs magyars appellent la Valachie et la Moldavie d'alors du nom de Roumanie, il ne faut pas en conclure que tous les peuples anciens y ont perdu complètement, sous la domination des Koumans, leur physionomie et leurs organisations régionales autonomes. Au contraire. Les Koumans, dont le centre principal se trouvait dans les steppes, entre le Dnièpre et le Don, n'étaient pas en nombre très dense dans la Roumanie d'aujourd'hui et, à côté d'eux, d'autres peuples pouvaient vivre à l'aise. (Voir Tomaschek, *Zur Kunde der Balkanhalbinsel*, 51, *Zeitschrift für öst. Gymnas.*, 1876, p. 344).

On ne peut admettre qu'après la chute inattendue du premier royaume bulgare au sud du Danube, l'autorité bulgare ait cessé complètement d'exister et qu'elle n'ait pas conservé une certaine indépendance, au moins dans la Valachie occidentale, l'Oltenia, où l'hégémonie magyare n'étaient même pas nominale. Cela, si l'on

prend en considération, d'une part, les liens politiques et administratifs que le premier royaume bulgare entretenait depuis des siècles avec les régions du nord du Danube, ainsi que l'existence dans ces régions d'une population bulgare compacte qui, mêlée aux Roumains, appelés alors du nom de Valaques, était organisée en principautés et voïvodats régionaux, et d'autre part si l'on prend en considération le fait incontestable que ces principautés et voïvodats étaient placés sous l'autorité suzeraine du premier royaume bulgare, sans en excepter le voïvodat d'Oltenia. La catastrophe qui survint en Bulgarie en 1018 a dû avoir pour conséquence l'émigration au delà du Danube, dans la Valachie, d'un grand nombre de boyards et d'autres Bulgares remarquables et probablement de certains membres de la famille royale. Sous le joug byzantin, de 1018 à 1186, les rapports entre les Bulgares des deux côtés du Danube n'avaient par complètement cessé et il n'y a pas de doute que l'idée de l'affranchissement de ce joug occupait également les esprits des émigrés qui se trouvaient en Valachie. Aussi, il n'est pas du tout étrange qu'à la tête de l'insurrection qui éclata à Tyrnovo en 1186 se trouvaient placés les frères Pierre et Assen et, à côté d'eux, beaucoup de boyards bulgares soutenus par des Valaques et des Roumains. Il est établi aujourd'hui qu'après avoir été battus par l'Empereur byzantin Angel Isaac, pendant l'été de 1186, Pierre et Assen se retirèrent au delà du Danube, dans la Roumanie actuelle, d'où, l'automne de la même année, ils retournèrent à la tête des bandes koumanes.¹⁾

¹⁾ Le tzar Assen entretenait des liens d'amitié avec les Koumans (V. Irecek, Histoire des Bulgares, p. 301). D'après Irecek, les

Il n'y a pas de doute que dans ces bandes il y avait plus de Bulgares et de Valaques que de Koumans (Voir le Recueil du Minist. de l'Instr. Publique, X p. 250 et suiv). Il est très possible qu'après la chute du premier royaume bulgare, la principauté bulgare d'Olténia ait été vassale de Byzance, ce qui a dû faciliter les anciens liens entre les Bulgares des deux côtés du Danube, au XI et XII siècles. Cette conception est conforme avec la communication bien connue de l'historiographe de l'empereur byzantin Emmanuel Comnène, Kinam, sur la campagne contre les Magyars en 1166. Pendant cette campagne une armée de l'empereur pénétra en Hongrie et cette armée comprenait beaucoup de Valaques qui provenaient d'Italie comme Kinam l'aurait appris.¹⁾ Personne ne conteste que cette communication de Kinam se rapporte aux Valaques du nord du Danube. Si, vingt ans après cette date, les historiens byzantins parlent de nouveau de la participation active de Valaques dans l'insurrection bulgare des Assenides, il n'y a aucune raison pour croire que ces Valaques habitaient les Balkans, que ce n'étaient pas ceux de la rive gauche du Danube. La présence de Koumans dans les bandes d'insurgés de Pierre et d'Assen, la fuite de ceux-ci en Valachie et leur retour de là-bas à la tête de renforts, comme nous l'avons dit plus haut, élucide suffisamment il nous semble, la question de la participation d'éléments roumains dans la restau-

boyards bulgares qui prirent part à l'insurrection de Pierre et Assen étaient en rapports d'amitié avec les Koumans transdanubiens (p. 299). Le tzar Kaloyan était l'ami des Koumans et avait pour femme une Koumane (en 1196).

¹⁾ Καὶ Βλάχων πολλὸν ἔμιλον, οἱ τῶν ἐξ Ἰταλίας ἀποικοὶ παλαι λέγονται . . . " (Cinamus, édition de Bonn, p. 260).

ration du deuxième royaume bulgare. Rien n'autorise donc la conclusion des savants roumains¹⁾ que Pierre et Assen étaient des Roumains. Il est probable que les Assenides étaient de sang royal, comme le confirment les paroles du pape Innocent III dans sa lettre au roi de Hongrie de 1244: „duo fratres Petrus videlicet et Iohanitius **de priorum regum prosapia descendentes** (Voir: Theiner, Monumenta slav. meridion. I, № 57). Au sujet de ce témoignage, Irecek a raison de dire que l'ancienne dynastie royale bulgare n'était pas roumaine. Le nouveau titre des Assenides: „tzar des Bulgares et des Grecs“, n'est que l'ancien titre du tzar Siméon. (Voir Irecek, Histoire des Bulgares p. 301). Mais l'opinion la plus admissible est celle de Vassilevsky, d'après laquelle Pierre et Assen sont des Bulgares de l'ancienne dynastie, grandis en Valachie où ils ont appris le roumain aussi. (Voir Archiv f. Slav. Philologie, vol. IV, p. 627 et suiv). Nikita Acominat nous donne des détails sur le début de l'insurrection de Tyrnovo à laquelle participèrent des Valaques,²⁾ qu'il désigne de leur soi-disant ancien nom de Mésiens. En parlant de la politique de Pierre et Assen depuis leur retour de Valachie à la tête de renforts Koumans, Nikita dit:

1) Xenopol et Onciul, Jorga et Bogdan affirment que Pierre et Assen étaient des Roumains, parce qu'ils soutiennent que le deuxième royaume était roumano-bulgare. Onciul dit en termes exprès que Pierre et Assen sont des „rominiî din muntele Hemului“: Bogdan dit qu'après un esclavage de 168 ans, le signal pour l'insurrection est donné en 1186 aux Bulgares non par des Bulgares, mais par des Roumains du Balkan romîniî din Hem (Voir: Romîniî și Bulgariî, p. 24).

2) Acominat, en appelant les Valaques des Mésiens, dit qu'ils s'appelaient ainsi auparavant et qu'à son époque on les appelait déjà des Valaques: „οἱ Μυσοὶ πρότερον ὀνομάζοντο, νυνὶ δὲ Βλάχοι κικλήσκονται“.

„Ils ne se contentaient plus de garder ce qui leur appartenait et de devenir les chefs de la Mésie, mais ils avaient décidé de faire le plus de tort possible aux Grecs et d'unir en un royaume, comme jadis, la terre des Bulgares“. Il est évident qu'il s'agit des deux pays qui avaient été déjà sous la même domination, c'est-à-dire des régions au nord et au sud du Danube. C'est cette opinion qu'adopte aussi l'historien roumain Onciul d'après lequel les liens qui existaient entre les deux pays, la Bulgarie et la Roumanie, au temps de l'ancien royaume bulgare, furent rétablis pendant le règne des Assenides („din timpul fostului imperiu bulgar“, ouvrage cité, p. 801) D'après Onciul, quoique l'élément roumain ait joué un rôle important dans la restauration du royaume bulgare, l'Etat des Assenides devient purement bulgare lorsque plus tard la Valachie s'est affranchie de sa dépendance vis-à-vis de la Bulgarie (ouvrage cité, p. 29). Le titre de Kaloyan „imperator bulgarorum et blacorum“, que l'on rencontre dans certaines lettres seulement de Kaloyan, adressées au pape en 1202 et 1103, témoigne aussi que la Valachie a appartenu au deuxième royaume bulgare, comme elle a appartenu au premier, avant sa soumission à Byzance.

1) Bogdan, qui diffère d'Onciul en ce qui concerne l'origine des Valaques ayant participé à l'insurrection de Tyrnovo, est aussi d'avis qu'il n'existe pas pour les Roumains des raisons de s'attribuer le deuxième royaume bulgare et de le considérer comme roumano-bulgare. „C'est une erreur; ce royaume appartient aux Bulgares parce que si des Roumains ont participé à l'insurrection, la masse principale des combattants n'en était pas moins bulgare“ : „Ar fi însă greșit dacă din acest motiv am revendica istoria imperiului al doilea bulgar numai pentru noi; ea aparține bulgarilor“ (Voir Rominiî și pulgariî, p. 26).

D'autres sources établissent également que c'est à titre de *tzar des Valaques* qui habitaient en Roumanie et non des quelques bergers valaques des Balkans que Kaloyan demandait la couronne. Une explication importante de cette question nous est donnée par une lettre de Kaloyan, adressée au pape en 1204 (Theiner, ouvrage cité I, № 46), et dans laquelle Kaloyan se plaint de ce qu'on n'a pas permis à son envoyé, Basile („totius Bulgariae et Blachie“), de passer de Durazzo en Italie. Villehardouin aussi appelle le roi Kaloyan: „roi de Blachie et de Bulgarie“ (Voir Irecek, Histoire des Bulgares, p. 194). Il faut donc admettre comme la plus juste l'interprétation, d'après laquelle le deuxième royaume bulgare fut restauré avec l'appui de la principauté roumano-bulgare de Valachie, qui avait gardé son indépendance même pendant le XI et le XII siècles, quand la Bulgarie subissait le joug de Byzance.

Malgré les liens évidents entre la Bulgarie et la Valachie, l'Etat bulgare apparaît partout, pendant le temps de Kaloyan aussi, comme purement bulgare; et il n'y a aucune preuve de l'existence d'une égalité politique et administrative entre ces deux pays pour qu'on puisse désigner le deuxième royaume comme „roumano-bulgare“, comme le font les historiens roumains. Ces derniers, à l'exception d'Onciul, rejettent l'existence de tous liens entre le deuxième royaume bulgare et la Valachie de la rive gauche du Danube, afin de présenter l'Etat roumain fondé au XIV siècle non pas comme issu d'un Etat précédemment vassal de la Bulgarie, mais comme formé d'une manière tout-à-fait indépendante. Pourtant, d'un autre côté, ils in-

sistent beaucoup sur la grande part que les Roumains auraient prise à l'insurrection de Tyrnovo, en 1186, en présentant tous les Assenides, et plus particulièrement Kaloyan, comme roumains de nationalité. Kaloyan a été de tous temps considéré comme bulgare; la science actuelle de l'histoire¹⁾ le considère aussi comme tel; seuls les historiens roumains le traitent comme un „Valaque inconscient“ qui n'a travaillé qu'à la grandeur de la Bulgarie. Ainsi par exemple, dans son histoire du peuple roumain, Jorga dit: „Jonitza“ (Kaloyan), quoique Valaque, ne comprenait pas la signification de ce nom et ne pouvait l'interpréter comme „roumain“ („romîn î aromîn“). Qu'est-ce qu'il savait de Rome et des Romains? Il cherchait à créer un empire d'orient bulgare. En portant le manteau de pourpre et en demandant qu'on l'appelât tzar Kaloyan, il rêvait à un empire slave „des Bulgares et des Grecs“ (τῶν Βουλγάρων καὶ Ρωμαίων); aussi est-ce ce titre qu'il plaçait à la tête de ses lettres et décrets²⁾. Au sujet du titre „rex Bulgarorum et blacorum“ que l'on trouve dans les lettres du tzar Kaloyan au pape, Jorga dit que c'est „une faute de traduction intentionnelle“³⁾ et qu'au lieu de „Ρωμαίων“ (des Grecs) on aurait mis „blacorum“. Dans d'autres cas, également, le mot „Ρομανία“ (dans le sens de Byzance) aurait été aussi traduit intentionnellement par „Wlachia“.

Des changements politiques importants se produisirent au XIII siècle sur la rive gauche du Danube.

1) Dans son récent ouvrage sur l'histoire des Serbes, Irecek aussi appelle le tzar Kaloyan bulgare („der Bulgare Kaloyan“. Voir *Geschichte der Serben*, p. 288).

2) Jorga, *Geschichte des rumänischen Volkes*, I. 1905 p. 124.

3) „In absichtlich fehlerhafter Uebersetzung“, p. 125.

Les Tatars supprimèrent l'Etat des Koumans et en chassèrent les Koumans, en 1241. Bientôt après, la Hongrie étendit sa domination sur la Valachie également. Les liens politiques entre la Bulgarie et l'Olténia durent alors cesser. De sorte que, vers la fin du XIII siècle et au commencement du XIV, on y voit une lutte de la part de la principauté roumano-bulgare d'Olténia contre l'hégémonie hongroise. C'est de cette époque que datent aussi les premiers renseignements historiques sur le voïvodat roumain et sur les seigneurs roumains dans la Valachie occidentale, l'Olténia. D'après un renseignement de source magyare, en 1247 le roi Bela fit don à l'ordre des Joanites de toute la Valachie (la „Koumanie“) à l'exception du territoire à l'est de l'Aluta, qui appartenait à Seneslav, voïvode des Valaques.¹⁾ Le nom de ce Seneslav indique qu'au XIII siècle aussi la principauté valaque d'Olténia a dû avoir un caractère mi-bulgare, le chef n'étant pas roumain. Dans le même renseignement, il est question d'une autre principauté, désignée précisément du mot bulgare „Kenezatus“ — principauté, gouvernée par un voïvode, également bulgare, à juger par son nom. Ce nom est mal transmis: Litriwy et ailleurs Lytuon (Voir Onciul, ouvrage cité, p. 37), mais Jorga nous en donne la vraie forme en le lisant Litowoï (Voir Jorga, ouvrage cité p. 144). Sur la base de ces données, Onciul admet qu'après 1241, date de l'invasion tatar, ont existé deux voïvodats roumains, tous

¹⁾ „ . . . terram de Zewrino . . . cum Keneziatibus Ioannis et Forkasii usque ad flumen Olte, excepta terra Kenezatus Litriwy woïwode . . . tatam Cumanium . . . excepta terra Szesneslai woïwode Olahorum . . . “ voir. Fejér), IV. 447.

les deux sous la dépendance de la Hongrie: celui de l'Olténia, où gouvernait alors Litowoï (Lytoun), et celui de la Roumanie orientale, où gouvernait le voïvode Seneslav (p. 37). Onciul affirme que même au temps de l'invasion tatarè ces voïvodats valaques étaient politiquement unis à la Bulgarie (p. 35).

Un fait remarquable est que, même au commencement du XIV siècle, on continuait à considérer la Valachie comme un „pays bulgare“. La chronique de l'historien persan Raschid en est un témoignage sérieux. Ecrivant en 1303—1304 sur la campagne des Mongols (les Tatars) en Transylvanie et Valachie, sur la base de données officielles provenant des autorités mongoles, Raschid dit entre autres ce qui suit: „Au printemps de 1240, les princes mongols traversèrent les montagnes de la Galicie pour pénétrer dans le pays des Bulgares et des Hongrois. La horde qui marchait à droite „traversa les montagnes de ce pays pour entrer dans le Cara-Oulag (la Valachie Noire), passa les monts et entra dans le pays de Misselav. Ayant passé par le pays d'Ilaute, vit venir à sa rencontre Bezerenbam.“¹⁾ Cette chronique précieuse confirme que, vers le milieu du XIII siècle, deux voïvodats existaient en Valachie et qu'à la tête de l'un se trouvait un voïvode portant un nom slave, mal transmis, rappelant celui de Seneslav, tandis qu'à la tête de l'autre, au delà de la rivière Aluta, se trouvait le voïvode Bessarab-ban, évidemment de la dynastie des Bessarabes. Sous le nom de [pays bulgare, il faut comprendre ici, même de l'avis d'Onciul, la Roumanie

¹⁾ La traduction française de la dernière partie est empruntée à d'Ohsson, Histoire des Mongols, Paris 1834, II, p. 627.

actuelle (p. 36). Une preuve de l'existence ininterrompue de ces voïvodats, même au XI et XII siècles, après la chute du premier royaume bulgare, se trouve dans l'épopée germanique dite *Nibelungenlied*, composée au XII siècle, où il est fait mention d'un duc Ramune du pays des Valaques (*der Heszog Ramune uzer Vlachen land*). Nul doute que le nom „Ramune“ n'appartient pas une personne, mais désigne un „Roumain“. Ce voïvode roumain a dû posséder l'Oltenia. On n'a pas élucidé la question de la nature des rapports des voïvodats roumano-bulgares vis à vis du royaume bulgare, pendant la première moitié du XIV siècle. Il est probable que ces voïvodats n'ont pas été suffisamment soutenus par le royaume bulgare au cours de la lutte qu'ils menaient en vue de l'affranchissement de l'influence hongroise, l'autorité publique ayant beaucoup faibli pendant ce temps en Bulgarie, à la suite des discordes dynastiques et de la persécution sectaire. Malgré cela, la tradition maintenait au moins nominalement les anciens liens avec la Bulgarie. Grâce à cela, l'Atlas Catalan de 1375 donne le nom de „Burgaria“ au pays de la rive gauche du Danube, sis entre la Hongrie, la Russie et la Koumanie, c'est à dire à la région qui constitue la Roumanie d'aujourd'hui avec la Moldavie, et le nom de „Bulgaria“ au pays d'en face, sur la rive droite du Danube. (Voir Onciul, ouvrage cité p. 77).

L'historiographie roumaine ne possède pas des données précises sur la date de la réunion des deux voïvodats valaco-bulgares qui existaient dans l'Oltenia et qui formèrent plus tard un voïvodat dont est issu la principauté valaque. La légende en fait passer pour

fondateur le voïvode Radu Negru, auparavant duc d'Amlas et Fogaras, en Transylvanie, et qui, traversant les montagnes en 1220, serait descendu dans la Muntenie pour s'établir tout d'abord sur les rives de la Dambovitza où il aurait fondé la ville de Campolung et bâti une magnifique église, et d'ici serait descendu au sud jusqu'à l'Argès, où il aurait bâti une grande ville qui devint sa capitale. Cette légende est conservée dans la chronique roumaine anonyme qui porte le titre d'„Histoire du pays roumain d'où sont issus les chrétiens orthodoxes“ (Istoria țerü românești decând au descâlicat provoslavnicii creștini). L'historien roumain Xenopol considère cette légende comme une vérité historique. Il trouve qu'il est probable que vers 1290, précisément, des désordres ayant éclaté en Hongrie après la mort du roi Vladislas et l'église catholique ayant entrepris une persécution contre les Roumains orthodoxes de Transylvanie, Radu Negru a dû profiter de cette situation pour émigrer, avec une partie de son peuple „orthodoxe“, dans la Valachie voisine. (Voir Xenopol, Istoria românilor, II p. 14 et suiv.) Cependant Onciul a raison de considérer d'une manière plus critique la légende en question, en se basant sur les preuves irréfutables que nous avons citées plus haut et dont il résulte que bien avant Radu Negru il y a eu en Oltenia des voïvodats roumains sous la suzeraineté du premier et du deuxième royaume bulgare. Onciul considère Radu Negru comme un personnage inexistant, comme „une image politique qui personifie la Valachie unie à la Bulgarie“ (p. 35). Xenopol rejette catégoriquement l'„hypothèse“ d'Onciul d'après laquelle le voïvodat de

Muntenia (la Valachie) serait un fruit du partage du deuxième royaume bulgare. Xenopol croit que la légende en question est confirmée aussi par le transfert continu de la capitale valaque du nord vers le sud, de Campolung à Argès, d'Argès à Targovichté et, enfin, de cette dernière ville à Bucarest. A ce propos, il attribue de l'importance à une affirmation d'après laquelle les voïvodes valaques, comme leur titre l'indique, aurait possédé aussi deux duchés de la Transylvanie, l'Anglas et le Fogaras, sis juste en face de Campolung au delà des montagnes.¹⁾

Dans le cas, il ne s'agit pas pour nous de trancher la question discutée si c'est une dynastie venue de Transylvanie qui a fondé vers la fin du XIII siècle le voïvodat valaque; le fait qui nous importe est que ce, voïvodat, dans lequel l'organisation d'Etat commençait à s'établir d'après l'esprit ancien, porte au XIV siècle un caractère bulgare, à l'intérieur comme à l'extérieur, et qu'il se sert du bulgare comme langue d'Etat et langue d'église. Même si une nouvelle dynastie est venue de Transylvanie, elle n'a pu rompre les anciens rapports avec la Bulgarie qu'entretenait principalement

¹⁾ L'histoire du voïvodat valaque contient aussi un fait analogue. D'après des sources magyares (Thurcos III, 49), vers 1359 le grand voïvode magyar aurait quitté la Transylvanie à la tête d'une partie de son peuple et serait allé en Moldavie où il aurait fondé un voïvodat. D'après les chroniques moldaves, ce voïvode s'appelait Dragos. Mais il y avait déjà en Moldavie des gouverneurs du pays, comme en Valachie, puisque dans la partie méridionale de la Moldavie il y avait également une ancienne population bulgare mêlée de Roumains. Et c'est pour cela qu'ici, aussi bien que dans la Valachie, l'organisation de l'Etat était d'après le modèle bulgare et la langue de l'église et de l'Etat était le bulgare. Toutefois, ici le petit russe a pris plus tôt la prédominance, surtout dans la littérature qui ne se rapportait pas à l'église . . .

la puissante population bulgare du pays, ni changer en quoique ce fût le caractère mi-bulgare de l'autorité officielle, comme on verra plus loin. C'est sous cette forme que se présente le voïvodat valaque lorsqu'il passe pour indépendant, sous le voïvode Dan, prédécesseur du voïvode Mirtcho, qui régna après 1387. Les graves troubles qu'apporta l'invasion turque en Bulgarie et dans toute la péninsule Balkanique, l'affaiblissement général de l'Etat bulgare et certaines autres circonstances ont permis au petit Etat du voïvode Mirtcho de prospérer, mais ce n'était que pour quelques années. C'est la première et dernière lueur d'une certaine indépendance de l'Etat roumain jusqu'à la conquête de la Bulgarie par les Turcs. Les historiens roumains s'appliquent surtout à relever la conquête temporaire de la Dobroudja, avec la ville de Silistra (Drastre), par le voïvode Mirtcho. Ce fait est si petit en soi qu'on ne s'en serait pas occupé tellement si l'on ne lui attribuait une importance particulière vu les moments politiques que nous traversons. Au fond, les faits historiques en connexité avec la conquête de la Dobroudja par Mirtcho le Grand, ne font que confirmer aujourd'hui le caractère bulgare de cette région.

Après la mort du tzar bulgare Alexandre (1365), Dobrotitch fut maître mi-indépendant du littoral de la mer Noire qui se trouvait sous la suzeraineté du tzar Chichman (voir Irecek, Histoire des Bulgares, p. 424), Il possédait une flotte puissante à la tête de laquelle il se présenta en 1374 devant Trébizonde. Après sa mort, son fils Yvanco concluait le 27 mai 1387, en qualité de prince bulgare, un traité avec les Génois dans lequel, comme seuls sujets d'Yvanco dans la Do-

broudja, figurent les Bulgares et, à côté d'eux, les Grecs (bulgari et graeci). Ces derniers devaient être des colons grecs établis sur le bord de la mer Noire. L'historien roumain professeur Bogdan reconnaît aussi Yvanco comme bulgare, l'appelant „un chef d'Etat bulgare de la Dobroudja“ (Yvanco Dobrotič, un dinast bulgar din Dobrogea, V. Bogdan, Lupte le rominilor cu turcii 2). La vassalité d'Yvanco sous le tzar Chichman résulte aussi du fait qu'en 1387 il se joignit à Chichman pour combattre les Turcs. (Irecek, His. des Bulgares, p. 437). Yvanco mourut bientôt après et la Dobroudja fut soumise par le voïvode valaque Mirtcho qui prit alors Silistra aussi. Irecek suppose avec raison que la domination de Mirtcho sur toute la Dobroudja n'était qu'un titre, et encore „hérité“, un titre pris après la mort d'Yvanco (v. ouvrage cité p. 449) et qui ne répondait pas à la réalité, car il dépendait principalement de la possession de Silistra. Or Silistra n'a appartenu que peu de temps à Mirtcho, ayant passé à plusieurs reprises entre les mains des Turcs. Les succès de Mirtcho contre Bajazet sont expliqués en partie par le grand nombre de Bulgares qui combattaient à ses côtés. Après la chute de Tyrnovo et de Sofia surtout, un grand nombre de Bulgares émigrèrent en Valachie. C'est grâce à eux que Mirtcho a dû vaincre Bajazet en Valachie, dans la bataille du 10 octobre 1394, dans laquelle périt Kral Marco qui y prit part en qualité de vassal des Turcs. Après la bataille de Nicopol, le 28 septembre 1396, dans laquelle les armées alliées furent battues par les Turcs, Mirtcho, voyant l'ennemi en train de vaincre, quitta la bataille et traversant le Danube, passa en Valachie. C'est alors

que tomba Vidin aussi et qu'une partie de la population, avec les boyards et le „clergé en tête, s'enfuit en Valachie, en Hongrie et en Serbie“ (Irecek, Hist. des Bulgares, 461). Mirtcho put garder son indépendance jusqu'en 1416 et mourut en 1418. Sa domination sur la rive droite du Danube fut de courte durée. En 1413 les Turcs prirent même Giurgevo, sur la rive gauche, qui resta définitivement en leur pouvoir. On peut voir combien de temps Mirtcho a possédé la Dobroudja également par les chartes qu'il a signées, une partie d'entre elles seulement portant, dans les titres, ces mots: „ . . . et des deux rives du Danube jusqu'à la grande Mer même et, par la grace de Dieu, maître de la ville de Drastre“. Mirtcho lui-même a dû être, par l'esprit et par l'éducation, presque bulgare, comme l'ont été la plupart des voïvodes et nobles valaques de ce temps-là. Il a dû bien connaître le bulgare, parce que les chartes délivrées par lui, et surtout celles délivrées par son fils Alexandre Aldea, sont rédigées en un bulgare très expressif et très correct, tel que nous ne le trouvons dans aucun autre monument de l'époque. Les lettres d'Alexandre contiennent des choses si intimes qu'elles ne peuvent être écrites que sous sa propre dictée; elles prouvent donc qu'Alexandre connaissait le bulgare à perfection. Nous donnerons plus bas deux de ses lettres afin qu'on puisse voir combien Mirtcho et ses successeurs étaient des Roumains, quoique les Roumains d'aujourd'hui les élèvent aux nues. Rappelons ici que le successeur de Mirtcho, qui devint voïvode valaque en 1421, s'appelait Radul Praznaglava (mot bulgare qui veut dire „tête creuse“). Le témoignage bien connu de l'allemand Schiltberger,

qui fut fait prisonnier dans la bataille de Nicopol en 1396, confirme de son côté ce que nous venons de dire, à savoir que la Roumanie de cette époque ne se distinguait pas de la Bulgarie comme se distingue la Roumanie d'aujourd'hui et que, malgré la conquête de la Dobroudja par Mirtcho, celle-ci continuait à s'appeler Bulgarie. C'est pour cela aussi que Schiltberger note qu'il y avait alors trois Bulgaries: celle de Tyrnovo, celle de Vidin et une troisième „là où le Danube déverse ses eaux dans la mer, avec pour capitale Kaliacra (voir *Reisen des Joh. Schiltberger*, édité par K. F. Neumann, 1857). Comme nous l'avons vu, la Dobroudja était peuplée du temps d'Yvanco Dobrotitch par des Bulgares et par quelques Grecs; quant aux Roumains, il n'y en avait pas trace. Plus tard, pendant la domination séculaire des Turcs, des Turco-tatars sont venus s'y établir. La population bulgare y était exposée à beaucoup de souffrances par suite des guerres et des dévastations; tout de même une partie en est restée pendant toute la durée du joug turc. Lorsque, au XVI siècle, le savant astronome Roggier Bochkovitch traversa la Dobroudja, il y trouva des Bulgares, ce qu'il note dans la description que nous avons traduite et publiée dans le *Recueil du Ministère de l'Instr. Publique*, t. IV. Le moine russe Parthenius qui, vers le milieu du XIX siècle, se rendit de Matchin à Roustchouk, dit de son côté qu'ayant demandé aux Bulgares pourquoi étaient-ils si pauvres dans un pays si fertile et si riche, ceux-ci lui répondirent que la cause en était la guerre, que chaque vingt ans leur pays était dévasté, que la peste y éclatait et qu'ils étaient obligés de traverser le Danube pour chercher refuge en Roumanie (voir *Voyage en Turquie*

d'Europe et au Mont-Athos, Moscou 1855; voir également D. Micheff, la Bulgarie dans le passé p. 238).

Voilà ce que fut le passé politique indépendant du peuple roumain jusqu'à la conquête de la Bulgarie par les Turcs, époque à laquelle les Roumains devinrent les vassaux des Turcs. On peut dire que jusqu'à la veille presque de l'invasion turque les Roumains sont inconnus dans l'histoire du sud-est européen, ayant toujours vécu sous la domination des autres et principalement des Bulgares, aussi bien pendant le premier royaume bulgare que pendant le deuxième. Nous avons vu que même pendant le XI et le XII siècles, lorsque la Bulgarie subissait le joug de Byzance, l'autorité bulgare se maintint au nord du Danube, dans les voïvodats valaco-bulgares autonomes, quoique ceux-ci fussent dans la situation de vassaux par rapport aux voisins plus puissants, les Petchenègues, les Koumans, les Magyars etc. Finalement, au XIV siècle, un voïvodat roumain unifié s'éleva graduellement dans la Muntenie, à côté du voïvodat de la Moldavie qui fut fondé et se développa presque simultanément. Toutefois, les deux voïvodats portent encore un caractère bulgare et dépendent exclusivement de la culture bulgare du moyen âge. On s'en convaincra mieux encore par le court aperçu que nous donnons plus bas sur les emprunts que le peuple roumain a faits au bulgare, témoin le grand nombre de mots bulgares conservés encore dans la langue roumaine. Ces mots désignent les notions culturelles et les objets que les Roumains ont appris à connaître par les Bulgares, de même qu'ils ont appris par eux l'organisation administrative et les institutions sociales.

II

Dans nos études sur „les Daco-Roumains et leur écriture slave“ et sur „les chartes valaco-bulgares de Brassow“, nous avons soumis à une appréciation minutieuse toutes les données qui se rapportent aux anciens liens ethniques entre Bulgares et Roumains et à la réciprocité de culture qui en est résultée. Depuis, dans une polémique avec le professeur Bogdan au sujet de son ouvrage „Documente privitoare la relațiile țării românești cu Brasovul“ etc. in sec. XV—XVI (1905), j'ai soutenu qu'il y a eu en Roumanie des conditions spéciales pour que la langue bulgare fût maintenue avec tant de persistance dans la littérature roumaine du XV au XVII siècles, qu'il y a eu autre chose qu'un terrain purement littéraire, cultivé uniquement par des fonctionnaires professionnels, comme le croient les savants roumains et même le professeur Bogdan, qui est bien plus objectif autrement. L'élément bulgare a été en Roumanie un important facteur social et culturel non seulement pendant le premier royaume bulgare, mais bien plus tard aussi, au temps du deuxième royaume bulgare; qui plus est, on en voit des restes importants au XV et XVI siècles non seulement parmi le peuple, mais aussi parmi les boyards. (Voir l'ouvrage de l'auteur „A propos des chartes de Brasow“, Recueil du Minist. de l'Instr. Publique, XXV). En effet, plus on pénètre la signification culturelle, historique et sociale du nombre énorme de bulgarismes dans la langue roumaine, plus on se persuade de l'ancienne puissance des éléments ethniques bulgares dans l'histoire politique et cultu-

relle du peuple roumain. Indépendamment des cas spéciaux, les termes bulgares communs des divers domaines suffisent pour nous montrer combien de notions les ancêtres roumains doivent à leurs anciens cohabitants bulgares-slaves. L'impression qu'on en reçoit est que ces derniers se trouvaient à un degré de culture bien supérieur à celui des Roumains, qui étaient en partie des descendants des colons romains venus dans le pays et, pour une plus grande partie encore, des Thraco-illyriens et autres peuples roumanisés de la péninsule. Et cette impression est juste; elle s'impose aussi aux savants roumains qui ne peuvent la cacher chaque fois qu'il s'agit d'expliquer d'une manière plus ou moins objective le nombre prédominant de bulgarismes dans la terminologie roumaine. Je citerai plus bas à ce sujet quelques-uns des aveux des savants roumains, principalement des professeurs Bogdan, Jorga et Onciul. Les plus précieux en sont les faits que le professeur Bogdan reconnaît directement dans ses aperçus déjà cités „Romîniï și bulgariï“, „Cultura veche romînă“, dans l'introduction aux „Documente“ etc. ainsi que dans certains autres de ses ouvrages d'histoire. Jorga, qui en tant qu'historien néglige souvent toute méthode scientifique et qui donne des explications scientifiques un peu à la légère, n'a pu cependant, dans son „Histoire du peuple roumain“ passer sous silence les emprunts faits à la culture bulgare.

„La Bulgarie se développa d'une manière puissante, dit le professeur Bogdan, de 680 à 1018; elle fonda un royaume qui englobait presque toute la péninsule Balkanique jusqu'à l'Olympe au sud-ouest;

depuis la mer Noire jusqu'au Banat de Témès avec une partie de la Transylvanie. A cette époque, la littérature bulgare était florissante; c'était une riche littérature ecclésiastique et temporelle qui passa chez les autres Slaves aussi. Que faisaient pendant ce temps les Roumains? Abandonnés en Dacie, les anciens colons et soldats roumains devinrent des pâtres; ils perdirent tous liens avec l'ancienne civilisation roumaine et devinrent les nomades et demi-nomades illettrés des montagnes des Carpathes et du Balkan. Il ne peut même être question d'une organisation politique chez eux. Ils vivaient en grandes familles patriarcales, semblables à la „zadrouga“ slave. Soumis durant plus de trois siècles à l'autorité et à l'influence bulgares sur les deux rives du Danube, les Roumains leur empruntèrent une partie des coutumes et institutions“ (v. Români și Bulgari, 15, 17). Ainsi, par exemple, c'est des Bulgares qu'ils apprirent à appeler du nom de cnezi (qui veut dire prince) les chefs des clans (clanuri'or) et du nom de voïvode le chef de plusieurs clans. Plus tard, ayant pris l'habitude de s'établir dans un endroit fixe, les princes et les voïvodes devinrent les chefs des territoires aussi (șefi de teritorii). Les voïvodes étaient aidés par les boyards (mot bulgare), qui étaient tout d'abord propriétaires de grands territoires, distribués par les voïvodes pour services militaires et qui plus tard, après le développement des institutions d'Etat, devinrent de hauts fonctionnaires du pays.

Les Roumains empruntèrent alors aux Bulgares, en même temps que l'organisation de l'Eglise, la langue de l'église et de la diplomatie, c'est-à-dire la langue

Bulgare littéraire. Les Roumains avaient embrassé le christianisme avant les Bulgares. Il y avait dans la Mésie et dans la Dacie des chrétiens avant l'arrivée des Slaves bulgares; il y avait aussi un épiscopat latin, institué en 535 pour toute l'Illyrie, c'est-à-dire pour toutes les provinces au sud du Danube. Cet épiscopat avait pour siège Prima Justiniana (Okhride). Il est possible que la Dacie aussi ait fait partie de cet épiscopat. Après la conversion des Bulgares au christianisme (864), les Roumains adoptèrent la liturgie slave que l'église roumaine conserva jusqu'au XVII^e siècle (voir Onciul, ouvrage cité, p. 140). Cependant la hiérarchie ecclésiastique faisait défaut aux Roumains, car elle ne pouvait exister que dans les peuples assis (care nu poate exista decît la popoare așezate). Par conséquent, ce n'est pas le christianisme que les Roumains empruntèrent aux Bulgares, mais l'organisation officielle de l'église chrétienne. Les termes latins de l'église chrétienne que les Roumains ont conservés proviennent de la première époque de leur christianisme; aujourd'hui encore ils disent comme jadis: cruce (la croix, du latin *cruce*) biserică (l'église, du latin *basilica*); dumnezeu (Dieu, du latin *domino deo*), comineca ou cominecătura (communier, du latin *communicare*); creștin (chrétien, du latin *crestiano*).

La terminologie chrétienne des Roumains indique deux couches: l'ancienne, latine (stratul vechiū latin), ce sont les mots plus haut cités; et la nouvelle, slave (stratul nouă slavon) qui comprend ces mots, entre autres: molitvă (la prière, mot bulgare), spovedanie (la confession, du mot bulgare *ispovedanié*), feș-

tanie (la bénédiction, du mot bulgare svechtenié), blagoveštenie (l'annonciation, mot bulgare), cădelnița (l'encensoir, mot bulgare) etc. Il existe aussi des formes doubles: sîn, sîntu (saint, du latin sanctus) et sfînt de l'ancien bulgare svent); păgîn (païen, du latin paganus) et pogan, mot ancien slave. Ainsi, depuis que nous voyons les Roumains organisés en Etat, toutes leurs institutions tirent leur origine de la première époque de la prédominance bulgare. L'organisation politique et sociale en principautés et en voïvodats est empruntée aux Bulgares; de même la hiérarchie ecclésiastique; les principes d'administration sont bulgares, la langue employée dans les chancelleries des seigneurs, à l'église, dans la littérature et dans la correspondance [privée, est le bulgare¹⁾ D'après le professeur Bogdan, l'influence bulgare sur les Roumains finit avec le premier royaume bulgare; ce qu'on en voit plus tard est plutôt l'effet de l'ancienne influence que des emprunts nouveaux. Bogdan trouve même qu'après la chute du premier royaume bulgare on remarque, au contraire, une influence roumaine sur les Bulgares. Nous avons vu cependant que l'influence bulgare sur les Roumains a continué sans interruption après la chute du premier royaume jusqu'à sa restauration; et depuis, loin de cesser, elle a augmenté. Même lorsque les Turcs sou mirent la Bulgarie, l'influence bulgare devint plus générale en Roumanie, par suite de la grande immigration d'intellectuels bulgares. Bogdan lui-même dit ailleurs qu'après la conquête de la Bulgarie par les Turcs

1) Bogdan, Romîni și Bulgari, p. 22 ff..

les Roumains devinrent les meilleurs soutiens de la culture bulgare qui se transporta totalement sur le territoire roumain où elle se perpétua. „Une époque florissante pour les lettres et les arts bulgares en Roumanie et en Moldavie, et à un degré moindre, en Transylvanie et au Banat hongrois, commença au XIV siècle; les lettres et les arts bulgares y fleurissaient mieux qu'en Bulgarie pendant les siècles les plus brillants. Cette époque a duré jusqu'au XVII siècle; elle a atteint le plus haut point au XV siècle et au XVI siècle. Le territoire roumain était alors l'Italie du bulgarisme. De même que les émigrés grecs, après la chute de Byzance, provoquèrent en Italie la renaissance des sciences classiques et des arts, de même les émigrés bulgares en Roumanie, admis dans les cours des princes et dans les monastères, jetèrent la base de la littérature bulgaro-roumaine („slavo-roumaine“), qui domina en Roumanie du XIV au XVII siècles. C'est en Roumanie que se perfectionnèrent la calligraphie de l'alphabet cyrillien (arta de a scrie cu cirilica), l'iconographie et les arts décoratifs. On peut dire qu'après la chute de la Bulgarie, la Roumanie devint le refuge du bulgarisme et de l'orthodoxie slave“, (Bogdan, Romîni și Bulgari 29.¹)

¹) L'opinion de Bogdan sur l'influence en Roumanie des Bulgares émigrés après la conquête des Turcs, est juste, de même que la comparaison de leur rôle à celui des émigrés bysantins en Italie. Cette même comparaison a été déjà faite par P. Syrcou en 1882. Mais il ne faut pas en conclure que la Roumanie possédait déjà une civilisation propre; car déjà avant cette influence des intellectuels bulgares, le rôle culturel en Roumanie appartenait à l'élément bulgare. En ce qui concerne l'influence bulgare après la chute du deuxième royaume bulgare, il faut relever ici particulièrement le rôle culturel des monastères en Roumanie, dont les

Il faut remarquer que l'influence culturelle bulgare était particulièrement grande pendant le deuxième royaume bulgare, celui que les roumains se plaisent même à appeler du nom de „bulgaro-roumain“. C'est un fait significatif que déjà les premiers princes roumains mettent au commencement de leurs titres les lettres Iω (une abréviation du nom de Jean) qui caractérise les titres des Assenides. Xenopol aussi croit que ce Iω dans les titres des princes valaques et moldaves est emprunté aux titres des tzars bulgares (Histoire des Roumains, II p. 212). Il va sans dire que les savants roumains tels que Jorga ne veulent pas accepter même cette opinion de l'état de la culture nationale roumaine, ayant beaucoup de peine à reconnaître à la culture bulgare la part que lui attribuent, dans la formation de la culture roumaine, les historiens plus objectifs, comme Bogdan et Onciul. Jorga présente les choses comme si les disciples d'Eutyme ont les premiers introduit en Valachie la langue littéraire bulgare, ne disant rien de la langue littéraire bulgare si correcte qu'employaient déjà officiellement les prédécesseurs de Mirtcho le Grand (Jorga, ouvr. c. I. 121 ff.). Mais examinons les principaux termes bulgares se rapportant au divers domaines de la vie, termes que Jorga lui-même, comme nous l'avons vu, ne passe pas sous silence tout en ne leur accordant pas la signification historique qui leur revient.

principaux: Voditza, Niamtz, Prislop, Motru et surtout Tismana, furent fondés au XIV siècle par des moines venus de Bulgarie (voir Xenopol, Histoire des Roumains. II p. 245). Le monastère de Bistritza fut fondé au XV siècle par Alexandre Dobri sur l'insistance de moines venus encore de Bulgarie. A la même époque et à une occasion pareille fut fondé le monastère de Bisserician.

A la tête de l'Etat se trouve le voïvode (mot bulgare). Les deux éléments qui sont les piliers de la nation roumaine sont les boyards (les nobles, mot bulgare) et les țaraniï, les paysans qui labourent la terre. Ce dernier mot provient du mot latin terra. On appelle la Roumanie „țara româneasca“. La dignité de boyard, comme l'indique son nom aussi, est entièrement empruntée à la Bulgarie; les divers services des boyards à la cour sont d'origine bulgare-byzantine: le logothète, le spatar, le comis; — le vornik (du mot bulgare dvornik) le maréchal de la cour; le stolnik (mot bulgare), le postelnik (mot bulgare) etc. Le pivnicer (mot bulgare, celui qui veillait aux boissons) jouait un rôle important.

On voit des cnejii (du mot bulgare knez, prince) en Transylvanie, en Hongrie, en Valachie et en Moldavie, dès le XII et le XIII siècles.

En conformité de la vie patriarcale dans les voïvodats, l'administration et la justice étaient très rudimentaires en Roumanie. Le prince gouvernait le pays par l'intermédiaire des boyards; ceux-ci portaient, d'après les charges qu'ils remplissaient, les noms suivants: birciï et birari (du mot bulgare „birnik“) — des collecteurs d'impôt; globnici (du mot bulgare „globa“, amende) — des percepteurs des amendes; braniștariï (du mot bulgare „brani“, garder) — des gardes des forêts seigneuriales, etc. Il y avait aussi des pristav (mot bulgare)

Les fonctionnaires auprès du voïvode s'appelaient des urednici (mot bulgare, administrateur) ou des pravitele (mot bulgare, gouverneur). Il y avait aussi des préposés spéciaux qui percevaient la taxe dite

pripas (mot bulgare) pour les dommages causés par le bétail, et ils s'appelaient des pripășari (la forme aussi est bulgare).

Une certaine catégorie de fonctionnaires s'appelaient des dușegubinari (mot bulgare) — des agents des mœurs.

Les Roumains ne distinguaient au fond que deux sortes d'écclésiastiques: les popi (mot bulgare), les curés; et les vladici (mot bulgare), les évêques; cependant le peuple appelait vladica le supérieur d'un monastère également; quelque fois on l'appelait aussi stareț (mot bulgare, vieillard).

Les scribes étaient appelés des diaci (diacres).

Les paysans libres qui portaient les armes étaient appelés des voinici (mot bulgare, soldat). Leurs armes suliți (des lances) et sabii (des sabres).

Les plus vaillants étaient appelés des junași et vitezi (mots bulgares).

Un mot bulgare bien ancien que l'on rencontre dans les premières chartes roumaines est le mot ocină, et au pluriel ocine qui désigne la propriété terrienne privée (il vient du vieux mot bulgare otetz, père). On dit aussi ohabnița. Tous les villages sont des ocine; on les appelle aussi siliști, du mot bulgare „sélichté“.

Le paysan travaille à la charrue, plug, et les laboureurs s'appellent des plugari (mot bulgare).

Parmi les plantes que le paysan cultive, l'avoine porte un nom bulgare — ovăs, de même le colza, rapița.

Les habitants étaient tenus de procurer aux gens des voïvodes non seulement des aliments, mais aussi

des moyens de transport — podvozi (ancien mot bulgare) et le logement, posad, (également d'origine bulgare).

La ville portait le nom de tîrg (mot bulgare qui signifie commerce) et le citadin s'appelait tîrgoveţ (en bulgare—commerçant). La ville de Tîrgovişte est une ancienne résidence des voïvodes. Tîrg veut dire aussi marchandise. Uliţa veut dire, comme en bulgare, rues de ville ou de village.

La taxe sur les vignes s'appelait vinariciu (d'origine bulgare).

Le mot zaplaz signifie claie, clôture; livada signifie, comme en bulgare, prairie.

A côté de la maison se trouve la cave, pivniţa (mot bulgare). Les coussins et matelas rangés le long de la muraille s'appellent laviţa.

Le maître de la maison s'appelle gospodar, comme en bulgare.

L'auberge porte le nom bulgare de cîrciuma. L'intérêt d'argent — dobînda, du mot ancien bulgare dobiv, dobiti, bénéfice.

Parmi les vêtements du paysan, le vêtement chaud en laine port le nom bulgare sucman, le manteau en peau — cojoc.

Les réfugiés politiques portent le nom de pri-beji, mot bulgare qui signifie asile; les endroits de refuge — sloboziî, du mot bulgare „svoboda“, la liberté.

Nadeie veut dire fête, du mot bulgare nedelia, dimanche; sfînta Maria et Maïca domnului — la

Sainte Vierge (sfinta du bulgare sventa, sainte; maica veut dire en bulgare mère).

Les Roumains croient dans les dragons qu'ils appellent du nom bulgare zmeï; leur massue — du nom turc buzdugane (voir Jorga, Histoire des Roumains p. 226).

Les Roumains croient aussi dans les monstres qu'ils appellent du nom bulgare vîlva. Sont appelés snoave, de l'ancien bulgare „snove“ — des songes, les proverbes et récits satiriques.

Les contes populaires s'appellent basme, du vieux bulgare basni; les nouvelles s'appellent povești, comme en bulgare. D'après Jorga les mères et grand-mères racontent généralement aux enfants des povești (p. 229).

Les chants portent le mot d'origine latine cînta (cantare). Les chants des révoltés, appelés en bulgare chants des haïdouks, s'appellent cîntece haidoucești.

Obiceïul pamîntului („obitchai“ signifie en bulgare coutume) sont appelés les coutumes populaires.

Enfin relevons que les Roumains appellent les Allemands des Neamți, comme le font tous les Slaves.

Il existe un nombre énorme de mots bulgares de cette catégorie dans la langue roumaine; mais il nous semble que les exemples cités suffisent.

Avant de finir, qu'il nous soit permis de dire quelques mots encore sur la langue écrite des Roumains.

Il est inutile de parler de la langue des livres d'église; c'est bien la langue bulgare moyenne, la même que nous connaissons par les documents de Tirnovo du XIV et XV siècles. Jusqu'au XVII siècle elle ne change point, en Valachie pas plus que chez nous.

Tout autre est la langue employée dans les chancelleries des voïvodes valaques, dans les chartes qu'ils ont délivrées et dans les lettres privées. C'est la langue bulgare vivante, qui varie avec le temps. Dans les documents écrits du XV siècle elle est pure de tout mélange étranger et correcte; elle est de nos jours la source la plus précieuse de la linguistique bulgare de la principale période de transition, celle du bulgare moyen au bulgare nouveau. Nous avons eu l'occasion de donner une appréciation approfondie de la littérature valaco-bulgare dans nos études déjà citées. Nous nous contenterons ici d'en reproduire deux modèles.

Les Roumains appelaient les lettres *kniga* (papier), comme le peuple bulgare; les chartes officielles portaient le nom bulgare de *povelenie*, (ordre, décret) ou le nom grec d'*orismo*. Le scribe qui écrivait les chartes s'appelaient *pissar* (mot bulgare) ou *diac*. Généralement les lettres finissaient par des souhaits de bonne santé en bulgare.

Quelques courtes missives du fils de Mirtcho suffisent pour nous donner une idée de la langue bulgare employée à cette époque. Mirtcho le Grand se servait de la même langue. Voici deux lettres adressées par Alexandre Aldea (1431-1433) à la ville de Brassow:

1.

Le voïvode Alexandre, fils de Mirtcho, écrit aux habitants de Brassow pour leur apprendre que quatre chefs turcs se trouvent à Drastre (la Silistra d'aujourd'hui), prêts à marcher contre les Roumains. Il recommande donc à ses amis de se préparer pour repousser les envahisseurs.

† Јо Александръ воевода и господинъ въсеи земи угровлахійскои, синъ Мирча великааго воеводѣ, пишетъ господство ми Брашовѣномъ въсем, прѣгарем и сираком и земи Бръсе, много здравіе и радованіе, както моимъ приятелѣм и братиямъ. Того ради zde приидохъ ваша братіа и видѣхъ съ очима мои животъ, на що стож азъ день и ношъ; того ради да знаетъ ваша милост, понеже стожтъ 4 господари великы съ воискы готови у Дръстрѣ на Дунав, Фериз бѣгъ и Азбуга бѣгъ и Карача бѣгъ и Балабанъ бѣгъ, а друга воиска стои на Пиргосъ а великы царъ Амуратъ бѣгъ естъ три дни ходъ от мене. Того ради, моа братіа, азе съ вами можъ а безъ васъ не можъ станжти прѣдъ ними, нж се съберете и стоите готови, да е въ кой часъ фтаса речъ господства ми, въ тои часъ да дойдете. И пакы, що вы рекжтъ ваша братіа, да их веруете. И богъ ви веселитъ.

2.

Le voïvode Alexandre écrit encore aux habitants de Brastow et, en leur apprenant que les Turcs traversent le Danube et vont envahir le pays, il les appelle d'accourir vite à son secours.

† Јо Александръ воевода и господинъ въсеи земи угровлахійскои, пишетъ господството ми Брашевѣномъ всѣмъ, и такази да знаете, оти ево турци где сѣ паднжли по Дунаву по въсѣхъ бродовохъ, та иду на земѣ да плѣнѣтъ и да расипѣтъ, да поскоро дениж и ношиж да спѣшите да дойдете на помощъ. Оти ако намъ бждетъ зло, и вамъ щет бити по-злѣ; да колко можете, спѣшѣте, колко войскж можете повдигнжт на скорѣ, да дойдете. А що нѣстъ готово, а вие гонѣте послѣдъ, да вѣтасатъ скоро. Ино да не сторите по рѣчи наши.

IV

Anciens Monuments bulgares dans la Dobroudja

Par le professeur C. Škorpil.

La division politique de la Dobroudja en Dobroudja du nord, appartenant à la Roumanie, et Dobroudja du sud, appartenant à la Bulgarie, ne peut être prise en considération dans les recherches scientifiques. Toute la Dobroudja doit être prise comme un tout indivisible, telle qu'elle l'était jusqu'au Congrès de Berlin.

Les limites de la Dobroudja, d'après la conception de la population locale, coïncident complètement avec les limites de la Diocletia, la nouvelle province romaine appelée Scythia Minor; à savoir: au sud la vallée de Batouvo, l'ancienne rivière Zyras,¹⁾ à l'ouest le lac d'Oltina.²⁾ La dernière station romaine sur le Danube que nous connaissions, dans la province voisine Moesia secunda, est Sucidava³⁾ dont

¹⁾ H. Kiepert, *Illyricum et Thracia*, XVII, Berolini, 1894.

²⁾ Sur la carte russe — Goltino; appelé par la population locale „Jurtmak“.

³⁾ D'après Kiepert cette station se trouvait entre Rassovo et Kokerleni; d'après Tocilescu, c'est le village de Goltino; et d'après le Dr Weiss, elle se trouvait près du village de Merlan (V. *Die Dobrudscha im Alterthum*. Sarajevo 1911, p. 43).

nous avons pu découvrir les ruines entre Silistra (Durostorum) et Cerna-Voda (Axiopolis), à l'endroit dit Kipilovo, au n.-n.-o. du village de Satounovo et à l'ouest du lac d'Oltina.

La première population de la Dobroudja, qui ait été mentionnée, appartenait à la tribu thrace des Gètes. Au V siècle avant J.-C. probablement, les Scythes traversèrent le Danube et parvinrent jusqu'à la vallée de Batouvo en refoulant la plus grande partie des Gètes. Il ne resta dans le pays avec le nouvel élément qu'une partie des Krobises et des Terises.

Les Troglodytes que mentionnent Strabon et Ptolomée ne sont que ces Thraces qui vivaient dans les cavernes de la crête maritime du phare de Chabla jusqu'au cap Ghelareto.¹⁾

Les Grecs font leur apparition sur la côte de la Dobroudja comme commerçants, à partir du VII siècle avant J.-C. Ils y fondirent un certain nombre de colonies de commerce qui trouvaient un marché le long du Danube.

Les Romains se mirent à conquérir la Dobroudja à partir du I^{er} siècle avant J.-C. en y construisant une série d'ouvrages de défense d'une importance stratégique considérable. Il faut compter parmi ces derniers l'un des trois retranchements reliant le Danube à la mer Noire, entre le village de Kokerleni, près de Cerna-Voda, et la ville de Constantza, appelés par la population locale des

¹⁾ C'était la colonie des cavernes de Kalytch-keuy, la ville des cavernes Hila, près du village de Kayabey-keuy, les cavernes de Jar, près du village de Surtou-keuy, et du ravin de Bolata (voir le Recueil du Ministère de l'Instruction Publique, I IV, p. 49—78, et les Communications de la Société bulgare d'Archéologie, I. III, p. 245—256).

„ghermés“, c'est-à-dire des cloisons. C'est celui appelé Buyuk-ghermé (la grande cloison) qui raccourcissait la ligne stratégique romaine du premier siècle après J.-C.

La colonisation romaine dans la Dobroudja commence au II siècle après J.-C. et cela principalement le long du Danube et à l'intérieur du pays.

Après l'apparition des Goths nous voyons se produire de plus fortes attaques et, par suite, de nouvelles modifications dans la physionomie ethnographique de la Dobroudja. Les empereurs de Byzance restaurent les anciennes fortifications. C'est de ces travaux que fait partie la restauration et, en partie, la construction nouvelle, du retranchement Kokerleni-Constantza, connu sous le nom de Tache-ghermé (cloison en pierres). Après l'apparition des Slaves, au VI siècle après J.-C., et après celle des Bulgares, dans la seconde moitié du VII siècle, commence dans la partie nord-est de la presqu'île Balkanique un changement de population radical et durable. Les Bulgares conquièrent ces pays définitivement et leur chef Asparukh (Isperikh) traça nettement la première frontière de son Etat Balkanique, en construisant du Danube à la mer Noire, ¹⁾ le retranchement-frontière connu sous le nom de Kutchuk-ghermé (la petite cloison) et qui va du village de Kokerleni à la ville de Constantza.

¹⁾ Ces retranchements sont connus dans la littérature sous le nom de „retranchements de Trajan“. Les Roumains les appellent valul lui Traian. V. Skorpil à Aboba-Pliska (Communications de l'Institut Archéologique Russe à Constantinople, vol. X, p. 518, 519 et 566). On lit dans la „Vision du prophète Isaïe“: „Le tzar Ispor fit construire un grand retranchement du Danube à la mer“. Voir K. Jireček, *Das christliche Element in der topographischen Nomenclatur der Balkanländer*. Sitzungsber. d. Kais. Akademie, Wien, Bd. CXXXVI, p. 87).

Tous les peuples qui ont vécu dans la Dobroudja, ou qui ont passé par là, y ont laissé leurs monuments. Les plus caractéristiques en sont: ceux des Thraces et Scythes, ceux des Grecs, ceux des Romains et Byzantins et ceux des Bulgares.

Les ouvrages de retranchement.

Parmi les antiquités les plus intéressantes de la partie orientale de la péninsule Balkanique il faut compter les ouvrages de retranchement anciens bulgares. Ils sont de quatre espèces:

- 1^o Les camps retranchés (hringus, campas)¹⁾;
- 2^o Les forts retranchés;
- 3^o Les retranchements de défense;
- 4^o Les retranchements-frontières (limes).

Il ne sera question ici que de la première espèce d'ouvrages de retranchement; nous parlerons ailleurs des autres.

Deux grands camps retranchés se trouvent dans la partie orientale de la péninsule Balkanique: celui de Nicolitzel,²⁾ et celui d'Aboba³⁾, près des villages des mêmes noms. Il faut y compter également le camp retranché de la rive gauche du Danube, près de Galatz.

¹⁾ Dans l'inscription du village de Thcatalaré, près de la gare de Preslav, le camp d'Aboba est désigné: „εις τῆς Πλοκάς τον κάμπον μένοντα“ (Aboba-Pliska, p. 547).

²⁾ Niculitza sur la carte de Kiepert: General-karte von der europäischen Türkei (1853): Mikolinti.

³⁾ Škorpil: Monuments Odessos-Varna 1897, p. 5-; la première capitale bulgare près d'Aboba 1901; Communications de l'Institut Archéologique Russe à Constantinople, tome X (avec un album de 118 tableaux); „Matériaux sur les antiquités bulgares d'Aboba-Pliska“; Communications de la Société Archéologique de Varna, III, p. 140-146; Communications de la Société Archéologique Bulgare, IV, p. 134-138.

1.

Le camp de Nicolitzel

Situation. — La partie montagneuse de la Dobroudja du nord se distingue radicalement de la partie méridionale, celle des steppes. La première est partagée en deux par la vallée de la Taïtza et par le lac de Babadagh. La moitié septentrionale a la forme d'une crête parallèle au cours inférieur du Bas-Danube. Cette crête s'étend du cap de Garvan (Budjaco), à la boucle du Danube, au village de Dounavetz. Elle forme une ligne de partage des eaux entre les rivières qui se dirigent au nord, vers le Danube, et celles qui coulent au sud, vers la Taïtza et la Telitza et vers les lacs de Babadagh et de Razim. La partie la plus basse de la crête a une altitude de 120 m. au-dessus du niveau de la mer et de 55 m. au-dessus du Danube (près d'Isaccea); ce point se trouve presque au milieu de la crête, entre la vallée profonde (Valea adâncă), au nord-est du village de Telitza, vers le monastère de Saoun, et la Vallée longue (Valea lunga), vers le village de Fricatzéi. Il est impossible que par cette crête ait passé jadis une des bouches du Danube (Pevki), à l'ouest d'Isaccea, dans une direction sud-est, vers les lacs de Galovitza et Zmeïtza, avec pour embouchure Portitza, comme le suppose, entre autres, le professeur V. Zlatarsky.¹⁾

La partie la plus basse de la crête et la plaine de Kabolui séparent le groupe de montagnes septentrional de la Dobrou

¹⁾ Annuaire de l'Université de Sofia, X—XI, p. 97.

„boudjaks“ (coins, régions): le „Boudjak de Matchin“, dont le point culminant, d'une altitude de 456 m., se trouve près du village de Gretchi (Sovatlak), et le „Beyski Boudjak“, dont le point le plus élevé est Bèche-Tépé (242 m. d'altitude).

La partie sud-est du Boudjak de Matchin, qui sépare la vallée de la Taïtza de la plaine d'Isaccea, d'une largeur de 9 km., est découpée de ravins où plusieurs ruisseaux prennent leurs sources. Les ravins sont larges au nord, et ont la forme de côtages ouvrant sur le nord, vers la plaine d'Isaccea. Ce sont, en allant de l'ouest à l'est: 1° le petit vallon boisé du monastère de Kokoche; 2° le vallon plus large de Badila, couvert de vignes; 3° le vallon de Nicolitzel, le plus large dans cette région, dans lequel se trouve situé le village de Nicolitzel; 4° le vallon des vignes de Sarika. Ces vallons sont, au sud et à l'est, étroits, profonds et boisés.

Voici les vallons formés par les affluents de la Taïtza: Parlita, comprenant les vallons de Staïco et Ragazului¹⁾ qui se joignent près du moulin en ruines „Kovatcheva Vodénitza;“ 2° la petite vallée Holuclu qui commence aux sources Rouchula-russe et se dirige vers le village de Zéphirka-russe (Djefer); 3° le vallon Stipanului et 4° le vallon Coslugea, entre les villages de Zéphirka-russe et de Zéphirka turque.

La vallée de Boclugea, dont la partie inférieure s'appelle Lozova²⁾, comprend quatre vallons: Luti-Most,

1) Ce vallon est appelé aussi Parlita à cause du grand fort qui se trouve dans sa partie occidentale.

2) C'est le nom que porte aussi la rivière Taïtza à partir du mont Pomsil (Consul).

Stuparni (Boclugea), le vallon de Meïdan-keuy (Podul Carului) et le Parului (Podul Parului).

C'est dans la partie orientale du Boudjak de Matchin que prend aussi ses sources la Telitza qui, dans son cours supérieur, forme un vallon étroit et profond, appelé Poïana Morilor, où se trouvent de nombreux moulins qui lui ont valu le nom qu'il porte.

La crête de cette partie du Boudjak de Matchin prend d'abord une direction sud-est, depuis le mont Brea-zul, au-dessus du monastère Kokoche; puis elle passe par Bel-kamak (Piatra alba), au-dessus des vallons courts de Dovouern et Florilor¹⁾, au-dessus du cõtage de Nicolitzel, au-dessus des vallées de Gourgoï, Kar-bunclor, Metcha-Dolina et Tcherbo pour aboutir au mont Golem Vrah (d. Mare). Depuis ce mont, la crête prend une direction nord-est vers le superbe mont Sarica, qui s'élève au-dessus de la plaine de Morilor, du côté supérieur, et au-dessus du cõtage de Sarica, du côté septentrional.

De la partie septentrionale de la crête se détachent de courtes ramifications qui descendent, en pentes rapides et par endroits escarpées, vers les cõtages septentrionaux et vers la plaine d'Isaccea. Ces ramifications sont: 1° Torloja, qui comprend deux monts, celui du sud, la grande Torloja (Mare), et celui du nord, la petite Torloja (Mica); à l'est d'elle se trouve le mont Tzigoulia et au nord, le mont Badila (D. Tugulea) qui sépare les deux cõtages de Badila et de Nicolitzel; 2° Le Tcherven Kamak (Piatre Rosie), à l'est de ce dernier cõtage.

¹⁾ C'est par erreur que la carte roumaine le désigne du nom de Piatra Rozie.

De la partie supérieure de la crête se détachent de longues hauteurs qui séparent les vallons descendant vers la Taïtza. Parmi ces hauteurs se trouvent: 1-o Ouchato ,autrement appelé la Hauteur longue (Piscul lung), entre les vallons de Staïco et Ragazului; 2-o la hauteur qui se détache du Golem-Vrah et va dans une direction sud-ouest sous différents noms: Izvor (D. Izvoarelor), Stupari et Parlita; 3-o la hauteur Vtori Parului (Piscul Parului) qui se détache également du Golem-Vrah et va dans une direction sud-est, entre les vallons de Stupari et de Meïdan-keuy. De cette dernière hauteur se détachent à l'est le mont Scripca (D. Carpenului) et le mont Coltului, entre les vallons de Poïana Morilor et de Tchilik-déré, avec le mont Straja (D. lui Prisaciu). Entre les vallées de la Taïtza et de la Boclugea s'élève une crête indépendante allant dans une direction septentrionale et appelée Boclugea-Tépé (Dealul Boclugea). Le point culminant de cette crête, comme de toute la région décrite, a une altitude de 397 m. C'est le sommet Tzigoueta. Cette crête est séparée du mont Parlita par une selle sur laquelle passe le chemin conduisant des villages de Meïdan-keuy et Nicolitzel pour le village de Zéphirka-russe. De la crête de Boclugea-Tépé se détachent des ramifications qui séparent les vallons de Holuclu, Stipanului et Cozlugea (D. Geaferca rusa et D. Coslugea).

Toute la région sud-est du Boudjak de Matchin, que nous venons de décrire, présente un haut plateau d'une altitude de 314 m. comprenant une crête indépendante qui atteint 397 m. d'altitude. Ce plateau est découpé de nombreux ravins et descend en pentes ra-

pides, par endroits escarpées, vers la plaine d'Isaccea, aussi bien qu'au sud-ouest, vers la vallée de la Taïtza. Cette région est nettement séparée de la partie nord-ouest du Boudjak de Matchin par les vallons profonds de Staïco et de Parlita. La partie sud-est descend graduellement vers les ramifications sud-est du Boudjak de Matchin. Toute la région est couverte de forêts où prédominent les tilleuls; il n'y a que les pentes septentrionales qui soient couvertes de vignes, les fameuses vignes de Nicolitzel. Autour du village de Meïdan-keuy des champs de blé parsèment la forêt. Des clairières ont été également ouvertes dans la forêt, ces derniers temps, découvrant une vue étendue qui embrasse au nord-est la plaine d'Isaccea avec les élévations de Toultscha qui cachent la ville même. On voit le Danube derrière la ville d'Isaccea (au delà de la première ramification de Toultscha), et on voit en même temps la partie du canal de Kilia (Bratul Chila) et la plaine immense de la Bessarabie, où brillent les canaux du Danube et, des deux côtés, les lacs voisins du grand fleuve. Du côté du sud-ouest, on voit la vallée ravissante de la Taïtza, bouchée au sud par la partie méridionale des montagnes de la Dobroudja; cette rivière part des pieds des hauteurs de Gretchi et va dans une direction sud-est, au-dessus de la plaine. Derrière ces montagnes on aperçoit les groupes de montagnes isolés, voisins du Danube: Tcherven Kamak (Piatra Rosie), à l'ouest de la rivière de Cerna, et Jacov-Diel (Sersem-baïr), au-dessus de Turc-keuy. Derrière ces montagnes on voit étinceler une partie du Danube de Matchin (le Vieux Danube) et les lacs qui se trouvent dans son voisinage. On voit du côté sud-

est les dernières ramifications du Boudjak de Matchin, la vallée de la Taïtza et la partie méridionale, montagneuse, de la Dobroudja. Ici s'élève majestueusement le mont isolé de Pomsil (Consul). Au delà de la première ligne on aperçoit le mont Dénise-Tépé, dans la plaine de Katalui, et le Beyski-Boudjak. Au delà on voit briller les lacs de Babadagh et de Razim et plus loin la mer Noire.



La région ci-dessus décrite possède toutes les conditions pour l'établissement d'un camp. Les points d'appui de ce camp sont les pentes raides vers la plaine d'Isaccea, vers la vallée de la Taïtza et vers les vallons de Staïco et Parlita. Le côté relativement le plus accessible du camp est celui du sud-est. Les parties les plus étroites barrent celle-ci, à savoir : à l'ouest — Bel-Kamak, à l'est — la vallée étroite au-dessus du vallon de Tchaïr (Ceaïrului). Les côtages de Badila, Nicolitzel et la vallée de Poïana Morilor sont abondamment pourvus d'eau. En général, toutes les sources de la région décrite sont comprises dans les lignes du camp.

Ce camp était presque inconnu jusqu'ici ; on n'en possédait que peu de renseignements et encore erronés et incomplets. D'après la légende, un retranchement existait dans la région de Matchin, appelée Ghermen (la cloison). Ce retranchement commence près des ruines du fort romain de Troesmis¹⁾, à l'est de la ville d'Iglitza, passe près du sommet rocheux de

¹⁾ Siège de la légion romaine (V légion de Macédoine).

Losch-Kamak (Piatra Riausa), puis par la vallée de Propilor (au sud-est du village de Gretchi) et par le vallon de Kouzlouk, traverse la partie méridionale de la montagne et se dirige vers les ruines du monastère de Taïtza. D'ici, traversant la vallée de la Taïtza, puis la partie septentrionale de la montagne et le village de Nicolitzel, elle se dirige vers Toultscha. La légende en question est due à l'existence des traces antiques suivantes: 1^o d'un petit retranchement-cloison (Ghermé) qui part des ruines de Troesmis pour aboutir au sommet de Losch-Kamak, d'une longueur de 1.5 km.; 2^o d'un viaduc et d'une vieille voie qui partent du même fort et qui vont vers l'ancienne station près du monastère de Taïtza en traversant les vallons de Sovatlachka (Lunca popilor) et Kozlouk; 3^o du retranchement de Nicolitzel. La légende a induit en erreur même l'archéologue roumain Tocilesco, qui mentionne un retranchement d'une longueur de 2.5 km. qui va d'Iglitza à Nicolitzel¹⁾. La carte de Tocilesco „la Dacie romaine“ donne un camp, de forme circulaire, autour du village de Nicolitzel, d'un diamètre d'environ 10 km. C'est de cette carte et des communications du même archéologue que nous nous sommes servi pour la description et le plan du camp dans notre ouvrage *Aboba-Pliska*.²⁾

Ce camp est tracé d'une manière erronée dans la carte „Harta fisica politica a Dobrougei“ de l'ouvrage „Dobrugia“, par M. D. Jonescu, qui lui donne une forme presque ovale, dont l'axe le plus long a une longueur de 17 km. et le plus court — 11

1) Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie, p. 117

2) Pages 517 et 518. Dans l'Atlas: Tabl. CXIII, fig. 6.

km., englobant le village de Nicolitzel et par erreur, le monastère de Kokoche ainsi que la ville d'Isaccea. Le camp ne figure pas sur la carte de l'état-major russe. Dans la carte de l'état-major autrichien (1:200000) ne figure qu'une partie du camp extérieur et encore la moitié orientale.¹⁾ La carte de l'état-major roumain (1:75000) ne nous donne, comme la carte autrichienne, qu'une partie du camp extérieur avec, en plus, une petite partie du camp intérieur.

Nous avons pu, lors de nos investigations, découvrir dans les forêts épaisses toutes les parties du camp, après quoi l'état-major de la troisième armée bulgare chargea le topographe Deseff d'en dresser un croquis cartographique.

Le camp comprend deux parties principales: a) le camp extérieur et b) le camp intérieur; entre les retranchements des deux camps on voit des retranchements moyens qui ont servi à défendre l'accès du camp intérieur.

Malgré la complexité du terrain du camp, on voit la tendance des constructeurs de choisir des lignes droites pour les retranchements et cela dans les endroits les plus escarpés.

a) *Le camp extérieur.*

La forme générale du camp est un triangle obtus dont la base est tournée vers l'est et le sommet obtus vers le nord-est. Les côtés donnent vers le nord-est (la plaine d'Isaccea) et vers le sud-ouest (la plaine de la Taïtza).

¹⁾ Communications de la Société d'Archéologie de Varna II p. 145 et 146.

La ligne fondamentale du camp est appuyée à la pente nord-ouest du sommet Straja; de l'autre côté, du côté du sud-ouest, le camp s'appuie à la partie la plus haute de la crête de Boclugea-Tépé, appelée Tzi-goueta (397 m. d'altitude). Ce côté est le plus accessible: par son extrémité nord-ouest la ligne remonte sur le mont Scripka (D. Carpenului), d'où elle passe par le vallon de Meïdan-keuy (Podul Carului) et par la pente orientale de la crête Parului (D. Piscul Parului) où elle coupe la chaussée Nicolitzel—Meïdan-keuy, elle descend, en côtoyant le vallon de Parului, dans la vallée de la Boclugea; puis remontant la pente raide en ligne droite, elle aboutit à la crête rocheuse du Boclugea-Tépé.

Tout ce côté, d'une longueur de 7.5 km. va en ligne presque droite, faisant très peu de sinuosités; ses angles sont arrondis et ne présentent aucune pointe. Sur la pente de la crête de Boclugea, en dehors du camp, se trouvent: un tumulus artificiel, chose très rare dans cette région, les ruines de Klisedjik (Bisericutsa) avec un ancien village, et au confluent de la rivière de Boclugea et de celle de Meïdan-keuy, les restes du nouveau village de Boclugea.

Le côté sud-ouest, part, au sud, sur la ligne onduleuse du portage d'eau de la crête de Boclugea, descend sur la selle qui le sépare du sommet Parlita et passe par l'extrémité élevée du vallon de Holuclu, laissant dans le camp la source qui se trouve dans le vallon. De la selle, la ligne remonte au sommet Parlita, laissant dans le camp la pointe occidentale du sommet; puis, côtoyant le vallon de Rochka, elle descend rapidement dans le vallon voisin de Rochka —

Stupari (Bojka) et, à travers la crête de Stupari, descend dans le vallon de Ragazului (Parlita). De ce vallon la ligne remonte sur les hauteurs du bord gauche du vallon de Staïco (Ouchato) et se dirigeant presque en ligne droite, par le bord supérieur des ravins à gauche du vallon de Staïco, à savoir: Panului, Kiscului, Dico Gotalpo, Apostol, elle aboutit par son extrémité septentrionale, la crête coupée par la tranchée en ligne droite et courte, qui s'appuie ici sur les hauteurs escarpées de Bel-Kamak, au-dessous du côtage de Badila. Ce côté a une longueur totale de plus de 10 km.

Du côté du nord-ouest l'angle coupé du camp s'appuie à deux hauteurs opposées, Bel-Kamak et Badila. On ne voit pas des retranchements sur les pentes abruptes des deux sommets. Le retranchement est nettement visible sur le côtage de Badila, dans les vignes, sous la forme d'un arc convexe vers le nord, d'une longueur de $\frac{3}{4}$ de km. A son extrémité orientale, au-dessous du sommet de Badila, la tranchée est coupée par un ruisseau qui recueille les eaux de plusieurs sources se trouvant dans le camp même.

Le côté nord-est a quatre points d'appui: les sommets de Badila et de Tcherven Kamak, la crête et le versant du mont Straja (D. lui Prisaciu). De l'extrémité septentrionale du sommet de Badila et jusqu'au sommet de Tzigoulia, la ligne passe par l'élévation escarpée de la ramification de Torloja. Cette partie n'a pas été fortifiée sur une étendue de 1·5 km. Du mont de Tzigoulia jusqu'au sommet de Tcherven-Kamak, le retranchement bouche la gorge septentrionale du côtage de Nicolitzel, d'une longueur de 2—3 km. On

voit nettement le retranchement sur les pentes intérieures, nues; elle a la forme d'un arc, convexe du côté du nord, qui passe par les vignes, du côté nord du village de Nicolitzel. Le retranchement est coupé par les trois chaussées qui partent du village et conduisent vers le monastère de Kokoche, vers Isaccea et Toultscha et d'autre part par le ruisseau de Nicolitzel.

De l'extrémité septentrionale du sommet de Tcherven-Kamak le retranchement descend doucement sur la pente orientale, où il est presque effacé, se dirige vers la crête du partage des eaux qui le coupe à l'endroit le plus étroit, au-dessous du vallon de Tchaïr, et de ce point, passant sur les deux pentes escarpées du vallon de Poiana Morilor, il aboutit à son extrémité méridionale, au-dessous du sommet de Straja (D. lui Prisaciu).

Ce côté a une longueur totale de 0.5 km. Dans ce dernier vallon le retranchement passe à côté du moulin de Sava Bandjika.

On voit par la description ci-dessus que le camp extérieur est entièrement entouré de retranchements qui, à peu d'exception près, passent sur les endroits les plus escarpés. Toute la superficie du camp est de 48.3 km. carrés¹⁾.

On voit des restes d'habitations en bois du temps romain sur le côtage de Badila et dans la partie orientale de la plaine d'Isaccea qui en fait partie, depuis le pied de la montagne jusqu'au ravin de Kalpakli, puis au pied du sommet de Tcherven-Kamak, près du ruisseau de Nicolitzel et sur le côtage de Sta-

¹⁾ Le camp d'Aboba est de 233 km. carrés.

rika. La première de ces habitations nous a fourni trois inscriptions¹⁾. On a trouvé près de la fontaine de Badila un sarcophage d'enfant et près des sources de Nicolitzel les restes d'un ancien viaduc qui conduisait vers la ville de Noviodunum (Eski-Kalé, à l'est d'Isaccea).

La construction du retranchement. Les profils du tableau II, fig. 1—14 indiquent une construction uniforme de tout le retranchement, à l'exception du profil № 4. Le retranchement ne comprend que deux parties: un remblai du côté de l'intérieur et un fossé du côté extérieur. Le remblai atteint une hauteur de 3 m. sur une base large jusqu'à 17 m.; il est surtout en terre jaune. Le fossé atteint une profondeur de 2 m. et une largeur de 14 m. La couronne du remblai est arrondie. Les deux parties sont bien conservées sur les hauteurs et dans les endroits plats. Sur les pentes le remblai est suffisamment conservé par endroits, mais ailleurs il est complètement effacé (voir profil 2 et 3). Le fossé est rarement comblé (profil 7).

Le profil № 4, sur le sommet de Parlita, se présente sous une forme particulière. Le remblai a une base très large qui atteint jusqu'à 35 m.; sa largeur est de 12 m. La couronne est plate et le fossé manque. Sur la tranchée et autour d'elle ont été jetées des pierres et des tuiles brisées. Cet endroit est appelé Kalé (Cetate).

Sur la hauteur, entre le ravin de Gotato et Kir-kului, on distingue à l'intérieur du camp, près de la tranchée, les ruines de constructions simples, sans chaux²⁾.

¹⁾ C.J.L. 7520, 7521 et 7711.

²⁾ On y voit aussi des tranchées bulgares de la dernière campagne.

La tranchée est coupée à plusieurs endroits où il y avait d'anciens voies, et où l'on en voit aujourd'hui de nouvelles.

b) Le camp intérieur.

Le camp intérieur comprend trois forts retranchés, reliés entre eux par des tranchées, excepté du côté nord-ouest. Ce sont : le fort sud-ouest, appelé le „Grand Fort“ (Golemo Kalé), le fort nord-ouest, appelé „Kalé Florilor“ et le fort nord-est, appelé „Kalé Gourgoï“.

Il faut ajouter au camp intérieur la hauteur de Torloje qui n'était pas entourée de retranchements, mais qui était suffisamment défendue par ses pentes escarpées, tournées vers les côtages de Badila et de Nicolitzel. Presque au milieu de la hauteur on a trouvé des vestiges d'un quatrième fort retranché, appelé le „Malko Kalé“ (le petit fort).

1. Le Grand Fort (Golemo Kalé), fig. 1, est situé sur une hauteur qui descend de la crête du partage des eaux dans une direction sud-ouest entre deux ravins du côté droit du vallon de Ragazului, appelé Kalé-Déré (Vale Cetatului); les deux ravins se joignent au-dessous du fort, à l'endroit appelé Pripon.

Le fort a la forme d'un rectangle, d'une longueur de 300 pas et d'une largeur de 80 pas; il est prolongé dans la direction de la hauteur¹⁾.

Les côtés les plus longs se trouvent sur les lignes des pentes; les côtés les plus courts coupent en ligne

¹⁾ D'après les renseignements particuliers, plus anciens, de Tocilescu, le fort a une longueur de 225 m. et une largeur de 74 m.; il se trouve au nord de Nicolitzel (voir Aboba — Pliska, atlas. Tabl. CXIII, fig. 6). Le profil de la tranchée est également indiqué d'une manière erronée.

droite la même hauteur. Le terrain du fort a été pour commencer plus relevé au milieu, mais lors de la construction du fort il a été un peu égalisé en jetant de la terre jaune autour des tranchées. On voit le long de la hauteur, près du fort, deux terrains entourés de tranchées, au delà desquelles commence la pente rapide de la hauteur descendant vers Pripon. Le premier terrain (B) est adjacent au fort; il mesure 180 pas de longueur et se rétrécit, à l'une des extrémités, jusqu'à 40 pas. Le second terrain (C) est un monticule indépendant, éloigné du premier de 30 pas, d'une forme irrégulière (environ 70 pas de long). Les retranchements de ces deux terrains sont très effacés; les côtés du sud-est sont même méconnaissables. Les ouvrages de défense du fort indiquent un profil complet, le même qui distingue les retranchements bulgares anciens de la Bulgarie orientale¹⁾, à savoir:

a) un remblai sur une base large de 12 m., d'une hauteur allant jusqu'à 2.8 m., arrondi en haut;

b) une berme que l'on remarque nettement du côté oriental (n.-e. et s.-e.), d'une largeur qui atteint jusqu'à 6 m. et

c) un fossé d'une largeur jusqu'à 12 m. et d'une profondeur qui ne dépasse pas 2 m.

C'est le côté sud-est qui est le moins défendu; le remblai et les autres parties sont à certains endroits complètement effacés.

Aux quatre côtés du fort on voit sur le remblai des points plus relevés. On voit un pareil point relevé également au milieu du côté nord-est et deux

¹⁾ Aboba — Pliska, p. 35 et 36. Atlas tabl. II, fig. 1

autres sur le côté sud-est, peut-être près de l'ancienne entrée du fort. Il est probable que ces points relevés ont servi de fondements à des tours en charpente.

Les entrées ont dû se trouver aux endroits où les tranchées sont coupées aujourd'hui encore, et cela près des extrémités occidentales des côtés transversaux, puis un autre sur le côté sud-est.

Les remblais sont construits en terre; celle-ci ne provient pas des fossés: elle a été apportée là d'un autre endroit, le terrain du fort étant rocheux. Pendant les fouilles que nous avons pratiquées dans le remblai nous avons trouvé à plusieurs endroits des couches horizontales, constituées par deux, trois ou quatre rangées de tuiles, placées non pas dans le même plan horizontal, mais à des hauteurs différentes, d'après le terrain. Il n'y a pas de doute que ces tuiles ont été placées là pour consolider le remblai. Au milieu du côté nord-est, les tuiles sont rangées assez régulièrement. A un mètre au-dessus de la couronne du remblai en terre jaune, nous avons trouvé quatre rangées de tuiles formant une couche d'une épaisseur d'environ 0·25 m.; au milieu, entre les deux rangées d'en haut et les deux d'en bas, on avait mis une couche fine de mortier blanc. A 1·15 m. au-dessous des rangées de tuiles nous avons trouvé une autre couche semblable comprenant trois rangées de tuile, sans mortier. Au-dessous de la couche de tuiles supérieure, à une distance de 1·6 m. de la couronne, nous avons trouvé un squelette humain dont les os étaient pourris. Un autre squelette a été trouvé sur la couche de tuiles inférieure. Il est certain que ces squelettes proviennent du temps où l'on construisait le remblai. Les tuiles trouvées dans le remblai et

à différents endroits du fort sont pour la plupart en morceaux. — Elles ne sont pas de la même sorte ; elles ont été prises dans diverses constructions romaines ou byzantines, comme c'est le cas aussi avec le camp d'Aboba. Il est probable que ce matériel a été apporté des ruines des forts danubiens des deux côtés de l'angle du Danube à Galatz. Les tuiles sont pour la plupart carrées : les côtés en ont une longueur de 0·25—0·39 m. ; l'épaisseur est de 4·5—6·5 m. Les tuiles sont rarement rectangulaires. On voit sur elles des signes de différentes formes, faits à la main par l'ouvrier lors de la cuisson, au moyen d'un doigt ou de trois doigts. On rencontre le plus souvent des lignes diagonales droites, rarement des lignes courbées, quelques fois les deux espèces sur la même tuile. Sur une tuile nous avons trouvé un signe fait à la main et ayant la forme de la lettre M ; ce signe est fréquent dans le camp d'Aboba. On y trouve aussi des tuiles plates (*tegulae*) aux extrémités recourbées en pointe.

Les fouilles pratiquées dans le Grand Fort ont donné des résultats insignifiants. Nous y avons fait aussi une coupe transversale dans toute la largeur du fort. A une profondeur de 0·4 à 0·8 m. nous avons trouvé près des tranchées un terrain solide, pierreux, couvert en partie d'une terre jaune apportée d'un autre endroit pour égaliser le terrain du fort. Dans la couche supérieure, on trouve par endroits des cendres qui proviennent de bâtisses en bois et par-ci par-là une couche de bois pourri ou quelque peu carbonisé. Nous n'y avons trouvé aucun objet. On dit qu'avant nous on y aurait trouvé des flèches en fer plates.

Les deux autres forts, le Florilor et le Gourgoï, sont des forts d'entrée pour leur camp intérieur; ils sont absolument identiques par leur construction. Les deux forts défendent le camp intérieur aux endroits les plus accessibles de la crête du partage des eaux, qu'ils barrent depuis les pentes septentrionales jusqu'aux pentes méridionales.

2. Le fort Florilor barre la crête du partage des eaux entre le ravin Florilor et le vallon occidental des deux vallons formant le Grand Fort. Le fort comprend deux retranchements parallèles d'une direction de sud-sud-est et à une distance de 35 m. l'un de l'autre.

Le retranchement intérieur occidental est constitué uniquement par un remblai haut jusqu'à 4·5 m., sur une base large jusqu'à 30 m.; la couronne, plate, a une largeur de 10 m. tout au plus. Le retranchement a une longueur de 300 pas; à son extrémité méridionale il fait un angle droit en tournant vers l'est. Cet angle atteint la pente méridionale sous la forme d'un arc, convexe vers le nord-est, d'une longueur de 130 m.; il comprend une petite étendue au-dessus de la pente. Le retranchement brisé est de plus petites dimensions; à son extrémité occidentale il est interrompu sur une longueur de 40 pas.

Le retranchement extérieur occidental comprend les trois parties typiques des ouvrages de défense bulgares anciens: 1-o le remblai, d'une largeur atteignant 12 m. et d'une hauteur atteignant 3 m.; 2-o la berme, le plus souvent effacée, d'une largeur allant jusqu'à 9 m. et 3-o le fossé, d'une largeur allant jusqu'à 10 m. et d'une profondeur ne dépassant pas 2 m. (du côté ex-

térieur). L'extrémité méridionale de la tranchée fait une petite courbe au-dessus du versant du vallon. La tranchée est interrompue, près de son extrémité méridionale, sur une étendue de 25 pas.

On ne voit pas de retranchements transversaux entre les deux retranchements décrits. La ligne de coupe du retranchement intérieur, en face de la ligne de coupe du retranchement extérieur, est de date récente.

3. Le fort Gourgoï coupe la crête du partage des eaux entre la petite hauteur au-dessus du côté de Nicolitzel et un ravin du côté droit de Rağazului.

Ce fort aussi comprend deux retranchements parallèles, dirigés vers le sud—sud-est, qui présentent cette différence que le remblai large se trouve du côté occidental, tandis que l'étroit se trouve du côté oriental, extérieur. Le remblai large a une longueur de 415 pas; à son extrémité sud-est il fait un angle droit formant un arc d'une longueur de 220 pas, convexe vers le nord-ouest.

Le remblai extérieur est brisé à son extrémité méridionale de la même manière que le remblai large. Les deux parties brisées contournent, au bout du plateau élevé, un terrain régulier, fermé. Leur prolongement forme le côté oriental et le côté méridional du camp intérieur. Les coupes représentées dans le tableau II, № 17, 18 et 19 indiquent les dimensions des deux tranchées.

Le grand retranchement est construit sur une base de 25 m. de longueur; sa hauteur atteint 4 m. La couronne a une largeur allant jusqu'à 10 m. Une petite place, sous la forme d'une berme, d'une largeur

de 17 m., se trouve sur le retranchement; à côté on voit un fossé de 4 m. de profondeur et de 18 m. de large. Un autre fossé, d'une largeur de 10 m. et d'une profondeur de 2 m., se trouve du côté extérieur. Les deux fossés sont séparés par une surface horizontale qui remplace le remblai extérieur.

Les deux retranchements sont coupés à environ 100 pas de leurs extrémités méridionales, là où se trouvaient les portes d'entrée pour le camp intérieur.

4. Le Petit Fort. Au pied du mont Malka-Torloja on trouve des ruines insignifiantes du Petit Fort. On a de cet endroit une large vue sur la plaine d'Isaccea, vers le Danube et vers la plaine de la Besarabie.

On ne voit des retranchement du fort que le côté nord-occidental, sur le plateau même, d'une longueur de 200 pas. Les autres côtés, surtout celui de la pente escarpée descendant vers le village de Nicolitzel, sont presque effacés. Le fort a l'aspect d'un rectangle de 200 sur 150 pas; les angles en sont tournés vers les points cardinaux. Les ouvrages de défense ne comprennent que le remblai et le fossé.

Les retranchements du camp intérieur joignent entre eux les trois premiers forts, à l'exception du côté septentrional, vers le saillant de Torloja, qui n'est pas fortifié.

La surface du camp a la forme d'un trapèze dont la plus grande base non fortifiée, d'une longueur de 1.1 km., est tournée vers le sud. La hauteur du trapèze est de 1 km. La superficie du camp du trapèze est de 0.875 km. carré¹⁾.

¹⁾ Le fort intérieur du camp d'Aboba est de 0.5 km. carré.

Le retranchement occidental est le prolongement de la ligne brisée du retranchement intérieur du fort Florilor. Dans son prolongement, le retranchement passe par la partie supérieure du vallon occidental, au-dessous du Grand Fort, en ligne droite. Puis, sur la hauteur opposée, il passe sous la ligne de la pente, au-dessous du même vallon, pour aboutir au Grand Fort. Le côté nord-ouest du fort est un prolongement de ce retranchement. La source qui se trouve dans ce vallon reste dans le camp. Le retranchement est bien effacé sur les pentes; il est mieux conservé dans sa moitié méridionale, au-dessus du vallon. La berme a une largeur de 8 m. environ; elle est visible sous le remblai assez effacé (profil № 24). Le fossé a une largeur de 1·5 m.

Le côté oriental et le côté méridional du camp sont formés par un double retranchement. Les deux ouvrages de défense sont le prolongement des lignes brisées du fort Gourgoï. Le double retranchement passe au-dessus du versant gauche du vallon Ragazului, puis prend à l'ouest, en formant un arc convexe dans l'angle sud-est du camp. A son extrémité occidentale le retranchement descend rapidement dans le vallon oriental, au-dessous du Grand Fort, pour y disparaître; on ne le voit plus sur la pente opposée du fort. Les coupes du retranchement (Tabl. II № 19 – 21) indiquent d'une manière précise ses dimensions. La base du remblai double atteint une largeur de 35 m.; sa hauteur est de 2 m. La largeur à la base du fossé est de 17 m., la profondeur jusqu'à 3 m. Entre les deux remblais on voit par endroits une petite place horizontale de 7 m. de large. A certains endroits on voit un

nouveau fossé, plus extérieur, d'une largeur de 10 m. et d'une profondeur d'un mètre. Le remblai extérieur se perd à un certain endroit dans la partie occidentale de la ligne méridionale du retranchement; puis, plus loin vers le vallon, disparaît aussi le remblai intérieur et alors le retranchement demeure avec un seul remblai. Le retranchement septentrional est presque effacé; il apparaît sur le mont Golema-Torloja et encore du côté nord-est du sommet presque plat.

c) Les ouvrages de défense moyens.

Le camp intérieur est protégé par une autre rangée de retranchements encore, du côté sud-est et du côté nord-ouest; ces retranchements barrent la crête du partage des eaux des pentes septentrionales vers les ravins qui défendent le camp intérieur.

1. Le retranchement moyen nord-ouest commence au-dessus du ravin de Badila-Dovouern. Il barre, sous la forme d'une ligne brisée, la crête du partage des eaux sur le plateau élevé Supra-Dovouern. D'ici il descend rapidement sur la pente occidentale du ravin occidental, au-dessous du Grand Fort, allant vers ce fort dans une direction sud-est. Nous n'en avons pu trouver les traces sur le versant du fort.

L'ouvrage de défense comprend deux parties: 1^o un remblai du côté intérieur oriental, d'une largeur de 14 m. et d'une profondeur de 2 m. et 2^o un fossé du côté extérieur, d'une largeur de 8 m. et d'une profondeur de 2 m. (profil tabl. II № № 27 et 28). Le retranchement a deux coupes, l'une près de l'angle de la ligne brisée, l'autre au-dessus de Badila, là où passe

le chemin qui, sortant du village de Nicolitzel, passe sur la crête du partage des eaux et se divise au delà de la deuxième coupe, pour mener à Badila, au monastère de Kokoche et au village de Tziganka. A l'extrémité septentrionale du retranchement on voit un autre fossé, perpendiculaire au premier, qui tourne vers le ravin de Florilor. Ce fossé doit être une ancienne voie qui passait par le ravin de Florilor pour conduire au côté de Badila.

2. Le retranchement moyen sud-est (Capul de D. Mare) commence au-dessus des hauteurs de Nicolitzel, sur la pente nord-ouest du Golem-Vrâh (D. Mare) et coupe, en ligne droite, la crête du partage des eaux sur la partie occidentale du même mont. Il forme près de la pente méridionale un arc convexe vers le sud. Du côté de l'ouest, le retranchement descend sur la pente vers le ravin de Ragazului; de ce dernier ravin il remonte la pente occidentale du même vallon et arrive au fossé du double retranchement du camp intérieur, à l'angle sud-est. Le retranchement est coupé à Golem-Vrâh où l'on voit nettement qu'il y a eu une porte. On trouve dans tous les ouvrages de défense du camp intérieur, et surtout dans les forts d'entrée et dans les retranchements moyens, des tuiles éparpillées et des pierres taillées d'une origine étrangère aux lieux. Ce qui indique que ces ouvrages sont construits de la même manière que ceux du grand Fort, en plaçant des couches de tuiles dans les remblais.

Les tumulus.

Nous n'avons constaté que deux tumulus artificiels: l'un sur la pente du mont Boclugea, au sud du

camp, l'autre dans le camp même, près du chemin qui mène du village de Meïdan-keuy à Zéphirka russe. Ce tumulus est à un demi kilomètre du retranchement du camp extérieur. Nous n'avons pas vu d'autres monticules dans le camp.

Les tombeaux.

Malgré tous nos efforts et nos questions à la population voisine pour découvrir d'anciens tombeaux, du temps où le camp existait, nous n'avons pu en trouver aucune trace. Les tombeaux découverts sur les côtages de Badila et de Sarica, au nord du village de Nicolitzel, sont de provenance antérieure; ils appartiennent aux anciennes habitations dont nous avons parlé plus haut.

Les voies.

Le Boudjak de Matchin était aux temps anciens entouré de voies importantes de tous les côtés. Une de ces voies passait à travers le camp même jusqu'au village de Nicolitzel. Le grand nombre de chemins indique clairement l'importance stratégique de l'endroit où se trouvait situé le camp. Des voies commerciales qui conduisaient du littoral maritime vers le Danube se trouvaient là depuis l'établissement des anciennes colonies de commerce grecques sur le bord de la mer, en Dobroudja, et surtout depuis la fondation de la plus importante de ces colonies, Istros, près du village de Karanassouf. Au temps romain ces voies furent restaurées et fortifiées. C'est de ce temps que date aussi la voie le long du Danube qui contournait le Boudjak de Matchin du côté de l'ouest et du nord.

1. La voie d'Istros à Noviodunum (Isaccea) est en partie indiquée par Tocilescu, dans sa carte „La Dacie romaine“¹⁾ et par Kiepert dans sa carte „Moesia“²⁾. Cette voie passait d'Istros vers le nord et le long du pied oriental de la montagne de Kamena³⁾. Au-dessous du pied de la montagne elle passait par l'ancien village au-dessous des sommets Karabair et Yenitchar-bair et de là près du village situé sur la rive gauche du cours inférieur de la rivière de Bache-boumar, non loin des ruines du village de Kamena, vers le grand fort dont les ruines se trouvent à l'ouest du village de Slava-russe („Kyzyl-Hissar“). C'est aux ruines du village de Kamena que l'on doit la pierre milliaire du temps de l'empereur romain Maximien⁴⁾. On a trouvé dans les ruines de Slava-russe un fragment d'une inscription latine⁵⁾ et aussi, dernièrement, un fragment d'une pierre tombale romaine⁶⁾ qui avait été employée comme matériel lors de la construction du fort. De Slava russe la voie continue le long de la rivière de Tchoukourovo; il est difficile de déterminer où cette voie traversait la montagne, entre la vallée de cette rivière et la rivière Taïtza. Sur le point septentrional de la voie apparaît l'ancien village de Veli-yurt, sur la Taïtza, à son confluent avec la rivière d'Akadyn et entre les villages de Daoutcha et d'Alibey-keuy. Au sud de ce village, sur la pente septentrionale de Pomsil (Consul), on a trouvé

1) Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie. 1900

2) C J L. Tabl. IV

3) Dans la partie montagneuse méridionale de la Dobroudja.

4) C J L. № 7612

5) C J L. № 7523

6) D (is) M (anibus) Duris . . . te vix(it)a (mos) . . .

les ruines d'un fort. C'est au village de Daoutcha qu'on a trouvé une inscription latine¹⁾. Il faut supposer, de ce qui précède, que la voie passait le long de la rivière de Tchoukourovo jusqu'au village d'Atmadja, d'où elle traversait la montagne vers le village de Daoutcha.

Du village de Veli-yurt la voie passait par la vallée Lozova (Boclugea), entrait dans le camp de Nicolitzel par le ravin de Stupari et remontait vers Golem-Vrâh, d'où, traversant le camp intérieur, elle arrivait au ravin Florilor; puis descendant par ce ravin, elle se dirigeait vers l'ancien village sur le cûtage de Badila et dans la partie de la plaine d'Isaccea qui lui est adjacente. De là elle aboutissait au fort de *Novidunum*, l'actuel Eski-Kalé, près du Danube, à l'est de la ville d'Isaccea (Tabl. I).

C'est du village de Badila que provient la pierre milliaire du temps de l'empereur Julien²⁾. Nous possédons d'autres inscriptions sur la voie décrite provenant du village de Meïdan-Keuy³⁾ et d'Isaccea⁴⁾.

2. La voie de l'ancien port près du cap Dolojman dans les villes danubiennes de Troesmis et d'Arrubium.

Sur le cap Dolojman, près de l'entrée du lac de Golovitza dans le lac de Razim, on trouve les ruines d'une grande forteresse. Un port se trouvait à côté. Une voie partait de ce point qui, prenant une direction nord-ouest, aboutissait à l'ancienne forteresse d'Eski-Kalé, près du village d'Enissala. De là, elle cô

1) CJL. N° 7522

1) CJL. N° 7611

3) CJL. N° 14445.

4) CJL. N° N° 14446 et 14447.

toyait le bord méridional du lac de Babadagh et la rivière Taitza. On trouve sur cette voie une série de stations romaines de la forme carrée typique. On a trouvé des vestiges de pareilles stations :

a) A l'ouest du village de Kamber, à un kilomètre de distance. Cette station était située au pied du mont de Baalar-baïr, au sud de la chaussée actuelle. Les fondements de la station ont été découverts récemment; on a trouvé des fragments de trois inscriptions latines sur le côté oriental de la station. Celle-ci a une forme presque carrée, 35 sur 37 m.; aux quatre angles se trouvaient de grandes tours rondes.

b) Au-dessus de la rive droite de la Taitza (le vallon Lozovodéré), au nord-ouest du village de Tchinelî (Djinalî) et au-dessus du pied nord-est du mont Golem-Pomsil (Consul). Les fondements de la station qui a l'aspect d'un rectangle, ont presque disparu. A l'ouest de cette station la voie croisait la voie précédente près du village de Veli-yurt.

c) A l'endroit du monastère disparu de Taitza, au nord du village de Tziganka. Les pierres des fondements de la station ont été enlevées. On n'en voit que les trous. La station était plus grande que les précédentes; elle était, paraît-il, carrée, les côtés d'une longueur de 100 m.; aux angles se trouvaient des tours rondes.

De cette dernière station la voie passait, à travers la montagne, dans le vallon de Souvatli (V. Lunca Propilor) jusqu'au village de Gretchi, conduisant aux villes de Troesmis (à l'ouest du village d'Iglitza) et d'Arrubium (ville de Matchin). Les inscriptions la-

tines des environs de Babadagh¹⁾ et de la Taïtza²⁾ proviennent des habitations situées sur cette voie.

3) La voie danubienne contourne le Boudjak de Matchin des deux côtés. Elle conduisait, du côté de l'ouest, de la ville de Troesmis, par Arrubium, à la ville de Dinogetia; la dernière station se trouvait sur un îlot appelé Klissedjik (Bisericuța), qui se trouve entre les bouches du Danube³⁾, au nord-ouest du village de Garvan, au-dessus du versant nord-ouest du Garvanski Nos (Bugecu). Du côté nord-est du Boudjak de Matchin la voie continue de Dinogetia, par Noviodunum (Isacceia) vers Aegisus (Toultcha).

A juger des monnaies trouvées sur les trois voies que nous venons de décrire, celles-ci n'ont pas perdu leur importance même aux temps des Byzantins jusqu'à l'établissement du camp de Nicolitzel; il est même probable qu'elles ont été une des causes pour l'établissement du camp à cet endroit. Il n'y a pas de doute que lorsque le camp fut établi on construisit de nouvelles voies. De ces voies il ne reste pas des traces suffisantes; d'autre part les sections dans les ouvrages de défense ne permettent pas d'établir si ces voies étaient d'origine ancienne ou nouvelle.

Nous pouvons parler avec plus de certitude des portes d'entrée et des voies qui conduisaient dans le retranchement du camp extérieur. Ces portes et voies sont:

1. Sur le mont Parlita. Le profil particulier du retranchement (Tabl. II, fig. 4) que nous trouvons aux

¹⁾ C J L. №№ 13739, 14214 et 14448

²⁾ C J L. №№ 7497 et 6611

³⁾ La Grande Gorge (Gărla Mora) et Lăttimei.

forts d'entrée du camp intérieur, et le nom de Kalé (fort), indique qu'une porte d'entrée se trouvait sur le mont Parlita. Dans la vallée de la Taïtza la voie se séparait de l'ancienne voie et, par la vallée de Parlita et par le ravin de Rotca, remontait vers la porte d'où, par la crête d'Izvor et de Golem-Vrah, elle atteignait les portes du camp intérieur, le retranchement moyen jusqu'au dernier sommet et, enfin, le fort Gourgoï.

2. Une autre porte se trouvait dans le vallon de Ragazului (Parlita), à l'est du moulin de Kovatcheff. Le retranchement est complètement effacé dans le vallon. La voie passe par le vallon de Parlita et de Ragazului jusqu'à l'endroit Pripon, d'où elle remonte par le ravin oriental, sec, au-dessous du Grand Fort, vers la porte nord-est de ce fort.

3. Il est possible qu'une porte ait existé également dans le retranchement, entre les ravins de Kizkului et de Gochato, étant donné qu'on trouve ici, près du retranchement, des pierres et des tuiles éparpillées. On appelle d'autre part cet endroit le „fort“ (Cetate).

4. Sur la crête du partage des eaux, près du sommet Bel. La voie allait de l'ouest, par la crête de Brezul, vers les portes occidentales du camp intérieur, vers le retranchement moyen jusqu'au fort Florilor.

5 Du côté septentrional du camp il y a eu une porte sur le côtage de Badila; c'est par cette porte que passait aussi l'ancienne voie qui, par le ravin de Florilor, conduisait vers le camp intérieur.

Sur le côté nord-est:

6. Une porte se trouvait sur le côtage de Nicolitzel sans qu'on puisse en déterminer la place.

7. Sur la crête du partage des eaux, au-dessus du ravin de Tchaïr. La voie passait par la vallée de la Telitza, puis remontait vers le mont Sarika et, par la crête du partage des eaux, atteignait la porte du camp extérieur et les portes orientales du camp intérieur.

8. Dans le vallon de Poïana Morilor. La voie remontait sur le versant du sommet Tcherbo vers les portes extérieures du camp intérieur.

9. Du côté sud-est du camp on peut parler avec certitude de la porte donnant sur le vallon de Boclugea, par où passait l'ancienne voie pour le village de Badila.

Le nom et les légendes.

La population locale appelle la région „Ghermé“ (c.-à-d. clôture). Les villages russes des environs la désignent du nom de „Zmiovina“¹⁾. L'appellation „Trajana“ est récente, introduite par les Roumains avec tendance politique, comme ils l'ont fait pour tous les retranchements et fortifications de la Dobroudja.

Les légendes concernant le camp sont très rares, parce que la population n'est pas ancienne étant établie là depuis peu de temps. Les Russes ont conservé une légende d'après laquelle ce sont les dragons qui ont construit les forts. Un vieux Roumain nous a dit que les retranchements constituent une voie que l'on prenait pour descendre du petit fort vers la fontaine de Badila afin d'y mener les chevaux à l'abreuvoir.

¹⁾ Près du village de Nicolitzel se trouve une source périodique appelée „du dragon“ (fontăna Zmejuľi).

2.

Le camp de Galatz.

Il n'y a pas de doute que ce camp se trouve en rapport avec celui de Nicolitzel; il occupe entièrement l'angle formé par le cours inférieur du Sereth et du Pruth avec le lac de Bratèche, bord gauche. La ville de Galatz se trouve presque au milieu, entre les embouchures des deux fleuves. Le camp est entouré du côté nord-ouest par un retranchement qui commence à gauche du Sereth (l'antique Hierasus), à 125 km. de son embouchure, près du village de Staro-Serbesci; ce retranchement a la forme d'un arc, long de 27 km. et convexe vers le nord-ouest; il aboutit au bord du lac Bratèche, près du village de Touloutchehti, non loin du Pruth (Pyretus)¹⁾. Le fossé du retranchement se trouve sur le côté extérieur occidental. Il se compose des trois parties caractéristiques des anciens ouvrages de défense bulgares: un remblai haut jusqu'à 3 m. sur une base qui est large de 24 m., une berme de 4.5 m. de large et un fossé d'une profondeur atteignant jusqu'à 2.5 m. et d'une largeur de 14 m. Les autres côtés du camp sont protégés par des obstacles naturels: au sud la rivière de Sereth, au sud-est le Danube, à l'est le Pruth et le lac de Bratèche. On voit qu'ici aussi il y avait un autre camp intérieur, là où se trouve située la ville de Galatz.

1) Archaeol. épigr. Mittheilungen, Wien, IX. 2 p. 216-218. La tranchée est désignée comme „vallum romanum“ sur la carte de Kiepert. (Tabl. IV C J L, vol. III, suppl.) Les retranchements entre Cerna-Voda et Constantza sont marqués sur la carte comme „valla romana“.

Conclusion.

Reste à savoir de quelle époque datent les camps sur le Bas-Danube et dans la plaine d'Aboba, près des voies les plus importantes du Balkan oriental, et quel est le peuple qui les a construits.

La solution de la question du camp d'Aboba facilite considérablement celle des camps près de la ville de Galatz et près du village de Nicolitzel.

Une des questions géographiques qui sont demeurées insolubles jusqu'ici est celle concernant l'île de Puki, où, d'après la géographie arménienne écrite pendant la seconde moitié du VII^e siècle, est allé s'établir Aspar Khuk, fils de Koubraat¹). Ce nom veut désigner sans doute l'île qui porte l'ancien nom grec ἡ Πεύχη, très bien connu des géographes classiques. On rencontre pour la première fois ce nom au III^e siècle avant J.-C., chez Eratostène, qui dit que le Danube s'écoule dans la mer par deux bouches qui contournent des deux côtés l'île triangulaire de Pevki, celle-ci aussi grande que l'île de Rhodes²). Le contemporain d'Eratostène, Rhodius, dit que le Danube contourne l'île triangulaire de Pevki, dont la base est tournée vers la mer et dont le sommet est appuyé sur le fleuve³).

Skymnos de Chio⁴) Pline le second⁵), Pompilius Mela⁶), Papinius Statius⁷) et Dionysos de Chio⁸) sont

¹) Annuaire de l'Université de Sofia, X—XII, p. 50.

²) Fragm. III, B 98 ; Apoll. Rhod. IV v. 310.

³) Apollinius Rhodius, livre IV, 305-311.

⁴) Skymnos : vers 785—790.

⁵) Plinius I. IV. 354.

⁶) Pomp. Mela : L. II. s. VII, 166.

⁷) Pap. Statius : V. II. v. 136—137.

⁸) Dion Perieget : vers 301.

du même avis. Quelques-uns d'entre eux disent que Pevki est la plus grande et la plus importante des îles des bouches du Danube. Martial¹⁾ appelle l'île gète, Valerius Flaccus²⁾ l'appelle sarmate, Strabon écrit que la plus grande île près de l'embouchure du Danube est Pevce, habitée par des Bostornes qui s'appellent des Pencilus³⁾. Ammianus Marcellinus⁴⁾ parle d'une île haute habitée par diverses peuplades. Dans la géographie arménienne il est question du fleuve du Danube qui se divise en six bouches formant un lac et une île appelée Puki.

L'île, telle que la décrivent les écrivains cités, n'existe pas à l'embouchure du Danube et n'a pu jamais y exister. D'autre part, la bouche dont parle le professeur Zlatarsky⁵⁾ est, comme nous l'avons dit plus haut, géographiquement impossible.

Pevki a dû être la presqu'île de la partie nord-est du Danube, l'actuel Beyski Boudjak. Cette presqu'île est baignée du côté du nord par le Danube; la lagune du Danube appelée „l'île Drenov“ l'entoure du côté de l'est; le lac de Razim, le lac de Babadagh, la plaine de Katalui et la rivière Telitza la bornent au sud. Le terrain de la presqu'île est mouvementé; la presqu'île a la forme d'un triangle dont la base se trouve du côté de l'est et le sommet sur le Danube, vers Isaccea; par son étendue elle répond presque tout à fait à l'île de Rhodes (125 milles romains = 184 km.)

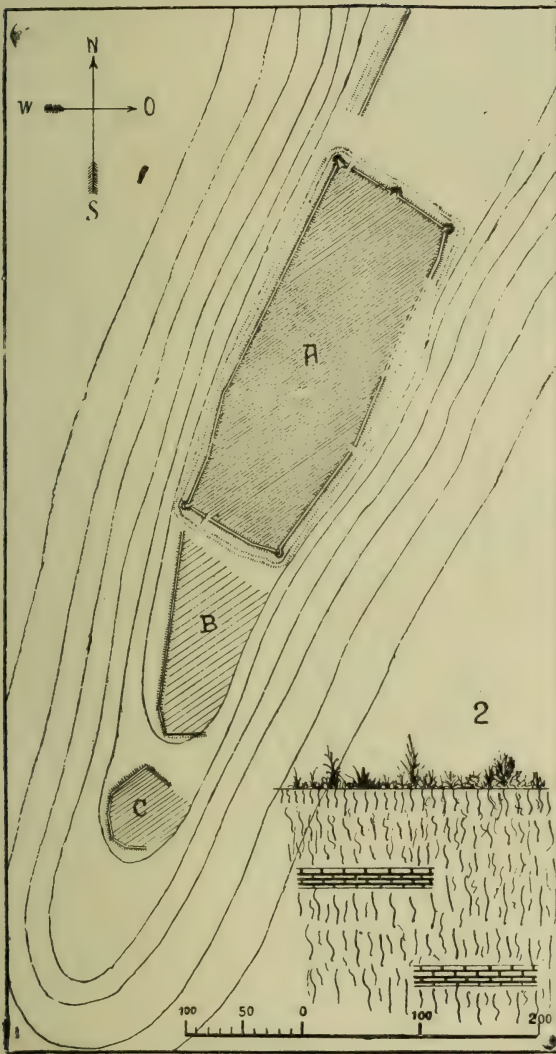
1) Martial : VII, 84. 3.

2) Vall. Flaccus : VII. 217.

3) Strabo : VII. 441.

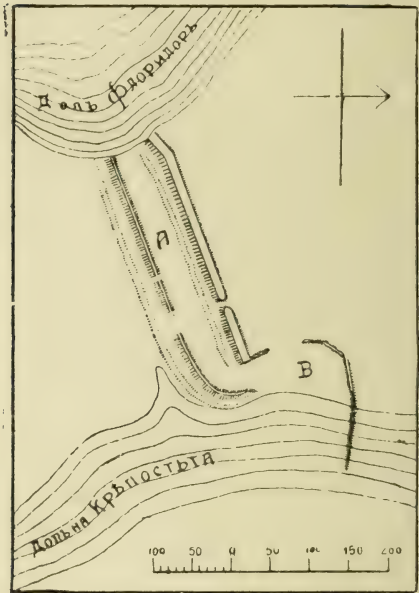
4) Am. Macellinus : XXII. 8. 43.

5) Annuaire de l'Université de Sofia, X—XII, p. 57.

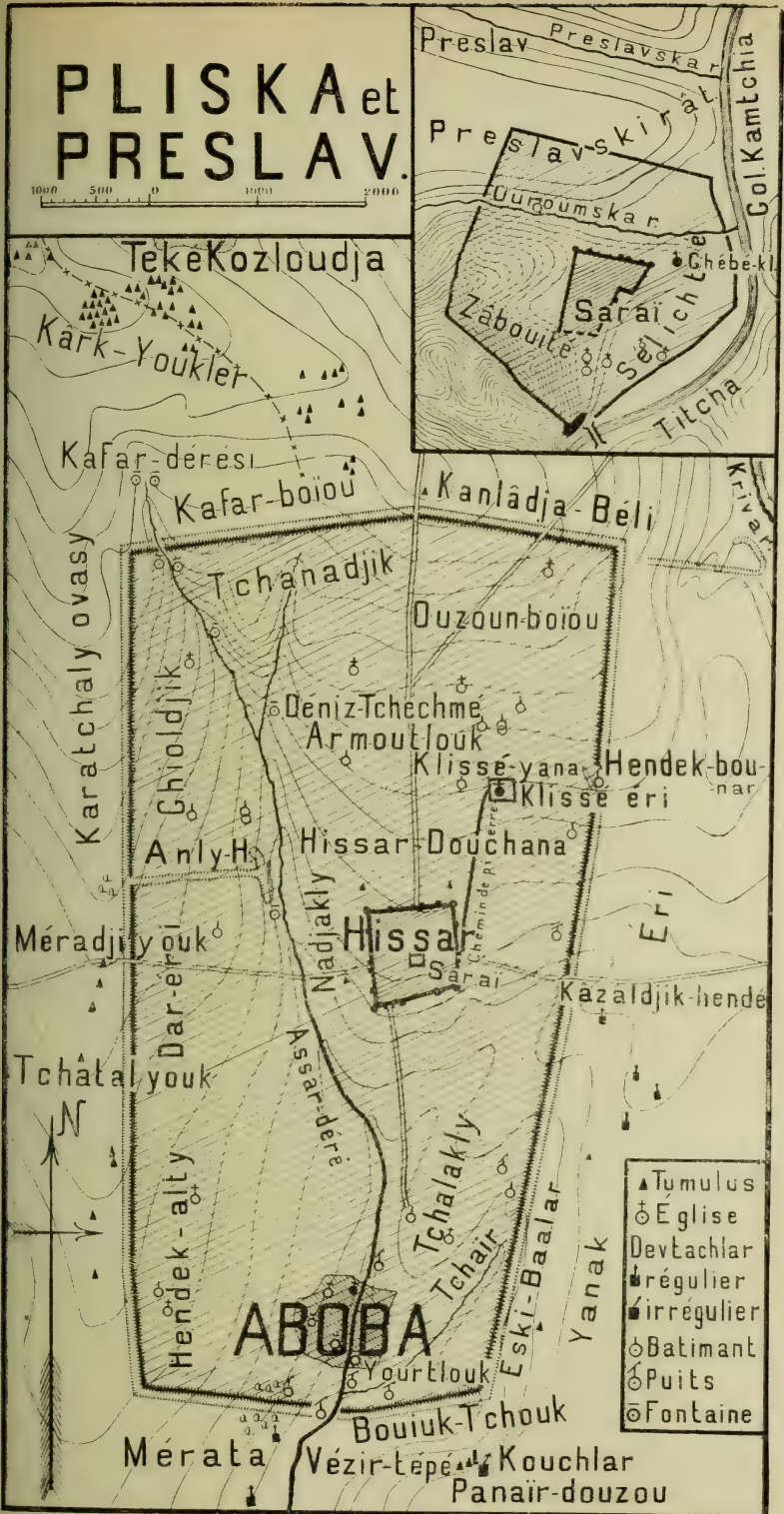


Le grand Fort: 1. Le plan. — Construction du remblai
(p. 125—129).

Skorpiil, Anciens monuments Fig. 2.



Le fort Florilor (p. 129—130).



*
* * *

Il y a quelques années, nous avons émis l'avis que le camp de Nicolitzel est bien le camp d'Asparukh „Ogâl“¹⁾. Cette opinion est entièrement confirmée par les nouvelles recherches que nous avons entreprises cette année sur l'initiative de notre état-major. Nous étendons notre opinion sur l'origine ancienne-bulgare au camp de Galatz aussi, en regrettant de n'avoir eu la possibilité d'étudier ce dernier de la même manière que celui de Nicolitzel.

Notre opinion est appuyée:

- 1° par les renseignements historiques;
- 2° par le plan du camp;
- 3° par les ouvrages de retranchements.

Les descriptions que les chroniqueurs byzantins Théophane et Nicéphore nous donnent du camp d'Asparukh „Ogâl“ se contredisent manifestement; ce fait n'a qu'une explication, c'est que les deux chroniqueurs décrivent deux camps différents.

Théophane dit qu'Asparukh s'est établi entre le Danube et ses affluents de la rive gauche²⁾. Par ces derniers on ne peut entendre que le Sereth et le Pruth, et non pas les bouches du Danube, étant don-

¹⁾ Annuaire p. 55.

²⁾ Aboba Pliska, p. 558. L'opinion que dans le camp de Nicolitzel se trouvait plus tard le „Pereiaslavetz du Danube“, dont parle le chroniqueur russe Nestor ἡ Μικρὰ Πραισθλάβα, (Περισθλάβα) des chroniqueurs byzantins, et la „Berisclavitzza“ du géographe arabe Idrizi, du XI siècle, n'est pas confirmée. C'est dans le village de Prislava, près de Toultscha, qu'il faut chercher cette ville. Le village de Prislava est construit sur les ruines d'une ville du moyen âge. On trouve dans la couche culturelle de la cité des poteries de grès qui sont du même type que celles trouvées dans la couche culturelle d'Aboba-Pliska; on y trouve aussi des monnaies du X—XII siècles. On sait que Pereiaslavetz a existé pendant ces trois siècles.

né que le delta du Danube n'est pas propice à l'établissement de n'importe quelles tribus. La description de Théophane, d'après laquelle devant le camp s'étendait un marécage et que des rivières entouraient le camp des autres côtés, répond point par point à la situation du camp voisin de la ville de Galatz, à savoir: par devant — le lac de Bratèche et la lagune tout autour, des deux autres côtés — le Danube et le Sereth. C'est ici que se trouve une des voies les plus faciles du Bas-Danube vers le Boudjak de Garvan. Cette voie était défendue du temps des Romains déjà par la forteresse de Dinogetia qui se trouvait sur la rive droite du Danube.

Sur la rive gauche, on voit au confluent du Sereth, près du village de Barbochi, les ruines d'une ancienne habitation. L'endroit s'appelle Ghertin[?] (Gherghina). Parmi ces ruines on a trouvé des poteries de grès grecques, portant des figures noires, des statuettes de grès et des antiquités romaines telles que des tuiles de la V^e légion, de la 2^e cohorte de Mathiacos etc. 1).

C'est à ces endroits que les Russes ont traversé le Danube pendant les guerres russo-turques. C'est ici aussi qu'a passé, paraît-il, Asparukh qui a dû construire le second camp retranché sur la rive droite du Danube, près du village de Nicolitzel.

„Ogâl“ 2) paraît être un nom générique des camps retranchés et non pas le nom d'un endroit dé-

1) Arch. épigr. Mitth. IX p. 228: Dr. Weiss, Die Dobrukscha, 52.

2) Annuaire, p. 75. Šafarik donne l'explication suivante: Onclos ou Onglos n'est autre chose que le mot ancien bulgare anglo. D'après le prof. Zlatarsky „Ogâl“ est un mot huno-bulgare qu'il faut rapprocher du mot turco-caucasien d'„ogâl“, qui désigne „cour, claie de clôture, endroit clos“.

terminé; c'est comme le nom actuel de Boudjak (coin, région) que portent divers endroits des deux rives du Danube.

La description de „Ogâl“ par Nicéphore diffère totalement de celle de Théophane. Nicéphore écrit: „Un terrain inaccessible et, de plus, marécageux le protège par devant; par derrière il est défendu, comme au moyen de murailles, par des hauteurs infranchissables“. Cette description répond complètement à la situation du camp de Nicolitzel. Il faut entendre par le mot „par devant“ le côté du camp qui donne sur le Danube et qui est défendu par les hauteurs élevées au-dessus de la plaine d'Isaccea, devant laquelle, près du Danube, s'étend un terrain marécageux avec une série de petits lacs (Kapakli, Ratunda, Saouna, Parkité et le lac de Somovo) et avec le canal de „Somovo“, entre les anciennes villes de Noviodunum (près d'Isaccea) et d'Aegissus (près de Toulcha). Par le mot „par derrière“ il faut entendre les hauteurs infranchissables qui descendent vers la vallée de la Taïtza, de la Parlita et de Staïco.

Les renseignements ultérieurs répondent aussi au camp de Nicolitzel. Les vaisseaux bizantins arrivaient de Constantinople près des bouches du Danube. Les ports de mer voisins étaient alors au nombre de trois, à savoir:

1° Près de la ville d'Istros, renouvelée au temps de l'Empereur Anastase. On a trouvé parmi les ruines de la ville des tuiles portant le sceau † IMP ANASTASIUS. Le port se trouve dans le lac de Malko-Moré (Kutchuk-Dénise, le lac Bleu, Lacul Sinoé) où l'on entrait par le détroit Peretiajka (Periteasca) et par

la bouche Golémo et Malko, près du village de Kara-kharman (Caracicula).

2° Près du grand fort de Dolojman, à l'est du village de Jourilovka, près du large isthme entre le lac de Golovitza et celui de Razim. On y entre de la mer dans le premier lac par le détroit de Portitza. Des deux côtés du large détroit se trouvaient les forts du cap de Dolojman et de Klissedjik (Bisericutza).

3° Près du fort d'Enissala (Eski-Kalé). Le port se trouvait ou bien près de l'île de Gradichté, dans le lac de Razim, ou bien dans le lac de Babadagh.

Comme nous avons vu plus haut, des voies conduisaient de ces ports vers le camp. Du camp de Nicolitzel, aussi bien que des sommets voisins et surtout du sommet de Pomsil, on pouvait bien observer ce qui se passait dans le camp des byzantins et dans leur flotte.

2. Le plan du camp est une seconde preuve plausible de l'origine bulgare du camp de Nicolitzel. L'examen des plans des anciennes villes bulgares d'avant l'arrivée des Bulgares dans la péninsule bulgare et des villes d'après l'occupation de la plus grande partie de la péninsule, nous permet de constater l'uniformité du plan et de la construction de ces camps-cités.

Les cités de Bolgare¹⁾ en Russie, d'Aboba-Pliska²⁾,

¹⁾ Les ruines de cette ville se trouvent près du village de Bolgari (Ouspenskoé), dans le gouvernement de Kazan, près du confluent des rivières de Kama et de Volga. Bolgare fut la capitale du royaume de Volga-Kama; elle était entourée d'un retranchement qui avait un contour de 7 km. Du côté méridional du retranchement se trouvent les ruines d'une petite ville. (Dictionnaire Encyclopédique, Pétrograde 1891, p. 284, IV).

²⁾ Aboba-Pliska. Atlas, Tabl. I.

de Preslav-Toutza¹⁾, de même que les petits forts-frontières Debelt (près de Bourgas²⁾ et Markalaï (près de Karnobat³⁾), sont construits d'après le même plan ancien bulgare, typique, on peut dire. Léon Diaconus⁴⁾ qui a accompagné l'empereur Basile à Preslav, dit que la cité comprenait un camp intérieur et un camp extérieur.

C'est d'après le même plan qu'est construit aussi le camp de Nicolitzel.

Nous constatons trois époques différentes dans la construction des camps retranchés.

Pendant la première époque, ce sont les ouvrages de défense extérieurs et intérieurs qui furent construits⁵⁾. Le camp de Nicolitzel est le représentant de cette époque⁶⁾. Pendant la seconde époque, le fort extérieur consiste en retranchements en terre et l'intérieur est en pierre. Le camp d'Aboba est le représentant de cette époque. Nous supposons que le camp d'Aboba était tout d'abord construit de la même manière que celui de Nicolitzel. Il est possible que le retranchement, qui se trouve à 200 m. au nord du fort en pierre d'Aboba⁷⁾, soit un reste des premiers ouvrages de défense en terre de l'intérieur. La modification du

1) Communications de la Société bulgare d'Archéologie. Sofia, IV, 130 fig. 93 et 135, fig. 95.

2) Sbornik du Min. de l'Instr. publ. Sofia, IV p. 135.

3) Aboba-Pliska. Atlas, Tabl. CXIII fig. 5.

4) Léo Diaconus 154-188.

5) Nous avons appelé cette époque l'époque d'Asparukh (Communications de la Société d'Archéologie, Varna, III, p. 141, remarque 2).

6) Tabl. I.

7) Fig. 3.

fort intérieur a dû être introduite après l'incendie de l'ancien fort, appelé le „Palais de Kroum“, par Nicéphore.

Pendant la troisième époque, les deux forts sont en pierre, ce qui fait réduire considérablement l'étendue du fort extérieur¹⁾.

Preslav est le représentant de cette époque²⁾.

Les camps retranchés extérieurs servaient d'habitation constante à la population; ils avaient pour but de défendre la population des environs dans le cas d'attaque en lui offrant un endroit de refuge (refugium). Cela résulte des communications de Théophane et de Nicéphore sur „Ogâl“ : les Bulgares, voyant débarquer sur la côte la grande armée byzantine, s'enfuirent dans leur fort³⁾, et c'est pour cela qu'il ne peut être question de la petite horde d'Asparukh qui a occupé l'île de Puki. Le camp ne servait que pour la défense en cas de danger.

3. Une troisième preuve de l'origine bulgare des camps de Nicolitzel et de Galatz nous est fournie par leur construction. Le retranchement du camp d'Aboba, sur l'origine bulgare duquel il n'existe plus aucun doute, consiste en trois parties, à savoir :

- 1° Un remblai du côté intérieur du camp;
- 2° Un fossé du côté extérieur;
- 3° Une berme entre le remblai et le fossé.

Cette dernière partie est plus particulièrement caractéristique des retranchements anciens bulgares (Tabl. II).

¹⁾ Fig. 3. Voir la comparaison des plans dans les Communications de la Société bulgare d'Archéologie. Sofia, IV, figure 95, page 135.

²⁾ Fig. 4.

³⁾ Annuaire p. 99.

Nous voyons ces trois parties exister dans les ouvrages de défense du camp de Nicolitzel (Tabl. II) et du camp de Galatz (Tabl. II).

4. Une dernière preuve de l'origine bulgare du camp de Nicolitzel nous est fournie aussi par les résultats, quoique insignifiants, des sondages dont nous avons parlé plus haut.

En quittant l'„ancienne grande Bulgarie“, qui se trouvait sur les rives du Don et du Kouban, dans les régions de l'Azov, Asparukh a traversé le Dnièpre et le Dniestre, descendant vers le Danube¹⁾.

La traversée du Danube par Asparukh n'a pas

¹⁾ Si nous prenons en considération qu'Asparukh a quitté les régions de l'Azov en 644 et si la traversée du Danube n'a eu lieu qu'après 660, Asparukh a dû rester plus de quinze ans au bord du Danube. Il a passé ce temps entre le Dniestre, le Danube et le Dnièpre, c'est-à-dire dans la Bessarabie actuelle. Il semble qu'il s'est retranché ici pour se défendre contre les attaques des Khazares qui le poursuivaient. Le Khagan des Khazares Joseph dit: „Lorsque les Bulgares eurent quitté leur terre, les Khazares se mirent à leur poursuite et les refoulèrent vers le Danube (Annuaire de l'Université de Sofia, p. 24)“. Nous supposons qu'Asparukh a construit pour sa défense un camp retranché et qu'il a tracé une frontière. Il faut croire que le camp se trouvait dans la partie la plus méridionale de la Bessarabie; il est borné par le Danube, le Pruth, le lac Sissik (Koundouk) et par un retranchement qui s'étend [de „Vadului Jussac“ (sur le Pruth), jusqu'au bord du lac Sissik. La ville de Bolgrade est comprise dans le camp. Le retranchement possède la berme typique (Arch. epigr. Mitth., Wien, IX, 218). Le retranchement part du village de Léovo, sur le Pruth, et va jusqu'au confluent de la Botna et du Dniestre, au sud de Bender. Le retranchement possède un fossé du côté du nord. Vers son extrémité orientale il se ramifie formant une fourche (d'après la carte „la Dacie Romaine“, Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie, Tocilescu, 1900). Une ramification pareille est fréquente dans les tranchées-frontières anciennes bulgares (voir la tranchée de Haïreddine dans la Bulgarie occidentale. Aboba—Pliska, p. 531 etc.) Il résulte de ce qui précède que l'étude approfondie des retranchements de la Bessarabie est d'un grand intérêt pour l'histoire bulgare.

dû avoir lieu avant l'année 660, ni plus tard que 668¹⁾); par conséquent il faut placer la construction des camps entre ces deux dates. Après 678 les Bulgares quittèrent les camps qui leur étaient devenus inutiles et se dirigèrent vers le sud pour atteindre la région de Varna. Ils décidèrent de s'établir ici, ayant trouvé un terrain approprié, à l'abri de tout danger. Ce territoire était borné à l'arrière par le Danube, par devant et des côtés par des hauteurs et par la mer Noire. Sur ce territoire, dans la plaine étendue de Choumen, Asparukh fonda le nouveau camp retranché de Pliska, près du village d'Aboba, non loin de la gare actuelle de Kaspitchan. De ce camp il dominait tout le pays compris entre le Danube et le Balkan.

Ce qui précède indique clairement que le camp de Nicolitzel n'a existé que peu de temps; ce camp a servi à Asparukh pour dominer la Dobroudja du nord jusqu'à la tranchée frontière entre le village de Kokerleni et la ville de Constantza. Il constitue le début de la glorieuse histoire des Bulgares dans la péninsule Balkanique.

¹⁾ Annuaire p. 102.

Le caractère ethnique de la Dobroudja

Par le professeur **St. Romansky.**

L'extrémité nord-est de la Bulgarie que l'on désigne du nom de Dobroudja est, entre tous les coins de l'Europe, celui qui présente la plus grande variété sur une petite superficie. Cette terre bulgare, qui dans les frontières roumaines d'avant 1913 a une étendue totale de 15396 km. carrés et qui s'avance au nord, entre la boucle lointaine du Danube et la mer Noire, sous la forme d'une presqu'île deux fois plus longue que large, comprend un steppe déboisé et privé d'eau, une région montagneuse couverte de bois et de nombreux lacs et terrains marécageux. Le steppe, dont la plaine de Dobritch et celle de Medjidié constituent les centres les plus importants, est au fond un plateau mouvementé couvert d'une riche végétation et s'élevant entre le Danube et la mer Noire ; il est parsemé d'entailles longues et profondes qui constituent, vers le Danube et près de la mer, des fonds de lacs et lagunes. Les villages se tapissent au fond des vallons du steppe ou sur leurs pentes, là où l'on trouve des puits et quelquefois des sources d'eau coulante. Au nord de la plaine comprise entre Cerna-Voda et Constantza, que l'on désigne du nom de Karassou, et où l'eau stagnante du Danube

pénètre loin dans la terre, le steppe cède graduellement la place à une région plus mouvementée, parsemée de chaînes de montagnes et de monts détachés qui couvrent presque toute la partie septentrionale de la Dobroudja. De grands et beaux villages sont situés dans les vallées charmantes où l'eau de source est abondante. Une partie de cette région montagneuse, celle des environs de Babadagh et d'Isaccea, est couverte d'épaisses forêts; l'autre, autour de Matchin, comprend une série de massifs de granit, nus, sans bois et sans verdure. Enfin la partie nord-est de la Dobroudja est couverte de lacs et lagunes, séparés entre eux ou séparés de la mer par des bandes de terre alluviale plus ou moins étroites, et joints au nord au delta du Danube; celui-ci a l'aspect d'un champ de roseaux infini, jaune au printemps, vert l'été, sillonné d'un grand nombre de canaux, mais qui au fond recèle de grandes étendues de terre ferme propre surtout au pâturage. On y voit éparpillés un grand nombre de hameaux et de cabanes de pêcheurs.

Cette variété dans la nature du sol dobroudjain offre d'excellentes conditions pour l'existence de professions diverses: l'agriculture et la culture de la vigne prospèrent dans la région des steppes et dans les vallons des montagnes, l'élevage du bétail — dans la région des steppes et dans le delta du Danube, la pêche — dans les lacs et lagunes près du Danube et de la mer, la production du bois — dans les forêts vierges de Babadagh et d'Isaccea, l'apiculture — dans la région boisée au sud d'Isaccea où fleurit le tilleul, la taille de la pierre — dans les montagnes de granit de Matchin etc. etc. Grâce à cela, un grand nombre de nationalités, aussi différentes

que la nature de la Dobroudja, ont trouvé ici des conditions d'existence qui répondent à leurs capacités naturelles. On y voit donc des Bulgares, des Roumains, des Turcs, des Tatares, des Russes, des Allemands, des Grecs et même des Italiens.

Du reste, la variété des nationalités, qui est remarquable dans la Dobroudja, est aussi un trait caractéristique des régions voisines de la Bulgarie du nord; dont elle fait partie intégrante également à ce point de vue. On trouve des Turcs et des Tatares non seulement dans la Dobroudja, mais aussi dans le pays bulgare d'à côté. Des Roumains ont traversé le Danube pendant ces deux derniers siècles pour s'établir non seulement dans la Dobroudja, mais aussi dans d'autres endroits de la Bulgarie du nord et dans la Serbie orientale, à savoir : dans les arrondissements de Nicopol, de Rahovo et surtout de Vidin, ainsi que dans la région comprise entre le Timok et la Morava, où aujourd'hui encore ils sont plus nombreux que dans la Dobroudja. Les Gagaouzes, qui semblent être un élément national spécifique de la Dobroudja, sont au fond plus répandus dans la région de la Dobroudja méridionale et dans les arrondissements bulgares voisins de Provadia, Varna et Choumen; on rencontre même dans la région d'Andrinople et en Macédoine de ces éléments qui parlent le turc chez eux, mais qui sont des chrétiens. On trouve des Grecs principalement dans les villes, sur tout le littoral de la mer Noire, dans la Bulgarie du nord et plus encore dans la Bulgarie du sud. En fait d'élément national particulier dans la structure nationale de la Dobroudja il ne reste donc que les Russes; et plus particulièrement les sectaires grands-russiens.

et les Cosaques de l'Ukraine, ainsi que les Allemands. Mais la présence des Russes est facile à expliquer par le voisinage de la Russie.

I.

Il n'y a pas de doute que jusqu'à la fin du moyen âge les Bulgares constituaient l'unique population de la Dobroudja, si nous exceptons les Grecs qui, alors comme aujourd'hui, se trouvaient dans les villes maritimes, ainsi que le nombre insignifiant de Petchénèques et Koumans restés du temps de leur invasion en Bulgarie. Nous possédons là-dessus des documents historiques. Les Bulgares figurent comme population indigène de la Dobroudja dans le traité de commerce que l'on connaît, signé le 24 mai 1387 entre les représentants d'Yvanco, fils de Dobrotitza, alors chef de cette région bulgare, et les Génois. Il est vrai que les Grecs sont cités les premiers („Grecs, Bulgares ou autres“), toutefois ce n'est pas à cause de leur nombre, mais parce qu'ils formaient la population du littoral, la classe commerçante par excellence, avec laquelle les Génois entretenaient des rapports de commerce constants. Toutefois, les événements historiques qui suivirent, à savoir la conquête de la Bulgarie par les Turcs et les luttes qui eurent ensuite lieu dans les régions nord-est du pays, eurent des conséquences funestes sur le sort de l'élément bulgare.

La population y devint d'abord beaucoup plus rare; cinquante ans après l'occupation de la région, celle-ci ressemblait à un „désert“, comme s'exprime André del Palaggio, un des témoins de la bataille de Varna (1444).

Nous possédons des données historiques qu'à l'époque de cette bataille un grand nombre de familles bulgares émigrèrent de Bulgarie et, traversant le Danube, allèrent s'établir en Valachie. Ces témoignages proviennent du milieu du XV siècle, du XVI aussi bien que du XVII siècles, comme on peut le voir dans notre étude intitulée: Carte ethnographique de la nouvelle Dobroudja roumaine, extrait de la Revue de l'Académie des Sciences Bulgare, Sofia, XI, 1915, p. 8-9. Il est certain que cette émigration au delà du Danube, en Valachie, a commencé dès le début de la conquête turque en Bulgarie et qu'elle comprenait avant tout la population du coin le plus éloigné, celui du nord-est, la Dobroudja, celle-ci étant le plus exposée aux ravages de la guerre parce qu'elle se trouvait le plus près de la frontière. L'émigration a continué sans attirer l'attention de l'histoire pendant les siècles suivants également. On peut juger de son caractère par les plus récentes émigrations de ce genre, celles du temps des Kyrdjalis et des guerres russo-turques de la fin du XVIII siècle et du commencement du XIX siècle. C'est d'autant plus facile à s'en convaincre, que les descendants de ces émigrés vivent encore, gardant leur langue, leurs coutumes et souvent leurs costumes nationaux et cela non seulement dans certains villages et villes, mais dans plusieurs groupes de villages situés dans la plaine danubienne de la Valachie, entre Calafat et Braïla. Mais l'absence de vestiges d'émigrés plus anciens ne doit pas nous faire croire qu'il n'y en a pas eu. Ainsi, si nous ne trouvons pas de vestiges des émigrations signalées dans l'histoire et qui se rapportent au milieu du XV siècle, aussi bien qu'au commence-

ment et à la fin du XVI, cela est dû au fait que les anciennes émigrations eurent lieu à une époque où la population bulgare établie au-delà du Danube, qui avait imposé sa langue vivante à l'administration et à la littérature des voïvodats roumains récemment formés, la Valachie et la Moldavie, n'était pas encore roumanisée. Le procès de roumanisation de cette population bulgare indigène, achevé presque en même temps que la langue bulgare disparaissait de l'église et des chancelleries de l'Etat, au XVII siècle, s'est étendu également sur les émigrés de la rive droite du Danube, si nombreux qu'ils eussent été. C'est la raison pour laquelle on ne trouve pas aujourd'hui parmi les colons bulgares de la Valachie des descendants des anciens émigrés bulgares de la Dobroudja.

Les Bulgares des régions du nord-est émigraient dans ces temps difficiles non seulement vers le nord, mais aussi au sud, en traversant le Balkan. Quoique nous n'en possédions aucun témoignage historique, cette émigration ne peut faire aucun doute depuis qu'on a étudié la population de la Thrace orientale au point de vue ethnographique et linguistique (voir Dr. L. Miletitch, *l'Ancienne population bulgare de la Bulgarie du nord-est*, Sofia 1902, p. 29 et suivantes). On trouve à partir du versant méridional du Balkan oriental, dans les régions de Karnobat, Aïtos, Bourgas et jusqu'à la montagne de Strandja, de grands groupes de villages dont la population, entourée comme dans une île par la population locale, parle le dialecte que parlait autrefois l'ancienne population de la Bulgarie du nord-est et qui s'est conservé encore à Choumen, Razgrade et Silistra. Ces villages ont gardé dans leurs vête-

ments aussi et dans leurs coutumes des éléments qui indiquent leur provenance du nord-est. Les villages environnants appellent cette population des „Zagortzi“ parce qu'elle est venue d'au-delà du Balkan, du pays du nord qu'elle appelle le „Zagorié“. On sait que jusqu'au XV siècle, le pays bulgare se trouvant au nord du Balkan était désigné de ce nom par les Byzantins et par les Italiens. Au commencement du XIV et au milieu du XV siècles, des Italiens désignent Varna comme étant le principal port d'exportation du blé de la „Bolgaria“ ou „Zagora“. Naturellement, la Dobroudja actuelle faisait partie de cette „Zagora“, comme le dit aussi expressément un document vénitien du 15 Février 1385 où il est question des „parties de la Zagora soumises à Dobrotitza“ (ad partes del Zagora subditas Dobrodice); ce document a été publié par N. Jorga, Venetia in Marea Neagra, I. Dobrotici, Anal. Acad. Rom., série II, t. XXXVI, 1914, p. 1068). Dans ces conditions, le doute ne peut exister que ces „Zagortzi“, venus s'établir au sud du Balkan, dans la plaine méridionale de la Thrace, pendant ces temps difficiles pour les Bulgares du nord-est, provenaient non seulement du versant septentrional du Balkan oriental, mais aussi des plaines de la Dobroudja, cette émigration étant la conséquence de la colonisation turque et de la conversion forcée à l'islamisme de la population chrétienne, un régime qui a été appliqué avant tout à la Dobroudja.

L'établissement dans la Dobroudja de Turcs et de Tatares et, simultanément avec cela, la conversion forcée de la population locale à l'islamisme ont dû être achevés au commencement du XVII siècle, époque à

partir de laquelle les voyageurs qui ont parcouru la Dobroudja ne citent que des noms de villes et de localités portant des noms turcs. Cela appert non seulement du journal de voyage du Turc Evlia Tchélébi, qui accompagna, en 1651 et 1652, son oncle Mélek Ahmed Pacha dans son voyage en Dobroudja, mais aussi des descriptions de voyage d'étrangers qui, se rendant à Constantinople ou de retour de cette ville, ont passé par la Dobroudja. Tels sont par exemple le négociant italien Tommaso Alberti qui, en 1612, est parti de Constantinople pour la Pologne et l'Ambassadeur du roi de Pologne, le Palatin de Kulm qui, en 1677, a traversé la Dobroudja en se rendant à Constantinople. Du reste, déjà à la fin du XVI siècle, d'après Paul Georgić, de Dobrovnik, l'intérieur de la Dobroudja était peuplé aussi de Turcs, mais le littoral avait une population chrétienne (voir M. Drinov, Eclaircissement historique sur la statistique des nationalités dans la partie orientale de la Principauté bulgare. Revue Périodique VII, Sofia 1884, p. 17 et suiv.). Nous avons un tableau exact des changements ethniques opérés de cette manière également par les noms actuels des localités qui, aujourd'hui encore, ont conservé leur caractère presque exclusivement turc. Toutefois, à côté de ce grand nombre de noms turcs dont l'expansion est due dans une grande mesure à l'intervention de l'autorité officielle turque, nous trouvons encore conservés un assez grand nombre de noms de localités bulgares.

Sans tenir compte de la Dobroudja du sud, où existent, comme par exemple dans les environs de Silistra, d'anciens villages bulgares qui ont conservé leurs noms bulgares (Vetren, Srebârna, Popina, Gar-

van, Riahovo, Bélitza etc. etc.), si nous traversons la frontière de la Dobroudja du nord nous y rencontrons, vers Medjidié ou le long du Danube, vers Matchin, de même que dans les environs de Toultscha et de Babadagh, toute une série de villages et de localités portant des noms bulgares. Nous avons ainsi, pour n'en citer que les plus typiques, les noms de Gârlitza, village situé sur le lac du même nom, Galitza, sur le bord oriental de ce lac, puis, plus loin, Lipnitza, et, au sud, Garvan (Dolni et Gorni) et non pas Carvanul (Mare et Mic), comme écrivent les Roumains. Un autre village, celui-ci situé à l'ouest de Silistra, vers Toutrakan, porte le même nom de Garvan; nous trouvons ce nom de village également dans la Dobroudja septentrionale, au nord de Matchin, sur la rive droite du Danube, en face de Réni. Les villages de Gorni-Dobromir et de Dolni-Dobromir, sur la frontière entre la Dobroudja du nord et celle du sud, étaient peuplés exclusivement de Turcs jusqu'à 1828, mais ils avaient conservé leurs noms bulgares. Un village tatar près de Medjidié porte le nom bulgare de Pechtéra. Le nom même de l'actuelle bourgade de Cerna-Voda est bulgare; il est dû à la lagune, à la bouche de laquelle se trouve la bourgade et qui porte le nom turc de Karassou, une traduction littérale du nom de Cerna-Voda (l'eau noire). Un village bulgare des environs de Matchin porte également l'ancien nom de Tcherná, qui se trouve en corrélation avec le nom de Tcherná-gheul que porte la lagune dans laquelle s'écoule la rivière qui passe par ce village. Le nom de la ville de Hirsovo est une forme

bulgarisée du nom de la ville antique de Karsium, qui se trouvait sur le même emplacement.

Sur la rive du Danube, au sud de Matchin, se trouve aujourd'hui un petit village roumain qui s'appelle Iglitza et qui a été au XVII^e siècle une petite ville peuplée de Bulgares chrétiens, ce dont nous possédons des témoignages historiques. Au nord de Matchin, sur la rive marécageuse du Danube, en face de Galatz et non loin du village d'Azacly, se trouvait il n'y a pas longtemps, le village de Zotoka qui, en 1850, avait une population moitié bulgare, moitié roumaine; ce village est mentionné déjà par Paul Georgié qui l'appelle Zatuchio. Le nom du village actuel de Télitza, au sud d'Isacce, est connu depuis le X^e siècle comme étant le nom d'un fort, celui de Τελιούτζα (cité par Constantin Porphyrogénète). Dans la même région nous trouvons les noms de villages: Taïtza, Trysténik, Kaména (c'est un village des environs de Babadagh; mais le village de Carcaly, au sud de Matchin, est désigné aussi sous ce nom par sa population grand'russienne), Preslav (Prislava) etc. etc. Nous y trouvons aussi des noms bulgares de monts et hauteurs, tels que Pricopan (dans la montagne de Matchin), Orliga (au nord de Matchin), Lozova (au nord du village d'Orta-keuy), Trânkovitza (entre les villages d'Ostrovo et d'Almaly, dans le district d'Ostrovo).

Tous ces noms bulgares, que l'on rencontre dans toute la Dobroudja, témoignent de l'ancien caractère ethnique de ce pays et montrent en même temps que l'élément bulgare n'a pu y être complètement ex-

tirpé malgré tous les événements funestes à son sort. Malheureusement, ceux des voyageurs qui ont traversé la Dobroudja dans ces temps-là, et qui sont très peu nombreux, ne nous donnent presque pas de renseignements sur la population des localités qu'ils ont parcourues et encore moins sur la nationalité de cette population. Aussi, le peu de renseignements qu'ils donnent sur les habitants chrétiens et plus particulièrement sur les Bulgares qu'ils mentionnent n'en sont que plus précieux. Evlia Tchélébi, par exemple, parle, en 1652, d'une ville chrétienne qui n'existe pas aujourd'hui et qui se trouvait à cette époque entre Babadagh et Karassou (Medjidié) et, d'une façon plus précise, entre les villages d'Inan-Tchesché et de Karamourad; cette ville qui s'appelait „Astrabad“ comptait, dit-il, „mille cinq cents belles maisons, couvertes de tuiles et de planches fines et un grand nombre d'églises; les musulmans y sont peu nombreux“. L'évêque catholique Philippe Stanislavov dit, dans sa comptabilité pour 1659, que la ville de Babadagh comptait 1700 maisons turques indépendamment desquelles elle comprenait 300 maisons, soit 2000 habitants, bulgares, grecs et valaques (Bulgarorum, Graecorum, Valachorum schismaticorum domus sunt 300 circiter, animae 2000 circiter). Nous lisons aussi dans le journal de l'ambassadeur de Pologne, le Palatin de Kulm (1677), que les habitants de la ville d'Isacce („Sacsij“), qui „est dans la Bulgarie“, sont pour la plupart des „Grecques, Arméniens, Bulgariens, Juifs et Turcs“ (voir N. Jorga, Actes et Fragments, I, Bucarest 1895, p. 93). Les Grecs et les Arméniens sont cités en premier lieu non pas, certes, parce qu'ils étaient les plus nombreux,

mais parce que, formant la classe commerçante de la ville, ils habitaient les rues centrales et attiraient le plus l'attention des voyageurs. Un autre voyageur de la seconde moitié du même siècle, le patriarche d'Antioche Macarius, cite une „petite ville“ du Danube, habitée par des „chrétiens bulgares“, appelée Iglitza (le village actuel d'Iglitza, au sud d'Isaccea). Le patriarche écrit qu'il y a vu des croix le long des routes et dans les cimetières, des églises dans la ville, et beaucoup de porcs dans les rues. Il dit qu'il en était de même de la ville de „Majina“ (Matchin), qui avait „420 maisons chrétiennes bulgares“.

Toutefois, les renseignements les plus autorisés sont ceux que nous puisons dans le journal d'un Croate de Dalmatie, l'abbé Boscovich (*Giornale di un viaggio da Constantinopoli in Polonia dell' abate Ruggiero Giuseppe Boscovich, Bassano 1784*). Ce voyageur est parti de Constantinople, au printemps de 1762, en même temps que l'ambassadeur d'Angleterre, se rendant par voie de la Dobroudja en Pologne. De tous les voyageurs dans cette région, c'est le seul qui note régulièrement la nationalité des habitants des localités qu'il a traversées; de plus, étant Croate, il était en état de faire nettement, par la langue, la différence entre la population bulgare du pays et les autres habitants. Au nord de la ville de Karassou (aujourd'hui Medjidié), Boscovich, qui suivait de plus ou moins près la rive droite du Danube, a traversé le village de „Baltagi-kioï“, qui porte aujourd'hui le nom roumanisé de Bălăgești; ce village était constitué de deux parties (gruppi di case), éloignées l'une de l'autre d'un

quart de mille, l'une peuplée de Turcs, l'autre de Bulgares (in una di quelle due parti abitano i Turchi, e nell'altra i Cristiani Bulgari). „Dajakioï“, qui porte aujourd'hui le nom roumanisé de Dăieni, était, d'après le voyageur, un très grand village de 300 maisons, turques et bulgares (un villaggio ben grande di 300 case tra Turche e Bulgare). Puis le village de „Taschburnù“, à deux heures de distance de Dajakioï, situé non loin du Danube près du village d'Ostrov, où l'on trouve aujourd'hui encore des vestiges de ruines, comprenait 50 maisons turques et bulgares (villaggio di 50 case tra Turche e Bulgare). De pareils restes de la population bulgare de la Dobroudja se trouvaient alors sans doute dans les villages de l'intérieur du pays également, dans lesquels, selon toute probabilité, les Bulgares étaient mélangés à l'élément turc. C'est ce qu'il faut conclure, du reste, du témoignage aussi du voyageur de la première moitié du même siècle, d'Antirmony (1737-1738), qui, en parlant de la région de Toulcha dit que „les Bulgares suivent le rit grec et habitent pour la plupart dans les villages; les villes en général sont habitées par les Turcs“ (Jean Bell d'Antirmony, Voyage depuis St.-Pétersbourg en Russie dans diverses contrées de l'Asie, III, Paris 1766).

Cette cohabitation des restes de l'ancienne population bulgare de la Dobroudja avec l'élément dominant turc prit fin lorsque commencèrent les guerres russo-turques de la seconde moitié du XVIII^e siècle, chacune de celles-ci devenant la cause d'un déplacement

radical de la population de cette province que les opérations militaires atteignaient en premier lieu et par où passaient les armées des deux parties belligérantes. Les restes de l'élément bulgare étaient soumis à de nouvelles épreuves surtout lorsque, après la fin de chaque guerre, ils devaient retomber sous l'autorité turque.

Ces guerres atteignaient, toutefois, les autres provinces aussi de la Bulgarie orientale, celles au nord et au sud du Balkan, causant de grands déplacements de la population bulgare de la Bulgarie de l'est et surtout du sud-est, vers le nord. Les guerres qui y ont joué le plus grand rôle sont celles de 1806-1812 et de 1828-1829, à la suite desquelles de grandes masses bulgares, des villes et des villages, fuyant la vengeance turque, quittaient leurs foyers pour chercher des endroits où elles pouvaient vivre tranquillement et en sécurité. En outre, l'émigration lors de la première de ces guerres était la suite de la fuite en masse des Bulgares à l'époque des Kyrdjalis. C'est la Russie du sud qui, lors de ces émigrations, attirait tout particulièrement les fugitifs. Cependant tous ne purent y arriver; un grand nombre de ceux qui suivaient les armées russes en retraite — de bon gré ou forcés — restèrent dans la Dobroudja; une autre partie, n'ayant pu s'habituer au sol et au climat de la Russie, quitta ce pays et, rentrant en Bulgarie, s'établit dans la Dobroudja. De cette manière ces guerres qui, d'une part, devinrent la cause de la raréfaction de l'élément turc établi en masse compacte dans la Dobroudja, y amenèrent, d'autre part, un nouvel élément bulgare, nombreux, vigoureux et d'une

puissante vitalité, un élément qui a rapidement donné son empreinte à la culture matérielle et morale de toute la région. Cet élément provenait, dans sa grande majorité, des régions de la Thrace orientale peuplées de „Zagortzi“.

Ainsi, une grande partie de la population des terres bulgares du nord-est qui, il y a quelques centaines d'années, avait été obligée de passer en deçà du Balkan, retourna dans son pays d'origine, dans le pays de ses ancêtres, et s'y répandit, en même temps que d'autres émigrés de la Thrace et des deux versants du Balkan, jusqu'aux bouches du Danube.

Il faut remarquer ici que des restes de l'ancienne population bulgare se trouvaient tout de même dans la Dobroudja, notamment dans la région de Silistra, où l'ancienne couche se distingue nettement des Bulgares nouvellement établis, par son dialecte et par son costume, ainsi que par les coutumes, qui répondent à ceux de la vieille population de Choumen et de Razgrade. Cette population de vieille souche est appelée par ses voisins du nom de „Grébentzi“, grâce à une particularité dans son costume : les jeunes femmes en portaient jusqu'à ces derniers temps, sur la coiffure, un ornement en asphalte ayant la forme d'une crête de coq („grében“ en bulgare). On désigne également cette ancienne population bulgare du nom de „Eliitzi“ qui veut dire des indigènes. On en trouve dans une série de villages sur la rive droite du Danube, dans les environs de Silistra et de Toutrakan, à savoir :

à Popina, Vetren, Srébârna, Aïdémir, Kalipetrovo, Malka-Kaïnardja, Garvan, Hodjakeuy, Kady-keuy, Spantchovo, Sarsânlar, Staro-sélo (Star-smil), Bélitza, Dénizler, Brechlen, Almaly (l'avant dernier de ces villages est situé en dehors de la nouvelle frontière dobroudjaine et le dernier — dans les limites de la Dobroudja du nord). Toutefois, il y a cent ans, les villages ayant une ancienne population bulgare étaient bien plus nombreux qu'aujourd'hui. En étudiant l'histoire des colonies bulgares au delà du Danube, en Valachie, nous avons pu établir, par des renseignements puisés dans la population aussi bien qu'au moyen de recherches faites dans les archives, que les habitants des deux grands villages bulgares Ciacu et Ciocănești, près de Calarachi, ainsi que ceux de bien d'autres villages dans le département de Bucarest et le long du Danube jusqu'à Olténitza, proviennent non pas uniquement des villages des „Grébentzi“ déjà cités, mais aussi d'autres villages, où l'ancienne population bulgare n'a pu se maintenir. Des „Grébentzi“ ont jadis habité également le village de Doïmouschlar qu'ils ont quitté à une certaine époque pour s'établir au delà du Danube, et surtout à Ciocănești, d'où ils se sont mis à revenir dans les temps récents. Il en est de même des villages d'Oriahovo (Dolno-Riahovo) et Cossoui-Bulgare, dont l'ancienne population se trouve dans certains villages de la Valachie, sur la rive gauche du Danube, comme par exemple à Ulmeni et Surlari, ou plus à l'intérieur, à Luica, Pârlita etc. Telle était aussi la population du village de Kasémir qui a émigré en Valachie, au village de Ciacu principalement, lors de la guerre russo-

turque de 1828-1829. Le village de Tataritza, à l'ouest de Silistra, peuplé aujourd'hui de Grands-Russiens, était aussi jusqu'à cette époque peuplé d'anciens Bulgares dont on trouve encore les traces dans les villages d'au delà du Danube Ciacu, Pârlita etc. Il en est de même du grand village d'Alfatar dont l'ancienne population a émigré, surtout en 1774, au village d'Olichanka, gouvernement de Kherson ; cependant une partie en est restée jusqu'à 1828, date à laquelle elle a traversé le Danube pour s'établir en Valachie, à l'exception de quelques familles qui se sont établies au village de Gârlitza, dans la Dobroudja septentrionale.

Il n'y a pas de doute que la population d'autres villages aussi, de l'intérieur de la Dobroudja, s'est dispersée à la suite des guerres et qu'une partie en a émigré et l'autre s'est fondue dans la population nouvellement arrivée. Ainsi, le village déjà cité de Gârlitza, fondée en 1830 par sept familles de „Grébentzi“ venues des villages d'Alfatar, Almaly et Kâïnardja, a vu trois ans plus tard sa population augmentée de plus de douze familles bulgares de Sliven, puis, un an plus tard, de huit familles de Razgrade (c'est là l'histoire de la plupart des villages dobroudjains). Ce village est bâti sur l'emplacement d'un ancien village bulgare qui fut détruit pendant les guerres et qui a dû être grand puisque les nouveaux fondateurs y ont trouvé un grand cimetière chrétien. Il en est de même du village de Yénidjé, appelé aussi Bulgare-Yénidjé, près de Medjidié, qui jusqu'à 1828 avait une population mélangée, bulgare et turque ; la population bulgare de ce village a émigré tout entière, mais le cimetière chrétien y a été conservé jusqu'après la

guerre de Crimée, époque à laquelle quelques familles bulgares et grecques vinrent s'y établir à nouveau. Le village de Péletli, au nord de Constantza, peuplé aujourd'hui de Bulgares, s'élève également sur l'emplacement d'un ancien village bulgare dont la population s'était dispersée. Les villages de Sary-gheul et de Kaména, région de Babadagh, ont été établis par des Bulgares, après la guerre russo-turque de 1828-1829, à l'emplacement de villages bulgares anciens dont la population s'était dispersée.

II.

Si nous voulons nous faire une idée de la population bulgare actuelle dans la Dobroudja du nord¹⁾, nous devons suivre les voies qui descendent des défilés des Balkans vers les endroits de passage les plus importants du Bas-Danube, vers Toultscha et Isaccea, vers Matchin, en face de Braïla et Galatz, et vers Silistra. Nous pouvons distinguer, au point de vue de la distribution géographique de la population bulgare, qui dans la Dobroudja septentrionale compte environ 70.000 habitants, quatre groupes: 1° Le groupe de Babadagh-Toultscha, le plus grand; 2° le groupe de Silistra-Medjidié; 3° le groupe de Matchin et 4° le groupe de Constantza-Mangalia, qui est le plus petit et ne constitue en somme qu'un prolongement du groupe de Babadagh-Toultscha. Toutefois, on rencontre des Bulgares et surtout des commerçants,

1) Voir pour la Dobroudja méridionale notre étude intitulée: Carte ethnographique de la nouvelle Dobroudja roumaine, extrait de la Revue de l'Académie des Sciences Bulgare, XI, Sofia 1915.

des aubergistes et des artisans, dans toute la Dobroudja; il n'y a presque pas de village où il n'y ait au moins deux ou trois familles bulgares. Parmi ces Bulgares les plus répandus sont les immigrés de Tirnovovo et d'Eléna que l'on trouve dans les villages danubiens et près des lacs du Danube et de la mer Noire, où ils exercent leur profession bien rétributive de jardiniers et où certains d'entre eux se sont établis à demeure fixe déjà depuis le milieu du siècle écoulé.

Le premier groupe et le plus grand, celui de Babadagh-Toultcha, constitue une masse bulgare compacte, habitant 55 villages; ceux-ci ont un caractère exclusivement bulgare ou principalement bulgare. Ces villages sont situés des deux côtés de la route qui conduit de Constantza à Babadagh et de Babadagh à Toultcha ou à Isaccea, de sorte que la région qu'ils occupent a la forme d'un triangle borné des deux côtés par la mer et par le Danube et du troisième par une ligne droite joignant Constantza à Isaccea. Le voyageur qui parcourt ce territoire s'y sent comme dans une des plus pures régions bulgares. Les quelques villages russes, roumains ou tatares qui s'y trouvent, à la périphérie de préférence, ne changent nullement l'impression générale qu'on y recueille. Le caractère ethnique de cette partie de la Dobroudja s'est reflété également sur les villes de Babadagh et de Toultcha.

Sans parler du temps des Turcs, lorsque les Bulgares détenaient tout le commerce et tous les métiers dans ces villes et lorsqu'ils y étaient les seuls porteurs de la culture et du progrès, l'élément bulgare y a gardé sa force et son influence aujourd'hui encore,

après quarante ans de domination roumaine, pendant lesquels l'oppression et la persécution de tout ce qui est bulgare se sont donné libre cours. Au moment de sa délivrance par les Bulgares, Toultscha comptait 17.268 habitants dont 5.673 Bulgares, sans compter ceux enlevés ou pourchassés pendant cette guerre; le reste de la population comprend des Russes (Grands-Russiens ou Lipovans et Petits-Russiens ou Roussnaks), des Roumains, des Juifs, des Grecs etc. Aucune de ces nationalités, prise isolément, ne dépasse en nombre les Bulgares. Babadagh, de son côté, comptait 3.821 habitants, dont 1.666 Bulgares et le reste des Roumains, des Turcs, des Tatares, des Arméniens etc. On peut juger du caractère bulgare de toute cette région par la population bulgare de ces deux villes qui est identique, par l'origine et par le caractère, à celle des villages bulgares environnants.

En étudiant le passé de ces villages nous arrivons à la constatation que la plupart d'entre eux étaient bien bulgares dans la première moitié du siècle écoulé. Possédant à cette époque déjà des églises et des écoles à eux, ayant la conscience nationale très développée, trempés dans la lutte pour l'émancipation spirituelle du Patriarcat Œcuménique, ces Bulgares ont conservé jusqu'à ce jour leur caractère national. Une grande partie de ces villages ne comptent encore point de Roumains, malgré tous les efforts que le gouvernement roumain a faits ces derniers temps pour modifier leur physionomie bulgare en y établissant des colons roumains. Le dernier moyen auquel l'autorité y a recouru fut la distribution de terres aux vétérans

roumains de la guerre de 1877-1878 et à leurs fils, cela dans le but de les attirer dans ces villages.

Voici les plus grands villages bulgares de ce groupe: au sud de Babadagh — Kassap-keuy, Kara-Nassouf, Sary-yurt, Sary-gheul, Beydaout, Potour, Hamamdji, Gorno-Tchamourly, Kaména, Dolno-Tchamourly, Pacha-kâschla et Karaman-keuy; au nord de Babadagh — Bache-keuy, Kamber et Hadjilar. Sont aussi anciens villages bulgares, peuplés aujourd'hui de Bulgares, mais ceux-ci mélangés avec une autre population: Nalbant, Adji-gheul, Sary-gheul et Alibey-keuy — dans la région de Toultscha; Toksof, Chérémète, Malki-Palaz etc. — au sud de Babadagh. Toutefois, la population bulgare actuelle de ces trois villages n'est pas la même qui y a vécu dans la première moitié du siècle écoulé et qui a été dispersée en 1854, lors de la guerre de Crimée. La population du village disparu aujourd'hui Muftia, entre les villages de Hamamdji et de Dolno-Tchamourly, région de Babadagh, était aussi bulgare avant la guerre de Crimée. Il y avait aussi un grand quartier bulgare dans le village de Visterna, près de Babadagh, quartier qui fut dispersé vers cette époque-là.

Bien d'autres villages peuplés entièrement de Bulgares ou ayant une majorité bulgare sont restés dans cette partie de la Dobroudja du temps des Turcs. Nous en trouvons au sud de Babadagh: Kanly-boudjak, Kavgadji, Eski-baba, Malki-Gargalyk, Tachaoul etc.; au nord de Babadagh: Zébil, Sary-Nassouf, Frécatzeï, Kataloï, Yéni-keuy, Kongaz, Tchinéli, Meïdan-keuy, Pârlita (jadis pure-

ment bulgare), Kâschla etc. Certains de ces villages sont aujourd'hui encore purement bulgares, comme par exemple Malki-Gargalyk, Kongaz, Tchinéli. Beaucoup de Bulgares sont également restés, du temps des Turcs, dans les villes d'Isaccea et de Mahmoudié, ainsi que dans le grand et riche village de Nicolitzel, près d'Isaccea. Ces Bulgares s'y livrent principalement au commerce et à la petite industrie.

Un fait remarquable et qui nous montre la vigueur et la force expansive de l'élément bulgare est le suivant : après la guerre russo-turque de 1877-1878 et l'occupation de la Dobroudja par les Roumains, les Bulgares réussirent à s'installer dans une série de villages anciennement turcs, tatares ou circassiens qui ont aujourd'hui un caractère aussi bulgare que les anciens villages bulgares. Voici ces villages, en commençant du sud et en allant vers le nord : Golem-Gargalyk, Kara-Harman, Péletli, Duïundji, Kichlik, Inan-Tchesché, Dolni-Irimlik, Kasâmâtcha, Alifak, Testémel, Armoutly, Trysténik, Ak-Kadân etc. Le plus grand nombre de ces villages sont aujourd'hui de grands villages purement bulgares ; dans d'autres, quelques Roumains sont venus s'établir ces dernières années. Les colons bulgares de ces villages sont originaires des villages bulgares voisins et surtout de Sary-yurt, Gorno-Tchamourly, Sary-gheul, Beydaout, Kassap-keuy, Kara-Nasouf et Kaména. Nous trouvons aussi un grand nombre de colons bulgares dans d'autres villages anciennement bulgares où ils sont venus prendre la place de la population musulmane émigrée, comme par exemple à Toksof, où l'on trouve surtout des Bul-

gares de Hamamdji, à Kavgadji, où l'on trouve des Bulgares de Kaména etc. Certains de ces villages ont été peuplés de Bulgares bien après l'occupation roumaine, comme par exemple Testémel, où la population purement bulgare s'est établie en 1890 en venant exclusivement du village de Gorno-Tchamourly.

Toutefois, précisément à la suite de cette occupation et du régime d'oppression, un grand nombre d'autres Bulgares ont préféré quitter la Dobroudja pour s'établir en Bulgarie.

Le second groupe de villages bulgares dans la Dobroudja du nord, celui de Silistra-Medjidié, comprend plus de 25 villages dont la plupart se trouvent dans le district appelé par les Roumains, après l'occupation, la Nouvelle Silistra (plasa Silistra-Nouă), et plus tard — district d'Ostrov; mais le groupe s'étend aussi vers Medjidié. Ces villages occupent l'angle formé par le Danube, au nord de Silistra, et par l'ancienne frontière entre la Dobroudja du nord et celle du sud, celle-ci séparant artificiellement ces villages des villages bulgares des régions de Silistra et de Dobritch qui leur sont identiques par la population.

Comme dans les environs de Silistra, nous trouvons ici aussi, dans certains villages, des traces de l'ancienne population bulgare désignée du nom de „Gré bentzi“, comme par exemple à Almaly et à Gâr litza. La plupart des autres villages sont peuplés de Bulgares depuis la première moitié du siècle écoulé; un grand nombre d'entre eux ont aujourd'hui encore une population purement bulgare. En voici quelques uns: Kanlia, Galitza, Lipnitza, Essé-keuy,

Kouïoudjouk, Boudjak, Kozloundja, Dolni-Dobromir, Gheul-boumar, Hassarlyk, Emichenli, Mahmoud-Kouïoussou, Yénidjé, Keus-séler etc. Les villages de Karanlyk, Kâschla et Démirdja étaient aussi bulgares jusqu'à l'occupation roumaine, mais la population a préféré traverser la frontière pour s'établir dans les environs de Dobritch.

Par contre, sous le régime roumain, des Bulgares de Kanlia et de Boudjak sont allés peupler le village de Dolni-Garvan, et d'autres Bulgares de Gârlitza et Galitza se sont établis à Gorni-Garvan. En 1878 fut peuplé de Bulgares le village de Gorni-Dobromir où sous l'occupation roumaine sont venus également s'établir des Bulgares du village de Hassarlyk. Nous trouvons aussi un certain nombre de Bulgares presque dans tous les villages danubiens de cette région, comme par exemple à Ostrov, Rassova, Oltina etc.

On peut juger de l'expansion des Bulgares dans cette région au temps des Turcs par les renseignements que nous donnent certains voyageurs, tel que le Dr. C. Allard, médecin de la mission française pour la construction de la première chaussée de la Dobroudja, conduisant de Constantza à Rassova, construite en 1855. Le Dr. Allard mentionne le village d'Oltina comme un „village bulgare“, Ostrov et Mârlian comme ayant une population mixte, formée de „Bulgares et de Valaques“ (voir Souvenirs d'Orient, La Bulgarie Orientale. Paris 1864, pages 129, 131 et 132). Dix ans plus tard, le géologue autrichien Karl F. Peters indique le même village d'Oltina comme purement bulgare (Oltina... ganz bulgarisch); en outre il mentionne une importante population bulgare à Kouz-

goun, Rassoïa, Cerna-Voda et Seïmèni (voir Grundlinien zur Geographie und Geologie der Dobrudscha, Wien 1866, p. 132).

Le troisième groupe bulgare se trouve dans la partie nord-ouest de la Dobroudja; il a pour point d'appui immédiat la ville de Matchin qui, au temps des Turcs, entretenait, en sa qualité de ville frontière, des rapports de commerce étendus avec l'intérieur de la Bulgarie. Cette ville comptait un élément bulgare très important, tant par le nombre que par la fortune et la culture; une partie des Bulgares y sont restés même après le déclin de la ville. Le plus grand village bulgare dans ces parages est Tchernà (411 maisons). On sait que ce village était bulgare au commencement du siècle écoulé; en ce qui concerne son passé antérieur, on peut en juger par son nom bulgare employé également par les Turcs qui habitaient ce village jusqu'à la guerre russo-turque de 1877-1878, époque à laquelle ils émigrèrent laissant au village une population purement bulgare. En connexité avec l'émigration turque qui a suivi cette guerre, des Bulgares de Tchernà se sont établis dans les villages voisins d'Akbounar, Kârdjilar, Djafer-keuy, Yaïla etc. Indépendamment des Bulgares venus de Tchernà, le village de Yaïla a été peuplé par des Bulgares du village de Sattu-Nou que la population locale appelle de son ancien nom turc Yéni-keuy (Novo-Selo en bulgare), un village qui du temps des Turcs comptait une population moitié bulgare moitié roumaine. Le grand et beau village de Souvanlyk (Greci en roumain) était également peuplé de Bulgares il y a cent ans; les Bulgares y sont

aujourd'hui encore les plus aisés des habitants; ils s'occupent d'agriculture, de jardinage et de commerce. Un grand nombre de Bulgares se trouvent, depuis le temps des Turcs encore, dans tous les villages le long du Danube vers Isaccea, comme par exemple à Lun-cavitza, Vakaréni etc. ainsi qu'en amont du Danube vers Hirsovo, comme par exemple à Petchénéga, Ostrov, Daya-keuy (en roumain Dăieni), Gârlitch etc. Quant au caractère bulgare de certains de ces villages dans les temps les plus anciens, nous en avons déjà parlé.

Le quatrième groupe, celui de Mangalia-Constantza, est au fond un prolongement du premier groupe, celui de Babadagh-Toultcha. Il embrasse, indépendamment des deux villes de Mangalia et Constantza, quelques villages des environs, situés sur la route qui longe le bord de la mer depuis Varna et Baltchik et continue au nord vers Babadagh et Toultcha. Un de ces villages est celui d'Ilanlyk, dans les environs de Mangalia, sur la frontière entre la Dobroudja du nord et celle du sud, en deçà de laquelle pullulent les grands et riches villages bulgares de la région de Baltchik. Le village bulgare de Kopouktchy se trouve aussi dans les environs de Mangalia; puis, en allant vers Constantza, on trouve les villages bulgares de Touzla et de Tékir-gheul. Tout près de Constantza, au nord-ouest de cette ville, se trouve le village d'Anadol-keuy, peuplé de Bulgares originaires presque exclusivement de Kotel, comme le sont les Bulgares de Constantza; ce sont les descendants des anciens bergers de Kotel dans la Dobroudja. On trouve

également des familles originaires de Kotel, la plupart aisées, dans beaucoup de villages non seulement des environs de Constantza et de Mangalia, mais aussi près de Medjidié, de Hirsovo et d'Ostrov.

Jusqu'à la guerre russo-turque de 1877-1878 toute cette région était parsemée de „kâschlas“ (bergeries) tenues par des Bulgares originaires de Kotel; ces bergeries, qui étaient au nombre de deux ou trois par village, comptaient quelquefois jusqu'à trois ou quatre mille moutons chacune, plusieurs centaines de chevaux, du gros bétail à corne etc. Des Bulgares de Kotel et des villages voisins Gradetz, Jéravna, Medven etc. y passaient toute leur vie, constituant une population stable; ils se groupaient ensemble et formaient des coopératives de 30 à 40 membres. M. Yv. Ghéchoff a bien décrit ces organisations dans son étude intitulée „Les Bergers de Kotel“ et publiée dans la Revue Périodique, l. XXXII - XXXIII, 1890, p. 311 et suivantes. Ces bergers venaient rarement en Bulgarie, l'hiver, y passer quelques semaines dans leurs villages d'origine, auprès de leurs familles qu'ils ne pouvaient amener dans la Dobroudja à cause des Tatares et des Turcs. Une statistique roumaine de 1880 sur la population de l'arrondissement de Mangalia nous donne une idée de l'importance, au point de vue ethnique, de ces émigrés de Kotel. Cet arrondissement comptait à cette date, en dehors de la ville de Mangalia, 63 villages; dans 43 de ces villages on trouvait de ces „kâschlas“ bulgares; dans 7 d'entre eux la population était même exclusivement bulgare. Au temps des Turcs, ces Bulgares faisaient de grandes opérations de commerce, à certaines saisons de l'an-

née, en vendant les produits de leurs troupeaux, à savoir : de la laine, du fromage, du kaschkaval (une sorte de gruyère), du bétail, ainsi que de grosses étoffes en laine, des tapis etc. travaillés par leurs familles.

On peut dire même que tout le commerce de la Dobroudja se trouvait presque exclusivement entre les mains des Bulgares. Dans toutes les villes et bourgades de la Dobroudja, à Toultscha et Babadagh, à Matchin et Hirsovo, à Isaccea et Mahmoudié, à Medjidié, Mangalia, à Constantza et à Cerna-Voda, après la construction du chemin de fer, on trouvait des quartiers entiers de commerçants et d'artisans bulgares : des marchands de tissus, des épiciers, des forgerons, des cordonniers, des marchands de fourrures et même des banquiers et des agents de change. La foire célèbre de Medjidié ou Karassou exerçait une grande influence sur le commerce de la Dobroudja. A cette foire étaient vendues non seulement des marchandises d'origine locale, mais aussi des marchandises de l'Europe centrale et de l'Europe occidentale qui venaient par le Danube et dont le commerce était fait exclusivement par des Bulgares de Choumen, d'Eski-Djoumaïa, de Tirnovo ; la part que prenaient ces négociants dans le commerce de la Dobroudja nous donne une juste idée des liens économiques qui existaient entre ce pays et l'intérieur de la Bulgarie.

Ces liens sont plus étendus encore dans le domaine culturel. La guerre qui a amené la délivrance de la Bulgarie et l'occupation de la province dobroudjaine par la Roumanie a trouvé la plupart des villages

Bulgares de la Dobroudja en possession d'écoles où enseignaient le plus souvent des maîtres d'école originaires des régions orientales de la Bulgarie. Pendant que les autres éléments de la Dobroudja, indifférents aux questions nationales et intellectuelles, vivaient dans les ténèbres, les Bulgares possédaient, du temps des Turcs, plus de 60 écoles dont quelques-unes si anciennes qu'on ne se rappelle pas la date de leur ouverture. Chaque village compte dans ses annales plusieurs maîtres d'école, dont les élèves, aujourd'hui vieux, gardent encore des souvenirs intéressants sur l'enseignement de cette époque-là. Voilà pourquoi nous ne trouvons aujourd'hui dans les villages de la Dobroudja, parmi les vieux, que des gens qui savent lire et écrire, en bulgare naturellement, et c'est là un phénomène qui ne se présente pas pour les autres nationalités de la Dobroudja et pas même dans certaines autres régions de la Bulgarie. C'est là aussi qu'il faut chercher l'explication du rôle prépondérant que la Dobroudja a joué dans la lutte pour l'émancipation nationale, ainsi que de la place importante que l'élément bulgare occupe aujourd'hui encore dans la Dobroudja du nord.

Un point qui mérite d'être signalé, c'est que la différence dans les dialectes des divers villages existe toujours plus ou moins, surtout parmi les vieux, tandis que les costumes des femmes aussi bien que des hommes sont uniformes; à la place des anciens costumes qui variaient d'après l'origine de la population dans les divers villages, nous voyons un seul type de costume bulgare, semblable au costume du Balkan

oriental. Les hommes portent la culotte noire en gros-tissu de laine, une ceinture de laine de couleur et une veste courte, sans manches; l'hiver ils portent un manteau de laine appelé „zaboun“. Les femmes portent des robes de couleur, en laine, sans manches, de la coupe du „soucman“, un tablier pittoresque en laine, une ceinture en tissu de laine et sur la tête une calotte sur laquelle elles jettent des fichus bigar-rés et l'hiver des châles.

Un fait très significatif pour l'importance de l'élément bulgare, c'est qu'à ce point aussi il a exercé une influence sur certains autres éléments de la Dobroudja, et notamment sur les Roumains, qui ont adopté les formes caractéristiques du vêtement bulgare; de sorte que les tout derniers colons roumains seuls se distinguent des autres paysans par leurs costumes qui varient d'après les endroits dont ils sont venus: Olténie, Banat, Transylvanie, ou bien les départements de la Valachie ou de la Moldavie. Cette influence est reconnue même par l'auteur roumain d'une étude sur les „colonies bulgares“ de la Dobroudja, publiée tout récemment et ayant pour tendance de diminuer l'importance de l'élément bulgare dans ce pays. Nous lisons dans cette étude: „L'influence exercée sur les Roumains a dû être assez sérieuse (l'auteur emploie l'expression *asupra baștinașilor*, c'est-à-dire les indigènes, pour désigner les Roumains). Le costume des Roumains que la domination roumaine a trouvé dans le pays est évidemment influencé par le costume que portaient les „Balkan-dji“ (immigrés du Balkan), c.-à-d. les Bulgares (Din Etnografia Dobrogei. Așezările Bulgarilor,

par Alexandre P. Arbore, dans *Arhiva Dobro'gei*, vol. I, Bucarest 1916, p. 58).

L'élément bulgare puise des forces, pour exercer une influence de cette nature, dans la situation morale qu'il occupe de nos jours encore parmi les autres nationalités de la Dobroudja. Pendant que les autres éléments, y compris les Roumains qui, jusqu'au dernier jour de leur domination presque quadragénaire, vivaient dans la Dobroudja en intrus peu sûrs de leur situation, soupçonneux et sans foi dans l'avenir, pendant que tous les autres éléments, disons-nous, se sentaient étrangers à ce pays, les Bulgares se trouvaient chez eux, labouraient soigneusement leurs terres qu'ils cherchaient à agrandir, supportant patiemment tous les désagréments, tous les maux, toutes les humiliations que leur suscitait le nouveau régime oppresseur.

III.

Parmi les éléments étrangers de la Dobroudja septentrionale ce sont les Roumains et les Turco-Tatares qui offrent le plus grand intérêt. La population roumaine et la turco-tatare se ressemblent beaucoup par la manière dont elle sont venues s'établir dans le pays, par le sentiment d'insécurité qu'elles y ont gardé malgré leur situation privilégiée de nation dominante et, surtout, par l'identité du sort qui leur a été réservé.

Dans son désir de consolider sa domination dans ce pays bulgare, dont il reconnaissait bien toute l'importance pour la possession tranquille des provinces centrales de la Bulgarie, le gouvernement ottoman établit dans la Dobroudja, dès les premiers siècles de sa

domination, une population turque compacte. Toutefois, la plus grande partie de ces Turcs abandonnèrent ce pays, pour n'y plus revenir, il y a déjà plus d'un siècle, lors des premières guerres russo-turques. Aussi, pendant les dernières décades de la domination ottomane, on n'y trouvait des Turcs que dans les villes, principalement des organes de l'autorité administrative, militaire ou religieuse, ou dans de rares villages de la région à l'ouest de Babadagh, vers Matchin et Hirsovo, puis au sud-est de Hirsovo, vers Constantza et plus au sud vers la frontière avec la Dobroudja du sud, où elle se rattachait à la population turque du Délî-Orman (voir Peters, Grundlinien p. 133 et suivantes). Au début de l'occupation roumaine il n'y avait ici que 18.489 Turcs, qui, depuis, ont continué à émigrer, de sorte qu'il n'en est resté aujourd'hui que la moitié. Dans la région de Toultscha, où les Turcs sont en plus petit nombre que dans la région de Constantza, ils se sont amassés dans les villes de Toultscha, de Babadagh, d'Isaccea et de Matchin; on en trouve aussi dans quelques villages dont on peut citer Orta-keuy, Trâsténik, Balabantcha et Frécatzéi. Les Turcs dans ces quatre villages sont des adeptes de la secte d'Ali et portent le nom de „Kyzilbaches“.

Le gouvernement turc espérait que les Tatares, qui, à partir de la fin du XVIII siècle, quittaient la Russie et venaient s'installer en grand nombre dans la Dobroudja et dont 60.000 environ y furent établis après le traité de Paris (1856), pourraient remplacer l'ancien élément musulman de ce pays. Cependant il n'en fut rien. Une partie en mourut de maladies dans

les premières années de leur établissement, le reste subit, après la guerre russo-turque de 1877-1878, presque le même sort que les anciens Turcs et abandonna la Dobroudja pour n'y plus revenir. Après cette guerre, il ne resta dans le pays que 27.500 Tatares. Aujourd'hui au nombre de 25.000, ils peuplent la partie centrale et la partie sud-est de la Dobroudja septentrionale, à savoir : les environs de la ville de Medjidié, fondée par eux après la guerre de Crimée, puis les environs de Constantza et de Mangalia.

L'occupation roumaine de la Dobroudja a donné lieu à un phénomène absolument semblable. Après l'annexion de ce pays étranger pour elle, attribué par le traité de Berlin (1878), la Roumanie s'appliqua à le coloniser de Roumains pris non seulement dans le royaume, mais aussi en Transylvanie, au Banat et en Bessarabie. Elle réussit à y attirer un grand nombre de paysans roumains, principalement des départements voisins de la Valachie et de la Moldavie, ainsi que d'autres régions plus lointaines, surtout de celles de la région d'Olt, en leur distribuant des terres des domaines de l'Etat contre remboursement à longs termes. Afin d'attirer mieux encore les Roumains de Transylvanie, [le gouvernement roumain édicta des règlements spéciaux accordant des facilités de tous genres. Le couronnement de cette politique colonisatrice fut la distribution de terres en une seule année, 1904, à 3171 familles de vétérans roumains ayant participé à la guerre de 1877-1878 et à 5950 jeunes couples (însorăței) dont 2970 de la Roumanie, de la Transyvalnie et du Banat. Un grand nombre

d'entre eux ont préféré, depuis, à l'instar d'autres colons, vendre les terres reçues pour retourner dans leurs pays d'origine, ne pouvant se faire dans la Dobroudja, qui leur était tout à fait étrangère.

De cette manière, au cours de sa domination presque quadragénaire, le gouvernement roumain réussit à transplanter dans la Dobroudja jusqu'à 100.000 Roumains que les armées alliées n'y trouvèrent pas l'automne dernier, lorsqu'elles en chassèrent les troupes roumaines. A l'instar des Tatares de la Crimée d'il y a quarante ans, dont ils occupèrent la place, ces colons roumains abandonnèrent le pays, à peu d'exceptions près, sans espoir de retour, craignant les représailles par suite de leur conduite vis-à-vis de la population bulgare et musulmane qu'ils molestaient. De sorte qu'il ne doit pas y avoir dans la Dobroudja septentrionale, en fait de Roumains, plus de 40.000 habitants nonobstant toutes les facilités accordées par les troupes d'occupation allemande en vue du retour des fugitifs.

Il est intéressant de remarquer que la population roumaine restée est presque la même que l'on voyait dans la Dobroudja avant l'annexion roumaine. Comme dans d'autres endroits bulgares riverains du Danube, dans les régions de Nicopol, d'Oriahovo et plus particulièrement de Vidin, aussi bien qu'au-delà du Timok, nous voyons dans nombre de villages dobroudjains le long du Danube une population roumaine de la rive gauche du fleuve venue petit à petit sur ce territoire, au temps des Turcs, dans le but de se soustraire à l'oppression des boyards ou bien au service militaire. Ces passages de la rive gauche sur la

rive droite étaient particulièrement favorisés par les îles marécageuses situées entre le Danube et ses bras qui s'étendent largement depuis Silistra jusqu'à Braïla et plus loin jusqu'au delta, offrant un abri facile à tout fugitif. Relevons que des cas isolés d'immigration de Roumains sur la rive droite du Danube se rencontraient dans les temps plus anciens aussi. C'est au XVII^e siècle qu'on mentionne pour la première fois des Roumains en Dobroudja et c'est notamment au village de Strandja („Straggia“), aujourd'hui disparu, qui se trouvait quelque part entre Medjidié et Matchin, mentionné par Tommaso Alberti en 1612. D'autre part, en 1659, Philippe Stanislavov nous parle de Roumains de Babadagh. Au siècle suivant, l'abbé Boscovich qui a longé en 1752 la rive droite du Danube, entre Hirsovo et Matchin à peu près, ne cite qu'un village roumain, Yéni-keuy, qui n'est autre que le village actuel de Satu-nou, peuplé de Bulgares et de Roumains, ceux-ci sans avoir rien de commun avec les Roumains cités par Boscovich, puisqu'ils y sont arrivés après la guerre de Crimée, venant des villages bessarabes de Rochu et de Kirpécti. Cependant d'autre part, le même Boscovich dit que le village danubien de Daya-keuy (en roumain Dăieni), au nord de Hirsovo, que nous connaissions comme roumain à la fin de la domination turque, était peuplé de „Turcs et de Bulgares“ à l'époque de son voyage. La population roumaine est venue de la rive gauche du Danube s'établir dans ce village au XIX^e siècle. Pendant ce siècle également, après la guerre russo-turque de 1828-1829, fut peuplé le village riverain du Danube de Petcheneaga où vinrent s'établir

quelques familles roumaines du village d'en face, Grope-ni. Trois ans plus tard, des Roumains vinrent s'installer dans le village voisin Ostrov. Presque au même moment, des Roumains s'établirent également dans d'autres villages roumains de la rive droite du Danube, entre Hirsovo et Silistra, comme à Topal, au Grand Seïmeni et au Petit Seïmeni (on sait que les Seïmeni étaient peuplés à la fin du XVIII et au commencement du XIX siècles par des Petits-Russiens ou des Cosaques-Zaporogues), à Cerna-Voda, à Rasso-va, à Ostrov. Un fait, qui mérite une attention toute particulière, est que la population environnante appelle ces Roumains des „mêlangés“ (en roumain „corciți“, „corcitură“), parce qu'elle les considère comme des Bulgares dénationalisés à la suite du croisement avec des Roumains venus d'au-delà du Danube, ce qui est confirmé non seulement par la tradition, mais aussi par le costume et les coutumes de cette population.

Pour ce qu'il s'agit de la population roumaine de la bourgade de Hirsovo, ou plus particulièrement de son quartier „Varoche“, ainsi que des villages voisins de Tchoban et de Gârlitch, elle tire son origine des pâtres roumains, connus sous le nom de „Mocans“, qui descendaient des Carpathes, surtout des environs de Kronstadt, pour faire hiverner leurs troupeaux dans la Dobroudja, où ils avaient le droit de vaine pâture en vertu d'une convention conclue entre le gouvernement autrichien et la Sublime Porte. Leurs pâturages et leurs parcs de moutons se trouvaient, au temps du voyage de Peters (1864 et 1865), principalement sur les terrasses danubiennes du village

de Turcoaïa, au sud de Matchin, et sur les plaines hautes au nord-est d'Allahbaïr, au sud-est de Hirsovo. Ces „Mocans“ sont les rivaux de nos bergers bulgares de Kotel, mais ils n'avaient pas la même importance qu'eux dans le pays, puisqu'ils n'y passaient que l'hiver. Certains d'entre eux, surtout des célibataires, s'engageaient comme valets chez les Turcs, les Tatares ou les Bulgares et, après quelques années de séjour, épousant des femmes bulgares ou russes, se fixaient dans le pays. Ce sont là les pionniers du roumanisme dans la Dobroudja pendant les premières années de l'occupation roumaine.

On trouve une population roumaine dans la région de Toultscha aussi, mais elle provient exclusivement des villages bessarabes d'en face, d'où elle est venue principalement après 1812, date à laquelle la province moldave de la Bessarabie fut annexée à la Russie. C'est de là que vient aussi le nom de „Moldaves“ que l'on donne aujourd'hui encore aux Roumains de la Dobroudja. Nous trouvons de ces Roumains dans les villes de Toultscha, Mahmoudié et, en petit nombre, à Isaccea ainsi que dans les villages de Kalika et Sabandjia, au sud-est de Toultscha, Yénisala et Visterna, près de Babadagh, et quelques autres villages, tels que Hadjigheul, Sary-gheul, Kataloï, Frécatzéï, Nalbant, Kâschla, Parkèche, Meïdan-keuy, dans les villages plus récents de Bèche-Tépé et de Sary-nassouf; mais ici ils sont toujours mélangés à d'autres nationalités et surtout aux Bulgares. Dans le voisinage immédiat d'Isaccea et de Matchin, ainsi que le long du rivage entre ces deux villes, on trouve en-

core quelques villages peuplés de Roumains, dont quelques uns ne sont qu'un amas de ruines. Ces villages sont: Nicolitzel, Rakel, Luncavitza, Vakaréni, Garvan, Jijila, Souvanlyk (Greci en roumain) et Turcaoïa. Un quartier roumain, qui s'appelle „Varoche“, se trouve dans la ville de Matchin du temps des Turcs encore.

Dans l'extrémité septentrionale de la Dobroudja, une situation importante occupe la population russe qui, aujourd'hui encore, tient dans ses mains la pêche dans le delta du Danube et dans les marais du bord de la mer. Toutefois, cette population, qui compte environ 40.000 hommes, ne constitue pas au point de vue ethnique un élément homogène; elle se divise, par la langue, par la confession et par les coutumes, en deux branches principales: les Grands-Russiens (d'environ 18.500 hommes) et les Ukranien (d'environ 21.500 hommes).

Les premiers, désignés du nom de „Lipovans“, sont au fond des sectaires grands russiens, des „Starobriadtzi“ de la secte de Necrassoff, qui, au XVIII^e siècle, sont venus chercher refuge en Turquie. Un certain nombre d'entre eux s'établirent dans la Dobroudja, près du delta du Danube, où ils se multiplièrent soit en attirant les autres adeptes de la secte de Necrassoff, soit par l'affluence de nouveaux moujiks de la Grande Russie, toujours des „Starobriadtzi“. Nous trouvons aujourd'hui encore sur les bords du lac Razim deux grands villages de „Lipovans“, Sarykeuy et Jourilovka, les plus riches villages de pêcheurs de la Dobroudja. Au sud-ouest de Babadagh,

dans la région montagneuse, se trouve situé un troisième village de „Lipovans“, Slava-russe (en turc Kyzil-Hissar), qui compte deux monastères, l'un pour les nonnes, l'autre pour les moines, celui-ci siège d'un évêque des „Starobriadtzi“. La population de ce village se livre à l'agriculture, de même que celle du village „lipovanien“ voisin, Slava-circassienne, qui était peuplé de Circassiens jusqu'à la guerre russo-turque de 1877-1878, mais depuis est habité par des „Lipovans“, venus là principalement des villages de Slava-russe et de Sary-keuy. Egalement après cette guerre, des „Lipovans“ de Slava-russe et de Jourilovka sont allés s'établir au village tatar de Karakoïum, au bord du lac Tachaoul, district de Constantza. Indépendamment de Sary-keuy, Jourilovka et Slava-russe, on trouve dans la Dobroudja trois autres villages „lipovaniens“ du temps des Turcs, tous les trois près du Danube. Ce sont: Karkaly (en russe Kamena), près de Matchin, Ghizdar (en roumain Ghizdărești), près de Hirsovo, et Tataritza, près de Silistra, celui-ci dans les confins de la Dobroudja méridionale. La population du village de Ghizdar doit provenir d'un autre village „lipovanien“ des environs de Hirsovo qui se trouvait, dans la seconde moitié du XVIII siècle; sur le bras du Danube au nord-est de Hirsovo, quelque part entre les villages actuels Tchoban et Gârlitch, et qui portait le nom de Sary-keuy, comme le village lipovanien actuel Sary-keuy du district de Toultscha. Le voyageur Boscovich a traversé en 1762 ce village chrétien d'environ 150 maisons, (voir Boscovich, op. cit., p. 80 et suiv.)

C'est précisément à cause de leur fanatisme religieux que les „Lipovans“ de la Dobroudja se sont accumulés dans un petit nombre de grands villages qui se distinguent de loin par leurs églises imposantes. On trouve un nombre considérable de „Lipovans“ également dans la ville de Toultscha et dans la bourgade de Mahmoudié. Toutefois, ils sont assez désunis, toujours pour des motifs d'ordre religieux. Dans la plupart des villages ils se divisent en deux partis : des „Popovtzi“, qui confient la liturgie aux prêtres, et des „Bezpopovtzi“, qui la confient à quelqu'un des croyants lettrés. A Toultscha et Mahmoudié il y a même des „Lipovans“ nommés „Nemoliatzi“ qui ne font pas la prière, qui ne reconnaissent ni l'autorité des prêtres ni la liturgie, mais qui suivent généralement l'exemple de quelque vierge exaltée de fanatisme religieux et qu'ils considèrent comme la sœur de la Sainte Vierge. Les „Popovtzi“ sont deux fois plus nombreux que les „Bezpopovtzi“. On trouve généralement dans le même village des adeptes des deux sectes, qui ont des églises différentes. Convaincus jusqu'au fanatisme dans la vérité de leur „ ancienne religion“, ayant toutes espèces de préjugés et vivant dans la plus grande ignorance, les „Staroobriadtzi“ tiennent inébranlablement à leurs croyances et les imposent aux autres éléments dans les cas de mariages mixtes.

Tout au contraire des sectaires grands-russiens, les Petits-Russiens ou Ukraïniens, que l'on désigne simplement du nom de *Roussnaks*, et quelque fois de *Cosaques*, sont éparpillés dans un grand nombre de villages, mêlés aux autres éléments. Ils sont le plus répandus dans le delta du Danube qui aujourd'hui

encore est leur centre. Les principaux villages petits-russiens sont ici: Katérlez (St.-Georges), Kara-or-man, Létea, Kilia (Eski-Kilia) etc. Le delta est le point d'expansion des Ukrainiens de la Dobroudja et le refuge en cas de danger. C'est ici que ce sont fixés leurs ancêtres, au nombre de 5000, après la destruction du clan des Zaporogues sur le Dnièpre (1775) et c'est ici qu'ils ont conduit la lutte, et quelquefois des batailles en règle, contre les „Staroobriadtzi“ grands-russiens, lutte dont la conséquence est l'animosité existante de nos jours encore entre ces deux groupes russes de la Dobroudja.

Obligés ou tentés à deux reprises de retourner en Russie — une première fois immédiatement après la guerre russo-turque de 1828-29, puis lors de l'établissement dans la Dobroudja des Tatares et des Circassiens, — les Ukrainiens revenaient dans ce pays soit pour éviter le servage, soit pour se soustraire au service militaire. Un grand nombre d'eux se sont établis sur la rive droite du Danube, en dehors du delta, dans les villages tatares et circassiens, à l'époque de la guerre russo-turque de 1877-1878, venant du delta même du Danube où certains d'entre eux retournèrent quelques années plus tard. Toutefois, aujourd'hui encore on trouve une assez nombreuse population ukrainienne sur la rive droite du Danube, notamment dans les deux Dounavetz, puis à Mourou-gheul, Pârlita, Télitza, Pochta, Djaferka-russe, Hantcharka, Tziganka, Bache-bou-nar et en partie à Parkèche, Frécatzéï, Kata-loï, Tchoukourov, Kanly-boudjak etc. De même confession que les Bulgares et les Roumains, ils

contractent volontiers des mariages avec eux, surtout avec les premiers dont ils apprennent facilement la langue, voisine de la leur, à tel point que dans certains villages, comme par exemple à Kanly-boudjak, ils subissent le procès de bulgarisation.

Ont trouvé dans la Dobroudja un terrain propice à leur expansion également les „Skoptzi“ russes (une secte qui pratique la castration); ceux-ci y sont venus récemment de Galatz. On en voit dans le village de Tziganka, dans un nouveau village construit à l'endroit dit Tchétatzouï, près de Luncavitza, et dans les environs d'Isacceà où ils se livrent à l'apiculture dans les forêts de tilleuls.

Parmi les colons étrangers de la Dobroudja une bonne place est occupée par les Allemands qui habitent de beaux villages aux rues droites, dans des maisons avenantes aux cours propres — des modèles d'économies rurales pour toutes les autres nationalités de la Dobroudja. Ils atteignent le nombre de 8000 et sont fixés non seulement dans des villages où la population allemande est prédominante ou en nombre considérable, mais aussi dans beaucoup d'autres villages où l'on trouve depuis quelque temps une ou deux familles allemandes ayant pu se procurer de la terre ou trouvé de meilleures conditions d'existence. Originaires de différentes régions de l'Allemagne, principalement du Wurtemberg, de la Prusse orientale et occidentale ou de l'Alsace-Lorraine, après avoir passé dans la Russie du sud pendant le règne de Catherine II et surtout pendant les guerres napoléoniennes, ces Allemands se sont mis à traverser le Danube et à s'éta-

blir dans la Dobroudja à partir de 1840. Le plus ancien des villages allemands est Malkotch, près de Toultscha, peuplé en 1842 ou 1843 par des Allemands originaires de l'Alsace-Lorraine, venus de quelques villages allemands du département d'Odessa, gouvernement de Kherson. Des Allemands sont venus s'établir, du temps des Turcs encore, également aux villages d'Atmadja et Tchoukourova, à l'ouest de Babadagh, de Kataloï, au sud de Toultscha, de Kodjé-lak et Kara-Mourad, dans le département de Constantza, et de Fakrié, près de Cerna-Voda. La colonisation allemande dans ces derniers villages est due à une nouvelle émigration importante de Russie et de Bessarabie qui a continué après l'occupation de la Dobroudja septentrionale par la Roumanie. C'est depuis cette occupation que des Allemands sont venus s'établir dans les villages de Tary-verdi, Kouléli, Anadol-keuy, Mandja-bounar, près de Mangalia, Kobadin, Mahmoudzly, Sofoular, etc. Des habitants des anciens villages allemands de la Dobroudja se sont aussi établis dans les villages ci-dessus cités en même temps que les nouveaux arrivants. Pendant ces déplacements, un assez grand nombre d'Allemands ont traversé la frontière de la Dobroudja septentrionale et se sont établis dans celle du sud, dans les environs de Dobritch. D'autre part, beaucoup d'Allemands n'ont pu jeter racine dans la Dobroudja, probablement à cause du régime auquel celle-ci était soumise, et ont préféré la quitter à jamais pour s'établir dans l'Amérique du nord, en Argentine ou ailleurs. A la suite de ces émigrations l'élément allemand est en train de disparaître dans

certain villages, comme par exemple à Orta-keuy, région d'Isaccea.

Le tableau ethnique de la Dobroudja ne serait pas complet, si nous ne citions, ne fût-ce que de nom, quelques autres éléments nationaux, peu importants au point de vue du nombre, et en premier lieu les Gagaouzes. Il est intéressant de remarquer qu'à l'instar des autres nationalités de la Dobroudja, les Gagaouzes, — des chrétiens parlant le turc et qui, d'après l'opinion autorisée du professeur Jireček, constituent les restes des anciens Koumans de la Bulgarie orientale, — sont nouveaux dans la Dobroudja septentrionale. Ils sont toutefois, très peu nombreux, et il n'y a pas un village peuplé exclusivement par eux. A Beydaout, dans la région de Babadagh, que l'on indique comme étant un village de Gagaouzes, ceux-ci ne formaient que la moitié de la population; ils y étaient venus, après la guerre russo-turque de 1828-1829, des villages de Kara-agatch, Yuchenly (Botiovo) et Ekiztché, arrondissement de Dobritch, et de Kâzyldjilar, arrondissement de Provadia. Aujourd'hui ils sont tellement croisés avec la population bulgare du village qu'il n'y a pas un habitant qui ne soit bulgare de père ou de mère, qui ne parle le bulgare et qui ne se sente pas Bulgare. Ont subi le même sort les quelques familles gagaouzes du village de Pacha-kâschla, venus après 1812 de Bessarabie, d'où sont venus également (du village Tchadyr-lunga), quelques familles établies dans le grand village bulgare Kara man-keuy. On se souvient de cas isolés de Gagaouzes dans d'autres villages bulgares également, comme à Adjigheul. Un

petit quartier gagaouze se trouve au village de Gheulbounar, au sud de Medjidié, où sont désignés sous ce nom également quelques émigrés grecs, comme on en trouve dans d'autres villages, tels que Yénidjé et Kozloundja, où ils ont épousé de préférence des femmes bulgares. Il n'est pas étonnant dès lors que les Grecs croisés de Bulgares du village d'Ali-beykeuy, à l'est de Babadagh, établis là après la guerre russo-turque de 1828-1829, en venant de la région de Varna, sont aussi désignés du nom de Gagaouzes. Autrement, on ne rencontre de Grecs dans la Dobroudja septentrionale que dans les villes, principalement à Toultscha, Soulina et Constantza, établis dans cette dernière après la construction du chemin de fer Constantza—Cerna-Voda (1860), venant principalement d'Anhialo et Messemvria.

On voit dans les villes, du temps des Turcs encore, des Israélites et des Arméniens qui s'occupent de commerce.

Pour rendre plus pittoresque encore la carte ethnographique, ces derniers temps, après l'occupation roumaine, sont venus s'établir dans la Dobroudja septentrionale des Italiens dont une partie forment tout un quartier dans le village de Kataloï, région de Toultscha, où ils s'occupent d'agriculture. Les autres habitent la région de Matchin, à savoir: dans les villages de Souvanlyk (Greci) et de Tourcoaïa, dans deux nouveaux petits villages, Jacobdeal et Piatra-Rosie, occupés dans les carrières de pierre. Quelques-uns de ces derniers ont pris la sujétion roumaine afin de recevoir des terres. Enfin on trouve des ouvriers de fabrique italiens à Cerna-Voda.

Si nous jetons un coup d'œil général sur le tableau ethnique que nous offre la Dobroudja septentrionale, nous verrons que toutes les nationalités y sont nouvelles, n'étant établies dans ce pays que depuis 100 à 150 ans. Leur établissement dans cette extrémité de la Bulgarie est dû soit à une colonisation systématique entreprise par les autorités, comme c'est le cas de l'installation des Turcs, Tatares et Circassiens à différentes époques de la domination turque et des Roumains sous l'occupation roumaine ; soit à l'émigration de leurs pays d'origine des Roumains et Ukrainiens à la suite de l'oppression des classes dominantes ou pour se soustraire au service militaire ; soit à la suite de la persécution religieuse, comme c'est le cas des sectaires grands-russiens (Lipovans) ; soit à la transmigration d'un pays étranger dans un autre en vue de meilleures conditions d'existence, comme c'est le cas des Allemands, Italiens etc. Aussi tous ces éléments se sentent-ils étrangers dans la Dobroudja par opposition aux Bulgares qui y vivent avec le sentiment profond qu'ils se trouvent dans leur patrie. Personnification du travail et de l'épargne, les Bulgares labourent soigneusement leurs terres qu'ils cherchent à agrandir, se multiplient par les naissances et peuplent de nouveaux villages dès qu'ils trouvent de la terre labourable libre.

Imprégnés d'un sentiment national très puissant, plus cultivés que les Roumains, les Russes, les Turcs et les Tatares de ce pays, ils gardent opiniâtement leur langue, leurs coutumes et leur costume national, supportant en silence, mais sans résignation, les injustices et les humiliations du régime d'exception roumain, fiers de porter le nom de Bulgares.

VI

Le Folklore de la Dobroudja

Par le professeur **M. Arnaoudov**

Le folklore est un trait distinctif de la nationalité d'une bien grande importance. Si par cette notion nous entendons la culture spirituelle et la poésie du peuple des campagnes, soustrait à l'influence des mœurs des villes et de la littérature, il n'y a pas de doute que nous y trouvons recelés les témoignages les plus précieux de la conscience nationale et en général de la nationalité d'une population. Partout où nous trouvons une population qui, tout en gardant la langue des ancêtres, a oublié complètement ses anciennes coutumes, ses croyances et ses chants, nous pouvons être sûrs que sa nationalité est menacée, que cette population risque d'être bientôt absorbée par une autre, si celle-ci la domine politiquement, si elle lui est supérieure par la culture ou l'opprime économiquement. Et au contraire, dès que nous voyons une population qui, même soumise à une domination étrangère et ayant rompu ses liens avec la mère-patrie, conserve non seulement sa langue, mais aussi toutes ses traditions nationales et qui, en même temps, résiste obstinément à toutes les tentatives de les supprimer soit par l'école, soit par l'église et par tous autres moyens

violents, nous nous trouvons en face des preuves les plus irréfutables d'un sentiment national développé dont il n'est pas facile de venir à bout. C'est le cas de l'ancienne Dobroudja roumaine, en tant qu'il s'agit des Bulgares y établis, qui forment le groupe ethnique le plus stable et le plus conscient au point de vue national. Ces Bulgares ont subi pendant quarante ans l'oppression arbitraire des immigrés roumains; leur nationalité n'était pas reconnue, leur langue et leurs tendances nationales étaient persécutées; malgré cela ils ont soigneusement gardé leur folklore, résistant à toute roumanisation.

I

Au point de vue du folklore, la Dobroudja roumaine, aussi bien que celle appelée l'ancienne Dobroudja et qui appartenait à la Bulgarie jusqu'à 1913, constitue une portion indivisible de la patrie bulgare. Nous y voyons les mêmes rites et croyances populaires, les mêmes légendes et chants que dans la partie orientale du Royaume. Le pays situé au nord de la ligne Silistra - Mangalia est un prolongement du pays situé au sud de cette ligne, non seulement par la langue, par l'idiome qui y est parlé, mais aussi par les costumes des paysans et paysannes si caractéristiques, par leur manière de vivre, par leurs contes et chants en connexité avec les fêtes, les réunions et les travaux de la maison et des champs. Ce pays est bien bulgare parce qu'il garde sa physionomie ethnique pure et qu'il s'attache avec amour à son passé poétique. Il est intéressant de remarquer que dans cette partie du pays bulgare, la plus septentrionale, on ob-

serve non pas un seul type de phénomènes de mœurs et de folklore, mais plusieurs types différents qui se croisent et se mêlent d'après l'origine des populations. Pour l'ethnographe c'est une tâche alléchante que d'étudier cette variété; et cette tâche est d'autant plus importante qu'une grande partie des particularités de mœurs de l'ancienne Bulgarie orientale, qui sont en train d'y disparaître, sont ici conservées avec la jalousie propre aux émigrés qui ont quitté en masse leur patrie d'origine.

Du folklore de la Dobroudja roumaine nous ne relèverons ici que ce qui nous semble le plus important pour la science, les chants populaires. Quant aux autres productions du génie créateur populaire, elles ne présentent pas ici une originalité quelconque qui ne soit pas notée dans les investigations relatives à la Bulgarie orientale. Ainsi, les émigrés de Thrace conservent encore la célébration du „Koukerov-den“, pendant la semaine qui précède le carême, avec la mascarade antique, vestige du culte de Dionysos, inconnu des habitants de la Bulgarie du nord. Ce criterium, l'existence de „Koukeri“ (une espèce de masque), suffit à lui seul pour établir, sans recourir au dialecte, la provenance des émigrés. Mais ce genre de témoignages du passé cède le pas devant la puissance du chant populaire, entretenu avec ardeur dans la Dobroudja comme un legs sacré de la mère-patrie.

Un assez grand nombre de chants populaires de la Bulgarie orientale ont été déjà publiés. Mais si nous prenons en considération les riches recueils de chants de la Bulgarie occidentale et surtout de la Macédoine, nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer

notre étonnement que les pays à l'est de l'Isker, de la Sredna-Gora (le Balkan) et du Pyrin soient moins favorisés, sous ce rapport, quoique plus riches et plus doués au point de vue de la poésie. Les matériaux incomplets recueillis par Christo Nedelkoff nous montrent à quel beau résultat nous pouvons nous attendre si nous entreprenons des études systématiques dans les Rhodopes, en Thrace et dans le Balkan. Le recueil de Nedelkoff, composé vers 1872, contient plus de 400 chants provenant principalement des régions de Gorna-Orehovitz, Gabrovo et Tirnovo (voir l'édition de N. Tchekharoff dans le Sbornik du Ministère de l'Instruction Publique, Sofia 1912, t. XXVI). Il est étrange que tout en possédant deux recueils précieux de chants des Bulgares de la Bessarabie et de la Russie du sud, aucune étude systématique n'ait été entreprise sous ce rapport dans les endroits d'où ceux-ci ont émigré vers la seconde moitié du XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e siècle. Pourtant cela est d'autant plus nécessaire que ce qui est ancien disparaît petit à petit et que la mémoire des contes et chants populaires s'affaiblit. Aussi pouvons-nous nous considérer bien heureux de voir ce problème résolu jusqu'à un certain point pour la Dobroudja et encore pour sa partie septentrionale, celle qui n'était pas comprise dans les confins du royaume bulgare. Nous y avons passé un temps assez long pour visiter presque tous les villages bulgares et nous y avons noté environ 400 chants que nous avons entendus de la bouche des meilleurs chanteurs et chanteuses, chants qui étaient pour la plupart inconnus jusqu'à présent. En nous promettant de publier un re-

cueil complet de ces chants et de décrire le milieu où ils ont été recueillis, nous nous contenterons d'en relever ici les traits les plus importants et les plus caractéristiques en général.

II

Parmi les nombreuses catégories de motifs poétiques populaires connus dans la Dobroudja, quatre ou cinq méritent plus particulièrement notre attention par leur richesse et leur importance. Ce sont les chants rituels, les chants sur les haïdouks (les révoltés, les insoumis), les chants amoureux, les ballades et les chants narratifs.

Les chants rituels sont certainement la couche la plus ancienne de la tradition poétique de notre peuple, parce que par leurs motifs principaux ils remontent vers l'époque où le christianisme nouvellement introduit fusionnait avec les conceptions léguées par le paganisme, en faisant naître une poésie religieuse bizarre, rattachée aux grandes fêtes du calendrier.

C'est par les chants rituels que nous jugeons aujourd'hui des conceptions sur l'univers, la religion et la poésie d'une époque depuis longtemps disparue et que la science veut historiquement rétablir sous un jour complet. Et ce qui est du plus grand intérêt, c'est que ces chants rituels indiquent une certaine parenté avec les chants analogues des peuples consanguins, surtout les Ukrainiens, d'où il faut conclure que plusieurs de leurs éléments sont, au point de vue des idées, un héritage du temps slave ancien; ils montrent que déjà avant de se diviser, les Slaves avaient une

vie spirituelle et une poésie. Quoiqu'il en soit, ces chants ont une valeur inappréciable pour l'histoire du peuple bulgare en particulier et pour la caractéristique de son génie créateur. Si nous voulons étudier les notions ethniques et religieuses, aussi bien que les aspirations des Bulgares, c'est à ces chants précisément qu'il nous faut recourir en cherchant à pénétrer leur sens. Nous voyons alors se découvrir à nos yeux la vraie physionomie intérieure du peuple bulgare, avec ses idées religieuses naïves, sa profonde croyance, ses intérêts économiques et ses sentiments de famille. Comment le Bulgare conçoit-il le paradis et l'enfer, qu'est-ce qu'il considère comme juste ou comme injuste, comment il se représente Dieu, Jésus-Christ et les saints, à quoi rêve-t-il, qu'est-ce qu'il attend du destin, qu'est-ce qui le réjouit ou lui fait de la peine, tout cela est exprimé poétiquement dans un grand nombre de chants sur la fête de Noël, sur la St.-Lazare, sur la St.-Georges et sur le printemps. Et ces chants qui, par la variété des motifs et par leur nombre, n'ont pas d'équivalents dans la poésie nationale des autres peuples, sont un matériel excellent pour caractériser l'âme collective de notre peuple. Dans la Dobroudja, comme dans le reste de la Bulgarie, dans les environs de Sofia et en Thrace surtout, ces chants sont chantés avec beaucoup de sentiment et s'implantent profondément dans la vie du peuple. Et quoiqu'on ait noté jusqu'à présent environ 200 chants de Noël dans un nombre infini de variantes, il reste tout de même des motifs nouveaux, inconnus jusqu'ici, ou des variantes intéressantes, qui contiennent de nouveaux traits et témoignent d'une production ininterrompue.

Au village de Tcherná, au sud-est de Matchin, nous avons noté le chant de Noël original qui suit :

Un vieillard bien vieux
Se mit un dimanche de grand matin,
Un petit balai de basilic à la main,
A balayer et épousseter à gauche et à droite,
A gauche et à droite, en bas et en haut ;
Et partout il étendait des tapis,
Des tapis tout en soie ;
Et partout il rangeait des sièges,
Des sièges tout ouvragés ;
Et sur les sièges il mettait des coussins,
Des coussins tout en or.
C'est qu'il attendait de grands hôtes,
De grands hôtes — Dieu lui-même,
Dieu monté sur un renne,
Puis, après lui, la Sainte Vierge,
La Sainte Vierge sur une biche,
Une biche aux pieds agiles ;
Puis venait Saint Ivan,
Saint Ivan sur une colombe,
Une colombe aux ailes d'or,
Aux ailes d'or, au plumage d'argent ;
Puis venait Saint Georges
Sur son cheval intrépide.
Il tenait à la main sa lance fine
Et sur la lance un barbeau.
Vint à sa rencontre Saint Nicolas
Saint Nicolas sur un faucon,
Un faucon aux pieds d'or ;
Il lui prit le beau barbeau
Et en prépara neuf plats différents
Neuf plats et trois sacrifices
Et il dit : que ce soit des sacrifices à Dieu,
Des sacrifices de la part de Saint Nicolas.
A ta santé, beau vieillard.

L'imagination naïve a dépeint ici, suivant le goût

des légendes chrétiennes, un tableau bizarre où il n'est pas difficile de discerner comment le peuple célèbre son hospitalité et comment il introduit Dieu, la Sainte Vierge et les saints dans la sphère de ses notions. Les grands hôtes viennent visiter le maître de la maison de la même manière que les chanteurs de la Noël; mais, montrant qu'ils sont capables de faire des miracles, ils se distinguent de ces derniers en ce qu'ils viennent montés sur un renne, sur une biche, sur une colombe ou sur un faucon. A l'image de Saint Georges, connue de l'iconographie — le saint monté sur un cheval et tenant une lance — vient s'ajouter tout de suite une nouvelle image pour les autres saints, celle-ci de production locale.

Un motif nouveau est contenu également dans le chant suivant, noté au village de Bache-keuy :

Saint Ivan célèbre la messe, aidé de Saint Georges. Celui-ci ayant servi, ni plus ni moins, pendant trois ans, ne voulait plus continuer et demanda à partir pour aller au paradis. Saint Ivan lui dit : „Je t'en prie, Saint Georges, tu as servi si longtemps, continue encore un peu, jusqu'aux deux fêtes de l'Épiphanie et de Saint Ivan, que nous puissions bénir les eaux, les eaux et la forêt, la terre et les cieux, que nous puissions baptiser les petits israélites“. Mais Saint Georges n'écouta pas et se rendit au paradis; il s'y rendit et en revint. Alors Saint Ivan lui demanda : „Ah, te voilà, Saint Georges; qu'as-tu vu au paradis?“ Et Saint Georges de répondre : „Tout est bien au paradis, mais dans un coin c'est bien mauvais; on y voit trois bûchers, et sur les bûchers trois jeunes gens. Le premier brûle par les pieds, le second brûle par les mains, la troisième brûle par le milieu“. Saint Ivan répond alors : „Celui qui brûle par les pieds a

passé devant son parrain, celui qui brûle par les mains
a travaillé le dimanche, celui qui brûle par le milieu
a manqué de respect à ses parents“.

A ta santé, Saint Ivan !

Voici enfin un dernier chant de Noël, celui-ci
noté au village de Kamber :

Une jeune fille planta
Dans son jardin, trois pommiers.
Elle les planta et ils ont pris ;
Ils donnèrent des feuilles,
Des feuilles et des fleurs,
Des fleurs et des fruits.
Vinrent trois colombes,
Trois colombes, trois rossignols.
De leurs pieds elles brisaient les branches,
De leurs becs elles picotaient les fruits.
La jeune fille les aperçut
Et battit de ses mains fines :
„ Allez-vous en les colombes ! „
Les colombes répondent :
„ Oh, toi, jeune fille,
Nous ne sommes pas trois colombes,
Mais nous sommes trois envoyées
Chargées de voir la jeune fille,
Et de juger si elle est digne,
Digne de devenir une reine.

Par son motif, ce chant appartient à la catégorie
des chants symboliques de la Noël et de la Saint La-
zare, de ces chants bien répandus que le professeur
A. Potebnia examine avec beaucoup de compétence
dans ses *Explications des chants ukrainiens*
(Varsovie, 1887, II, 472 et suiv.). C'est un motif origi-
nal cependant, qui est parallèle à d'autres motifs ana-
logues de la poésie populaire ukrainienne et yougo-
slave, mais qui ne se confond avec aucun d'entre eux.

Pour finir avec les citations de chants rituels en général nous donnerons plus bas un chant que les jeunes filles chantent le 1^{er} mai, lorsqu'elles vont dans toutes les maisons danser et célébrer le papillon bien connu, une coutume magique pour amener la pluie. Ce chant, recueilli au village déjà cité de Kongas, contient certains traits intéressants, comme l'indique la comparaison avec les chants semblables de l'ancienne Bulgarie (voir A. P. Stoïloff, „Prière pour la pluie“, Sbornik du Ministère de l'Instruction Publique, XVIII, 641),

Le papillon vole
 De maison en maison
 Et prie le bon Dieu :
 „Fais, Dieu, qu'il pleuve,
 Afin que le blé pousse,
 Le blé aux épis d'or,
 Le millet touffu,
 Et que ma mère m'en prépare
 Une galette bien fine.
 A la maison elle est pétrie,
 Sur l'aire elle est battue,
 Au soleil elle est cuite,
 Au couteau elle est polie,
 Dans le sac elle est portée“.

III

Si les chants rituels nous donnent la possibilité de pénétrer dans cet ensemble d'idées et de conceptions qui forme la conscience religieuse du milieu populaire primitif et qui en même temps nous indique les intérêts vitaux de la population des campagnes¹⁾,

¹⁾ Voir Arnaoudov „Etudes sur les rites et légendes bulgares“, Revue de l'Académie des Sciences Bulgare L. IV et XIV (1912-1917).

les chants des haïdouks (révoltés) jettent la lumière sur un autre côté de la vie spirituelle en nous faisant connaître les idéals nationaux et sociaux du peuple récemment encore opprimé. Epopées historiques, créées au XVII, XVIII et XIX siècles, ces chants expriment fidèlement la situation de la Bulgarie pendant ces temps ténébreux et durs. Poésie qui reflète l'aspiration à la liberté politique et l'admiration pour les champions de la délivrance, ces chants sont une image fidèle de l'esprit national qui a pénétré profondément dans le cœur des masses populaires. Les insurrections nombreuses, depuis celles de Tirnovo et de Tchiprovetz, au XVI et XVII siècles, jusqu'à la grande insurrection d'avril 1876 qui fit déborder le verre de la patience en Europe et provoqua la guerre russo-turque, montrent que le peuple bulgare n'a jamais pu se résigner au joug, pensant toujours au moyen de reconquérir l'indépendance perdue. Et lorsque, après un esclavage cinq fois séculaire, le peuple bulgare recouvra sa liberté, il continua à chanter les chants des haïdouks, où sont célébrés les exploits légendaires des héroïques défenseurs du peuple qui s'étaient placés à la tête des bandes de montagne pour défendre la cause nationale. Le peuple les chante aujourd'hui encore dans tout le pays bulgare comme un écho vibrant des souffrances endurées. Mais le pays où l'amour de ses chants est le plus vivace, où ces mélodies tristes et ces fiers héros éveillent les sentiments les plus profonds, c'est bien la Dobroudja roumaine. Nous étions frappé de constater, en parcourant ce pays, que dès que nous demandions à entendre un vieux chant, c'est un chant de haïdouk que nous chantaient tout d'abord les fem-

mes et les hommes, les jeunes et les vieux. Sans se faire prier, les villageois chantaient les exploits du voïvode Nentcho, qui devint célèbre dans les montagnes comme dans les plaines, qui intercepta les routes de l'Etat et qui, poursuivi par les troupes, fut pris après une longue lutte, mais put se sauver en faisant à Dieu la promesse de faire don à l'église d'une voiture d'encens blanc et d'une voiture de cire blanche (village de Tcherná); ou bien les exploits du voïvode Stoyan qui, à la tête de 77 compagnons, parcourut le pays depuis Pâques jusqu'à la Saint Elie, mais tombé malade, fut porté par ses camarades jusqu'au sommet de Bakadjik, puis fut soigné par sa sœur clandestinement, au village, et qui, guéri, se saisit du pacha tyran et le conduisit chez ses compagnons réjouis de voir parmi eux leur chef en bonne santé (village de Bache-Keuy); ou bien les exploits du voïvode Stoïko qui, à la tête de sa bande, traversa le centre de Sliven simulant une noce et qui put se saisir du pacha même lorsque celui-ci l'atteignit avec trois cents gardes du corps (village de Nalbant); ou bien les exploits du voïvode Garvan et son compagnon Mladentcho qui, envoyé à Yambol pour y acheter de la poudre et du plomb, y fut entouré par les soldats du pacha et dut les massacrer tous pour leur échapper; Mladentcho appelle alors Garvan pour lui montrer „quel champ il a moissonné, quelles gerbes il a entassées“ (village de Hadjilari); ou bien les exploits du héros Dobri qui conduisit sa bande au mont Rila et en plein été, surpris par une tourmente de neige, se réfugia au monastère et fit brûler pour se réchauffer les icônes, qu'il fit remplacer après par des

icônes en or et en argent (village de Kanly-boudjak) ou bien les exploits de la voïvode Boïna la belle fille, qui ne pouvant supporter l'idée de fier la quenouille à la maison, veut aller conduire une bande dans la montagne (village de Beï-daout):

Ma mère, vieille mère,
Je ne veux pas de ta quenouille,
De ta quenouille et de ton rouet.
La forêt reprend sa vie
Et se couvre d'une belle verdure,
Le sang chaud afflue dans mon cœur,
Le sang clair et bouillonnant.
Je m'en vais avec les haïdouks!...

Ces chants qui sont conservés dans le Royaume comme un souvenir du passé, étaient récemment encore pour la Dobroudja l'expression d'un rêve pour de jours meilleurs. L'esprit fier et indépendant des révoltés faisait palpiter les cœurs des Bulgares dans le pays opprimé, et plus il était dangereux de parler ouvertement des idéals nationaux, plus le sentiment patriotique prenait d'essor lorsqu'on chantait ces chants.

IV

A l'esprit aventurier et mâle des chants des haïdouks répond, dans les chants d'amour, l'affection et la tendresse. Les premiers sont le plus souvent l'œuvre des chansonniers professionnels, qui, s'accompagnant fréquemment du violon, célèbrent, à la table qui réunit hommes et femmes, les exploits héroïques ou étranges des révoltés; les seconds, où se reflètent les sentiments intimes, le plus souvent la mélancolie, la tendre tristesse et rarement l'humour, sont l'œuvre

de la jeune fille, de la chanteuse qui, à la danse du dimanche, pendant les réunions du soir ou lors de la moisson, improvise un chant sur le dernier événement qui a ému les cœurs ou excité l'imagination des jeunes.

Un fait qui mérite d'être relevé, c'est que le sentiment érotique grossier est complètement banni du chant d'amour bulgare. Une pudeur délicate se dégage de ces chants, le sentiment de la pureté morale y domine en plein; et en ce sens notre chant d'amour populaire est un signe qui reflète fidèlement l'éthos du milieu où il est cultivé. Ces chants sont le plus souvent de petits tableaux symboliques ou de courts dialogues qui dépeignent en peu de traits l'histoire d'un amour malheureux, une taquinerie amoureuse, une entrevue de deux amoureux à la danse publique, à une réunion du soir dans un jardin, à la fontaine etc. La chanteuse qui en est l'auteur ne touche pas même de loin des images ou des motifs licencieux ou à double sens, et même les sujets les plus risqués sont traités avec un sentiment très délicat de la bienséance. Sous ce rapport la Dobroudja ne s'écarte pas de la règle qu'observe toute la Bulgarie, si nous ne prenons pas en considération, naturellement, ces chants de ville, déguisés sous des formes populaires, qui sont influencés par les chants turcs et grecs et où s'étend la démoralisation étrangère au vrai peuple.

Un exemple du lyrisme amoureux de la Dobroudja nous est fourni par le chant suivant, noté au village de Kassap-keuy:

La belle Iana coupait les blés
Entre deux chemins et trois routes.

Sur le chemin passait un pâtre,
 Un jeune pâtre qui conduisait son char
 S'adressant à Iana il lui dit :
 „Iana la belle, Iana la gracieuse,
 Puisque tu coupes les blés
 Entre deux chemins et tr is routes,
 Voyons qui peut en couper davantage!“
 Ils se mirent chacun de sont côté ;
 Iana en coupa davantage,
 Neuf gerbes et trois brassées.
 Elle dépassa le jeune pâtre,
 Le jeune pâtre, le fort gars.
 Le jeune pâtre dit alors :
 „Iana la belle, Iana la gracieuse,
 Tu m'as bien vite dépassé
 Comme nous avons coupé ensemble,
 Ensemble nous allons vivre“.

Nous trouvons un motif semblable dans le chant suivant, noté au village de Hadjilari.

Nicolas dit à Rada :
 „Rada la belle, Rada la chère !
 Les bergers rassemblent les moutons
 Et les conduisent vers le sud,
 Vers le sud, vers Constantinople.
 Je veux aussi, Rada, y aller
 Y ailer en conduisant des moutons
 Pour m'acquérir des biens.
 Quel cadeau dois-je t'apporter
 Au retour de mon voyage?“
 Rada dit à Nicolas :
 „Nicolas, cher Nicolas,
 Tu ne sais donc pas
 Quel cadeau peux-tu m'apporter ?
 Un collier de pièces en or,
 Du fard blanc pour le visage blanc,
 Un crayon noir pour mes sourcils longs
 Une ceinture pour ma taille fine

Et pour toi, mon cher Nicolas,
Une flûte tout en cuivre.
Lorsque de là-bas tu retourneras
Joue de ta flûte dans le jardin,
Dans le jardin en face de la porte ;
Maman va alors me demander :
„Rada, ma chère fille Rada,
Qui est-ce qui joue au jardin ?
Et je vais mentir à ma mère :
„Maman, chère vieille maman,
C'est Nicolas, mon amoureux,
Celui à qui tu ne veux pas me donner
Parce qu'il n'est pas assez riche.
Quel besoin a-t-il d'être riche
S'il sait jouer aussi bien de la flûte !“

V

La ballade populaire nous introduit dans le monde du miracle, du mystérieux, du surnaturel et de tout ce que l'imagination conçoit comme un contraste avec la réalité de la vie ordinaire. La foi dans les fées et ondines, dans les dragons et autres êtres démoniaques qui peuplent la mythologie populaire inférieure, crée un terrain naturel sur lequel poussent ces productions poétiques. La ballade diffère des autres récits en ce que, dans ceux-ci, c'est le héros accomplissant un exploit qui est le centre, tandis que dans la ballade tout l'intérêt porte sur l'événement étrange, sur le concours extraordinaire de circonstances spéciales que la superstition populaire admet. Lorsque le sujet des ballades est l'intervention de Dieu, des anges ou des saints, les ballades s'approchent des légendes, c'est-à-dire de l'épopée purement religieuse du peuple qui a grandi sous l'influence des récits bibliques, des apocryphes et des biographies des saints. Les ballades et

les légendes caractérisent ensemble le mysticisme profondément enraciné dans le peuple qui trouve son expression dans la poésie aussi. Les chants de la vie familiale et sociale satisfont aux besoins d'images purement réalistes ou psychologiques, dirigeant l'attention de l'auditeur sur ce qui est proche et connu ; les chants dont les motifs sont pris dans la démonologie transportent l'imagination dans le règne du pressentiment et de la superstition où tout surnaturel est possible puisque c'est la volonté de la providence qui est souveraine.

Les ballades que nous avons entendues et notées en Dobroudja sont proches de celles de la Bulgarie orientale. Au point de vue de ces chants aussi, par conséquent, la Dobroudja fait partie du type ethnique bulgare oriental. Les motifs particulièrement populaires qui figurent dans les recueils de Yankoff, de Tcholakoff, de l'Académie etc., sont tous connus jusque dans les coins les plus septentrionaux de notre patrie. C'est le motif du murage d'une femme dans les fondements d'un pont ou d'une forteresse par le maçon Manol ; du frère décédé Lazare qui sort du tombeau pour faire rompre ses fiancailles à sa sœur Petkana ; de l'amour d'un dragon et d'une bergère ; de l'enlèvement d'une jolie fille par l'amoureux Messetchko (la lune) ou par le soleil ; de la fiancée destinée à mourir dès son mariage ; des fées qui enlèvent la fille unique d'une femme ; d'une mère qui au moyen d'herbes magiques transforme son fils en dragon ; d'une honnête jeune femme calomniée par sa belle-sœur qui, jetée dans un four incandescent, est restée, grâce aux anges, intacte ; de l'orphelin qui devait mourir, mais que Dieu

épargne à la suite des lamentations de la sœur arrivées jusqu'au ciel; de la femme désespérée de Bogdan le bandit qui fut transformée en colombe et s'envola chez sa mère; de la peste qui, montée sur un cheval, tire des flèches sur les hommes, mais épargne une pauvre orpheline qui en a assez de filer la quenouille pour les autres etc. etc. (voir les variantes dans notre Folklore de la région d'Elena, Sbornik du Ministère de l'Instruction Publique XXVII, p. 155 et suiv.). Ne voulant pas charger cette étude de textes et de variantes, nous nous contenterons de citer en prose une seule ballade, très originale, où la peste apparaît comme l'aide de Dieu. Cette ballade a été notée au village de Kanly-boudjak:

Dieu élevait un palais tout en os humains; les fondements en sont de vieilles gens, les piliers des beaux garçons, les fenêtres des jeunes femmes, les tuiles de petits enfants. Mais les tuiles ne lui suffisaient pas; alors Dieu s'écria: „Quelle est la maladie la plus prompte? Je vais la charger d'une mission: qu'elle aille vite chez Karadja et qu'elle lui enlève les neuf fils et les neuf brus belles ainsi que neuf de ses petites filles“. Alors la peste se présenta: „Dieu le Tout-Haut, je suis la maladie la plus prompte, c'est moi qui veux accomplir la mission“. Dieu dit à la peste: „Va, peste, va vite chez les Karadja. . .“. La peste partit et alla frapper à la porte. Karadja lui-même demanda: „Qui frappe là? Êtes-vous de bons hôtes, ou de vilains bandits?“ La peste répondit: „Nous ne sommes pas de bons hôtes, ni de vilains bandits, mais c'est moi, la peste noire. Dieu m'envoie ici pour t'enlever tes neuf fils, tes neuf brus belles et neuf de tes petites filles“. Karadja conjura la peste: „Peste terrible, peste noire, va demander à Dieu si je ne puis les racheter en envoyant de l'argent ou les

faire remplacer par d'autres victimes humaines? " Et la peste se rendit chez Dieu et lui transmit la demande. Dieu répondit à la peste: „Peste terrible, peste noire, va dire à Karadja que si Dieu acceptait d'autres victimes tout le monde resterait sur la terre; si Dieu acceptait de l'argent, la terre serait en argent et l'herbe tout en or“. Et il accorda trois jours pour que les victimes mangent et boivent. Elles mangèrent et burent pendant trois jours. Karadja était assis sur le divan, tenant à la main un verre qu'on lui remplissait de vin fin. Comme ils mangeaient et buvaient, les fils demandèrent au père: „Père, vieux père, nous sentons une odeur forte“. Karadja leur répondit: „Mes fils, mes chers fils, ce sont les vents de la mer qui apportent ces odeurs fortes“. C'était la peste qui entraît et qui tua tout le monde.

Nous avons entendu une variante toute particulière de ce chant à 10 km. de Kanly-Boudjak, au village de Karaman-keuy. Cette variante mérite d'être signalée à cause des images mythologiques qu'elle contient. Nous sommes obligés de la résumer parce qu'elle est trop longue: La jeune fille Yanka appelle sa mère pour qu'elle la voie bien parce qu'elle va mourir et maudit celui „qui a jeté un pont sur la mer et une échelle pour le ciel“. Car Dieu voulant élever des églises et des monastères, envoya la peste sur la terre, „pour qu'elle tue et qu'elle brûle, les vieux pour leurs os, les vieux et les jeunes, les jeunes tout innocents“. Ianka et son premier amoureux sont des innocents; aussi Dieu leur a-t-il consigné une place d'honneur:

Je serai placé, maman,
Sur la voûte, sur la voûte principale,
Et mon amoureux Ivantcho,

Ivantcho, le fils unique,
Unique à sa mère et à son père,
Constituera le seuil
De l'autel de l'église.

La peste prend l'âme de la jeune Ianka et la conduit devant Dieu, en disant :

„Dieu le Tout Haut, j'ai trouvé une innocente, je t'apporte la belle Ianka, Ianka la fille unique“, et la peste de promettre : „je m'en vais prendre Ivantcho, Ivantcho le fils unique“. Dieu dit à la peste : „assez te louer, peste, peste noire, peste meurtrière, va peste, l'apporter, et donne-moi tes comptes que je vois un peu où tu vas, peste, et ce que tu brûles, ce que tu tues“.

La peste se rendit dans la grande cour de Karadja prendre l'âme de son fils Ivantcho. Mais Karadja avait deux petits chiens qui avaient vu le jour le samedi saint; ils reconnurent la peste et lui firent de loin rebrousser chemin. La peste se transforma alors en tzigane et essaya de nouveau à pénétrer dans la cour; mais cette fois aussi les chiens la reconnurent et la pourchassèrent. „Très en courroux“ elle retourna chez Dieu se plaindre et demander conseil. Dieu lui apprit à se transformer en un ours terrible, d'effrayer et disperser le troupeau de moutons de Karadja et, lorsque Karadja se montrera avec ses deux chiens pour rassembler son troupeau, d'entrer dans la maison et de frapper Ivantcho sur le front, entre les sourcils. C'est ce que fit la peste qui bientôt apporta Ivantcho à Dieu. La construction de l'église put être alors achevée.

Une variante intéressante du motif „le dragon aime une jeune fille“ nous est fournie par un chant

noté aux villages de Bache-keuy et de Frécatzéï. Cette variante est si fine par la mélodie et l'expression des sentiments, qu'elle peut être considérée comme une des plus belles perles du lyrisme populaire bulgare. Je ne puis, malheureusement, en traduire ici la mélodie qui constitue le côté principal, le plus intime et le plus poétique d'un chant vivant qui est transmis par le peuple de vive voix. Les mots notés, sans les tons qui s'y rattachent organiquement, n'en sont qu'un fragment qui nous donne une idée très faible du charme qui se dégage de l'ensemble. En voici le début tel que nous l'a chanté la jeune fille Marina Vâltcheva, du village de Bache-keuy :

Dragana faisait blanchir
De fines toiles blanches
Et des cadeaux en soie;
Et ce faisant elle pleurait.
Ses compagnes lui demandent :
„Dragana, chère Dragana,
Nous faisons blanchir et nous chantons,
Tu fais blanchir et tu pleures.
Ta mère serait-elle une marâtre,
Ton père serait-il un dénaturé ?

Dragana répond à ses cinq compagnes que ce n'est pas à cause de ses père et mère qu'elle pleure, mais à cause de son amoureux; elle voulait qu'il fût un jeune berger et il est un jeune dragon. Avant de la quitter le jeune dragon lui recommande (variante du village de Frécatzéï) :

Dragana, chère au dragon,
Lorsque je serai parti,
Ne va pas avec les eunes filles
Chercher de l'eau à a source,

Ne porte point le bouquet,
Ne va pas danser avec les jeunes gens.
Si je t'y aperçois
De mes ailes je te tuerai
Et ton sang je boirai“!

Le Dragon veut emmener Dragana, mais celle-ci ne veut pas se séparer de ses parents et de ses amis, ni quitter le village.

J'aime tendrement
Ma mère et mon père,
Mes frères et mes sœurs
Et mes cinq chères amies“.
Dragana n'avait pas encore
Proféré ces paroles,
Qu'une pluie fine se mit à tomber
Que le vent se mit à souffler.,,
Et le dragon enleva la jeune fille.

Ce chant est une expression poétique de la superstition d'après laquelle les dragons s'éprennent d'amour pour les jeunes filles ou les jeunes gens, peuvent les enlever, vivre maritalement avec eux et en avoir des enfants. La femme où la jeune fille aimée par un dragon semble „enterrée vivante“; elle se consume sans cause plausible, se met à pâlir et n'aime plus personne; elle ne doit pas fréquenter les danses et les soirées parce que le dragon peut la „bousculer“. Même certaines jeunes filles à l'imagination malade peuvent se suggestionner, jusqu'à croire qu'elles sont tombées dans le piège du monstre et alors leurs amies, composent des chants qui sont chantés dans les soirées et lors de la moisson.

VI

Les nouvelles, ou comme on les désigne généralement, les chants narratifs, ont pour sujet divers événements de la vie de famille et de la vie sociale, de préférence des événements émouvants par leur fin tragique. Il y est question de drames privés qui ont provoqué la curiosité générale par leur dénouement sanglant ou triste; d'événements historiques — surtout d'exploits terribles de brigands, de Kyrdjalis ou de Turcs — qui ont laissé des souvenirs profonds chez les victimes. Ce sont des chants où le fantastique et le surnaturel est complètement banni, des chants qui nous donnent un tableau fidèle de la vie de nos campagnes dans toute sa réalité. Ils nous font connaître la situation du mari et de la femme dans la famille, surtout la situation peu enviable de la jeune mariée surveillée par la belle-mère jalouse; les joies et les peines des jeunes gens avant le mariage, lorsque, obéissant à la déception, à la jalousie ou à la haine, les jeunes gens se trompent, se quittent ou se donnent la mort; la situation de l'orphelin ou de la veuve qui, abandonnés, sont obligés de demander le secours des étrangers; et bien d'autres scènes qui ont impressionné l'observateur par leur caractère touchant ou cruel. Nous passons en revue toutes les passions humaines et tous les vices, tous les défauts et tous les soucis; rien de la chronique variée de la campagne, surtout de celle qui concerne les derniers siècles et plus particulièrement le XVIII et le XIX, n'échappe à l'intérêt des chansonniers anonymes. Les chants nous conduisent par les monts et les vallées de la Bulgarie, ils nous

parlent des commerçants, des bergers et des moissonneurs, ils traitent des maladies, des épidémies, des incursions, des pillages et des meurtres; il nous décrivent les noces, les funérailles, les baptêmes et les coutumes des fêtes; ils nous montrent la vie économique rurale, les travaux des champs et de la maison, le battage des blés, le tissage sur le métier, le filage à la quenouille etc. En un mot nous y parcourons les vraies annales poétiques qui nous permettent d'étudier la vie sociale d'une époque déjà historique du développement de notre peuple.

A ce point de vue aussi, la Dobroudja est un riche puits pour le folkloriste et l'historien. Lorsque tous les matériaux recueillis en Dobroudja seront publiés, on pourra voir ce que ces nouvelles poétiques, ces chants narratifs, contiennent de riches documents pour caractériser les Bulgares jusqu'au moment de l'affranchissement. Les cadres de cet aperçu général ne nous permettent pas d'exposer ici même les points principaux que nous y avons relevés; aussi sommes-nous obligé de nous borner, comme pour les autres catégories de chants, à une ou deux indications en citant quelques chants historiques portant sur le brigandage.

Le brigandage, jadis célèbre, a fait partie de l'histoire de la Turquie. Ayant pris de grandes dimensions grâce à l'incurie administrative et à la corruption des fonctionnaires, il a été longtemps le fléau des provinces, et empêchait la libre circulation dans le pays. Un grand nombre de chants traitent des exploits cruels ou hardis de ces criminels qui entretenaient la terreur parmi la population. Voici, par exemple, un chant qui

nous parle de l'insécurité des routes et des risques auxquels étaient exposés les voyageurs par suite du brigandage. Ce chant, noté au village de Cerna, tire ses origines de Yambol :

Quel grand malheur vient de frapper, à Yambol et à Karbouna, les bergers de Hadji Pètre : samedi ils firent ripaille, dimanche ils dansèrent, lundi fête de la Sainte-Trinité, ils devaient aller au parc de mouton, près de la rivière. Ils avaient marché assez longtemps, avaient traversé la plaine, mais arrivés au milieu de la forêt, ils tombèrent dans une embuscade dressée par neuf brigands. Que pouvaient faire nos bergers ? Les ennemis étaient nombreux. Ils se saisirent d'eux, leur attachèrent les mains derrière le dos et se mirent à leur couper les chairs...

Ce chant est l'écho récent d'un drame sanglant dont il a gardé fidèlement les noms des lieux et des victimes ; selon toute probabilité il date de la fin du XVIII^e siècle, précédant de peu de temps l'émigration de la région de Yambol vers la Bessarabie et la Dobroudja. C'est la terreur des bandits célèbres qui s'y dépeint, de ces bandits qui pouvaient exister à l'abri de l'anarchie régnante dans la péninsule Balkanique depuis le moyen âge et jusqu'à la création des petites principautés. Dans un autre chant nous voyons les exploits plus terribles encore des Kyrджalis et des Daalis qui, au temps de Sélim III, (monté sur le trône en 1789), mettaient à feu et à sang presque toute la Thrace sans rencontrer où que ce fût une résistance sérieuse (voir Jireček, Histoire des Bulgares. Odessa, 1878, p. 625 et suiv.). Le chant suivant, noté au village de Nalbant, nous expose un cas qui est peut-être un des plus petits actes de ces brigands organisés.

On voyait venir les Daalis, les Daalis et les Kyr-djalis; partout où ils mettaient le pied, c'était le sac et le feu. Mais le peuple ne pouvait rien faire. Ils se rendirent au monastère au grand et riche monastère, où ils prirent le notable Pentcho et le soumirent à tous les supplices. Ils lui arrachaient les chairs, au moyen de tenailles, et lui disaient: „Pentcho, Pentcho le notable, tu es célèbre au loin par la fortune que tu as amassée, une fortune incalculable. Tu dois, Pentcho, nous compter cinq cents pièces d'argent, six cents piastres noires, mille pièces d'or. Si tu ne t'exécutes pas, tu vas mourir sous nos coups...“

Pentcho va chercher l'argent, mais les Kyrdjalis ne s'en contentent pas et ils demandent sa jolie fille Angeline, mais lorsque celle-ci arrive, ils ne tiennent pas le père pour quitte; ils lui coupent la tête et emmènent la fille dans la montagne.

Un chant que nous avons noté au village de Hadjilar est de date plus récente et composé dans la Dobroudja elle-même. La chanteuse, Dona Théodorova, une femme âgée de 50 ans, se rappelle même l'événement et sait que le chant a été composé par Dimitre Stoeff, du village de Bache-keuy, père de la fiancée dont il est question. L'événement s'est produit il y a trente ans au village d'Armoutly. En voici le début:

Un crime terrible a eu lieu là-bas près d'Armoutly, aux puits de Beche-gueuz. Un richard fut tué et dépouillé; son domestique fut blessé, mais laissé vivant. Et il dénonça les bandits: le criminel Jelu de Toultscha, le bandit Georges de Yeni-keuy, Iordan Tannassaki de Yeni-keuy, le bandit Georges de Kamber et le jeune Michel de Yeni keuy. Ils furent alors tous pris le dimanche des Rameaux, et ils furent conduits en prison à Babadagh....

Les bandits restèrent dans la prison de Babadagh depuis le Dimanche des Rameaux jusqu'à Pâques, puis ils furent dirigés sur Toultscha. En route ils devaient passer par Yeni-keuy. Les mères du jeune Michel et de Tanassko firent rôtir un agneau gras et allèrent à la rencontre de leurs fils. Mais ceux-ci ne purent goûter au repas ayant les mains ligotées. Alors la mère de Michel se met à plaindre son fils :

„Et dire que ta mère t'a fiancé à la plus belle fille de Bache-keuy, à la fille de Démètre, Marie“. Michel dit à sa mère : „Mère, chère vieille mère, que Marie se marie, Marie ma petite fiancée et aussi ma sœur aimée. Moi j'irai dans les salines extraire du sel.“

Iana Christova nous a chanté au village de Bèche-Tépé une autre histoire criminelle. Le fait s'est produit au Déli-Orman; on le connaît à Bèche-Tépé, parce que ce village a été fondé, comme se le rappelle l'octogénaire Stavré Velikoff, par une cinquantaine de familles émigrées des villages du Déli-Orman, Kassarlyk, Saradja etc.; ces familles étant allées s'établir en Bessarabie en revinrent cinq ans après la guerre de Crimée en-deçà du Danube et s'établirent près de Mahmoudia. Voici le début du chant en question :

„Trois camarades se réunirent et s'entendirent entre eux de se livrer au brigandage. C'étaient Ghéntcho de Ghélandji, Iordan, originaire de Sliven et Kirtcho, de Pazardjik.“

Kirtcho se rend à Pazardjik (Dobritch) pour y acheter de la poudre et du plomb et il y apprend qu'un corps de poursuite est lancé contre la bande. De retour chez ses camarades, il leur propose d'aller

se cacher chez son oncle, le notable Roussi, au village de Kassarlyk. La fille du notable conduit les bandits au fénil; dénoncés par le propriétaire, ils furent cernés par le sous-préfet à la tête de ses gardes. Comme les bandits ne voulaient pas se livrer et tiraient sur les gardes, ceux-ci ont mis le feu au fénil, ce qui obligea les bandits de déposer les armes. Ghéntcho, ligoté, profère des menaces contre le traître en disant que, s'il réussit à s'échapper, il l'écorchera vif et se taillera des mocassins dans sa peau...

Voilà les chants, pleins d'un réalisme souvent grossier, mais vif, que les Bulgares de la Dobroudja chantent en se rappelant les conditions de vie d'une époque à peine écoulée. Ces chants, nous les estimerons toujours comme des documents précieux sur notre génie créateur et sur notre histoire; les chants des autres catégories, d'un sentiment plus tendre, d'une imagination plus hardie et contenant des conceptions religieuses ou autres, nous fournissent des données aussi riches.

VII

La renaissance bulgare en Dobroudja

1810-1878

Par St. Tchilinguirov.

Les perturbations historiques provoquent dans la péninsule des Balkans, surtout depuis la conquête par les Turcs, un déplacement considérable de la population indigène. Toutefois, aucun pays de la péninsule ne subit ce procès dans les mêmes proportions que la partie orientale, peuplée de Bulgares. Cela tient surtout à deux causes importantes qui caractérisent toute l'évolution historique des Balkans, depuis l'invasion turque jusqu'à nos jours : la poussée des Turcs du sud vers le nord et la pression des puissances européennes du nord vers le sud. Les premiers cherchent à s'assurer toute la péninsule et la possession des positions au-delà du Danube, celles-ci étant de nature à leur garantir la tranquillité sur le continent européen et à leur assurer à jamais la maîtrise du Bosphore et des Dardanelles. Les puissances, par contre, s'appliquent à descendre vers la mer Egée d'où elles pourraient plus facilement pénétrer dans les immenses étendues de l'Asie Mineure et de l'Afrique septentrionale, si solidement barrées par la puissance turque.

Pour commencer et jusqu'au XVII^e siècle, la pression de l'Europe s'exerce par la vallée de la Mo-

rava avec pour but la vallée de la Maritza menant directement devant les murs de Constantinople. Mais la voie d'action sur la Turquie se déplace considérablement vers l'est à partir du XVII^e siècle et surtout depuis que, sous Pierre le Grand, l'Etat moscovite, à peine libéré, s'est transformé en un puissant empire russe tendant à se mettre, par la culture et l'importance, au niveau des puissances de l'Occident européen. C'est de ce moment que date aussi la conviction que l'Empire turc ne pourra être refoulé de l'Europe du sud-est qu'avec l'appui de la Russie. Nous voyons depuis se former de nombreux projets tendant à ce but et attribuant, tous, le rôle principal à la Russie. Le projet de Philippe II, qui date de 1557, peut être considéré comme le premier projet sérieux dans ce sens. Les Russes jouent un rôle important également dans le projet de l'archevêque de Fünfkirchen, Antonio Beranti, soumis à l'empereur Maximilien II¹⁾.

Deux considérations expliquent le désir des puissances occidentales de voir les Russes participer à leurs luttes contre la Turquie : d'abord le fait que l'empire turc, et plus particulièrement Constantinople, était vulnérable par mer, ce qui promettait le succès si les Russes prenaient la Crimée (projet d'Antonio Beranti) et s'ils pressaient du côté du Danube (l'idée de Pierre le Grand); ensuite la parenté de langue et de religion entre les Russes et les Slaves soumis aux Turcs. Partant avant tout de cette seconde considération, l'archevêque Pietro Nedomini présenta au pape Clément XIII

¹⁾ A. G. Brikner, Histoire illustrée de Pierre le Grand, vol. II, p. 4.

une notice où il releva que l'empereur d'Autriche serait invincible dans sa lutte contre les Turcs seulement dans le cas où il est l'allié des Polonais et des Moscovites, car d'après lui, le sultan ne craignait personne autant que les Moscovites, précisément à cause de leur parenté avec les peuples balkaniques.

De son côté, la Russie se rendit bientôt compte que son intégrité et surtout les intérêts de ses parties méridionales nécessitaient une sortie sur la mer Egée, par le Bosphore et les Dardanelles. Et elle dirigea ses regards sur les possessions européennes de la Turquie. Un premier succès russe dans cette voie fut la prise de la forteresse d'Azov. Mais ici aussi la Russie ne fut pas seule. Sa victoire fut due en grande partie à la participation au siège d'ingénieurs et de techniciens autrichiens, brandebourgeois et vénitiens. Ce succès de Pierre le Grand provoqua en Europe la satisfaction générale. Et lorsque le boyard Chréméteff s'arrêta à Venise lors de son voyage à Rome et à Malte (1697-1698), un sénateur se présenta devant lui au nom du sénat et du doge pour l'assurer que la république de Venise appréciait hautement le tzar et lui souhaitait de régner sur Constantinople. On s'occuperait même des moyens de l'aider en cela.

La prise d'Azov, les sympathies générales pour les Russes si généreusement accordées, aussi bien que la construction de la flotte russe de la mer Noire, firent voir à la Porte qu'elle aurait à faire, à l'avenir, à un voisin puissant tendant énergiquement à la réalisation de son but. En même temps, la voie pour l'expulsion des Turcs de l'Europe se modifiait. La Sublime Porte se rendit compte que le danger pour l'em-

pire turc ne venait plus de l'ouest par la vallée de la Maritza, mais du nord-est. Cette dernière voie avait été déjà tracée avec compétence par le roi de Pologne et de Hongrie, Vladislas, qui, longeant le Danube et contournant Nicopol, s'était dirigé sur Varna dans l'intention d'y porter aux Turcs un coup décisif. C'est en connexité avec ce changement de la route militaire conduisant à Constantinople que commence la nouvelle répartition de la population turque. Installée d'abord dans les plaines fertiles de la Thrace, cette population les abandonne petit à petit pour s'établir dans le cœur de la Bulgarie du nord-est, où, à la fin du XVII^e siècle, elle se présente en masse compacte. Cependant, les voyageurs étrangers, qui y avaient constaté une population purement bulgare, y trouvent encore une majorité bulgare. Le gouvernement turc y fit établir tout d'abord des Janissaires, qui avaient acquis le droit de fonder une famille et de posséder des biens, des Ghibels et des Akyndjis. Puis vint s'installer une population musulmane paisible. La population bulgare du Touzlouk et du Déli-Orman a commencé de son côté à se convertir à l'islam. Toutefois, avant d'entreprendre l'ottomanisation de la Bulgarie du nord-est, le gouvernement turc recourut aux Tatares de la Crimée qui avaient reconnu la suzeraineté turque sous le sultan Mahomet II, le conquérant de Constantinople. Ces Tatares étaient venus à plusieurs reprises appuyer les sultans turcs lors de leurs expéditions contre les Hongrois, les Croates, les Allemands et peut-être même dans leurs luttes contre les Bulgares indigènes¹). Les quelques ren-

¹ Voir M. Drinov, *Eclaircissement historique sur les statistiques des nationalités de la partie orientale de la Principauté de Bulgarie*. La Revue Périodique, 1884, I. 7.

seignements que nous possédons là-dessus établissent d'une manière positive que ces Tatares traversaient le pays, souvent en masses de 50.000 hommes, et que la population bulgare en souffrait à tel point qu'elle se voyait obligée d'émigrer en Valachie ou de se réfugier dans les forêts inaccessibles du Balkan.

Il n'y a pas de doute que par là la Porte poursuivait le but de séparer par une barrière solide ses possessions et les Slaves balkaniques qui les habitaient de l'influence directe de la Russie slave devenue puissante, et, en général, de barrer aux puissances européennes le chemin le plus court conduisant à Constantinople. Les sultans avaient bien apprécié l'importance de ce coin nord-est pour l'intégrité et l'avenir de l'empire turc, comme le prouvent non seulement les forteresses de Choumen, Varna, Baltchik, Kaliacra, Silistra etc., construites les unes à côté des autres, mais aussi les guerres fréquentes dans ce pays et les tentatives des puissances européennes de pénétrer en Turquie par ce qu'on est convenu d'appeler le quadrilatère de Choumen. Il suffit de citer à l'appui l'histoire de la construction de la ligne ferrée Cerna-Voda—Constantza et Roustchouk—Varna.

C'est ainsi que toute la Bulgarie du nord-est fut dépeuplée de ses habitants bulgares. Et si, vers le sud, dans les régions de Choumen, de Provadia et de Varna, on trouve encore d'importants foyers bulgares, il ne reste que quelques îlots Bulgares, au milieu de la population turque et tatare, sur le littoral de la mer Noire et sur les rives du Danube. Toutefois, les événements historiques de la fin du XVIII siècle et du commencement du XIX ramènent les

Bulgares au berceau de notre premier royaume. — A juger par les données, que l'on peut recueillir de nos jours encore en Dobroudja, avant ces émigrés il y en avait d'autres d'un caractère moins stable. C'étaient les habitants des „kâschlas“, une espèce de métairies spéciales ou de parcs de moutons. En face se trouvaient les colonies des pêcheurs roumains du Danube. Mais si l'on compare ces deux espèces de colonies passagères, les bulgares accusent un caractère bien plus important parce que plus nombreuses et plus stables. Si ces colons bulgares ne fondaient pas des villages, c'est que les ordonnances turques s'opposaient, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, à l'établissement de familles bulgares dans la Dobroudja. Mais quoique composées uniquement d'hommes, les colonies bulgares diffèrent essentiellement des colonies roumaines du Danube, également composées d'hommes. Les premières sont non seulement plus nombreuses, mais aussi autrement actives. Les colons roumains s'occupent de la pêche pendant certaines saisons de l'année et quittent le rivage dès que ces saisons finissent, pour ne plus y revenir quelquefois. Leurs rapports avec le pays et avec ses richesses sont tout à fait primitifs. Ils se contentent d'exploiter ce que la rivière leur apporte; ils ne contribuent nullement à l'augmentation ou à l'amélioration des richesses naturelles. Les colonies bulgares, au contraire, installées quelque part dans les plaines immenses, utilisent non seulement les pâturages, mais aussi le sol labourable. A côté des parcs de moutons se trouvent un verger potager et un champ de blé pour les besoins exclusifs des habitants. Ces traits généraux suffisent pour caractériser la différence des

liens qui rattachent ces deux éléments à la terre et des sentiments qu'ils nourrissent pour elle. Pendant que le Roumain est un hôte, le Bulgare lui est attaché, l'aime et l'apprécie parce qu'il la considère comme sienne. Et elle est à lui parce qu'elle est le prolongement de sa patrie dont aucun obstacle naturel ne la sépare.

* * *

Opprimé pendant cinq siècles, politiquement aussi bien que spirituellement, entouré de tous côtés de voisins également soumis aux Turcs, le peuple bulgare commence à se réveiller comme unité ethnique, ayant un glorieux passé politique et culturel, à peine dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il reçoit les premières impulsions dans ce sens en 1762, lorsque le moine du Mont Athos Païssy, ayant achevé son histoire du peuple bulgare, se mit à parcourir les villes et les villages pour la lire et la faire copier aux plus éveillés. Le passé oublié ressuscita aux yeux du Bulgare et il se mit à rêver à son renouvellement. Mais il voyait qu'il ne lui serait pas facile de rétablir l'Etat bulgare que les Turcs, encore puissants, tenaient ferme sous leur domination. Il se mit donc au travail pour s'acquérir, avant tout, les droits qui n'étaient pas en opposition avec l'Etat turc — le droit à sa langue, à son église, à sa culture. A partir de ce moment commence la renaissance bulgare.

Mais depuis le moment où l'idée de l'indépendance de l'école et de l'église bulgare prit naissance chez le peuple bulgare, quelques dizaines d'années avant l'œuvre historique de Païssy qui lui a donné la première impulsion puissante, jusqu'aux premiers

essais sérieux en vue de sa réalisation, il s'est passé assez de temps et cela sans qu'il y ait eu de sa faute. C'est à peine dans le premier quart du dix-neuvième siècle que notre peuple réussit à ouvrir des écoles et des églises où les maîtres d'école du pays et les prêtres pouvaient faire usage de la langue maternelle.

Un fait digne d'être remarqué est que les premières manifestations du désir d'indépendance spirituelle apparaissent dans les extrémités nord-est et sud-est de la patrie bulgare: dans la Dobroudja et en Macédoine. Dans ces pays, les Bulgares devançant même au point de vue de l'œuvre scolaire et ecclésiastique leurs voisins privilégiés. Ainsi, dans la Bulgarie occidentale, nos frères étaient au point de vue du progrès intellectuel plus avancés que les Serbes et les Grecs, quoique ceux-ci aient été plus tôt touchés par le souffle de la liberté. Quant à la Dobroudja le progrès culturel s'y est fait sentir relativement plus tôt que celui des Russes de la Bessarabie et du delta du Danube et même des Roumains, quoique ceux-ci aient eu l'appui d'un Etat indépendant et moderne.

La première école à Toultscha a été fondée par les Bulgares entre 1810 et 1812, une époque à laquelle beaucoup de villes de la Bulgarie centrale ne pouvaient y songer même. Une des élèves de cette école fut Neda Péeva, connue sous le surnom de „la philosophe“ et qui vers 1820-1825 ouvrit une école à elle et devint la première institutrice bulgare.

Après elle, les meilleurs souvenirs a laissés le maître d'école Vladimir, un Polonais émigré russe, qui a enseigné à Toultscha de 1846 à 1848. Après Vladimir, on cite les maîtres d'école Basile Grigoroff, Con-

stantin et Yentcho Kouzmanoff. C'est pendant son enseignement que l'école de Toultscha devint une école communale.

En même temps qu'Yentcho Kouzmanoff, et après lui, ont enseigné quelques autres maîtres d'école sans grande importance, à juger par le peu de souvenirs qu'ils ont laissés. Le nom de l'école, „la Bulgarie lumineuse“, indique bien avec quel amour et quels espoirs elle a été fondée. Cependant, quelques années plus tard, cette école fut appelée „Sts. Cyrille et Méthode“, les noms des deux apôtres ayant reçu partout une signification symbolique pour désigner l'instruction et le progrès. Toute la Bulgarie en a le culte, et avec elle Toultscha, partie intégrante de la mère-patrie. C'est alors qu'a dû être ouverte l'école des filles. L'école des garçons était logée dans un bâtiment en bois se trouvant dans la cour de l'église. Ce bâtiment comprenait cinq pièces dont l'une servait de salle de représentations, celles-ci données au profit de l'école. L'un et l'autre bâtiments devinrent bientôt étroits à la suite de l'affluence d'élèves, surtout depuis 1870, date à laquelle fut adopté le programme des progymnases. En 1878, à juger du rapport du directeur, il était impossible de mettre tous les élèves de la ville dans ces bâtiments, tant ces élèves étaient nombreux. Car non seulement tous les Bulgares de Toultscha tenaient à donner à leurs enfants des deux sexes une instruction sérieuse, mais aussi „tous portaient le plus grand intérêt à l'école; ils avaient tous les yeux tournés vers ces maisons d'éducation et ils étaient toujours prêts à donner leur obole pour l'œuvre scolaire, dont ils attendaient à juste raison voir la

lumière jaillir sur l'activité future de leurs descendants, fils de la Bulgarie¹⁾. Cette conception de l'enseignement a permis de donner à l'école une telle organisation que même la population non bulgare de Toul-tcha en fut impressionnée. Aussi, plusieurs étrangers, et surtout des Russes, commencèrent à y envoyer leurs enfants. Quelques-uns de ces élèves étrangers se consacrèrent plus tard à la cause bulgare et lui restèrent fidèles jusqu'au bout. Un de ces modestes artisans de l'œuvre bulgare fut, par exemple, l'ancien directeur des écoles de Toutrakan, Emilian Petroff, russe d'origine, décédé pendant la guerre balkanique. L'école-pensionnat de Sava Dobroplodni, dans laquelle étaient élevés en 1869 plus de cent enfants, prouve de son côté que les Bulgares propageaient l'instruction parmi les autres nationalités aussi: dans cette école on étudiait, entre autres matières, le bulgare nouveau, l'allemand, le turc, le grec et le roumain.

Ces écoles, si bien organisées pour le temps, avec un corps enseignant bien recruté et bien rétribué, étaient entretenues par la population bulgare de Toul-tcha sans aucun secours du dehors. Pour commencer, c'étaient les parents des élèves qui seuls pourvoyaient aux frais de l'école, comme partout en Bulgarie; mais plus tard on se convainquit que les écoles sont des institutions d'utilité publique et que toute la communauté devait en prendre soin. On peut juger combien cette conscience était profonde dans les Bulgares de Toul-tcha par le fait qu'ils sont parve-

¹⁾ M. D. Tihatcheff, Dobrou dja, dans le journal „Balgari“ II année, № 109.

nus non seulement à constituer un fonds pour les besoins de l'école, mais aussi à créer une taxe appelée „naklié“ que les habitants des villages voisins versaient de bon cœur. Du reste, tous les villageois de la Dobroudja avaient consenti ce sacrifice non seulement au profit de leurs propres écoles, mais aussi au profit des écoles centrales des villes. En 1878, lorsque les habitants de Toultscha commencèrent à s'inquiéter de leur avenir politique, ils réussirent, malgré l'opposition du gouverneur, à mettre de côté, pour les écoles, les $\frac{2}{3}$ des droits payés par les cabarets dont ils avaient le monopole. Les habitants de Toultscha imposèrent cette mesure à tout le département. En outre, ils distribuèrent à toute la population bulgare un nouvel impôt pour les écoles de 4 frs. par homme adulte et de $2\frac{00}{100}$ sur la propriété. Ils réussirent ainsi à constituer un revenu annuel fixe de 59 000 piastres pour un budget de 80.000 piastres aux dépenses. La différence de 21.000 piastres était couverte par les revenus de l'église.

Si grandes que fussent pour les Bulgares de Toultscha les difficultés d'ordre matériel dans la question des écoles, elles étaient insignifiantes en comparaison de celles que leur suscitaient les Grecs influents. Ici comme dans toute la Bulgarie, les Grecs parvenaient par leurs intrigues à présenter les écoles bulgares comme des foyers de révolutionnaires. Le gouvernement turc, toujours soupçonneux et prêt à prendre ombrage des moindres progrès, n'attendait que cela. Par bonheur, l'esprit vigoureux du Bulgare et sa persistance qui, dans la question des églises et écoles, atteignait l'opiniâtreté inflexible, arrivaient toujours à

conserver les acquisitions intellectuelles déjà obtenues. Une seule fois les habitants de Toultscha se sont laissés prendre dans un piège tendu par l'autorité turque et encore ils purent s'en tirer habilement dès qu'ils comprirent le danger. Ce piège était le projet de Midhat pacha qui visait à soumettre les écoles bulgares à l'administration scolaire de l'empire. Comme on sait, ce projet gagna tout d'abord l'adhésion de plusieurs Bulgares instruits qui y voyaient un premier pas vers l'égalité des nationalités dans l'empire turc. Heureusement pour l'œuvre scolaire bulgare, le peuple ne s'y fia pas, non pas tant parce qu'il en avait saisi l'esprit que parce qu'il était jaloux de conserver ce qu'il avait créé au prix de tant d'efforts et où il voyait l'œuvre nationale. Il y fut secondé par l'apathie des organes administratifs turcs appelés à appliquer la réforme et, à certains endroits, par le peu d'envie qu'ils avaient de mettre au même niveau que les conquérants un peuple subjugué. Toutefois, le gouverneur de Toultscha, Ismaïl bey, prit une autre attitude. Il avait mis tant de persistance à appliquer cette réforme désirée par lui, que les Bulgares de Toultscha durent se déclarer prêts à s'y soumettre à certaines conditions posées par eux. Mais ce gouverneur, après avoir gardé sur son bureau pendant plusieurs mois les propositions, refusa de les approuver; et alors les habitants se dressèrent contre lui et l'obligèrent à capituler.

Les Bulgares de Toultscha n'étaient pas moins soucieux de l'instruction des adultes. La meilleure preuve en sont les institutions sociales dont la tâche principale était, quelle qu'en fût le but poursuivi, la

diffusion de l'instruction. A la tête de ces institutions il faut placer la société de lecture.

La société de lecture de Toultscha, appelée plus tard „Soglassié“ (la Concorde), fut fondée en 1861 sous le nom de „Société des Commerçants“. Ce fut le noyau de la communauté bulgare de cette ville. En cela aussi, Toultscha a devancé de beaucoup les autres villes bulgares; il suffit de remarquer que la première société bulgare de lecture fut fondée vers 1857.

Pour commencer, l'activité de la société „Soglassié“ fut fort modeste: on acheta des livres, on donna une série de représentations en 1862, mais la société ne se risqua pas à s'intéresser aux affaires publiques. Bientôt elle s'éclipsa par suite des conditions d'existence difficiles, cette initiative bulgare, comme bien d'autres, ayant eu à souffrir de la persécution des autres éléments. Il semble même qu'à un certain moment elle s'éteignit par anémie à la suite des discordes entre les Bulgares qui se divisaient, lors de la renaissance, en „vieux“ et „jeunes“. Nous sommes amené à faire cette supposition par le fait que nous lisons dans le journal „Pravo“ (le Droit) de 1869, que Théodore Iconomoff, directeur des écoles de Toultscha „a organisé une autre œuvre digne d'éloge, la Société de Lecture, à laquelle souscrivent avec grand empressement surtout les jeunes“. Dès l'année suivante, cette société devient si prospère qu'elle est en état d'envoyer à l'école bulgare de Tchanaktcha, près Constantinople, un secours de 1305 frs. provenant d'une collecte faite parmi ses membres. En même temps, les conférences devinrent plus fréquentes et le nombre des membres augmenta et, partant, les cotisations. Cela

permet à la société de réaliser un de ses rêves — d'envoyer à ses frais à Prague une jeune fille pour y suivre les cours de l'école supérieure et se spécialiser dans l'enseignement. On fixa la subvention à 24 livres turques, certains membres s'engageant à compléter cette somme. D'autre part, la société ouvrit des cours du soir où l'on enseignait „diverses sciences, des rudiments d'histoire, et quelque peu le français et le turc“¹⁾.

Mais le plus grand mérite de la société de lecture consiste dans l'organisation de l'œuvre scolaire à Toultscha et dans les environs. Son intervention donna tout de suite des résultats. La société commença par envoyer trois de ses membres dans les villages pour y vérifier les comptes des églises, puis elle contrôla les écoles, élaborâ des programmes identiques, trouva des maîtres d'école capables et prit soin de la fourniture de tout ce qui était nécessaire aux écoles. Malheureusement, cette activité ne dura pas plus d'un an, d'après le correspondant du journal „Vek“. Voici comment elle est appréciée par ce journal : „Tant que la société de lecture prenait soin des écoles, elles étaient en excellent état. Mais depuis que c'est le conseil de la communauté qui en a pris la direction, les écoles sont sans surveillance et manquent du nécessaire ; il y a des villages qui n'ont pas même des maîtres d'école“²⁾.

Parallèlement à la société de lecture fonctionnait son émule, la société des femmes. Fondée en 1820

¹⁾ Voir le journal bulgare „Makédonia“, du 2 décembre 1869.

²⁾ Voir le Journal „Vek“, du 4 au 9 Août 1875.

sous le nom de „Nadejda“ (l'Espérance), cette société réussit à grouper les femmes bulgares instruites, avides de contribuer à l'œuvre du réveil national. Son but principal, comme celui de la société de lecture, fut la diffusion de l'instruction. Mais elle s'occupait exclusivement de l'instruction des femmes. Dans ce but, elle éleva la même année une école de filles en y consacrant tout son capital de 8440 francs et en empruntant à la société de lecture une autre somme de 2500 francs. Avant la construction de ce bâtiment, l'école des filles était logée dans une maison privée. Plus tard la société a envoyé fréquemment des sommes d'argent en Macédoine pour la cause nationale. En outre, elle subvenait à l'entretien d'une dizaine de jeunes filles de Toultscha et des environs qui étudiaient dans les gymnases de la Bulgarie centrale, et entretenait une classe préparatoire pour enfants en bas-âge. La société des femmes a pu se maintenir même sous le régime roumain. La dernière de ses œuvres patriotiques est l'envoi d'une somme de 6000 francs au profit du fonds de la société „Dobroudja“ qui lutte pour la liberté du pays.

Toujours au temps de la domination turque, fut fondée à Toultscha une société de commerce bulgare. Elle comptait 200 membres et avait placé 2000 actions à 15 livres turques, ce qui lui faisait un capital de 30.000 livres. Elle possédait deux maisons de commerce, l'une à Toultscha, l'autre à Varna, sous la raison sociale de „Société de Commerce Bulgare“. Son siège social était à Toultscha; elle faisait le commerce de produits du pays et d'articles européens et prêtait de l'argent à intérêt. Elle était en correspondance avec les principaux centres européens. Pendant six ans

elle a distribué un dividende de 50 % à ses actionnaires.

Si différentes qu'eussent été les tâches de ces trois sociétés, elles avaient au fond un même but final : le relèvement moral et matériel des Bulgares de Dobroudja afin de les mettre à même de défendre toujours et partout leurs droits nationaux. La lutte des habitants de Toultscha pour l'indépendance de l'église indique bien avec quel succès ces sociétés ont-elles poursuivi ce but, puisqu'elles y sont arrivées, malgré les difficultés créées par les organes de l'autorité turque, par le clergé grec et par les représentants ecclésiastiques de la principauté roumaine. Ces trois forces ont dû céder : les Turcs finirent par reconnaître la prépondérance de l'élément bulgare à Toultscha, les Grecs furent forcés d'accepter l'église bulgare indépendante et les Roumains — de consentir au droit des Bulgares de diriger leurs destinées en deçà du Danube. Du reste, ce droit ne pouvait être contesté puisque les colonies roumaines de la rive droite du fleuve se sentaient toujours des hôtes passagers, des hôtes bien accueillis par le maître de la maison. Toutefois, avant d'arriver à ce résultat, les Bulgares de Toultscha, et avec eux toute la population de la Dobroudja, ont dû vaincre bien des obstacles. Les Dobroudjains ont dû mener la lutte sur deux fronts, aussi bien que les Bulgares de la Morava et de la Macédoine, à partir de 1860. La différence était qu'ici ce n'est pas contre les Serbes, mais contre les Valaques que la population devait se défendre. Mais ici comme là, l'instigateur principal était le clergé du Phanar.

Le combat fut finalement gagné. Du Danube à

la mer Egée, de la Morava à la mer Noire, les Bulgares acquièrent le droit à l'église nationale indépendante. Leur joie et la confiance en leurs propres forces sont si grandes, leur liberté spirituelle éveille de si beaux rêves pour la liberté politique à venir, qu'ils méprisent le schisme que le Patriarcat Œcuménique avait proclamé. Les habitants de Toultscha, en particulier, ne lui attribuent aucune importance. Ils défendent si jalousement leur acquisition qu'ils protestent et même menacent l'Exarchat et le St. Synode chaque fois que leur parvient le bruit que ces derniers sont enclins à conclure un compromis avec le Patriarcat. D'autre part, dès que l'Exarchat sent le besoin d'un appui, ils s'empressent de le lui prêter. En 1873, à un moment où l'Exarchat, privé de toutes ressources, se voyait obligé d'interrompre toute activité, les Bulgares de Toultscha accoururent à son secours en lui avançant une somme de 200 livres turques sur le droit des évêques.

Ainsi, loin d'avoir un succès quelconque, les intrigues des Grecs et Roumains durent petit à petit cesser, surtout depuis que Clément devint évêque de Toultscha et Théodore Iconomov, secrétaire du conseil mixte du diocèse et de la communauté bulgare. Finalement, les colons roumains de la Dobroudja eux-mêmes reconnurent volontairement l'autorité suprême de l'Exarchat Bulgare. Il en fut de même de plusieurs églises et couvents russes. Et cela après que l'église roumaine et le synode russe eurent approuvé la malédiction du Patriarcat Œcuménique proférée contre le peuple bulgare. Le fait le plus remarquable est que le clergé russe de Toultscha était fier

de s'appeler „schismatique“ et, à ce titre, refuse en même temps que le bulgare, à citer dans la liturgie le nom de l'évêque roumain à la place de celui de l'archevêque bulgare Grégoire de Dorostol-Tcherven; cela après l'occupation roumaine de la Dobroudja.

Si actifs que fussent les Bulgares de Toultscha pour acquérir à leur nationalité la première place dans la Dobroudja au point de vue culturel, place qu'elle occupait par le nombre, ils n'auraient pu obtenir un si grand succès s'ils ne se sentaient appuyés, dans les autres parties de la Dobroudja, par une population saine et dévouée à la cause nationale. Il faut reconnaître que les autres Bulgares ne le cédaient nullement à ceux de Toultscha en fait de patriotisme et d'esprit de sacrifice pour l'œuvre nationale. Ils se réveillent relativement plus tard, mais ce fait est dû presque exclusivement à la situation géographique et aux particularités du régime turc, celui-ci plus brutal à l'intérieur du pays qu'à la périphérie où l'œil étranger le surveillait. A Toultscha, spécialement, il y avait dès le milieu du siècle écoulé, plusieurs consuls des puissances et autour d'eux de petites colonies étrangères.

C'est Babadagh, parmi les autres villes de la Dobroudja, qui se réveille la première. A juger des données que nous possédons, ce doit être vers 1853, que fut incendiée de nouveau l'église bulgare de cette ville, incendiée déjà au XVIII^e siècle, puis en 1842. En ce moment, il n'y avait presque point de Roumains à Babadagh. C'est en 1879 seulement que les familles roumaines atteignirent le chiffre de 34 et encore mélangées de Gagaouzes, de Bulgares et de Grecs.

Les familles bulgares étaient au nombre de 175, sans compter les 15 familles bulgaro-russes et les commerçants du centre, de préférence des célibataires ou des mariés dont les familles se trouvaient ailleurs.

Quoique les Roumains fussent en nombre si insignifiant et qu'ils n'eussent naturellement aucune influence, les Bulgares étaient très respectueux de leurs droits nationaux, tout en satisfaisant à leurs besoins spirituels. Non seulement ils les accueillèrent dans leur église, élevée en vertu d'un firman impérial au nom de la communauté bulgare, en leur permettant d'y lire en roumain dans une des ailes, non seulement ils leur procuraient des livres, mais aussi ils entretenaient un prêtre qui savait les deux langues. Jusqu'à l'occupation roumaine, tous les prêtres de Babadagh étaient des Russes, à l'exception d'un Moldave et d'un Bulgare.

Toutefois, cette tolérance bulgare pour l'insignifiante population roumaine n'empêcha pas celle-ci de soulever en 1872, sous l'instigation des Grecs, un conflit pour la possession de l'église. Le conflit prit de telles proportions que le gouvernement turc se vit obligé de nommer une commission spéciale pour l'aplanir; celle-ci constata que les Roumains ne formaient qu'un sixième de la population chrétienne de la ville et que l'église avait été bâtie, réparée et entretenue exclusivement par les Bulgares. Mais sous l'occupation roumaine, la question fut soulevée de nouveau et cette fois les Roumains s'approprièrent l'église et ses biens, non pas parce qu'ils y avaient un droit quelconque, mais parce que c'était leur justice qui tranchait le différend. Profitant du fait que le firman de l'église ne

mentionnait pas les Bulgares, mais employait l'expression „roum mileti“, par laquelle ils étaient désignés dans les documents officiels turcs; se basant sur certaines autres formalités garantissant le droit de propriétés, formalités qui n'étaient presque jamais appliquées par les autorités notariales turques, la justice roumaine enleva d'un trait aux Bulgares toutes les acquisitions obtenues au prix de tant d'efforts dans les conditions les plus ingrates de lutte pour l'existence et pour la culture.

Les Bulgares, privés de leur église et des biens qui leur appartenaient, furent privés de leur école aussi. Pourtant ils y avaient consacré non moins d'efforts et d'argent. Ils avaient surmonté les plus grands obstacles, lors de la construction de l'école, en 1848, lorsque enseignait à Babadagh le maître d'école bulgare Georges Draganov. La population turque avait protesté disant dans sa pétition, adressée au gouvernement, que les Bulgares ne construisaient pas une école, mais un „fort“; et elle avait réussi à arrêter pour quelque temps la construction de l'édifice. Si les Roumains, qui avaient pourtant intérêt à cette protestation, n'élevèrent pas la voix, c'est qu'ils n'existaient pas à Babadagh ou qu'ils y étaient en nombre bien insignifiant.

Inaugurée dans des conditions si difficiles et à un moment où l'amour de l'instruction n'avait pas encore saisi le peuple bulgare si puissamment qu'à la veille de la délivrance politique, l'école de Babadagh n'a pu prospérer normalement. Du reste, on manquait partout de maîtres d'école bien préparés. Voilà pourquoi jusqu'à 1869 elle n'a pu déployer une grande activité et même, à certains moments, elle devait interrompre les études.

Les habitants de Babadagh fondèrent aussi assez tôt une société de lecture. A juger des documents conservés, une société pareille a fonctionné à Babadagh depuis 1870, et peut-être plus tôt, sous le nom de „Lubov“ (l'amour fraternel). Dans tous les cas, c'est un fait positif qu'en 1873 on a fait a son profit une collecte qui a produit plus de 10.000 piastres. Cette société possédait un bâtiment à elle. Assurée matériellement, la société de lecture pouvait même venir au secours de l'école dont elle suivait, en outre, les progrès. Nous lisons à ce sujet dans une correspondance de Babadagh au journal „Napredak“, du 4 Octobre 1875: „Notre société de lecture „Lubov“ a distribué cette année aussi, aux bons élèves, des livres estimés à 240 piastres“.

Après Babadagh c'est la petite ville de Mangalia qui joue un rôle important dans la renaissance bulgare; c'est la seule ville de la Dobroudja qui était comprise dans le diocèse de Varna-Preslav. Elle comptait de 150 à 200 maisons, dont 32 bulgares, de 12 à 15 grecques, 2 ou 3 russes, 5 ou 6 roumaines et le reste des turco-tatares. La rivalité culturelle s'exerçait entre l'élément bulgare et le grec. Ici aussi les Bulgares surent résister à l'oppression grecque, ils réussirent bientôt à s'imposer aux autres nationalités et même aux Turcs. Cela non seulement grâce à leur nombre, mais aussi grâce au sentiment profond que la terre qu'ils habitaient était bulgare et qu'elle devait le rester. La circonstance que la plupart des villages environnants étaient peuplés de Bulgares y jouait aussi un rôle.

Les Bulgares de Mangalia avaient réussi à avoir

leur école avant même de posséder une église. Cette école fut ouverte en 1867. La première année de son existence l'école comptait 20 élèves. Remarquons que les Grecs n'ouvrirent une école à Mangalia qu'en 1876; celle-ci logeait dans une maison privée et ne comptait que 5 ou 6 élèves. Quant à une école roumaine, il ne pouvait en être question.

Après avoir réglé la question de l'école, les Bulgares de Mangalia pensèrent à construire une église. Dans ce but ils commencèrent dès 1870 à recueillir des dons en argent et surtout en laine. En 1872 ils étaient déjà en état de réaliser leur projet. Mais les Grecs se mirent à intriguer principalement parce qu'ils avaient peur de voir complètement abandonnée leur église, logée dans une maison privée, que les Bulgares délaissaient déjà pour aller à la messe du village de Sary-Moussa, où il y avait une église et une école bulgares. Les Grecs réussirent à empêcher la signature du firman impérial nécessaire. Par contre, le sous-préfet, un circassien bulgarophile, permit aux Bulgares de construire une église à condition qu'elle n'eût pas l'extérieur. Et il allait lui-même surveiller les maçons et les diriger dans les travaux. En effet, par l'extérieur l'édifice ne ressemblait point à une église; l'autel ne ressortait nullement et quatre cheminées s'élevaient sur les quatre côtés du toit. Mais les Bulgares possédaient la même année leur propre maison de prière.

L'année même où les Bulgares de Mangalia se mettaient à recueillir des fonds pour la construction de l'église, ils fondèrent une société de lecture (1870). Cette société a existé jusqu'en 1877. Des habitants des

villages venaient même assister à ses conférences. — Toute l'activité des Bulgares de Mangalia dans la question de l'indépendance de l'église est en connexion étroite avec celle des Bulgares de Varna qui s'étaient résolument déclarés contre les dispositions de l'article 10 du firman impérial et qui avaient réussi à élire un bulgare pour chef de leur église.

Le rôle des autres villes de la Dobroudja dans l'œuvre de la renaissance bulgare est d'une date ultérieure, mais il n'est pas d'une importance moindre. Ce retard est dû à plusieurs causes dont les principales sont: 1° la grande confusion des nationalités dans ces villes; 2° le fait que ce n'était pas des centres importants au moment où les luttes pour l'émancipation nationale et pour l'indépendance de l'église étaient le plus âpres. Ainsi, par exemple, Matchin, une bourgade sans importance alors, avait une population mélangée de Bulgares, Valaques, Turcs et Israélites; il n'y avait que trois maisons grecques. La supériorité des Bulgares consistait dans le fait qu'ils détenaient tout le commerce. Ils construisirent une école dès 1862, appelant un maître d'école de Braïla. L'école était fréquentée par 65 élèves, dont une dizaine de Valaques.

L'église était commune quoiqu'elle fût entretenue principalement par les Bulgares, ce qui est confirmé aussi par le fait que c'est du côté droit qu'on y lisait le bulgare et du côté gauche le valaque. Plus tard, les Bulgares décidèrent d'élever une nouvelle église et commencèrent les démarches pour obtenir l'autorisation nécessaire. Le Gouvernement turc l'accorda bien, mais par une erreur due au sous-préfet, elle comportait la réparation de l'église au lieu de la construction

d'une nouvelle église. Cela provoqua de nombreuses difficultés qui ne furent surmontées qu'en 1875 ; et le 2 Juillet de cette année-là les notables adressaient à l'archevêque de Dorostol-Tcherven, Grégoire, une lettre où ils disaient : „Après des difficultés nombreuses et longues, nous sommes heureux de posséder l'autorisation de construire l'église sur des fondements nouveaux. Les maçons ont commencé déjà les travaux et nous veillons à ce que l'œuvre entreprise soit achevée au plus vite“.

Pendant toute la durée des luttes pour l'indépendance de l'église, les Roumains de Matchin se sont trouvés aux côtés de leurs voisins bulgares. Ils leur sont restés fidèles même lorsque les représentants de l'église locale renonçaient à l'Exarchat, comme c'était le cas de l'économiste nommé par l'archevêque Grégoire. Le 25 avril 1872, la communauté roumaine, en informant l'archevêque de cet incident regrettable, s'empresse de l'assurer de sa fidélité à l'Exarchat.

Les Bulgares de Matchin possédaient aussi une salle de lecture appelée „l'Abeille“. Mais on ne sait pas au juste quand a-t-elle été fondée et quelle a été son activité.

Parmi les villes à population mixte, après Matchin vient Medjidié. Elle a été bâtie pour l'établissement de Tatares de la Crimée par le sultan Medjid dont elle porte le nom.

Si nous ne comptons pas les Tatares, c'étaient les Bulgares qui y constituaient l'élément prépondérant ; ils avaient entre leurs mains tout le commerce et les métiers. Ils étaient les seuls à posséder une école. Celle-ci logeait, dans une des maisons du vieux Kadri bey.

La messe était servie dans une maison privée qui tenait lieu d'église. Elle s'appelait „Sts. Cyrille et Méthode“. A la place du fauteuil de l'autel se trouve aujourd'hui une plaque commémorative portant cette inscription roumaine :

„Acest monument sa ridicat pe locul unde a fost sf. Prestol al bis. vechi sf. Chiril și Metodiu car s'a daramat in anul 1899. în care an s'a sfîntit beserica no-va cu patronul SF. apostoli Petru și Pavel“.

C'est un aveu précieux de la part des Roumains sur la prépondérance bulgare à cette époque-là.

Cerna-Voda, Constantza, Hirsovo n'étaient alors que des bourgades tout à fait insignifiantes. Les deux premières n'ont pris de l'importance qu'après la construction de la ligne ferrée. Toutefois, elles ont aussi contribué à la renaissance bulgare.

A Constantza, ce furent les Grecs qui les premiers eurent l'idée de la construction d'une église. Mais ne pouvant à eux seuls subvenir aux frais de construction et d'entretien, ils demandèrent la collaboration des Bulgares qui, bien avant la guerre de Crimée, y constituaient la majorité. Les Bulgares répondirent à l'invitation en recueillant de nombreux dons, surtout dans les villages. Le comité de construction de l'église comprenait aussi le Bulgare Hadji-Stefan Hadji-Vâlkov. La condition était qu'on lirait d'un côté en bulgare, de l'autre en grec. Mais les Grecs ne tinrent pas parole. Alors les Bulgares, poussés par le jeune Anastase Koudrovitch, de Yambol, convoquèrent en 1868 une assemblée et fondèrent la communauté bulgare. En même temps ils ouvrirent une souscription pour la future église. Le 29 mai 1869 la sous-

cription atteignait 14.200 piastres 35 paras et le 30 mai 1870 — 18.592 piastres 20 paras. Le 23 avril 1871 les Bulgares décidèrent de commencer la construction de l'édifice. Mais bientôt ils se heurtèrent à de nombreux obstacles, venant non seulement de la part du Patriarcat Œcuménique, mais aussi de la part du Gouvernement turc, parce que l'emplacement qu'ils avaient choisi se trouvait situé entre des maisons turques. Alors, au lieu de demander un firman pour une église, ils demandèrent des autorités communales l'autorisation de construire une maison pour le commerce. Le 28 avril 1871 on commença à adapter cette maison au but poursuivi et le 11 mai l'archiprêtre Théophilacte Rilsky sacra l'église en lui donnant le nom de „Sts. Cyrille et Méthode“. La même année les Bulgares de Constantza appelaient de Constantinople l'archiprêtre Panaret.

En même temps, Sava Dobroplodni ouvrait la première école bulgare à Constantza. C'était une école privée, dont les frais étaient couverts par les taxes des élèves. L'école devint publique le 19 avril 1875; la direction en fut confiée à Dobroplodni dont les émoluments furent fixés à 60 livres turques par an. Une maison de la communauté, dans laquelle demeurait le prêtre, fut affectée à l'usage de l'école.

Bientôt après l'église et l'école a dû être ouverte une salle de lecture, comme nous le montre un registre portant ce titre: „Protocole de la Société de lecture de Constantza „Postoïanstvo“ (la Persévérance) 1^{er} Novembre 1872“. Un des fondateurs de cette société, sinon l'initiateur principal, a dû être Dobroplodni dont la signature figure à la fin du registre.

A Cerna-Voda l'école bulgare fut ouverte le 11 mai 1870 au milieu de grandes solennités. Le premier maître d'école en fut B. Trendaphilov qui eut dès le commencement 20 élèves.

Les derniers dans le réveil national furent les Bulgares de Hirsovo. Toute leur attention fut absorbée par la lutte avec les Valaques pour la possession de l'église. Cette lutte aurait pu être plus facile si les Valaques n'étaient pas appuyées par la principauté roumaine et par l'autorité spirituelle grecque. Mais malgré toutes les difficultés, les Bulgares de Hirsovo réussirent en 1875 à obtenir un firman les autorisant à avoir leur église à eux.

Voilà, en quelques traits sommaires, quelle fut l'activité culturelle des villes dobroudjaines pendant ces temps obscurs, activité qui a amené le réveil des Bulgares dans toute la péninsule Balkanique, partout où l'on entend la langue bulgare et où le passé historique donnait aux Bulgares le droit de se sentir chez eux. Mais cette activité est encore plus significative et plus précieuse dans les villages. Car si dans les villes elle pouvait être empêchée par le croisement de diverses influences et par les caprices des hommes puissants, grands et petits, dans les campagnes elle pouvait être déployée relativement sans entraves et plus systématiquement. Il y a des villages qui au point de vue national peuvent être placés immédiatement après Toulcha et qui méritent d'être considérés comme des centres de culture ayant joué un rôle presque aussi important que la capitale de la Dobroudja. Citons-en les villages de Dolno-Tchamourly, Kassapkeuy, Bache-keuy et Tchernia. Dolno-Tchamourly et Kas-

sap-keuy sont les premiers qui ont donné des pionniers du réveil national, des prêtres et des maîtres d'école élevés dans ces villages mêmes et qui se sont bientôt dispersés dans toute la Dobroudja centrale y propageant l'instruction. Un seul village peut leur être comparé à ce point de vue, c'est celui d'Almaly, qui au temps des Turcs dépendait administrativement de Silistra et non pas des villes de la Dobroudja du nord. Voici les dates de l'ouverture des écoles et des églises dans les villages: Dolno-Tchamourly — école et église en 1825; Kassap-keuy — école et église en 1832; Kanly — école en 1847, église en 1850; Karaman-keuy — école en 1862, église en 1850. Entre 1825 et 1875 tous les autres villages de la Dobroudja auraient aussi des écoles et des églises bulgares, entre autres: Bey-Daout, Bèche-Tépé, Kongas, Zibel, Nalbant, Hamamdji, Yeni-keuy (Novo-Sélo), Kataloi, Pârlita, Yeni-keuy, Kavgadji, Touzla, Gretchi, Frécatzéï-Eski-baba, Pacha-Kâschla, Nicolitzel, Kanly-boudjak, Kara-Nassouf, Golem Gargalyk, Malak Gargalyk, Ivan Tcheshmé, Kaména, Sary-gheul, Potour, Tcherná, Bache-keuy, Kopouktchi, Karaptcha, Sary-Moussa, etc. etc Remarquons qu'à Sofia, la capitale bulgare d'aujourd'hui, la première école fut ouverte en 1839.

Nous regrettons que les cadres de cette étude ne nous permettent pas d'examiner plus longuement la vie culturelle dans les campagnes, afin que nos amis, et nos ennemis, puissent se convaincre encore mieux que le territoire qui fut attribué aux Roumains par le Congrès de Berlin était une terre bulgare ayant une conscience nationale bien prononcée. Nous nous proposons de faire cela dans un ouvrage spécial qui ne

tardera pas à voir le jour. En attendant, concluons par la statistique élaborée par le vicomte Alfred de Gaston, directeur de la „Chronique de Bucarest“, qui, envoyé en 1878 dans la Dobroudja afin d’y recueillir des arguments en faveur de la cause roumaine, donne les chiffres suivants sur le nombre des écoles au temps des Turcs: sur 45 écoles que comptait le sandjak de Toultscha, les 25 étaient bulgares¹⁾, entretenues par les Bulgares, les autres 20 appartenaient aux autres nationalités: turque, grecque, russe, valaque etc. Les écoles valaques étaient entretenues par l’Etat roumain. Elles étaient donc les organes d’une politique d’Etat qui s’était proposé pour but la pénétration dans les confins d’un pays étranger. Nous devons en conclure, tout au moins, que le nombre insignifiant et le peu de culture de la population roumaine de la Dobroudja rendaient nécessaire l’appui du dehors. Il n’en est pas de même des Bulgares et de leurs écoles: la population bulgare de la Dobroudja non seulement ne recevait aucun secours de l’étranger, mais prenait elle-même soin du réveil des frères dans les autres provinces de l’empire turc d’alors. Il suffit de ne pas être aveuglé par des passions politiques pour apprécier à sa juste valeur la signification de ce fait pour le caractère ethnique de la Dobroudja.

¹⁾ Cette statistique n’est pas complète en ce qui concerne les écoles bulgares: le nombre des écoles bulgares que nous avons comptées dépasse à lui seul le chiffre de 40. Le nombre total dépasse le chiffre de 60.

VIII

L'importance économique de la Dobroudja septentrionale

Par le Professeur **D. Michaïkov.**

I

Le Territoire et la Population

La superficie de la Dobroudja septentrionale est de 15,536 kilomètres carrés, dont 8626 pour le département de Toultscha et 6910 pour le département de Constantza. Par conséquent par son étendue la Dobroudja constitue 11.84% de tout le territoire roumain.

D'après le dernier recensement de la population de la Roumanie, fait le 19 Décembre 1912, la Dobroudja septentrionale compte 380,430 habitants, soit 5.2% de la population totale de la Roumanie.

D'après les données fournies par le même recensement, la Dobroudja a 24.5 habitants par km. carr. tandis que la Roumanie en a 55.6 en moyenne. La densité de la population n'est nulle part en Roumanie aussi faible que dans la Dobroudja: ainsi, en Moldavie elle atteint 56.2, en Valachie 62.9, en Oltenie 58.7. Il faut remarquer cependant que la densité dans le

département de Constantza (30.3) est sensiblement plus grande que dans le département de Toultscha (19.8), différence qui est due aussi bien à la petite superficie de la terre labourable dans ce dernier département qu'à la colonisation plus faible d'éléments roumains.

Il est intéressant de remarquer que la proportion de la population urbaine est plus grande dans la Dobroudja — 25 %, que dans les autres régions roumaines. Ainsi, par exemple, dans l'Oltenie la population urbaine constitue à peine 10 % de toute la population, dans la Moldavie — 18 %, dans la Muntenie — 21 %. Ce fait indique que la culture y est en général plus développée et plus ancienne que dans les autres parties de la Roumanie et que la vie économique de la Dobroudja a été de tout temps plus intense, ce qui est en connexité avec le voisinage de la mer Noire et du cours inférieur du Danube.

Les chiffres sur la composition de la population dobroudjaine par nationalité seraient d'un très grand intérêt; malheureusement, la statistique officielle roumaine évite bien de nous les donner. Les renseignements sur les nationalités dans la Dobroudja sont officieux et publiés par les préfets des départements de Constantza et de Toultscha, et dès lors on ne sait combien ils répondent à l'exacte réalité. Il existe d'autre part des écarts sensibles entre les chiffres donnés par certains auteurs roumains qui ont écrit sur la Dobroudja. Ainsi par exemple, d'après Cogalniceanu¹⁾ en 1880 le nombre des Roumains dans la Do-

¹⁾ B. M. Cogalniceanu — Dobrogea 1879-1909, Bucarest, 1510, p. 40.

broudja se montait à 50,915, tandis que d'après Ionesco²⁾ il ne dépassait pas le chiffre de 40,499. Pour la même année, le premier auteur fixe le nombre des Bulgares dans la Dobroudja à 30,643, tandis que le second à 29,440. En général, toutes les données roumaines de cette époque indiquent le nombre des Roumains comme étant plus grand que celui des Bulgares. Mais il n'existe nul doute pour nous que pendant la guerre russo-turque le nombre des Bulgares dans la Dobroudja septentrionale était plus grand que celui des Roumains. D'après les renseignements du prince Tcherkasky se rapportant à 1877 ou 1878 il y avait en Dobroudja, à l'exclusion de l'arrondissement de Mangalia, 4224 familles bulgares et 3372 familles roumaines. D'après les renseignements de Teploff, concernant les mêmes années, la Dobroudja comptait 12,364 familles chrétiennes et 15,367 familles musulmanes. D'autre part, d'après les renseignements de cette époque de l'Exarchat Bulgare, cités également par Teploff, le nombre des familles bulgares se montait à 9324, d'où il appert que les Bulgares constituaient les 3/4 de toute la population chrétienne de la Dobroudja. Ces chiffres confirment notre conviction que les chiffres relevés par Cogalniceanu et Ionesco ne sont pas exacts. Il est impossible qu'au bout de trois ou quatre ans les Roumains aient pu monter de 12—15 mille qu'ils étaient à 50 mille. Cela d'autant plus qu'aux premières années de l'occupation roumaine seuls les fonctionnaires, officiers et soldats allaient s'établir dans la Dobroudja; très peu de personnes privées s'y fixaient alors.

²⁾ M. D. Ionesco, *Dobrogiã in pragu! Veaculului a XX*, Bucaresti, 1904, p. 905.

II

Les conditions économiques

La Dobroudja septentrionale est avant tout un pays agricole. La partie méridionale produit presque exclusivement des céréales; dans le nord, la production des céréales tout en étant prédominante, la pêche et la viticulture constituent des branches importantes de l'économie nationale.

L'agriculture prospère dans la Dobroudja septentrionale grâce aux qualités naturelles du sol et à la grande étendue des plaines.

En 1913 la superficie de la Dobroudja ensemencée de céréales était de 628,531 hectares dont 191,367 hectares dans le département de Toultscha et 437,164 dans le département de Constantza. En 1914 la superficie ensemencée était de 602,568 hectares, dont 182,558 dans le département de Toultscha et 420,010 dans le département de Constantza. Par conséquent, environ 40% de la superficie totale est ensemencée en céréales; cependant dans le département de Constantza cette proportion est d'environ 62% et dans celui de Toultscha d'environ 22% seulement. Remarquons qu'en Roumanie la proportion de la superficie ensemencée est d'environ 46% de la superficie totale.

En 1913 la superficie ensemencée de la Dobroudja comprenait : 118,358 hectares de champs de blé, 17,313 — de seigle, 216,948 — d'orge, 104,276 — d'avoine, 94,407 — de maïs, 14,368 — de colza, 12,843 — de lin, 10,899 — de millet. En outre, en 1913 la Dobroudja possédait 15,515 hectares de prairies artificielles et 4846 hectares de prairies naturelles.

Le tableau suivant nous donne une idée de la récolte des principaux produits de la Dobroudja en 1911, 1912 et 1913:

	En milliers d'hectolitres		
	Année 1911	1912	1913
blé	1568	1192	1441
seigle	318	188	159
orge	3335	2805	2719
avoine	2178	1578	1439
maïs	1447	1023	956
colza	142	113	86
lin	54	127	80

On voit par ces chiffres que c'est l'orge qui occupe dans la Dobroudja la première place par la quantité de la production; viennent ensuite: l'avoine, le blé, le maïs et le seigle. La valeur de ses produits atteint de 60 à 90 millions de francs par an. En conséquence, la production de la Dobroudja représente environ un cinquième de la production annuelle des mêmes produits dans le royaume de Bulgarie pris dans ses frontières de 1912.

Un autre tableau nous permet de juger de la production moyenne par hectare en comparaison avec la production en Roumanie et en Bulgarie:

	Année 1911			1912		
	Dobroudja	Roumanie	Bulgarie	Dobroudja	Roumanie	Bulgarie
blé	14.1	17.1	15.9	9.5	15.1	14.4
seigle	10.3	13.3	14.9	8.8	11.8	14.3
orge	16.1	18.2	20.0	13.3	15.0	20.2
avoine	19.8	23.0	19.7	14.9	19.2	16.9
maïs	15.5	18.7	17.1	10.8	17.6	15.8

On voit par ces chiffres que le rapport moyen de la terre est dans la Dobroudja de beaucoup inférieur à celui en Roumanie et considérablement plus petit qu'en Bulgarie. Ce fait est dû non seulement à la différence du sol, mais aussi à la culture plus rationnelle de la terre sur la rive gauche du Danube. En Dobroudja, et surtout dans sa partie septentrionale, c'est la culture extensive qui prédomine. L'engrais y est totalement inconnu; le guéret est peu pratiqué. Il y a de nos jours encore des paysans qui croient que la terre de la Dobroudja ne supporte pas l'engrais. En ce qui concerne le rapport moyen de la terre, une différence sensible existe entre le département de Constantza et celui de Toul'tcha, comme on peut le voir par le tableau suivant:

Département de Constantza					
	blé	maïs	orge	avoine	seigle
1911	15.2	16.2	17.0	20.9	10.9
1912	10.0	11.2	13.7	15.5	8.4
Département de Toul'tcha					
1911	10.3	14.2	14.3	15.7	10.5
1912	7.9	10.1	12.4	12.7	8.8

Par la qualité du grain également, excepté pour le maïs, le département de Constantza est supérieur à celui de Toul'tcha. Ainsi, une enquête faite en 1908 a donné les chiffres suivants pour le poids d'un hectolitre de grains, par espèces et départements:

	Constantza	Toul'tcha
blé	75.5	72.6
seigle	69.9	68.1
orge	58.5	56.4
avoine	41.5	39.3
maïs	74.0	75.2

Dans le département de Constantza les meilleures terres se trouvent dans les régions de Medjidié, Mangalia et Constantza. Parmi les plus grands villages agricoles du département de Constantza méritent d'être mentionnés: Kara-Nassouf, les deux Gargalyk, Pilitli, Kodjali, Kara-Mourad, Tchekrâktchi, Touzla, Hassantcha, Kobadin, Kazyl-Mourad, Topologue, Tékir-gheul, Sary-gheul etc.

La viticulture est plus développée dans le département de Toultscha que dans celui de Constantza, où les anciens ceps sont en train de disparaître et où l'on n'en plante de nouveaux que dans des mesures fort restreintes. En 1904 le département de Constantza possédait 2373 hectares de vignes et celui de Toultscha — 5698. Dans ce dernier département, les plus réputées par leurs vignes sont les régions de Sarika, Badila et surtout les villages de Nicolitzel, Télitza et puis Isacca. Ces endroits produisent de 15 à 20 millions de litres de vin blanc et rouge très apprécié, dont une partie est expédiée à Braïla, Galatz et Bucarest. Les vins de Sary-keuy et de Jourilovka, qui rappellent le vin de Bordeaux, sont aussi très renommés. Les vignes diminuent depuis quelque temps par suite du phylloxera: en 1913 toute la Dobroudja ne comptait pas plus de 5226 hectares de vignes productives.

La culture des arbres fruitiers est très développée dans ces mêmes endroits, principalement à Sarika: on y trouve d'excellents cerisiers, griottiers, pruniers, poiriers, dont les fruits sont expédiés à Galatz, Toultscha, Constantza. C'est dans cette région, au milieu de la plus belle forêt de tilleuls de la péninsule

Balkanique, près du monastère de Kokoche et du village de Tziganka, que se trouve le centre d'une grande production de miel (plus de 10,000 ruches d'abeilles donnant plus de 300,000 kilogr. de miel par an).

La culture du lin est aussi très répandue dans la Dobroudja; pendant la période de 1900-1904 le lin y couvrait une superficie moyenne de 36,254 hectares dont la production annuelle moyenne atteignait 224,548 hectolitres. Toutefois, ces dernières années la superficie cultivée en lin a sensiblement diminué: en 1913 elle ne dépassait pas 12,843 hectares.

La culture du tabac a été reprise ces dernières années et la superficieensemencée de cette plante a atteint 1105 hectares, dont 358 hectares dans le département de Toultscha et 747 dans celui de Constantza. La production du tabac se monte à 825,000 kilogr. dont 350,000 pour le département de Toultscha et 475,000 pour celui de Constantza. Il faut remarquer que la production moyenne par hectare est considérablement plus grande dans le département de Toultscha (de 876 à 1150 kilogr.) que dans celui de Constantza (environ 650 kilogr.).

Contrairement à ce qu'il en est en Roumanie, c'est la petite culture qui est plus répandue dans la Dobroudja. En 1902 le nombre des propriétaires qui possédaient moins de 10 hectares était de 25,482 disposant une étendue totale de 1,952,000 hectares; le nombre de ceux qui possédaient de 10 à 100 hectares était de 13,339 disposant d'une étendue totale de 315,820 hectares; enfin le nombre de ceux qui possédaient plus de 100 hectares était de 374 disposant de 152,802 hectares. Il en résulte que les petits propriétaires con-

stituent dans la Dobroudja les 65 % de tous les propriétaires, les moyens — 34 % et les grands 1 %. Ces chiffres intéressants indiquent que la propriété moyenne est 8 ou 9 fois plus répandue dans la Dobroudja qu'en Roumanie, où les propriétaires moyens forment à peine 4 %. Ils indiquent en même temps que la grande propriété est plus répandue en Dobroudja — 1 %, qu'en Roumanie, où elle ne dépasse pas 0.56 %. Par contre, l'étendue moyenne des grandes propriétés en Dobroudja — 408.56 hectares, est plus petite que l'étendue moyenne des grandes propriétés en Roumanie — 707.58 hectares. En même temps, l'étendue moyenne des petites propriétés en Dobroudja est beaucoup plus grande qu'en Roumanie: elle est de 7.66 hectares dans la première et à peine de 3.42 hectares dans la seconde. Cela montre que, par rapport à la Roumanie, la Dobroudja est un pays de propriété moyenne; au delà du Danube c'est la toute grande qui prédomine. Par conséquent, en comparaison avec la Roumanie la Dobroudja jouit d'une distribution plus égale et plus rationnelle de la propriété rurale.

L'élevage du bétail a une très grande importance en Dobroudja. Toutefois, nous devons y constater un déclin par rapport aux anciennes dimensions de cette branche de la production. Comme on sait, il y a quarante ans la Dobroudja était un pays d'élevage du bétail; les Bulgares y élevaient de préférence le mouton, les Turcs et les Tatares le cheval. Tout le territoire compris entre Dobritch et Babadagh était un vaste pâturage où se trouvaient les parcs de moutons des Bulgares et où de grands troupeaux de

chevaux broutaient l'herbe. Depuis la guerre russo-turque l'élevage du mouton baisse. Les causes principales en sont: le défrichage des pâturages, les difficultés de l'exportation pour Constantinople et la Turquie en général, ainsi que pour l'Autriche-Hongrie, l'émigration des Bulgares et leur remplacement par des Roumains. En 1911 la Dobroudja comptait 160,318 pièces de gros bétail à cornes, 93,564 chevaux, 555.378 moutons et 51,997 porcs. La race du bétail est bonne; elle a dû être améliorée de longue main. Le nombre du bétail est plus grand dans le département de Constantza que dans celui de Toultscha.

La pêche est aussi une branche très importante de l'économie nationale de la Dobroudja. Dans ses eaux on pêche de 14 à 15 millions de kilogr. de poisson par an, dont environ 1 million et demi de kilogr. de poisson fin — esturgeon, morue, sterlet, truite, et le reste — de la carpe, du brochet, du sandre, du mulot, de la brême, de l'alose, du silure et du fretin. Cette quantité de poisson représente une valeur d'environ 15 millions de francs, dont 30% sont versés au fisc. Ce sont les „Lipovans“ (les Grands-Russiens) qui s'occupent principalement de la pêche, vivant dans les environs des lagunes et dans le delta, département de Toultscha.

Les forêts ne sont pas très nombreuses dans la Dobroudja en comparaison avec les forêts du royaume de Bulgarie. Il y a très peu de forêts dans le département de Constantza, surtout dans sa partie orientale. Mais, par contre, le département de Toultscha en possède assez, surtout les arrondissements de Babadagh et de Matchin. Les forêts de tilleuls sont

magnifiques dans la région de Matchin; les vastes forêts de la région de Babadagh sont en excellent état. D'après une statistique de 1905, la Dobroudja compte 142,527.72 hectares de forêts, dont 126,309.72 en exploitation, celles-ci distribuées comme il suit: 99,812.78 dans le département de Toulcha et 26,496.94 dans le département de Constantza. Dans ces forêts, c'est le chêne qui prédomine; cependant la plupart d'entre elles sont mélangées. Toutes les forêts de la Dobroudja sont propriété de l'Etat. C'est là aussi une des causes du déclin de l'élevage du bétail dans ce pays.

La richesse minérale de la Dobroudja est assez grande. Les carrières de pierres sont très réputées. C'est là qu'on a extrait la pierre pour le port de Constantza, pour le pont de Cerna-Voda et pour le pavage des rues de certaines grandes villes, parmi lesquelles Bucarest et Braïla. D'après une statistique officielle roumaine, le département de Constantza possède 57 carrières et celui de Toulcha — 61. Les meilleures en sont: Carol I, Piatra-Roși, Greci, où l'on extrait un excellent granit. Indépendamment du granit, on a constaté à plusieurs endroits du département de Toulcha la présence de minerai de fer et de cuivre: des pyrites, de la magnétite, de l'hématite, de la malachite, dans certaines desquelles on trouve des filons d'or et d'argent. C'est le minerai de fer qui est le plus répandu. Les principaux centres miniers sont: Dolno-Tchamourly, où l'on trouve de l'hématite, de la magnétite et du cuivre, Orta-keuy — de l'oligiste et de la malachite, Amozalar — du cuivre et du fer, Ak-bounar — de la pyrite et de la malachite (à ce

dernier endroit une tonne de pyrite contient 64 grammes d'or). On trouve également près des villages de Lozova, Djaferka et Kozlouk des minerais de fer et de cuivre, près de Babadagh — de la calcite cristallisée. De nombreuses concessions pour l'exploitation de ces mines ont été déjà accordées et certaines de ces mines étaient à la veille de leur exploitation lorsque la guerre fut déclarée. Toutes les mines et centres miniers de la Dobroudja étaient propriété de l'Etat.

L'industrie domestique n'est pas très importante dans la Dobroudja, si nous en excluons le tricotage des filets de pêche, une occupation à laquelle se livrent les „Lipovans“ du delta et surtout ceux de Toultscha, Mahmoudia, Sary-keuy et Jourilovka. Toutefois, les Bulgares, se distinguant de tous les autres éléments, continuent à confectionner à la maison les tissus de laine dont ils ont besoin. Les anciens métiers sont en décadence à la suite de la modification des goûts et de la concurrence des produits fabriqués; les forgerons et les charrons prospèrent depuis quelque temps et jouissent d'une excellente réputation, surtout les charrons : les voitures de la Dobroudja, d'un type spécial, sont appréciées même en dehors du pays. Nul doute que parallèlement aux Allemands, ce sont les Bulgares qui sont les meilleurs artisans, aussi bien à Toultscha et à Babadagh qu'à Constantza.

La grande industrie a fait des progrès considérables dans la Dobroudja pendant ces derniers vingt ans. La plupart des fabriques sont situées sur la ligne Cerna-Voda—Constantza qui a été la première condition de leur apparition et de leur développement. Constantza possède deux fabriques de zinc et de tön-

neaux de pétrole appartenant aux sociétés „Steaua Româna“ et à „Aquila Franco-Româna“, une fabrique de cuirs appartenant à Eichhorn et C-ie, deux fabriques d'huiles minérales appartenant à Hagienoff-Campeanu et à Aquila Franco-Româna, deux fabriques d'huiles végétales et une fabrique de couleurs et vernis. Constantza, Medjidié, Hirsovo et Cerna-Voda possèdent chacune une fabrique de céramique. Cerna-Voda a aussi une fabrique de ciment ayant une force de 550 chevaux et 200 ouvriers et produisant 50.000 tonnes de ciment par an et 20.000 tonnes de chaux hydraulique; elle appartient à une société anonyme roumaine. La même ville a une fabrique de serrures et vis qui emploie 40 ouvriers; elle fonctionne au moyen d'un moteur à benzine de 35 chevaux; sa production atteint 500 tonnes. Soulina possède une fabrique de quincaillerie appartenant à Hintirianu, Toultscha une tannerie appartenant aux frères Prodanoff; celle-ci est une des plus grandes tanneries de la Roumanie; en 1914 plus de 250 ouvriers y travaillaient. La même ville possède une usine de bois appartenant à A. Avramidi. En outre, la Dobroudja possède beaucoup de moulins à vapeur et à moteurs. Le département de Constantza en possède sept dont quatre (Kaiser, Mourellis, Radulescu et Boutanescu) disposent ensemble de 174 chevaux, un capital de 545.000 francs (en 1909), 77 ouvriers. Leur production annuelle est de 3.3 millions de kilogrammes. Le département de Toultscha possède sept moulins, plus petits, qui produisent annuellement 830 mille kilogrammes de farine.

La situation géographique de la Dobroudja est favorable au développement du commerce qui y a

pris depuis longtemps une grande extension. Touchant au nord et à l'ouest au Danube, à l'est à la mer Noire, la Dobroudja, et surtout ses villes au bord de la mer et sur le Danube, étaient visitées par les commerçants aux époques les plus éloignées. Les ports de Mangalia, Constantza, Soulina, Kilia — sur la mer Noire, et ceux de Prislava, Toulcha, Isaccea, Braïla, Galatz — sur le Danube, jouaient, depuis les temps les plus anciens, le rôle d'intermédiaire dans le commerce entre l'Orient et l'Occident.

Ce rôle a été particulièrement grand à l'époque des Ragusains et des Génois, lorsque les premiers arrivaient par voie de terre jusqu'au Danube et la mer Noire et lorsque les seconds tenaient entre leurs mains tous les ports importants de la mer Noire, dont Constantza. Sous l'empire turc, la Dobroudja devient le grenier de Constantinople. Toutefois, à partir du XVI siècle et jusqu'au commencement du XIX, la Dobroudja subit un déclin au point de vue économique et commercial à la suite des nombreuses guerres qui furent livrées sur son territoire. Dans le second quart du XIX siècle, la Dobroudja reprend des forces grâce à l'accalmie relative qui intervient; la population se met avec ardeur à travailler la terre et veille à l'élevage du bétail. Sous l'occupation roumaine, la Dobroudja n'a pu, comme nous le verrons, enregistrer de progrès considérables dans l'agriculture — la ressource principale de la population. Et si le commerce donne des signes de développement, ce fait est incontestablement dû à l'importance, en partie naturelle en partie artificielle, que l'Etat roumain a attribuée au port de Constantza.

Le commerce de la Dobroudja a pris ces dernières années le développement que nous indique le tableau de la page suivante.

A juger de ce tableau, le commerce de la Dobroudja occupe une place très importante dans le commerce général de la Roumanie: 25.4 % en 1911, 29.8 % en 1912 et 29.7 % en 1913. Comme la Dobroudja constitue 11.8 % du territoire de la Roumanie et à peine 5.2 % de sa population, il est évident que son commerce extérieur dépasse sensiblement ses besoins et qu'elle joue un rôle de pays transitaire dans le commerce général de la Roumanie. Ce rôle revient, naturellement, au port de Constantza, qui devint un des grands ports roumains après la construction du pont de Cerna-Voda. Cela en ce qui concerne l'importation aussi bien que l'exportation, toutefois la seconde dans des proportions beaucoup plus grandes que la première. Nous traiterons cette question un peu plus loin. Après Constantza, c'est Soulina qui vient par son importance dans le commerce d'importation — et après Soulina — Toultscha. L'importance de Cerna-Voda et Hirsovo dans le commerce d'importation de la Dobroudja est très petite. Dans le commerce d'exportation la première place revient, naturellement, à Constantza, avec cette remarque que le commerce transitaire d'exportation est beaucoup plus considérable que celui d'importation. Il est intéressant de relever ici que dans l'exportation de la Dobroudja, c'est Hirsovo qui occupe la seconde place, venant immédiatement après Constantza; Toultscha ne vient qu'en troisième lieu. Le chiffre important à l'exportation pour Hirsovo est dû à la production des carrières et à

DOUANES	E N T O N N E S													
	1911					1912					1913			
	Importation		Exportation			Importation		Exportation			Importation		Exportation	
	abs.	%	abs.	%	abs.	%	abs.	%	abs.	%	abs.	%	abs.	%
Kara-Omer. . . .	420	0.04	341	0.01	184	0.02	350	0.01	—	—	—	—	—	—
Cerna-Voda . . .	1931	0.20	31873	0.59	8809	0.73	17431	0.40	1821	0.13	24122	0.53	—	—
Constantza. . . .	110418	11.20	1,211,978	22.48	162649	13.40	1,273,084	29.43	218950	15.93	1,323,445	28.97	—	—
Hirsovo.	849	0.09	116175	2.16	888	0.08	54234	1.25	235	0.02	76247	1.67	—	—
Soulina.	45860	4.65	198	0.00	63560	5.24	326	0.01	54097	3.94	2344	0.05	—	—
Toultcha	5074	0.51	69047	1.28	4962	0.41	48533	1.12	3255	0.24	48609	1.06	—	—
Dobroudja. . . .	164552	16.69	1,459,612	26.52	241052	19.88	1,393,958	32.22	278358	20.26	1,474,767	32.28	—	—
Roumanie	986300	100.00	5,390,280	100.00	1,213,957	100.00	4,326,735	100.00	1,374,116	100.00	4,569,076	100.00	—	—

l'exportation considérable de pierres de pavage et de construction.

Le commerce du port de Constantza frappe par sa variété. En 1913, Constantza a importé: des métaux et des produits de métaux pour 25.9 millions de francs; des fruits et des denrées coloniales pour 5.6 millions; des matières textiles végétales et des produits de ces matières pour 3.5 millions; des machines pour 2.7 millions, du bois et produits pour 2.4 millions, du sucre et produits pour 1.2 millions, des produits alimentaires animaux pour 1 million, des huiles végétales pour 0.9 million, des peaux et produits pour 0.9 million, des vêtements pour 0.9 million, de la laine et des produits de laine pour 0.6 million de francs. La même année Constantza a exporté: du pétrole pour 104.0 millions, des céréales pour 62.5 millions, des légumes, fleurs et semences pour 5.0 millions, des métaux et produits minéraux pour 2.6 millions, du bois et produits pour 1.2 millions de francs.

La même année Hirsovo a importé: des machines pour 115 mille francs, des métaux et minerais pour 26 mille francs. Elle a exporté: des céréales pour 10.5 millions de francs, des légumes et des semences pour 0.4 million. Cette même année, Toulcha a importé: des matières textiles végétales et des produits de ces matières pour 442 mille francs, du bois et des produits de bois pour 300 mille francs, des métaux et des minerais pour 272 mille francs, des machines pour 262 mille francs, des fruits et denrées coloniales pour 138 mille francs, des huiles végétales pour 120 mille francs, du bétail vivant pour 73

mille francs, des vêtements pour 73 mille francs, du sucre et produits du sucre pour 67 mille francs; des produits chimiques et médicaments pour 52 mille francs. La même année Toulcha a exporté: des céréales pour 5.4 millions de francs, des légumes et semences pour 417 mille francs. En 1913 Soulina a importé: de métaux et minerais pour 1.7 million de francs, des boissons pour 465 mille francs des vêtements pour 405 mille francs, des matières textiles végétales et leurs produits pour 224 mille francs, des déchets animaux pour 180 mille francs, des peaux et leurs produits pour 138 mille francs, de la laine et ses produits pour 132 mille francs, du bois et ses produits pour 114 mille francs, des huiles végétales pour 110 mille francs. Elle a exporté: des produits alimentaires, animaux pour 130 mille francs, des matières textiles végétales pour 35 mille francs. La même année Cerna-Voda a importé: des métaux-minerais pour 230 mille francs, des machines pour 66 mille francs, des vêtements pour 47 mille francs, de la laine et des produits de laine pour 32 mille francs. Le même port a exporté: des céréales et farines pour 1.8 million de francs, du pétrole pour 791 mille francs, des métaux et minerais pour 308 mille francs, de la laine et des produits de laine pour 98 mille francs, des légumes et semences pour 91 mille francs, du bois et des produits du bois pour 48 mille francs.

L'examen de ces chiffres confirme certaines des conclusions que nous avons été amené à faire plus haut en ce qui concerne le commerce de la Dobroudja et de ses divers ports. Le caractère transitoire du commerce de Constantza apparaît aussi bien dans les

chiffres concernant l'importation que dans ceux concernant l'exportation. Ainsi, c'est par Constantza qu'étaient importés $\frac{1}{3}$ de tous les fruits et denrées coloniales que la Roumanie reçoit de l'étranger et $\frac{1}{7}$ de tous les métaux et des produits de métaux. Une partie de ces articles, les $\frac{2}{3}$ peut-être, étaient destinés non pas à la Dobroudja, mais à la Roumanie de la rive gauche du Danube; ces $\frac{2}{3}$ constituent presque la moitié de la valeur de l'importation totale de Constantza. Il en résulte qu'en ce qui concerne l'importation de Roumanie le rôle de Constantza est limité. Mais ce rôle est plus grand dans l'exportation de la Roumanie parce que c'est par Constantza que sont exportés les $\frac{9}{10}$ de tout le pétrole roumain et $\frac{1}{7}$ de toutes les céréales roumaines ainsi que des légumes et semences. Ainsi donc par le port de Constantza sont exportés des articles pour environ 140 millions de francs, soit environ 21 % de toute l'exportation de la Roumanie, et ces articles proviennent des régions situées au-delà du Danube. Il est à remarquer qu'après Constantza c'est Hirsovo qui joue un rôle important dans l'exportation des céréales, et ce n'est qu'après que viennent Toultscha et Cerna-Voda. Ce dernier port exporte une assez grande quantité de produits minéraux, ce qui est dû à la fabrique de ciment.

III

Le rôle économique des Bulgares en Dobroudja.

Sous la domination ottomane, les Turcs et les Tatares de la Dobroudja se livraient quelque peu à

l'agriculture et plus encore à l'élevage du bétail, les Roumains à la pêche, de même que les „Lipovans“ et les Ukrainiens. Les Bulgares seuls s'occupaient exclusivement d'agriculture et d'élevage de bétail, seuls ils s'adonnaient entièrement à la terre. Il en fut de même après l'occupation de la Dobroudja par la Roumanie. Dernièrement encore il n'y avait que les colons allemands qui pouvaient sous ce rapport se mesurer aux Bulgares. Un grand nombre de voyageurs, qui ont traversé la Dobroudja à différentes époques, soulignent l'amour particulier des Bulgares pour la terre et le travail, ainsi que leur rôle dans la vie économique de la péninsule Balkanique et de la Dobroudja. En 1843 Blanqui écrivait: „de toutes les qualités qui distinguent le peuple bulgare, son goût et son aptitude pour l'agriculture sont les plus remarquables“¹⁾. Heuschling²⁾ dit en 1860 qu'entre tous les peuples qui habitent la Turquie d'Europe, le bulgare est le meilleur cultivateur. De son côté, Allard³⁾ dit en 1864 que la population agricole de la Dobroudja est exclusivement bulgare et que les Tatares⁴⁾ ne viennent que loin après les Bulgares. Il dit plus loin⁵⁾ que les Roumains ou Valaques émigraient continuellement sur le territoire turc pour se soustraire soit au service militaire, soit à l'oppression des boyards; qu'ils étaient de nature paisible, tranquilles et indolents, faibles au point de vue physique; qu'ils portaient sur leur physionomie

1) M. Blanqui — Voyage en Bulgarie pendant l'année 1841. Paris, 1843, p. 224.

2) X. Heuschling — La Turquie d'Europe. 1860 p. 109.

3) D-r C. Allard — La Bulgarie Orientale, Paris, 1864, p. 6.

4) Ibid. 84.

5) Ibid. 182.

l'empreinte de la chlorose ou de l'anémie¹⁾. Il dit enfin que les Valaques habitaient presque exclusivement les rives du fleuve et que ce n'est que dans leur village que l'on rencontre ces misérables cabanes que l'on appelle des „bordeïs“²⁾. Brenneke³⁾, précepteur de Michel Cogalniceanu, écrit en 1870 que le Roumain est généralement paresseux et se contente de peu. C'est malheureux, dit-il, qu'il ait trop peu de besoins et qu'il puisse les satisfaire facilement étant donné la productivité du sol natal et son climat tempéré. Tous les métiers sont entre les mains des autres nationalités. A la page 68, le même auteur, parlant du village de Greci dit: „Greci comprend quatre villages distincts, dont l'un est peuplé de Turcs, l'autre de Circassiens, le troisième de Bulgares et le quatrième de Tatares. Les plus civilisés sont les Bulgares qui se livrent à l'agriculture. Jooris⁴⁾, représentant de Belgique à Bucarest, caractérise en 1881 les Bulgares et les Roumains comme il suit: „ Les Bulgares sont répandus un peu partout, bien que principalement au bord du Danube et dans la partie méridionale. Cultivateurs et pasteurs, ils vivent côte à côte avec les Roumains, qui les détestent, et bien que leurs habitudes diffèrent peu de celles de ces derniers, ils sont plus travailleurs et plus économes“. Nacian peint plus éloquemment encore les qualités agricoles des Bulgares dans son livre sur

1) Ibid. 183.

2) D-r C. Allard etc. p. 108 et 109.

3) D-r W. Brenneke — Die Länder an der unteren Donau und Konstantinopel. Hannover, 1870, p. 60.

4) J. Jooris, La situation économique de la Roumanie et de la Dobroudja, Bucarest, 1881, p. 31 et suiv.

la Dobroudja¹⁾ en disant: „Parmi ces populations, il faut distinguer les Bulgares d'origine slave.... Ils s'adonnent à l'agriculture, leur principale occupation, qui est une des sources les plus importantes de leur richesse. Cultivateurs et horticulteurs par excellence, ils peuvent être donnés comme exemple à toutes les populations du pays. Leur agriculture est pratiquée systématiquement et peut être comparée à celle des Allemands, qui sont leur seules émules. A ces deux formes de culture de la terre, il faut joindre l'élevage du bétail, culture dans laquelle ils excellent tout particulièrement“.

Cependant ils sont supérieurs aux Roumains dans le domaine du commerce aussi. Bergner, qui a parcouru la Roumanie et la Dobroudja en 1886, dit, par exemple, que les Bulgares et les Grecs constituent le contingent principal des commerçants de Braïla²⁾. Sur la même question le savant historien roumain Jorga écrit: „On rencontre presque partout en Roumanie de petites colonies de Bulgares qui arrosent leurs jardins potagers au moyen de roues primitives. Ils viennent dans le pays très pauvres, vivent de peu, circulent partout avec leurs petits chariots attelés d'un cheval, vendant dans les villes roumaines, et même dans les villages, les légumes dont la population a besoin“³⁾ A un autre endroit, parlant des classes sociales en Roumanie, Jorga dit: „En Moldavie il n'y a pas de classe bourgeoise plus haut placée qui s'occupe du

¹⁾ J. J. Nacian — La Dobroudja économique et sociale, Paris, 1886, p. 54.

²⁾ K. Bergner. Rumänien, Breslau 1886, p. 116.

³⁾ N. Jorga — Geschichte des rumänischen Volkes, II. Band. Gotha, 1905, p. 407.

commerce et des affaires; par contre, en Valachie, où beaucoup d'éléments grecs, bulgares et albanais se sont fondus et se fondent tous les jours dans la population roumaine, nous voyons une pareille classe assez nombreuse¹⁾.

Les citations ci-dessus confirment l'importance économique toute particulière des Bulgares non seulement dans la Dobroudja, mais aussi en Roumanie. Elles permettent d'affirmer qu'il existe entre le Bulgare et le Roumain des différences essentielles qui se reflètent sensiblement sur leur rôle de facteurs économiques.

Avant tout, le paysan bulgare se distingue profondément du paysan roumain. Le premier a un caractère réservé, silencieux et une individualité très prononcée. Il est entreprenant — il l'est devenu grâce aux conditions historiques et géographiques — il est patient et obstiné. Sans ces qualités il n'aurait pu se conserver au temps du joug turc qui lui pesait de tout son poids par suite du voisinage de la Bulgarie et de Constantinople et par suite du besoin que la capitale et l'Etat turcs ressentaient du travail agricole du Bulgare. Ces particularités du caractère ont créé chez le Bulgare une psychologie d'agriculteur toute particulière, qui s'exprime dans un attachement très étroit de l'homme à la terre, de la terre à la nation.

Les Roumains diffèrent beaucoup des Bulgares à ce point de vue. Comme on sait, ils sont bien plus légers de caractère; ils sont plus gais que les Bulgares, mais aussi moins constants et moins endurants et par conséquent un peu superficiels, imprévoyants et

¹⁾ Ibid, p. 465.

prodigues. L'amour de l'épargne est peu développé chez eux parce qu'ils ne se soucient guère du lendemain. En conséquence, les conditions nécessaires pour une activité économique systématique et constante leur font défaut et c'est là une des causes de l'importance moindre des Roumains en tant que facteurs agricoles. Il faut y ajouter encore le peu d'attachement du paysan roumain pour la terre, ce qui est un résultat de la diffusion de la grande propriété en Roumanie. L'amour et l'instinct pour la terre peuvent-ils exister là où manquent ces liens que crée la possession de la terre? En Roumanie, le système des „ciokoïs“ a beaucoup contribué au détachement du paysan roumain de la terre. Il en résulte que les colons roumains de la Dobroudja ne sont pas très précieux comme force vive. Ne se sentant pas attachés à la nouvelle terre où le sort les a jetés, ils n'ont pas encore la psychologie, l'instinct du Bulgare.

Le rôle important du Bulgare dans l'agriculture résulte des chiffres qui nous indiquent la distribution de la terre entre les diverses nationalités dans la Dobroudja. D'après les chiffres qui se rapportent à l'année 1904¹⁾, la superficie totale de la propriété privée atteint 615,815 hectares, dont 392,786 h. appartenant aux Roumains, 109,954 aux Bulgares, 59,284 au Turcs et Tatares, 24,828 aux Russes et „Lipovans“, 16,818 aux Allemands. Ce qui veut dire que cette année là, les Roumains détiennent 63·6 % de toute l'étendue de la propriété privée, les Bulgares 17·8 %, les Turcs et les Tatares — 9·6 %, les Russes et Lipovans — 4 % et

¹⁾ N. Xenopol -- La Dobrogea, le „Mouvement Économique“ 1906, I. I, p. 84 et 85.

les Allemands 2·7 %. Par conséquent, nous avons par tête d'habitant: pour les Roumains une moyenne de 2·7 hectares, pour les Bulgares — 2·6, pour les Turcs et Tatares — 1·7, pour les Russes et Lipovans — 0·8 et pour les Allemands — 2·1 hectares. Ces chiffres indiquent que, relativement, les Bulgares possèdent dans la Dobroudja presque autant de terre que les Roumains. La situation des Bulgares devient meilleure encore si nous comparons les chiffres indiquant la distribution de la terre par catégorie de propriétaires. Nous trouverons dans ce cas que les grandes propriétés d'au-dessus de 100 hectares, d'une étendue totale de 164.669 hectares, appartiennent de préférence aux Roumains qui en détiennent 117,544 hectares, soit 71·2 %; les Bulgares ne possèdent en fait de grandes propriétés que 12,694 hectares, soit 7·7 %. Les propriétés de 25 à 100 hectares, d'une étendue totale de 97,554 ha. appartiennent pour 63,836 ha., soit 66·8 %, aux Roumains et pour 20,011, soit 20·9 % — aux Bulgares. Enfin les propriétés d'au-dessous de 25 ha., d'une étendue totale de 373,599 ha., appartiennent aux Roumains pour 211,406 ha., soit 56·5 % et pour 77,249 ha., soit 20·7 % — aux Bulgares. Ces chiffres indiquent qu'en ce qui concerne la propriété moyenne et la petite propriété ce sont les Bulgares qui sont mieux partagés que les Roumains. De toute la terre que détiennent les Roumains en Dobroudja, 30·0 % appartiennent à la catégorie de la grande propriété, 16·2 % à la moyenne, 53·8 % à la petite; des terres que détiennent les Bulgares 11·5 % appartiennent à la catégorie de la grande propriété, 18·2 % — à la propriété moyenne, 70·3 % — à la petite propriété. La petite propriété, la

base du travail des campagnes et du bien-être national, est sensiblement plus développée chez les Bulgares que chez les Roumains. Si sans tenir compte de la terre appartenant aux grands propriétaires, nous recherchons quelle est l'étendue de terre de la catégorie de la propriété moyenne et petite qui revient par tête d'habitant, nous trouverons que le chiffre correspondant est pour les Roumains 1·6 hectare, et pour les Bulgares — 2·3, ce qui indique que la population rurale bulgare en Dobroudja possède plus de terre que la population roumaine. Ce fait, résultat en partie du transfert des anciennes grandes propriétés bulgares aux mains des Roumains, nous montre la grande résistance de l'élément bulgare de la Dobroudja, qui a su garder sa propriété malgré l'oppression des autorités et la colonisation forcée de la Dobroudja par des Roumains. Toutefois, c'est la situation des paysans bulgares du département de Toultscha qui était particulièrement ferme; ici, sur 183,959 hectares de propriétés privées les Bulgares possèdent 70,449, soit 38·3 %, les Roumains — 63,128, soit 34·3 % seulement: dans ce département, même l'étendue absolue de la terre détenue par les Bulgares est plus grande que la terre que détiennent les propriétaires roumains. Nous avons ici par tête d'habitant pour les Roumains 1·2 hectare et pour les Bulgares — 2·4, ce qui nous indique que le paysan bulgare possède dans le département de Toultscha deux fois plus de terre que le paysan roumain.

Dans l'élevage du bétail, les Bulgares occupent la même situation que dans l'agriculture. Ici aussi ils sont les premiers, surtout dans le domaine de l'élevage du mouton, qui pendant plusieurs décades constituait une profession très en vue des Bulgares de la Dobroudja. D'après Jonesco¹⁾, en 1850 les Roumains de la Dobroudja ne possédaient que 66,050 moutons, tandis que d'après le même auteur le nombre total des moutons en 1863 se montait à environ 1 million. Il résulte de ces chiffres que dans l'élevage du mouton les Roumains n'occupaient qu'une place très insignifiante, et cela non pas seulement parce qu'ils ne se livraient pas beaucoup à cet élevage, mais aussi parce qu'ils étaient moins nombreux que les Bulgares. Indépendamment du mouton qu'élèvent généralement nos paysans, on voyait dans les vastes plaines de la Dobroudja, dès le commencement du XIX siècle, prospérer les „kâschla“, c'est-à-dire l'élevage en grand du mouton par les Bulgares. Tout en appartenant à un maître, la „kâschla“ constituait en même temps une coopérative de bergers dans laquelle les bergers possédaient les mêmes droits et devoirs les uns envers les autres aussi bien que vis-à-vis du maître. C'était là une entreprise économique où tous les participants étaient égaux, mais où la tradition ne permettait pas de prendre une décision contraire à celle du maître, le plus vieux, le plus sage et le plus estimé des bergers. Ainsi, à cette époque-là déjà, lorsque les Roumains émigraient isolément dans la Dobroudja, fuyant l'oppression des phanariotes et des „ciokoïs“, l'esprit d'entreprise bulgare a créé des con-

¹⁾ M. Jonesco-Dobrogea etc., page 789.

ditions de développement de l'élevage du mouton sous la forme d'une coopérative patriarcale, produit de l'instinct inné du Bulgare pour l'égalité et la justice. Quelle énorme différence entre le „ciokoï“ valaque des plaines du Danube et le „maître“ dobroudjain: l'un exploitateur et tyran, l'autre — premier entre égaux, le plus estimé entre tous; l'un souvent un étranger, albanais ou grec, sans aucun lien avec les paysans, l'autre — élevé lui-même entre les bergers, arrivé à la situation de maître grâce à son travail et à sa sagesse. Dans ces créations économiques des deux peuples, le „ciokoïat“ et la „kâschla“ dobroudjaine, nous voyons se refléter les deux psychologies nationales et deux organisations économiques opposées: l'une image de la servitude et de l'exploitation, l'autre — une organisation économique démocratique de gens libres.

La Dobroudja possédait au temps des Turcs de 80 à 100 „kâschlas“ dont chacune contenait de 3 à 5000 moutons. Ces „kâschlas“ exportaient des moutons, du fromage et du beurre pour Constantinople; la laine était vendue dans la Dobroudja et au delà du Danube, en Roumanie et en Russie, sous la forme d'une cheviote appelée „chayak“ et „aba“. Après l'annexion de la Dobroudja par la Roumanie, l'organisation des „kâschlas“ a commencé à décliner. La nouvelle frontière entre la Dobroudja septentrionale et la Dobroudja méridionale a rendu très difficiles les communications entre la Dobroudja septentrionale et la Bulgarie; la conséquence en fut qu'un grand nombre de bergers des „kâschlas“ ont vendu leurs propriétés pour émigrer en Bulgarie. Il faut y ajouter la persécu-

tion de la part des autorités roumaines, le fait que les colons venus de Roumanie encerclaient les kâschlas et le défrichement graduel des terres de la Dobroudja. Le parcellement des terres après 1880 porta le dernier coup à l'organisation des „kâschlas“. Depuis 1886 les kâschlas bulgares suivantes ont été vendues : celle de Hadji-Gheno Hadji-Tenev, du village d'Ali-bey-keuy — 600 hectares, Ghéorghî Hadji Pétrov (village Ali-bey-keuy — 300 hectares), Kalesko Nicolov (Ali-bey-keuy — 500 ha.), Ivantcho Pentchev (Amzatcha — 600 ha.), Raïno Zaleka (Amzatcha — 500 ha.), Kiro Hadji Pétrov (Azaplar — 1200 ha., Erebilér — 1000 ha., Yénidjé — 300 ha.), Raïno Constantinov (Osmanatcha — 600 ha.) Pétar Oghnianov (Abdullah — 150 ha.), Nicolas Raïnov (Mamaya — 200 ha.), Tzanko Barneka (Kavadjik — 1200 ha.), Kiro Banov (Kiretchlyk — 800 ha.), Voïko Menderata et Pétar Grounekat (Chéré-mète — 500 ha.), Kristo Baïtchev (Padarli — 150 ha.), Pétar Hadji-Pétrov (Sary-yurt — 1200 ha.), Bontcho Hadji-Mateev (Bouahtchik — 400 ha.), Athanase Hadji-Jetchev (Dokouz-oglou — 300 ha.), Théodor Nitchov (Hasantcha — 500 ha.), Basile Babadjov (Güvenli — 200 ha.), Stéfan Kazilov (Adjidja 1000 ha.), Cristo Otouzbirat et Christo Inghilizat (Tekirgheul — 500 ha.), Dédo Raïno et Betcho Dalianat (Orlou-keuy — 500 ha.), Dimitre et Pétar Hadji-Matevi (Karli-keuy — 500 ha.), Dontcho Athanassov (Perveli — 1200 ha.), Dontcho Jeravnaliata (Perveli 200 ha.) Stantcho Kisselkov (Kodjeli — 200 ha.), Hadji-Jordan Hadji-Tinev et Hadji-Veliko Papazoglou (Kara-Mourade — 800 ha.), Dédo Gantcho Kehaya (Pilitli — 300 ha.), Panaiot Hadji Dobrev (Douyoun-

dji — 400 ha.), Penko Tzonkov (Tchekrektchi — 1000 ha.), Stéfan Jetchev (Hadji-Kaboul — 400 ha.).

Actuellement on trouve dans le département de Constantza, entre autres, les grandes propriétés bulgares suivantes: Pentcho Athanassov — 3050 hectares, Ivan Oghnianov — 1500 ha., Ivantcho Hadji-Stoïanov — 3000 ha., Constantin Pétrar-Hadji-Stoyanov — 1150 ha., Basile Boyanov — 900 ha., Sâba Dontcheva — 900 ha., Raïno Athanassov — 900 ha., Pétrar Milochev — 150 ha., Iordan Stoyanov — 275 ha., Stéfan Jékov — 200 ha., Hadji Varban — 500 ha., Stéfan Zalekat — 300 ha., Stoyan Zagoretzat — 500 ha., Nénko Stoyanov — 200 ha., Stefan Petrov — 200 ha.

L'importance économique de l'élément bulgare apparaît non seulement dans l'agriculture, mais aussi dans les métiers, la grande industrie et le commerce. Dans le domaine des métiers, les Bulgares n'ont pas de rivaux, excepté les Allemands dans certains métiers plus modernes. A Constantza, Babadagh, Toultscha, Matchin, les meilleurs artisans — forgerons, cordonniers, tailleurs, charrons, menuisiers, sont des Bulgares. Les Bulgares ont fait également des progrès dans le domaine de la grande industrie, principalement dans le département de Toultscha, où presque toute la grande industrie, avec en tête la tannerie des frères Prodanov, se trouve entre leurs mains. Dans le commerce, l'importance des Bulgares est plus grande que celle des Roumains et se rapproche de l'importance des Grecs et des Israélites. Les Bulgares occupent une place importante parmi les grands et les petits commerçants. A Toultscha fut fondée dès 1875 une société de commerce bulgare comprenant 200 membres avec

2.000 actions et un capital de 30,000 livres turques. Cette société possédait une succursale à Varna et s'occupait d'opération de crédit et de commerce d'importation et d'exportation, mais le régime roumain l'obligea de liquider après 1878. Toutefois, presque tout le commerce de la ville de Toultscha est de nos jours encore entre les mains des Bulgares. Et cela nonobstant l'oppression morale et matérielle à laquelle étaient soumis les Bulgares.

IV

Les rapports économiques entre la Dobroudja et la Bulgarie.

Si nous comparons les conditions économiques de la Dobroudja septentrionale, de la Dobroudja méridionale et de la Roumanie, nous arriverons nécessairement à la conviction que les deux premières régions forment un tout géographique et économique, que la Dobroudja est l'extrémité nord-est de la Bulgarie, et qu'au contraire entre les conditions de la Dobroudja septentrionale et celles de la Roumanie il existe des différences essentielles.

Par la densité de sa population, la Dobroudja septentrionale se rapproche bien plus de la Dobroudja méridionale et de la Bulgarie que de la Roumanie. La densité de la population de la Dobroudja septentrionale était vers la fin de 1912 de 24.5 habitants par kilomètre carré : 19.8 dans le département de Toultscha, 30.3 dans le département de Constantza. La même année, la densité de la population de la Roumanie atteignait 55.2 habitants par kilomètre carré et dans la Do-

broudja méridionale — 37.5. La densité faible de la population du département de Toultscha est due en partie à la grande étendue d'eau et aux forêts; la densité de la population dans le département de Constantza se rapproche beaucoup plus de celle de la Bulgarie et surtout de celle de la Dobroudja méridionale que de la densité en Roumanie. La faible densité de la population de la Dobroudja est due avant tout à des causes historiques et principalement aux guerres incessantes entre la Turquie et la Russie, dont la plupart des opérations se déroulaient dans la Dobroudja. Sous ce rapport, la Dobroudja septentrionale et la Dobroudja méridionale ont eu le même sort, souffrant également des invasions des armées étrangères.

Au point de vue agricole aussi la ressemblance entre la Dobroudja septentrionale et la méridionale, ainsi qu'entre la Dobroudja septentrionale et la Bulgarie, est beaucoup plus grande qu'entre la première et la Roumanie. Ainsi, en 1911 la superficieensemencée en céréales et en légumes constituait par rapport à la superficie totaleensemencée: dans la Roumanie d'au delà du Danube — 85.03%, dans la Dobroudja septentrionale — 90.33%, dans la Dobroudja méridionale — 89.50%; les prairies couvraient en Roumanie 9.95% de toute l'étendue labourée, dans la Dobroudja septentrionale — 3.75% et dans la Dobroudja méridionale — 7.00%; les vignes: en Roumanie — 1.43%, dans la Dobroudja septentrionale — 0.86%, dans la Dobroudja méridionale — 1.05%. Ces chiffres nous indiquent que par son caractère l'agriculture de la Dobroudja septentrionale se rapproche beaucoup plus de celle de la Dobroudja méridionale que de celle de la Roumanie.

Le caractère du sol de la Dobroudja septentrionale et de la méridionale est absolument semblable ; il en est de même de la composition géologique : en effet, la Dobroudja septentrionale est le prolongement naturel de la Dobroudja méridionale. Il en résulte qu'au point de vue du rapport de la terre la Dobroudja septentrionale se rapproche bien plus de la productivité du sol dans la Dobroudja méridionale, que de celle de la Roumanie, comme en peut le constater par les chiffres suivants :

La moyenne en 1911 par hectare et en kilogrammes.

	Roumanie	Dobroudja sept.	Dobroudja mérid.	Bulgarie
blé	1350	1127	1276	1175
maïs	1408	1155	1382	1230
orge	1123	975	1050	1074

Ces chiffres prouvent que le revenu moyen par hectare dans la Dobroudja septentrionale, pour les trois principales cultures, se rapproche bien plus de celui de la Dobroudja méridionale et de la Bulgarie que du revenu moyen en Roumanie.

La ressemblance dans les conditions de la propriété rurale entre la Dobroudja septentrionale et la méridionale est frappante :

PROPRIÉTÉS EN 1902.

	Jusqu'à 10 hect.			de 10 à 100 hect.			au-dessus de 100 h.		
	% de toutes les propriétés.	étendue en hectares.	moyenne en hectares par propriété.	% de toutes les propriétés.	étendue en hectares.	moyenne en hect. pour une propr.	% de toutes les propriétés.	étendue en hectares.	moyenne en hect. pour une propr.
Dobroudja septentr.	65.01	195200	7.66	34.03	315820	23.67	0.96	152852	408.56
Dobroudja mérid. 1907	74.51	114683	3.49	24.51	250039	23.16	0.98	95341	238.35
Roumanie	95.43	3153645	3.42	4.01	862800	22.28	0.56	3810351	707.58

Pendant qu'en Roumanie nous remarquons un grand nombre de petites propriétés, un petit nombre de moyennes et très peu de grandes propriétés, dans la Dobroudja nous constatons un nombre modéré de petites propriétés et un nombre plus grand de moyennes et de grandes propriétés, surtout de moyennes. De plus, les dimensions moyennes des petites propriétés et des moyennes sont plus grandes dans la Dobroudja septentrionale et dans la Dobroudja méridionale, et même plus encore dans la Dobroudja septentrionale, et en ce qui concerne les grandes propriétés, plus petites qu'en Roumanie. Différant de la Roumanie où prédominent la toute petite et la toute grande propriété, la Dobroudja septentrionale et la méridionale se distinguent par l'importance de la propriété moyenne — ce qui est le signe certain d'un bien-être plus grand de la population rurale.

La même ressemblance entre les deux Dobroudja résulte également de la technique dans l'économie rurale. Le tableau qui suit nous indique le nombre et l'espèce des machines agricoles pour 10.000 hectares de terre labourable dans la Dobroudja septentrionale, dans la Dobroudja méridionale et en Roumanie (1905):

	Charrues	Semoirs	Moissonn.	Charrues à vapeur	Batteuses à vap.
Dobroudja sept.	428	2.8	100	—	2
Dobroudja mér.	271	2.4	16	—	2.2
Roumanie	680	16	17	55	7.9

Par le nombre des charrues, la Dobroudja septentrionale et la Dobroudja méridionale se rapprochent beaucoup plus entre elles qu'elles ne se rapprochent de la Roumanie. Toutefois, les deux Dobroudja diffèrent beaucoup plus de la Roumanie en ce qui concerne

les semoirs, qui sont cinq ou six fois moins nombreux dans la Dobroudja qu'au delà du Danube, et en ce qui concerne le nombre des batteuses à vapeur dont le nombre est bien inférieur dans la Dobroudja. Enfin la Dobroudja ne connaît pas encore la charrue à vapeur que nous trouvons déjà par-ci par-là dans les grandes propriétés des „ciokoïs“ au delà du Danube. Le petit nombre des charrues dans les deux Dobroudja est un signe de la culture plus extensive de la terre, comme en est un signe aussi le plus grand nombre de moissonneuses de la Dobroudja septentrionale, ces machines étant nécessaires pour la rentrée plus rapide de la moisson des grandes étendues de terre superficiellement cultivées.

Comme nous avons eu l'occasion de le voir déjà, par rapport à l'élevage du bétail, la ressemblance entre la Dobroudja septentrionale et la Roumanie est beaucoup plus petite qu'entre les deux Dobroudja. Ainsi, pendant que dans la Roumanie d'au delà du Danube on avait en 1911 pour 1000 habitants: 753 moutons, 118 chevaux, 381 pièces de gros bétail à cornes, on a pour la Dobroudja pour 1000 habitants: 1501 moutons, 253 chevaux, 433 pièces de gros bétail à cornes, et pour la Dobroudja méridionale: 2880 moutons, 252 chevaux, 650 pièces de gros bétail à cornes.

Ces chiffres nous montrent que la Dobroudja septentrionale et la Dobroudja méridionale constituent une seule région d'élevage du bétail et que la différence entre les deux parties de la Dobroudja, d'une part, et la Roumanie, d'une autre, est très grande. Tout d'abord l'élevage du bétail est en général bien

plus développé dans les deux Dobroudja qu'en Roumanie; ensuite l'élevage du mouton joue un bien plus grand rôle dans la Dobroudja qu'au delà du Danube. L'élevage en grand du mouton dans les „kâschlas“ était un phénomène commun aux deux Dobroudja; et pendant qu'on ne le constate nulle part en Roumanie, en Bulgarie ce phénomène est fréquent. Donc par rapport à l'élevage du bétail, la Dobroudja est dépendante de la Bulgarie et non de la Roumanie.

L'examen de l'échange que la Dobroudja a fait de tout temps avec les provinces voisines nous convaincra, de son côté, que la Dobroudja a toujours appartenu à la sphère de la Bulgarie. Jamais la Dobroudja septentrionale et la méridionale n'ont entretenu des rapports économiques importants avec la Valachie et la Moldavie. Le commerce de la Dobroudja a toujours emprunté la voie du Danube ou la voie terrestre qui longe la mer ou enfin la voie maritime; dans les trois cas le commerce prenait une direction vers le sud ou l'ouest, mais jamais vers le nord. Depuis les temps les plus anciens, la Dobroudja a fait le commerce avec l'Autriche, l'Allemagne, la France, l'Angleterre et Constantinople. Toutefois, les rapports de commerce avec Constantinople ont été toujours les plus étendus; c'est dans la capitale turque que la Dobroudja expédiait des quantités considérables de moutons, de kaschkaval, de beurre et de céréales. La voie terrestre de Toultscha et Constantza pour Constantinople jouait un grand rôle dans l'exportation des moutons. Avant l'affranchissement de la Bulgarie, les rapports de commerce entre les deux Dobroudja étaient quotidiens. Les principales villes de commerce de la

Bulgarie orientale étaient Schoumen, Dobritch et Eski-Djoumaïa ; dans la première de ces villes accouraient de loin un grand nombre de commerçants, grâce au séjour d'un grand nombre de troupes ; dans les deux autres, se tenaient les plus grandes foires de la Bulgarie Orientale. Ces trois centres de commerce jouaient un rôle très important dans le commerce de la Dobroudja. On venait échanger les marchandises à Schoumen et Dobritch même de Matchin et de Toultscha. Les transactions entre la Dobroudja septentrionale et les régions du Balkan, Kotel et Gherlovo surtout, étaient très nombreuses. L'annexion de la Dobroudja septentrionale par la Roumanie a eu pour résultat de détacher la première de sa région économique et commerciale naturelle et devint la cause du déclin de l'élevage du bétail.

Ce qui précède montre qu'une dépendance économique indiscutable a existé de tout temps entre la Dobroudja septentrionale et la Bulgarie, dépendance qui n'est pas démontrée en ce qui concerne la Dobroudja et la Roumanie. Nous avons pu établir qu'il existe de nos jours encore des traces de cette communauté, violemment rompue par l'annexion de la Dobroudja septentrionale par la Roumanie.

V

L'importance du Bas-Danube pour le commerce extérieur de la Bulgarie.

La libre jouissance du Bas-Danube est une grande nécessité économique pour la Bulgarie. Cette nécessité apparaît avec évidence pour qui connaît le rôle

important du Danube pour le commerce extérieur bulgare. En 1911, les 26 % de toutes les marchandises qui ont été l'objet du commerce extérieur de la Bulgarie ont emprunté la voie du Danube. Toutefois, pendant que la valeur des marchandises importées par la voie du Danube représentait 23.1 % de toute l'importation, la valeur des marchandises exportées par la même voie représentait 29.1 % de toute l'exportation.

Le tableau suivant nous donne le développement du commerce par la voie du Danube en comparaison avec celui du commerce par voie maritime et terrestre :

Voie de communic.	% de l'import. en val. ¹⁾				% de l'export. en val.			
	1886— 1895	1896— 1905	1906— 1910	1911	1886— 1895	1896— 1905	1906— 1910	1911
Par la mer Noire . .	28.8	35.9	42.5	42.8	35.8	45.0	43.8	49.0
Par le Danube , . .	36.4	29.2	24.6	23.1	32.5	30.3	26.8	29.1
Par voie terrestre . .	34.8	34.9	32.9	34.1	31.7	24.7	29.4	21.9

Il résulte de ces chiffres qu'un tiers environ de notre exportation prend la voie du Danube, mais que de 1886—1895 à 1906—1910 l'importance du Danube en tant que voie de commerce a diminué. Le trafic sur le Danube a, proprement dit, commencé à diminuer à partir de 1900 à la suite de l'achèvement de la ligne ferrée Sofia—Varna et de la politique des tarifs de chemins de fer par laquelle l'Etat bulgare cherche à détacher du Danube l'exportation pour la diriger sur Varna. Toutefois, depuis 1910 on constate un accroissement du trafic par le Danube, pour l'exportation aussi bien que pour l'importation. On

¹⁾ Ces chiffres sont empruntés C. Popov — La Bulgarie Economique, p. 367.

peut s'en rendre compte par les chiffres suivants concernant la part qui revient au Danube dans tout le commerce de la Bulgarie :

Année	Importation (%)	Exportation (%)	Importation et exportation (%)
1908	25.0	26.8	25.8
1909	23.7	22.1	23.0
1910	25.4	27.3	26.2
1911	23.1	29.1	26.0
1912	25.6	31.2	27.9 ¹⁾

L'accroissement constaté dans le trafic du Danube se fait exclusivement au dépens du trafic terrestre et cela principalement à la suite de l'augmentation de la production agricole, surtout dans la Bulgarie du Nord. Cette tendance continuera sûrement à l'avenir aussi et cela doit nous faire apprécier plus encore le Danube comme voie de communication importante pour notre commerce, une voie que nous devons exploiter rationnellement, en conformité des intérêts économiques de la Bulgarie. Quoiqu'on dise au sujet du rôle commercial du Danube, on ne peut nier le fait que ce fleuve demeure la voie la plus naturelle et la plus avantageuse pour l'exportation de nos produits provenant des régions de Vidin, Svištov, Pleven, Roustchouk et Silistra. Si nous pouvons jouir librement du Danube, la navigation sur ce fleuve prendra une bien plus grande extension qu'elle n'a eue jusqu'ici et le fleuve deviendra la voie de communication naturelle de la Bulgarie danubienne, comme la mer Noire et la mer Egée le sont pour la Bulgarie centrale, orientale et méridionale.

¹⁾ Ces chiffres sont empruntés à P. Konstantinov, *Der Aussenhandel Bulgariens*, p. 172.

Si le Bas-Danube devient la frontière de la Bulgarie, notre commerce des blés pourra s'émanciper de la dépendance de Braïla où vont, comme on le sait, nos céréales, transportées sur des chalands étrangers; elles sont offertes aux négociants étrangers, par l'intermédiaire de bourses et commissionnaires étrangers, qui les transbordent sur des bateaux de mer.

D'après la statistique roumaine, ont été transbordées à Braïla, Galatz et Soulina, de 1908 à 1913, les quantités suivantes de céréales bulgares :

	TONNES		
	Céréales transbordées à Braïla, Galatz et Soulina	Sur ces quantités proviennent de Bulgarie	Export. totale des céréales de Bulgarie (d'après les statist. off.).
1908	854,852	158,939	419,796
1909	552,054	108,530	360,485
1910	1,221,552	212,969	482,046
1911	947,122	335,791	823,731
1912	1,026,190	230,204	617,427
Total.	4,601,770	1,046,433	2,703,505
Moyenne par an.	920,354	209,287	540,701
1913	1,431,788	152,914	

Il résulte de ces chiffres que les céréales bulgares transbordées à Braïla, Galatz et Soulina constituent en moyenne 38.8 % de toute l'exportation de blés de ce pays. Presque toute l'exportation danubienne de céréales provenant de Bulgarie est dirigée vers ces ports, puisque en 1911 ont été exportées par le Danube 374,485 tonnes de céréales pour une valeur de 48.1 millions de francs. Par conséquent environ 90 % de notre exportation de blés par le Danube se dirige vers Braïla et Galatz. Ce fait est confirmé également

par les données de notre statistique concernant la quantité des marchandises chargées dans nos ports danubiens en 1911; d'après ces données, les ports bulgares ont chargé cette année-là 431,896 tonnes de marchandises; si nous en excluons 34,903 tonnes destinées à d'autres ports bulgares et environ 20,000 tonnes d'autres marchandises, nous avons le chiffre de 375,000 tonnes pour les céréales exportées par nos ports danubiens. Ce chiffre est le même que nous avons obtenu un peu plus haut, dans notre statistique commerciale. De toutes les marchandises chargées dans nos ports 344,547 tonnes vont en Roumanie dont 9 à 10,000 tonnes de diverses marchandises et le reste — des céréales. Par conséquent, sur les 375,000 tonnes de céréales exportées par voie du Danube en 1911 les 335,000 tonnes ont été dirigées sur la Roumanie et cela, comme nous l'avons vu, presque exclusivement sur les ports de Braïla, Galatz et Soulina. Cela veut dire que presque toute notre exportation de céréales par les ports danubiens se trouve en dépendance de la Roumanie. Cette situation de notre commerce des blés danubien nuit considérablement à nos intérêts: 1° parce qu'une grande partie des bénéfiques intermédiaires reste en Roumanie, tandis qu'ils pourraient rester dans notre pays; 2° parce qu'une très petite partie de nos blés danubiens sont transportés sur des bateaux bulgares; les frais de transport jusqu'à Braïla, Galatz et Soulina constituent donc une perte incontestable pour l'économie nationale bulgare. En 1911, 152,314 tonnes ont été transportées sur des bateaux roumains et seulement 41,283 tonnes sur des bateaux bulgares;

c'est là un fait regrettable qui montre que presque la moitié de notre exportation danubienne de céréales se fait sur des bateaux roumains. Ces inconvénients deviennent un danger dès que la Bulgarie se voit couper la voie maritime ou qu'elle se trouve en guerre avec la Roumanie.

Ce sont là les conséquences de la dépendance de notre commerce des blés danubien de l'intermédiaire roumain, dépendance qui a existé jusqu'à la guerre européenne. La continuation de cette situation pourrait créer à l'avenir de grandes entraves à notre commerce des blés et pourrait, en même temps, porter atteinte au prestige de la Bulgarie indépendante et victorieuse. Nous ne pouvons supporter cette situation que tant que nos rapports avec la Roumanie étaient normaux, comme jusqu'en 1913. Mais après ce qui est arrivé entre la Bulgarie et la Roumanie en 1913, chacun peut se figurer quelle serait la situation de nos céréales et de nos commerçants aux bourses de Braïla et de Galatz.

Il est nécessaire, afin d'éviter cette éventualité, d'organiser un commerce indépendant pour nos céréales danubiennes, ce qui ne peut arriver qu'à deux conditions: 1^o si toute la rive droite du Danube est bulgare jusqu'à la mer et 2^o si nous créons une flotte commerciale sur le Danube. Nous ne pourrions nous émanciper de Braïla et de Galatz tant que nous n'aurons créé une situation qui nous permette la communication directe de nos ports danubiens avec la mer. Il était impossible jusqu'ici d'organiser le commerce d'exportation des blés dans un de nos ports, comme il l'était organisé à Braïla et à Galatz, parce que les

commerçants étrangers préféraient s'établir précisément dans les ports où les céréales étaient transbordées des chalands danubiens sur les bateaux de mer. Pas un grand négociant en blés étranger ne préfère s'établir à Roustchouk ou à Silistra, au lieu d'aller à Braïla et à Galatz, du moment qu'il est obligé de charger ses blés une fois à Roustchouk et à Silistra et ensuite à Braïla et Galatz. Si toute la rive droite du Danube nous appartient, nous pourrions faire de Tou'tcha, par exemple, une Braïla bulgare qui aura cet avantage d'être plus près de la mer. Dans ce cas seulement nous pourrions utiliser librement et rationnellement le Danube en tant qu'artère de notre exportation des blés du nord et alors nous pourrions modifier nos tarifs de chemin de fer et mettre fin à la direction artificielle de nos céréales sur Varna.

VI

Constantza.

La Dobroudja reçoit une importance particulière par le fait que la Roumanie et l'Europe centrale empruntent son territoire pour sortir à la mer Noire. C'est que le plus court chemin qui joint les voies terrestres de l'Europe centrale et de la Roumanie à la mer Noire mène à Constantza. Cette circonstance a de tout temps attribué à ce port un rôle important au point de vue des communications. Dès l'an 700 avant Jésus-Christ, les Milésiens fondaient sur l'emplacement actuel de Constantza la ville de Tomis où le poète romain Ovide fut exilé. Au temps des Byzantins cette ville a pris le nom de Constantza. A cette époque, comme auparavant, elle était peuplée de Grecs qui faisaient le commerce. Con-

stantza a pris une importance commerciale plus grande à l'époque où s'y sont établis les Génois qui au XII et XIII siècles ont réussi à prendre entre leurs mains le commerce maritime du littoral septentrional de la mer Noire. Au temps des Turcs, Constantza fournissait à Constantinople des céréales et des produits animaux, mais aux XVIII et XIX siècles, à la suite de nombreuses guerres entre la Russie et la Turquie, l'agriculture et l'élevage du bétail ont baissé dans la Dobroudja, ce qui a réduit considérablement le rôle de Constantza. Toutefois, au temps des Turcs, comme auparavant, l'importance commerciale de Constantza était moindre que celle de Varna. Pendant un certain temps même Mangalia était plus importante qu'elle. Constantza a repris son développement après la construction de la ligne ferrée Cerna-Voda—Constantza et après les améliorations que la compagnie anglaise qui a construit cette ligne a entreprises dans le port abandonné depuis le temps des Génois, améliorations qui permettaient aux grands bateaux de séjourner dans le port. Après l'annexion de la Dobroudja par la Roumanie, cette dernière n'a pas tardé à diriger son attention vers Constantza et déjà en 1883 le Parlement roumain votait la jonction des chemins de fer roumains à la ligne Cerna-Voda—Constantza au moyen d'un pont sur le Danube. La construction de ce pont, commencée en 1890, fut achevée en 1895, date à partir de laquelle Constantza devint un port de communication international. Cet événement est le commencement d'une augmentation du mouvement du commerce et de la navigation dans le port. Bientôt on se convainquit que l'ancien port, hâtivement amé-

lioré par les Anglais, ne répondait plus aux besoins accrus. On a eu alors l'idée de construire un port moderne et on se mit bientôt à la réaliser. Le nouveau port de Constantza fut achevé et ouvert le 12 Octobre 1909. Le port embrasse une étendue d'environ 60 hectares; plus de 60 grands bateaux peuvent y séjourner, sans compter les bassins destinés au chargement du pétrole. Le port comprend cinq bassins dont chacun sert des intérêts de commerce spéciaux. L'un en est destiné à l'exportation du pétrole et il est aménagé de manière à être hermétiquement isolé en cas d'incendie. A deux kilomètres de ce bassin se trouvent les réservoirs à pétrole qui atteignaient vers la fin de 1913 le nombre de 39 d'une capacité d'environ 200,000 tonnes. Ces réservoirs sont en communication avec les réservoirs des compagnies de pétrole se trouvant à 4 km. de distance, à la gare de Médéa, lesquels de leur côté sont en communication au moyen de conduites non seulement avec les réservoirs du port, mais aussi avec les installations des centres de production. D'autre part, le port dispose de deux bassins spéciaux destinés au chargement de la houille, du bois et des pierres, des bestiaux, des céréales. Près de ce dernier bassin on a construit trois silos, comprenant chacun 255 magasins et pouvant contenir jusqu'à 35.000 tonnes de céréales. Chaque silo occupe environ 3000 mètres carrés de superficie et a une hauteur de 51 mètres. Les constructions sont en béton armé. Chaque silo peut recevoir et expédier 300 tonnes de céréales par heure.

L'importance économique de Constantza peut être examinée à trois points de vue: 1° comme cen-

tre de production; 2° comme moyen de communication et 3° comme centre de commerce.

L'importance de Constantza comme centre de production est limitée et n'a qu'un caractère local; cela est dû au caractère primitif de l'agriculture et au manque de matières premières et suffisantes dans son hinterland. L'industrie de cette région est très peu développée, si nous en excluons la fabrique de ciment de Cerna-Voda, un grand moulin et la production qui se trouve en connexité avec le raffinage et l'emballage du pétrole.

Par contre, l'importance de Constantza comme moyen de communication est très grande. C'est par là que passe l'une des voies les plus courtes menant de l'Europe centrale à la mer Noire. Cependant, en ce qui concerne Constantinople, la voie par Constantza est presque de la même longueur que la voie qui passe par Varna, si l'on part de Vienne ou de Paris, mais elle est sensiblement plus courte si l'on part de Berlin; en ce qui concerne les communications par Port-Saïd avec l'Asie et l'Australie, Constantza occupe la quatrième place (après Salonique, Constantinople et Brindisi), si l'on part de Londres, et la troisième place (après Salonique et Constantinople) si l'on part de Berlin. Il résulte de ce qui précède que la voie par Constantza est en général une des voies courtes qui relie l'Europe à l'Asie et, après les voies de Salonique et de Constantinople, la voie la plus courte entre l'Allemagne et l'Asie. C'est de ce fait que résulte l'importance particulière de Constantza comme point de communication.

En ce qui concerne la Roumanie plus particulièrement, l'importance de Constantza vient du fait qu'elle est l'unique port roumain qu'elle peut atteindre par la voie ferrée Fetești—Cerna-Voda—Constantza, même lorsque le Danube est gelé et que la navigation y est impossible. Soulina, Galatz et Braïla sont pour la Roumanie des ports de mer, mais pour y arriver il faut naviguer sur le Danube qui gèle pendant trois mois de l'année. Constantza est le seul port à la disposition de la Roumanie pendant toute l'année; elle joue, par conséquent le rôle d'un auxiliaire dans le système des principaux ports roumains — Braïla, Galatz et Soulina.

Une conséquence du rôle que Constantza joue dans les communications est son importance commerciale: en 1913 les 15·93 % de toute l'importation roumaine et 28·97 % de l'exportation ont passé par ce port. Mais cette importance de Constantza dans le commerce de la Roumanie n'est que de date récente, comme il appert des chiffres de la statistique officielle roumaine pour le commerce. L'analyse de ces chiffres impose quelques conclusions. En premier lieu, nous remarquons l'accroissement considérable de l'importation et de l'exportation par Constantza, puisque en 1888 elles ne formaient que 2·7 % de tout le commerce extérieur de la Roumanie et qu'en 1913 elles atteignent déjà 26·1 %. Un fait digne d'attention est que dans le commerce d'exportation l'importance de Constantza s'est accrue beaucoup plus que dans l'importation. Ainsi, pendant que la part de Constantza dans l'importation a monté de 3·2 à 15·9 %, c'est-à-dire avec un accroissement de cinq fois, sa part dans l'exportation a monté de 2·6 à 30·0 %, c'est-à-dire avec

un accroissement de 11 fois. Le premier accroissement sensible a été constaté en 1896, après la construction du pont de Cerna-Voda et la jonction du port au réseau des chemins de fer roumains. Un second accroissement considérable a été constaté dans la période 1902-1905 lorsque la production du pétrole a pris de l'extension (1900-1901 — 175,000 tonnes; 1903--348,000, 1904 — 501,000 tonnes). Le troisième accroissement a commencé en 1910, après l'ouverture du port, le perfectionnement introduit dans le transport du pétrole jusqu'à Constantza et la construction des silos. L'importation par Constantza est dans un mouvement zigzaguant; toutefois, elle a monté depuis 1896 jusqu'à 1907, date à partir de laquelle elle commence à baisser sensiblement.

En comparaison avec Braïla et Galatz, l'importance de Constantza pour le commerce roumain a beaucoup grandi; tandis que, comme nous l'avons vu, pendant la période de 1888-1913 la part de Constantza montait de 2·7 à 26·1 %, la part des trois autres ports de mer roumains baissait de 51·0 % qu'elle était en 1888 à 24·2 % en 1913. Toutefois, il ne faut pas en conclure que Constantza s'est développée au détriment de Braïla et Galatz, comme il pourrait nous sembler à premier coup d'œil; car le commerce de Braïla, de 778,000 tonnes qu'il était en 1888, à monté à 862,000 tonnes en 1913 (en 1911 — 1,368,000 tonnes); celui de Galatz de 446,000 à 517,000 tonnes (en 1911 — 826,000 tonnes).

A quoi est dû dès lors l'accroissement du commerce de Constantza et surtout du commerce d'exportation? Pour répondre à cette question il faut faire

une petite analyse des principaux articles d'exportation de la Roumanie — les céréales et le pétrole. Le tableau suivant nous donne quelques chiffres sur l'exportation du pétrole et des céréales par les principaux ports roumains :

	ROUMANIE		CONSTANTZA		BRAILA	GALATZ	céréales transbordées à Braïla, Galatz et Soulina
	céréales	pétrole	céréales	pétrole	céréales	céréales	
1908	1,761,932	465,553	183,270	402,467	390,732	158,909	854,852
1909	2,187,793	426,246	255,027	381,386	597,958	188,271	552,054
1910	3,230,235	586,151	371,626	508,613	964,445	263,113	1,221,552
1911	4,017,767	677,204	537,356	613,598	1,054,792	424,165	947,122
1912	2,940,536	851,265	476,052	743,642	523,569	175,109	1 026,190
1913	2,964,947	1,056,197	372,256	913,028	561,584	193,994	1,431,788

Ces chiffres indiquent en effet que depuis que l'importance commerciale de Constantza a pris son essor en 1908, le commerce de Braïla et Galatz n'a pas baissé, excepté en 1912 et 1913, années pendant lesquelles l'exportation de Constantza a aussi baissé. Cette conclusion est confirmée également par le tableau suivant contenant les chiffres ci-dessus réduits en quantités relatives :

% de toute l'exportation respective de la Roumanie :

	CONSTANTZA		BRAILA, GALATZ et SOULINA		
	céréales	pétrole	céréales		
			exportées	transbordées	total
1908	10.4	86.4	31.2	48.6	79.8
1909	11.2	89.5	35.9	25.2	61.1
1910	11.5	86.8	38.0	37.8	75.8
1911	13.4	90.6	36.7	23.6	60.3
1912	16.2	87.4	23.8	34.9	58.7
1913	12.6	86.1	25.5	48.3	73.8

L'exportation de céréales par Constantza a augmenté modérément jusqu'à 1911, ce qui est incontes-

tablement dû à l'agrandissement et à l'amélioration du port. L'accroissement particulier de l'exportation de 1912 par Constantza est dû à l'exportation considérable par ce port de blés roumains destinés à l'Italie et à la Turquie. Cependant, dès 1913 l'exportation de blés par Constantza baisse sensiblement. Pendant la même période de 1908-1913, a été exportée par Constantza une quantité de pétrole répondant à 86-90 % de tout le pétrole roumain exporté. Pendant cette même période, Braïla et Galatz ont exporté, en moyenne, trois fois plus de céréales que Constantza. En 1912 l'exportation des premiers ports a sensiblement diminué pour reprendre son accroissement en 1913. Toutefois, il ne faut pas croire que la diminution de l'exportation par Braïla et Galatz s'est faite au profit de Constantza; l'exportation de céréales par Constantza n'a monté que de 13.4 à 16.2 %, pendant que l'exportation de Braïla et Galatz a diminué de 12.9 %.

Après tout ce que nous venons d'exposer, il est important de constater que ces dernières années Braïla, Galatz et Soulina ont continué leur rôle incomparablement plus grand que celui de Constantza dans les exportations des céréales roumaines, puisque si le port de Constantza en exporte en moyenne 13 %, Braïla, Galatz et Soulina exportent en moyenne 68-70 % de toutes les quantités de céréales exportées par la Roumanie (y compris les céréales transbordées dans ces ports). L'augmentation dans l'exportation de Constantza en 1912 est due à la guerre balkanique; aussi on ne peut pas en conclure que l'exportation de céréales par Constantza a une tendance à augmenter rapidement et sûre-

ment. L'augmentation constatée pour les années 1909, 1910 et 1911 n'est pas assez grande pour avoir une importance décisive. Il résulte de ce qui précède que Constantza ne peut être dans l'exportation des céréales une concurrente dangereuse pour Braïla, Soulina et Galatz, par où sont toujours exportés les excédents des céréales de la Roumanie. En effet, Constantza ne pourra jamais devenir la rivale sérieuse des trois grands ports danubiens, ces derniers étant situés sur une voie fluviale naturelle qui offrira toujours plus de commodités et plus d'avantages pour le transport bon marché que le chemin de fer de Constantza. Ainsi, le port de Constantza n'est pas avantageux pour les exportations de la plaine de la Valachie qui préférera toujours le Danube, parce que celui-ci ne demande que deux chargements : une fois au port danubien local et une seconde fois dans un des trois ports de mer sur le Danube, tandis que les céréales dirigées sur Constantza demandent à être chargées trois fois : une fois sur le Danube, une seconde fois à Cerna-Voda et une troisième à Constantza. De son côté, la partie de la Moldavie que traverse le Sereth préférera toujours Galatz, puisque la communication avec ce port par le Sereth revient toujours meilleur marché que par le chemin de fer. Enfin, pour une autre partie de la Moldavie c'est Braïla qui est plus près par le chemin de fer et non pas Constantza. Ces circonstances ne permettront jamais à Constantza de supplanter Braïla et Galatz dans le commerce des blés. C'est la raison qui a empêché de se justifier les appréhensions de ceux des Roumains qui craignaient que la construction du port de Constantza ne provo-

quât le déclin du commerce des blés de Braïla et Galatz. Les faits ont donné, au contraire, raison à ceux qui, comme Christodoresco, Assan, Florinesco, etc., prévoyaient que Constantza ne pourrait devenir la concurrente de Braïla, Galatz et Soulina.

Ainsi donc, l'importance du port de Constantza n'est pas aussi grande pour la Roumanie que certains veulent le prétendre. En général, dans l'exportation des céréales roumaines, Constantza ne joue qu'un rôle secondaire. Ce rôle pourrait être plus grand pendant les trois mois où le Danube est gelé ; toutefois il n'est pas très considérable parce que le commerce des blés est organisé de telle manière qu'avant que le Danube ne gèle 90 % des céréales sont exportées. Il n'en reste donc pour Constantza que 10 % des céréales. Mais cette quantité aussi n'empruntera par la voie de Constantza si la Roumanie prend des mesures pour abréger la période de congélation du Danube, en construisant par exemple plus de ports d'hiver, en employant des brise-glaces, etc. Tous les Etats intéressés dans la navigation du Danube pourraient à l'avenir faire beaucoup sous ce rapport. Pour montrer ce qu'on peut obtenir, il suffit de rappeler que le nombre des jours d'hiver où le Rhin n'est pas navigable a été réduit jusqu'à 8—10. Ce minimum n'est peut-être pas possible pour le Danube, mais il n'est pas nécessaire non plus ; il suffit de prolonger la navigabilité d'un mois pour assurer le transport de toute l'exportation de céréales roumaines et il n'est pas difficile d'atteindre ce résultat.

L'importance du port de Constantza est plus grande pour l'exportation du pétrole qui a lieu pen-

dant toute l'année. Nous avons vu que 9/10 du pétrole roumain est exporté par Constantza. La perte du port de Constantza signifierait pour la Roumanie l'arrêt dans l'exportation du pétrole pendant trois mois de l'année et la perte des sommes dépensées pour l'aménagement des installations pétrolières à Constantza. Mais il y a une autre issue à cette situation, c'est que la Bulgarie laisse à la Roumanie la liberté complète d'utiliser, quand et comme elle le veut, le port de Constantza pour l'exportation du pétrole. Il va sans dire que la Roumanie pourrait également utiliser le port de Constantza pour l'exportation de ses céréales aussi pendant la saison morte du Danube. Les Roumains pourraient, il est vrai, objecter que chaque Etat a la tendance naturelle et sent la nécessité impérieuse de sortir à la mer sur son propre territoire. Nul doute que chaque Etat a le droit légitime de tendre vers la mer, mais chacun ne peut réaliser cette tendance. Il faut relever ici avant tout que la Roumanie a perdu son littoral de la mer Noire par sa propre faute. La Roumanie voulait une frontière stratégique pour la Dobroudja et Constantza et crut la voir dans les Balkans. C'est de là que provient la tendance de la Roumanie vers le sud et son appétit pour le quadrilatère Roustchouk-Varna. La Bulgarie s'est donc trouvée à l'état de légitime défense. En chassant les Roumains, elle mit la main sur la Dobroudja, sur laquelle elle a plus de droits historiques et ethnographiques que la Roumanie. Maintenant, pour mettre fin aux appétits roumains, la Dobroudja doit rester bulgare. C'est nous qui avons le droit d'exiger une fron-

tière stratégique avec la Roumanie et cette frontière ne peut être autre que le cours du Danube.

D'autre part, il serait inadmissible pour le prestige de la Bulgarie de tolérer la protection roumaine sur son commerce danubien à l'avenir aussi, après avoir versé tant de sang pour la Dobroudja et subi tant de sacrifices matériels pour vaincre la Roumanie. Nous avons déjà vu que si la Dobroudja reste entre les mains des Roumains, le commerce bulgare sur le Danube n'a pas la possibilité de s'émanciper de la curatelle roumaine. Si nous n'avons pas la possibilité d'utiliser le Danube jusqu'à ses bouches, il ne sera jamais la voie de communication fluviale naturelle pour notre commerce. Pourtant le Danube a une plus grande importance pour notre commerce, que n'a Constantza pour le commerce de la Roumanie :

TONNES

	% du commerce danubien bulgare dans tout le commerce de la Bulgarie.			% du commerce roumain de Constantza dans tout le commerce de la Roumanie.		
	imp.	exp.	ensem.	import.	export.	ensem.
1910	25.45	27.28	26.23	15.07	21.29	20.61
1911	23.13	29.09	26.00	11.20	22.48	20.66
1912	25.57	31.15	27.93	13.40	29.43	26.10

Ces chiffres indiquent que l'importance du Danube pour notre commerce dépasse considérablement l'importance de Constantza pour le commerce roumain. Notre intérêt à émanciper le commerce danubien de la dépendance de Braïla et Galatz est donc plus grand que l'intérêt roumain de garder Constantza.

Quel serait l'avenir économique de Constantza si elle retournait à la Roumanie et quel serait-il si la

Dobroudja avec Constantza restaient à la Bulgarie? Entre les mains des Roumains, Constantza resterait un port auxiliaire, un complément au système des grands ports danubiens; elle ne serait entièrement utilisée que pendant deux ou trois mois de l'année. Le voisinage de la frontière bulgare rendrait les Roumains très réservés en ce qui la concerne. Ils devraient remettre sur le tapis la question s'ils doivent à l'avenir aussi continuer cette politique de communication qui dirigeait même artificiellement le commerce de la Roumanie vers Constantza où s'ils doivent relâcher les liens entre l'hinterland roumain et Constantza, du moment que cette dernière peut être coupée de la Roumanie si facilement et si vite. Après cette guerre, les Roumains se sentiront plus sûrs dans leur territoire de la rive gauche du Danube que dans la Dobroudja. Dans ces conditions, l'avenir commercial de Constantza ne paraît pas très brillant si elle devait retourner à la Roumanie.

Entre les mains des Roumains Constantza ne peut reprendre entièrement toute son importance dans le commerce et dans les communications pour une autre raison aussi, celle-ci en connexité avec l'idée de la construction d'un canal entre le Danube et la mer Noire, parallèle à la ligne ferrée Cerna-Voda—Constantza. Cette question n'a pas été encore suffisamment étudiée, mais on peut déjà affirmer que, si l'on fait les sacrifices financiers nécessaires, l'utilité d'un pareil canal serait considérable. Il aurait abrégé la voie du Danube à la mer de 400 km. et en même temps il éviterait les bouches du Danube, incommodes pour la navigation. L'importance future d'un pareil canal de-

viendrait plus grande encore si le Danube est rendu plus pratique pour la navigation dans son cours supérieur et si celui-ci est rattaché au réseau allemand des communications fluviales existantes et projetées. Dans ce cas, Constantza deviendrait un port de transit pour une grande portion du commerce de l'Europe centrale avec l'Asie et même avec la Russie du sud. Et alors au lieu d'un commerce de 1 1/2 million de tonnes, Constantza en aurait un autre 4 ou 5 fois plus grand. Dans ce cas, indépendamment du trafic de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, Constantza verrait passer par son port au moins encore 1 1/2 million de tonnes de céréales provenant de la Valachie et de la Bulgarie du nord. L'importance de Braïla, Galatz et Soulina en serait considérablement réduite; cette circonstance effraie la Roumanie qui ne consentira pas à élever Constantza au rang de port unique pour toute la Roumanie. Comme nous l'avons déjà exposé, celle-ci ne voudra pas supprimer Braïla et Galatz pour des motifs d'ordre économique, aussi bien que politique. Donc elle ne consentira pas à la construction du canal dont nous parlons. Par contre, ce canal répond complètement aux intérêts commerciaux de la Bulgarie parce qu'il permettra à toute la Bulgarie du nord de diriger ses céréales vers la mer Noire par une voie courte et bon marché.

Conclusion.

Les Roumains aiment souvent ressortir qu'à la suite des soins pris par eux, la Dobroudja septentrio-

nale a réalisé de grands progrès sous l'administration roumaine et que le désert de jadis s'est transformé en un „jardin fleuri“. Il n'y a pas de doute que depuis 1878 la Dobroudja septentrionale a fait des progrès et que sa situation actuelle diffère complètement de celle sous le régime turc. Toutefois, ces progrès seraient bien plus grands si la Roumanie n'avait privé pendant de longues années la population de la Dobroudja de droits politiques. Et si nous comparons impartialement les progrès de la Dobroudja septentrionale, sous l'autorité roumaine, et ceux de la Dobroudja méridionale, sous l'autorité bulgare, nous nous convainçons que la première est restée sous beaucoup de rapports plus en arrière que la seconde. Ainsi, pendant que dans la Dobroudja méridionale, dép. de Roustchouk et de Varna, nous avons pour chaque 10000 habitants 14,8 d'écoles primaires et 714 élèves, dans la Dobroudja septentrionale les chiffres correspondants ne sont que 8.1 et 679. La Dobroudja septentrionale est restée bien en arrière surtout au point de vue de l'enseignement professionnel. Toute la Dobroudja septentrionale n'a eu, tant que nous sachions, qu'une école professionnelle avec 38 élèves — celle de Toultscha. Pour la Dobroudja méridionale, par contre, pendant l'année scolaire 1910/1911, nous trouvons trois écoles agricoles, dont l'une à Dobritch avec 29 élèves, une autre à Silistra, avec 29 élèves, et une troisième à Roustchouk, avec 26 élèves. Indépendamment de ces écoles, Varna compte une école moyenne de commerce avec 133 élèves et Roustchouk une école de menuiserie avec 40 élèves. Le nombre du bétail de la Dobroudja septentrionale est plus petit que celui de la Dobroudja

méridionale; ainsi, comme nous l'avons vu pour 1000 habitants la première a: 1501 moutons, 253 chevaux, 433 pièces de gros bétail à cornes; la seconde: 2880 moutons, 252 chevaux, 650 pièces de gros bétail à cornes. Les avantages de l'agriculture dans la Dobroudja méridionale apparaissent le mieux par les chiffres qui nous donnent le revenu agricole moyen. En 1911 le revenu moyen par hectare a été: pour la Dobroudja septentrionale: blé — 1127 kgr., maïs — 1155, orge — 975; pour la Dobroudja méridionale: blé — 1280, maïs — 1375, orge — 1102 kgr. Etant donné l'identité de la composition du sol dans la Dobroudja septentrionale et dans la méridionale, cette différence doit être expliquée par la caractère plus extensif de l'agriculture dans la première, un point sur lequel nous nous sommes arrêtés dans le premier chapitre de cette étude. Ce caractère est dû non seulement à la densité plus faible de la population, mais aussi au fait que le gouvernement roumain n'a rien fait pour relever l'agriculture. Je n'ai pas trouvé dans la Dobroudja septentrionale un seul village que les agronomes aient visité pour diriger la population vers l'emploi de procédés plus rationnels et plus avantageux dans la culture de la terre.

On peut faire un reproche à l'Etat roumain au sujet des communications dans la Dobroudja, également. Jusqu'à la guerre balkanique, on avait dans la Dobroudja septentrionale 6.3 mètres de chemin de fer pour un kilomètre carré, pendant que dans la Dobroudja méridionale on en avait 17.9. Les lignes Roustchouk-Varna et Cerna-Voda--Constantza ont été construites presque simultanément, au temps des Turcs. Depuis lors, la Bulgarie a construit la ligne Devnia—Dobritch, et la

Roumanie n'avait pas construit, jusqu'à la guerre balkanique, un seul mètre de chemin de fer en Dobroudja. La ligne Cerna-Voda—Constantza ne dessert qu'une petite partie de la Dobroudja, la ligne Medjidié-Dobritch n'a été construite par les Roumains qu'en 1914, et la ligne Medjidié—Toultcha n'est pas encore achevée. Il est vrai que les Roumains ont amélioré les routes, mais ici aussi ils n'ont pas fait grand'chose, étant donné qu'en 1911, d'après les renseignements des préfets, la Dobroudja septentrionale avait 61.4 m. de chaussée par kilomètre carré tandis que la Dobroudja méridionale en avait, d'après des renseignements officiels, 64.3.

Enfin, en général, la conduite des autorités roumaines vis à vis de la population bulgare et des éléments non-roumains ne supporte aucune critique. Les Roumains eux-mêmes ont caractérisé le mieux cette conduite. Ainsi, Basile Cogalniceanu qualifie le régime roumain en Dobroudja d'un régime de „vraie terreur“ pour la population. D'après lui, la Dobroudja était devenue une colonie où l'on exilait les fonctionnaires prévaricateurs qui y dépouillaient la population.

Voilà quelle était la situation des Bulgares sous l'ancien régime roumain en Dobroudja. Et quelle ne serait-elle à l'avenir si la Dobroudja faisait retour à la Roumanie? Il est plus que probable que la vie de nos congénères y serait rendue impossible. Ils seraient certainement forcés d'émigrer dans le royaume bulgare en abandonnant leurs biens; ils seraient économiquement ruinés et il ne subsisterait rien de leur opulence actuelle, créée au prix de tant d'efforts. Ce serait là une triste récompense pour le sang bulgare si abondamment versé sur les champs de la Dobroudja. Une

pareille fin de la question dobroudjaine aurait abreuvé d'amertume le peuple bulgare et aurait fait naître en lui un ressentiment profond contre tous les Etats qui auraient participé à cette solution.

IX

La Dobroudja politique

Par V. Mollov.

En 1906, à l'occasion du quarantième anniversaire du règne du défunt roi Carol, une exposition fut organisée à Bucarest dans le but de montrer les progrès que la Roumanie avait réalisés dans tous les domaines de l'activité culturelle, économique et sociale. Cette exposition a eu, paraît-il, un succès si brillant qu'avant sa clôture, les gouvernements des pays balkaniques auraient demandé au gouvernement roumain s'il ne voudrait pas prendre l'initiative d'organiser à Bucarest une exposition de tous les Etats balkaniques. Ce désir ayant été rapporté au roi, celui-ci aurait orgueilleusement répondu: „Que peut chercher à Bucarest une exposition des peuples balkaniques? La Roumanie n'est pas un pays balkanique“. „En effet, dit le professeur Dr H. Tiktin¹⁾, à qui nous empruntons cette communication, la Roumanie ne peut être considérée comme partie de la 'péninsule Balkanique, puisqu'elle

¹⁾ Prof. Dr. H. Tiktin. Rumänien und seine Ziele. Veröffentlichungen der Handelshochschule München, Heft III. Die Balkanfrage, p. 50. Voir d'autre part E. V. Seydlitz'sche Geographie, Geographie 26 Bearb. p. 833 Königreich Rumänien.

est située au nord du Danube et que la Save et le Danube séparent nettement la péninsule balkanique du continent. Le fait que la Roumanie possède sur la rive droite du fleuve, en dehors de sa frontière naturelle, un bout de terre — la Dobroudja, cédée à la Roumanie en 1878 et agrandie par le traité de Bucarest de 1913, ne change rien à la chose, d'autant plus que cette partie de l'Etat est jusqu'à présent le moins peuplée de Roumains“.

Si les Roumains ont la conviction, si nettement exprimée par leur défunt roi, que leur pays n'appartient pas à la péninsule balkanique, si même cette conviction est justifiée par la distribution géographique du proche Orient — la frontière naturelle de la Roumanie étant le cours du Danube — comment la Roumanie peut-elle justifier l'annexion de la Dobroudja et sa politique ultérieure à l'égard de la Bulgarie et des autres pays balkaniques, politique qui se trouve en connexité avec cette annexion ?

Le 26 Novembre 1879 la Roumanie occupa le territoire sur la rive droite du Danube, attribué par le traité de Berlin. Le traité de San Stefano du 3 mars 1878 contenait les stipulations suivantes concernant la Roumanie :

Article 5. — La Sublime Porte reconnaît l'indépendance de la Roumanie, qui fera valoir ses droits à une indemnité à débattre entre les deux parties. Jusqu'à la conclusion d'un traité direct entre la Roumanie et la Turquie, les sujets roumains jouiront en Turquie de tous les droits garantis aux sujets des autres Puissances européennes.

Article 12. — Toutes les forteresses du Danube seront rasées. Il n'y aura plus dorénavant de places fortes sur les rives de ce fleuve, ni de bâtiments de guerre dans les eaux des Principautés de Roumanie, de Serbie et de Bulgarie, sauf les stationnaires usités et les bâtiments légers destinés à la police fluviale et au service des douanes. Les droits, obligations et prérogatives de la Commission internationale du Bas-Danube sont maintenus intacts.

Article 19, alinéa 2. — Prenant en considération les embarras financiers de la Turquie, et d'accord avec le désir de S. M. le Sultan, l'Empereur de Russie consent à remplacer le paiement de la plus grande partie des sommes énumérées dans le paragraphe précédent, par les cessions territoriales suivantes :

„ a) Le Sandjak de Toultscha, c'est-à-dire les districts (cazas) de Kilia, Soulina, Mahmoudié, Isaktcha, Toultscha, Matchin, Babadagh, Hirsovo, Kustendjé et Medjidié, ainsi que les îles du Delta et l'île des Serpents.

Ne désirant pas s'annexer ce territoire et les îles du Delta, la Russie se réserve la faculté de les échanger contre la partie de la Bessarabie détachée par le traité de 1856 et limité au midi par le thalweg du bras de Kilia et l'embouchure du Stary-Stamboul. La question du partage des eaux et des pêcheries devra être réglée par une commission russo-roumaine dans l'espace d'une année après la ratification du Traité de paix“.

La conclusion du traité de San Stefano fut accueillie en Roumanie avec indignation et vives protestations. Cinq jours après sa signature, le gouverne-

ment roumain adressa aux grandes puissances un mémoire sur la question de la Bessarabie; Jean Bratiano se rendit à Vienne et Berlin pour y renseigner les cabinets sur cette question. D'autre part, le gouvernement roumain fit parvenir aux Puissances une protestation formelle contre le traité de San Stefano. Malgré ces protestations, lorsque les délégués roumains Cogalniceanu et Bratiano partaient pour Berlin, les grandes puissances avaient déjà tranché les questions principales du futur traité de paix. Nonobstant l'intervention de l'Angleterre et de la France en faveur de l'intégrité territoriale de la Roumanie, la Russie insista sur la cession de la Bessarabie en en faisant une condition sine qua non de la paix ultérieure en Orient. Les délégués roumains présentèrent au congrès les demandes de la Roumanie, à savoir: l'indépendance de la Roumanie; aucune concession de territoire roumain; la garantie que la Roumanie ne serait plus obligée de tolérer le passage de troupes russes sur son territoire; un agrandissement territorial par l'annexion des bouches du Danube et des îles des Serpents; enfin une indemnité à verser par la Russie. Toutefois, le congrès, après avoir entendu ces demandes, sanctionna la cession de la Bessarabie et même, sur la demande des délégués français, imposa à la Roumanie certaines obligations concernant le traitement des Israélites¹⁾. „Comme consolation, la Roumanie reçut sur la demande de M. Waddington, 2000 km. carrés de plus dans la Dobroudja“. (Debidour).

¹⁾ Debidour, Histoire diplomatique de l'Europe, t. II. p. 206.

L'article 46 du traité de Berlin dit :

„Les îles formant le Delta du Danube ainsi que l'île des Serpents, le sandjak de Toultscha comprenant les districts (cazas) de Kilia, Soulina, Mahmoudié, Isakcha, Toultscha, Matchin, Babadagh, Hirsovo, Kustendjé, Medjidié, sont réunis à la Roumanie. La Principauté reçoit en outre le territoire situé au Sud de la Dobroudja jusqu'à une ligne ayant son point de départ à l'Est de Silistrie et aboutissant à la mer Noire au Sud de Mangalia.

„Le tracé de la frontière sera fixé sur les lieux par la Commission Européenne instituée pour la délimitation de la Bulgarie“.

Cette stipulation du traité de Berlin ne contenta nullement la Roumanie qui ne pouvait se résigner à la perte de la Bessarabie.

L'opinion publique de toute la Roumanie se déclara contre la décision du congrès de Berlin, contre la cession de la Bessarabie et, plus énergiquement encore, contre l'annexion de la Dobroudja à la Roumanie.

Dans la séance du 26 janvier 1878, la Chambre et le Sénat roumains votèrent la déclaration suivante : „La Chambre et le Sénat roumains déclarent qu'ils sont décidés de sauvegarder l'intégrité du pays et de n'accepter aucune expropriation ou diminution du territoire national, sous n'importe quelle dénomination et contre n'importe quelle compensation ou indemnité“.

Dans une réunion spéciale, 46 députés votèrent, le 28 juin 1878, une résolution destinée à être soutenue

1) Alexandre V. G. Strudza: La terre et la race roumaines, Paris, 1914, p. 572—573.

en séance plénière de la Chambre, ainsi conçue : „Attendu qu'une annexion d'un territoire au delà du Danube n'est pas dans l'intérêt de la Roumanie, attendu que la moindre annexion amènerait infailliblement des complications et des troubles futurs, la Chambre n'accepte pas l'annexion de la Dobroudja à la Roumanie, quelle que puisse être la forme ou la base de cette annexion“.

D. Sturdza, ancien président du Conseil et chef du parti libéral, a la même conception ; à la séance du Sénat du 29 septembre 1878 il s'écrie : „Est-ce que vous avez droit de ruiner ces deux ports (Galatz et Braïla), les plus importants du pays, pour en créer un nouveau et cela dans un territoire que vous ne savez pas vous-mêmes combien de temps nous pourrions retenir“. P. Carpe s'oppose à l'annexion de la Dobroudja qui, d'après lui, n'est autre chose que l'obligation pour la Roumanie de se lier à jamais à la Russie par une alliance.

Michel Cogalniceanu, alors ministre des Affaires Etrangères, est seul à défendre l'annexion de la Dobroudja, d'accord avec le Roi. Celui-ci agissait dans ce cas suivant les conseils de son père, le prince Charles Antoine de Hohenzollern qui lui écrivait dans une lettre en date du 20 février 1878 :

„ Dans l'état actuel des affaires politiques, il n'y a nulle part pour la Roumanie une perspective d'appui. La Russie obtiendra, en conséquence, tout ce qu'elle veut, et tout le monde trouvera naturel que la Roumanie acquiesce à l'inévitable pour obtenir la pleine indépendance aux côtés de la Russie. Le morceau offert de l'improductive Dobrogea n'est certes

pas une compensation à la rétrocession de la Bessarabie, mais il est cependant acceptable si Constantza est compris dans l'échange, car l'acquisition de ce port sur la mer Noire serait peut-être d'une grande signification pour l'avenir et l'épanouissement du commerce roumain. Mais, *conditio sine qua non* de l'annexion d'une bande de terrain sur la rive droite, les forteresses du Danube doivent être rasées, car une Bulgarie autonome n'a besoin, à sa frontière du Nord, de la protection d'aucune place forte, tandis que, la situation venant à changer dans les temps à venir, ces fortifications constitueraient un danger pour la Roumanie, comme autant de portes d'invasion en temps de guerre. "

On voit par cette lettre, écrite bien avant le congrès de Berlin, quelle était la politique dissimulée suivie par le roi de Roumanie Carol et dont Cogalniceanu était le porte-voix. Devant la nécessité inévitable de céder la Bessarabie, les Roumains réussirent à obtenir, grâce à l'appui de Waddington et en guise de compensation pour les charges, une frontière stratégique par rapport à la Bulgarie et surtout un surplus de territoire de 2000 km. carr. qui leur attribuait Constantza. Le même conseil leur a été donné du côté anglais par lord Russel, tandis que la Russie, l'Autriche-Hongrie et même l'Italie, n'étaient pas disposées à consentir des compensations à la Roumanie, considérant que la proclamation de l'indépendance était sur elle un résultat de la guerre largement suffisant¹⁾.

1) Cf. le mémoire du prince Gortchakoff, du 8 Juin 1877, et Beer, Die Orientalische Politik Oesterreichs seit 1774; 1883, p. 713.

Malgré l'opposition de tous les facteurs politiques du pays, le roi Carol accepta le traité de Berlin et, en conséquence, prit possession de la Dobroudja. Dans son manifeste du 14 novembre 1878, Carol s'adresse en bulgare aux habitants de la Dobroudja et, sans faire mention des Roumains, auxquels il se serait adressé du reste autrement et en une autre langue, il leur promet le respect et la sauvegarde, par la loi, de leur confession, de leur famille et du seuil de leur maison, les assurant que personne ne pourrait y porter atteinte sans que la loi le frappât.

C'est bien là une promesse à une population étrangère habitant une terre étrangère. C'est une reconnaissance solennelle par l'autorité suprême roumaine du caractère bulgare de la Dobroudja que „les Grandes Puissances européennes annexaient à la Roumanie par le traité de Berlin“¹⁾.

Le 26 novembre les troupes roumaines occupèrent la Dobroudja. La Roumanie recevait un port sur la mer Noire en même temps qu'une colonie sur la rive droite du Danube.

La Dobroudja était pour les Roumains une terre tout à fait étrangère; ils ne la reconnaissaient pas comme leur appartenant, elle était pour eux habitée par un „ramassis d'éléments perturbateurs réunis de tous les coins du monde et n'ayant rien de commun avec les Roumains“ (Bratiano, 1880). Quoiqu'ils n'aient jamais supposé que les Grandes Puissances pourraient un jour annexer à leur pays une partie des territoires turcs de la rive droite du Danube, les Roumains sa-

¹⁾ Voir M. Markov, Le sort politique de la Dobroudja après le Congrès de Berlin, Sofia, 1917.

vaient très bien que les habitants de la Dobroudja étaient des Bulgares, ayant eu de fréquents rapports avec eux à Braïla et Galatz, où ils constituaient des quartiers entiers. C'est pour cela aussi que le manifeste du 14 novembre 1878 fut adressé aux habitants de la Dobroudja non seulement dans la langue officielle, mais aussi en bulgare. D'autre part, c'est à cela qu'est due la peur du „danger bulgare“ qui se saisit des Roumains en 1880, après l'occupation militaire au cours de laquelle ils purent se convaincre non seulement qu'ils étaient en terre étrangère, mais aussi qu'ils avaient à y faire à une population éveillée qui savait défendre énergiquement sa nationalité. Le résultat de cette peur fut la première loi d'organisation de la Dobroudja. A l'occasion du vote de cette loi la population de la Dobroudja fut qualifiée au parlement roumain comme une population de bandits à laquelle il fallait appliquer le lynchage. Peut-on admettre une pareille attitude vis-à-vis de la population d'une province, deux ans après son occupation, si cette population était en partie au moins roumaine ou qu'elle eût des sympathies pour les Roumains?

La loi du 9 mars 1880 fut suivie par la loi du 3 avril 1882, par celle sur l'organisation judiciaire de la Dobroudja du 30 mars 1885 et par une série d'autres lois moins importantes, de même que par les modifications y introduites en 1884, 1885, 1886, 1889 et 1893. Dans la loi du 9 mars 1880, qui demeura comme loi organique jusqu'à la délivrance de la Dobroudja, au chapitre II, sont cités théoriquement les droits des habitants de la Dobroudja (cap. II „Despre drepturile Dobrogenilor“). Ces dispositions remplacent les

dispositions de la constitution roumaine. Cependant le chapitre III — „Despre administratiunea Dobrogei“ (art. 25-35), attribue aux deux préfets de Toul-tcha et de Constantza des droits si étendus que tous les droits publics et même civils des Dobroudjains sont placés non seulement sous le contrôle de ces préfets, mais à leur entière discrétion.

L'administration roumaine de la Dobroudja est organisée de manière à ce qu'elle soit toute puissante et irresponsable; le préfet ne peut être traduit en justice qu'avec l'autorisation du conseil des ministres (art. 35), les autres organes administratifs et les agents de police ne le peuvent qu'avec l'autorisation du ministre de l'intérieur.

Etant donné cette irresponsabilité, la loi sur l'organisation judiciaire du 30 mars 1885 ne pouvait avoir aucune importance, d'autant plus que c'est une loi spéciale qui ne concerne que la Dobroudja et qu'elle diffère de la loi appliquée en Roumanie, inspirée qu'elle est par les buts politiques poursuivis. D'autre part, la loi sur la propriété immobilière du 3 avril 1882 et les modifications y apportées en 1884, 1885, 1889 et 1893, donnaient toute possibilité de frustrer la population de la Dobroudja de ses terres pour les donner aux Roumains. C'est surtout par rapport aux habitants qui ont quitté le pays pendant la guerre que les dispositions de cette loi sont arbitraires. Le droit de propriété devait être prouvé au moyen de titres devant une commission administrative qui n'offrait aucune garantie de justice. (art. 1-10). L'État devenait propriétaire de tous les biens qui avaient appartenu au gouvernement turc avant le 11 avril 1877.

Etaient déclarés propriété de l'Etat, toutes les forêts et pâturages, à l'exception de ceux appartenant aux communes ou que la commission reconnaît comme appartenant à des personnes privées; toutes les mines; tous les lacs et lagunes, canaux, pêcheries et toutes les terres appartenant à des fugitifs qui ne sont pas rentrés ou dont on ne reconnaît pas les droits de propriété (art. 16). Les terres appartenant à l'Etat peuvent être vendues (art. 25) à des conditions très avantageuses, au prix de 90 fr. par hectare, payable en 20 ans à raison de 450 fr. par an — art. 28.

Le but de cette loi est évident, comme le sont les résultats obtenus. Selon les données fournies par Basile Cogalniceanu, le nombre des Roumains dans la Dobroudja était en 1880 de 51,000 contre 106,000 non-Roumains, c'est-à-dire de 36.3 % de toute la population. Et encore sont compris dans la population roumaine tous ceux qui parlent le roumain, même s'ils ne sont pas des Roumains. Par conséquent, le chiffre donné ne se rapporte pas exclusivement à des Roumains.

En 1908 le nombre des Roumains s'était accru considérablement, passant de 51,000 à 162,000, et la proportion devient pour 52.52 % Roumains 47.48 non-Roumains. Si, d'autre part, nous comparons le nombre des familles agricoles avec les étendues des propriétés, nous remarquerons l'accroissement du mouvement colonisateur.

Roumains	23,111	propriétaires	possédant	429,933	km.
Bulgares	8,520	"	"	129,231	"
Russes	1,914	"	"	16,709	"
Lipovans	2,066	"	"	7,386	"

Musulmans	3,928	propriétaires possédant	49,895	"
Allemands	1,087	"	21,337	"
Grecs	381	"	7,150	"
Arméniens	52	"	1,147	"
Hongrois	3	"	15	"
Italiens	14	"	33	"
Français	1	"	470	"
Anglais	1	"	8	"
Polonais	4	"	35	"
Juifs	29	"	3,859	"

Il est intéressant de remarquer la différence entre le département de Toultscha et celui de Constantza.

On trouve dans le dép. de Constantza :

Roumains	13,369	propriétaires possédant	332,836	km.
Bulgares	2,716	"	43,726	"

Dans le département de Toultscha :

Roumains	9,742	propriétaires possédant	57,096	km.
Bulgares	5,794	"	85,504	"

Basile Cogalniceanu¹⁾, à qui nous empruntons ces données, déclare aussi que le dép. de Constantza, étant plus près de la Bulgarie, a été roumanisé dans de plus grandes proportions que le département de Toultscha. A ce propos, Cogalniceanu relève avec satisfaction la conclusion d'un rapport d'après lequel l'élément roumain de la Dobroudja possède les deux tiers de la terre.

Etant donné les résultats obtenus par l'administration roumaine en Dobroudja, l'auteur cité s'est proposé de convaincre ses compatriotes roumains qu'il était temps de donner des droits politiques à la population de la Dobroudja considérablement roumanisée et dont la majorité serait roumaine. Ces droits ont été accordés en 1909 seulement, date à laquelle les Dobrou-

¹⁾ Vasile M. Cogalniceanu, Dobrogea 1895-1909. Deputura politica fara libertati, Bucuresti. 1910, p. 40-43.

jains obtinrent le droit d'élire des députés au parlement roumain.

Cette législation exceptionnelle, créée pour un pays étranger que les Roumains eux mêmes ne considéraient pas comme peuplé de Roumains, fut mise en application dans un but déterminé: la roumanisation forcée de la population bulgare en même temps que la colonisation par l'établissement de vétérans ou autres Roumains. La législation permettait toutes espèces de moyens, la population étant soumise à l'arbitraire de l'administration, un arbitraire si grand que même certains Roumains s'en sont indignés. Ce sont les Bulgares qui en étaient le point de mire. Par leurs liens étroits avec les Bulgares d'en deçà la frontière, par leur fermeté et par leur organisation, les Bulgares étaient pour les Roumains un „danger national“. La première violence fut exercée sur l'église qui fut obligée de se soumettre à la juridiction ecclésiastique roumaine et qui se vit couper tous les liens avec son chef naturel, l'archevêque de Dorostal, et avec l'Exarchat Bulgare.

Puis, bien consciente de son irresponsabilité, l'administration soumit la population bulgare à une persécution systématique afin de la forcer à s'expatrier ou à devenir roumaine. Non seulement l'école bulgare fut mise à l'index, mais aussi tous ceux qui parlaient le bulgare. Même dans la Roumanie proprement dite, les Bulgares n'osaient pas parler leur langue en présence d'étrangers, parce qu'ils s'exposaient à beaucoup de désagréments et même à des poursuites.

Durant toute l'occupation de la Dobroudja, la politique roumaine n'a eu qu'un souci: „l'assimilation

complète de la Dobroudja à la Roumanie“, comme le dit textuellement l'exposé des motifs à la loi sur l'organisation de la Dobroudja de 1880. Tous les moyens et tous les procédés étaient bons à ces fins. La Dobroudja devint une colonie des Roumains, séparée du royaume par une législation à part qui en livrait la population, sa propriété, sa vie et son honneur, à l'arbitraire complet des autorités administratives roumaines.

Toutefois, elle est restée une terre bulgare, même d'après la statistique officielle qui, tout en relevant les progrès de la roumanisation, reconnaît que l'élément bulgare passe avant tous les éléments qui, sous la domination turque, étaient installés dans le pays dans un but de colonisation. Une preuve évidente en est le fait que la Roumanie ne s'est pas décidée d'introduire dans la Dobroudja la même législation, d'accorder les mêmes droits civils et politiques qui existent chez elle et cela jusqu'aux derniers événements au cours desquels, chassées de la Dobroudja par la force, les autorités roumaines emmenèrent avec elles des milliers de Bulgares. L'aveu que la Dobroudja a besoin d'être assimilée prouve abondamment qu'elle n'est pas roumaine; la législation exceptionnelle et le défaut de justice nous montre quelle voie la Roumanie pensait-elle suivre pour coloniser cette portion de la Bulgarie, attribuée indépendamment de sa volonté et acceptée à contre-cœur.

La Bulgarie, sous le poids de la tâche politique dévolue par le congrès de Berlin, se rendant parfaitement compte des difficultés que présentaient les diverses questions, étouffa son indignation de la solution qui détachait de son territoire la Dobroudja. Aussi

le Gouvernement roumain ne se heurta-t-il 'dans la Dobroudja ni à une agitation encouragée par la Bulgarie, ni à des entraves dans la roumanisation forcée de la population bulgare. Toutefois, quoiqu'elle se fût tue, la Bulgarie n'avait pas oublié et ne pouvait oublier la Dobroudja. Ses peines éveillaient toujours en elle les plus vives sympathies et une profonde tristesse du fait que les conjonctures politiques ne permettaient pas l'espoir non seulement d'un retour de la Dobroudja à la Bulgarie, mais aussi d'une amélioration de son sort.

Cependant, „ce désert habité par des étrangers perturbateurs“, colonisé et roumanisé systématiquement, prenait une grande importance pour la Roumanie.

Cette importance s'est accrue encore lorsque la Roumanie recourut aux mesures militaires que l'on connaît, peut-être en vue de la défense de sa frontière pour commencer, mais plus tard dans un but d'expansion politique en Bulgarie. Sous l'influence de diverses utopies et sous le prétexte du maintien de l'équilibre dans les Balkans, la Roumanie s'est servie de la Dobroudja, lors du traité de Bucarest, pour agrandir son territoire en s'annexant un territoire étranger peuplé incontestablement de Bulgares et qui a toujours appartenu à la Bulgarie. Ce commencement de conquête territoriale était motivé aussi par une nécessité d'Etat qui commanderait à la Roumanie de posséder ce qu'on est convenu d'appeler le quadrilatère Roustchouk — Choumen — Varna, celui-ci étant de nature à lui assurer les possessions dans les Balkans, c'est-à-dire les colonies roumaines. Pourtant, le territoire arraché pénétrait profondément dans la

chair de la Bulgarie et coupait un des nerfs les plus importants pour son existence. Obéissant à des intérêts purement économiques, en vue de sa sortie sur la mer Noire par voie de la Dobroudja, la Roumanie entreprit une conquête de territoire étranger que rien ne justifiait et cela en mettant à profit les circonstances politiques dans lesquelles se trouvait la Bulgarie de telle manière que son acte portait tout le caractère d'un chantage proprement dit. L'année 1913 tua chez nous toute sympathie pour la Roumanie et éveilla dans nos cœurs un sentiment de profonde amertume et de désir de revanche. Le brigandage commis par la Roumanie nous montra aussi toute l'importance de la Dobroudja pour la Bulgarie. Maintenant nous en avons tous une profonde conscience. La question de la possession de la Dobroudja, tranchée aujourd'hui par les armes, doit donc recevoir une solution européenne tout autre que celle donnée par le congrès de Berlin.

La Roumanie soutient ses prétentions sur la Dobroudja en indiquant trois ordres d'intérêts: l'intérêt économique, l'intérêt national et l'intérêt politique. Au point de vue économique la Dobroudja avec son sol fertile, ses marais, ses mines, le bord du Danube et le port de Constantza, est un pays riche dont la possession est d'une importance très grande, surtout si l'on y développe les voies et communications.

L'intérêt national est pour la Roumanie un intérêt d'ordre colonial: peupler le pays de Roumains en leur concédant des terres appartenant à l'Etat et y établir ainsi des dizaines de milliers de familles valaques.

Ces deux intérêts se fondent lorsqu'il s'agit de Constantza que les Roumains considèrent comme une

issue nécessaire sur la mer. Dans un entretien que nous avons eu en 1913 avec l'actuel commandant en chef de l'armée roumaine, le général Averescu, ce dernier nous a déclaré: „Si l'on me proposait le choix entre la Transylvanie et la Dobroudja, j'aurai sans hésitation préféré la seconde“. C'est de la même manière que pensent un grand nombre d'hommes politiques roumains. Toutefois, les événements ont dirigé les Roumains d'un autre côté. En 1913 ils se servirent de la Dobroudja pour se procurer un agrandissement territorial que rien ne justifiait; en 1916, abrités par les deux forteresses élevées à la hâte à Silistra et Toutrakan, ils se servirent de la Dobroudja pour y concentrer les troupes destinées à attaquer la Bulgarie. Cela met à nu les buts qu'ils poursuivaient en 1913. L'occupation de Toutrakan et de Silistra, avec les autres régions, n'était pas nécessaire au prétendu équilibre balkanique, mais plutôt aux visées impérialistes de la Roumanie; elle attribuait à cette dernière des points stratégiques qui diminuaient la solidité de la frontière bulgare et donnaient aux Roumains la possibilité de se concentrer rapidement et de préparer sans risque l'envahissement de la Bulgarie. On ne saurait prouver d'une manière plus convaincante quelle est l'importance politique de la Dobroudja, importance qui est de même nature qu'elle a été au cours des siècles écoulés: la Dobroudja a été toujours la porte d'entrée par laquelle ont passé les Bulgares pour s'établir dans leurs possessions [actuelles et par laquelle tous les envahisseurs ont cherché à passer, soit pour combattre les Byzantins, soit pour mener la guerre contre les Bulgares ou les Turcs. Toutefois,

pas un des intérêts indiqués par la Roumanie n'est vital pour elle. La richesse de la Dobroudja en produits du sol, mines, pêcheries, n'est pas d'une grande importance pour la Roumanie qui est elle-même un riche pays agricole, dont les mines de rapport se trouvent dans les Carpathes et les pêcheries — tout le long du Danube aussi bien que dans le grand nombre de lacs et marais où le poisson est très abondant.

La Roumanie n'est pas un pays qui puisse prétendre à la possession de colonies, pas plus qu'elle n'a, avec ses grandes propriétés innombrables, un trop-plein de population pour lequel elle devrait chercher de la terre. Son activité colonisatrice dans la Dobroudja est d'une tout autre espèce: elle a pour but de roumaniser la population bulgare et d'assimiler ainsi la Dobroudja. Cet intérêt ne peut naturellement être comparé à l'intérêt si respectable de la population locale.

La question de la sortie de la Roumanie sur la mer Noire est plus importante. Constantza est en effet, maintenant, presque le seul port roumain sur la mer Noire, mais ce n'est pas l'unique port relié directement à cette mer. Même après tous les efforts pour relever artificiellement Constantza, Braïla et Galatz n'ont pas perdu leur importance en tant que ports d'exportation. Galatz a su garder sa place de premier port pour l'exportation roumaine; les améliorations continuelles entreprises par la commission internationale du Danube en vue de faciliter les communications fluviales ont permis, d'autre part, l'accroissement du nombre des bateaux qui entrent par la bouche de

Soulina, aussi bien que de leur tonnage; le tonnage qui était de 450,770 en 1861 est arrivé au chiffre de 2,110,680 dans l'année de 1912¹⁾. En ce qui concerne la Roumanie, Constantza, avec son chemin de fer passant par Cerna-Voda, ne présente que l'avantage d'une voie plus courte, avantage qui est largement compensé pour les ports du fleuve par le bon marché du transport par le bras de Soulina, cela plus particulièrement pour les ports de Galatz et de Braïla. Même sans le port de Constantza, la Roumanie demeure directement relié à la mer Noire, ce qui a poussé l'opinion publique roumaine à protester contre l'annexion de la Dobroudja, celle-ci éveillant des appréhensions pour l'avenir de Braïla et Galatz. Le Bas-Danube, aujourd'hui dans des conditions de navigation excellentes, offre à la Roumanie une communication naturelle avec la mer Noire, sûre et directe; on peut même aujourd'hui considérer les ports danubiens comme des ports de mer ayant toute la possibilité de se développer d'une manière illimitée. D'autre part, il ne faut pas perdre de vue la situation internationale de la mer Noire. Etant donné l'aspiration ostensible de la Russie d'en faire une mer close et la possession turque des détroits, on ne peut considérer cette mer comme offrant une voie maritime libre de toutes entraves. Pour cette raison, que les ports roumains se trouvent directement sur le bord de la mer ou qu'ils se trouvent un peu à l'intérieur des côtes, sur le cours du Danube, la différence n'est

¹⁾ Conf.: Le Danube au point de vue du droit fluvial conventionnel moderne, par N. Nedev. Edition de l'Académie des Sciences Bulgare, p. 165 et suivantes. On y trouve aussi des données précises sur le tonnage des bateaux qui fréquentent les ports du Danube.

pas grande pour la Roumanie. Il ne s'agit pas de choisir entre une sortie directe sur la mer libre et des ports très éloignés de la mer, mais entre des ports donnant sur la même mer — une mer dont la situation internationale n'est pas encore définitivement réglée. Et de ces ports si l'un se trouve sur le bord même de la mer, les autres n'en sont pas loin et se trouvent à un endroit mieux abrité et plus sûr, sur le plus grand fleuve navigable de l'Europe par lequel ils communiquent directement avec la mer. Même privée de Constantza, la Roumanie n'est pas privée de la voie maritime que ce port emprunte. De plus, on pourrait lui offrir, si elle le désire, certaines garanties lui assurant la jouissance sans entraves de ce port.

La Roumanie ne peut présenter aucun argument plausible en faveur de ses intérêts politiques à la possession de la Dobroudja. La menace perpétuelle que constitue pour la Bulgarie la transformation de la Dobroudja en tête de pont entre les mains de la Roumanie, ne pourrait avoir sa raison d'être que si cette dernière maintient ses visées de conquête en Bulgarie. Or, cette attitude ne ferait qu'entretenir à jamais la haine entre les deux Etats voisins, une haine qui ne devrait plus exister et qu'il faut absolument extirper.

Il en est tout autrement des intérêts de la Bulgarie en Dobroudja. Ancien territoire sur lequel les Bulgares ont tout d'abord mis le pied, où ils ont établi leurs premiers camps dans les Balkans et d'où ils sont partis pour constituer l'Etat bulgare de la péninsule, la Dobroudja a été toujours indissolublement liée

au sort historique de la race bulgare¹). Pendant que pour la Roumanie elle était en 1879 „une terre déserte dont la population lui est étrangère, un appendice qui jette le trouble dans l'organisme général de l'Etat et qui demande un régime particulier, empruntant la forme d'une législation à part“, pour la Bulgarie la Dobroudja constituait une partie organique qu'on ne pourrait détacher que par la violence: elle a les mêmes intérêts que la Bulgarie, la même nature, les mêmes coutumes, la même existence. Même résignée dans le temps à son sort, par la force de la nécessité, détachée violemment de la patrie commune, la population de la Dobroudja appelée roumaine a entretenu, malgré toutes les entraves raffinées de la part des autorités, une communauté d'idées et d'intérêts avec la population d'en-deçà la frontière si étroite qu'elle ne peut exister qu'entre les diverses parties d'une même nation.

Aucune autre frontière ne doit séparer la Bulgarie et la Roumanie que le Danube. Ce fleuve partage naturellement la Roumanie proprement dite, qui avec la Moldavie pénètre dans la plaine russe, de la Bulgarie avec la Dobroudja, qui fait indubitablement partie de la péninsule Balkanique. La frontière entre la Bulgarie et la Roumanie en Dobroudja ne présente aucune sécurité: Les Roumains chercheront à rendre stratégique cette frontière, afin de s'assurer tout au moins Constantza, en la déplaçant à l'intérieur de la Bulgarie,

¹) La confirmation officielle roumaine que les Bulgares ont peuplé en grand nombre la Dobroudja au début du XIX siècle (voir Cogalniceanu, op. cit. p. 91), ne prouve qu'une chose: qu'en 1879 la population de la Dobroudja était bien bulgare.

ce que la Bulgarie ne pourrait tolérer dans aucun cas et sous aucune condition. Car elle doit garantir stratégiquement l'unique port de la Bulgarie du nord, Varna, ce qui ne peut être obtenu que par le retour de la Dobroudja à son propriétaire naturel et par la fusion de cette terre bulgare avec la mère-patrie. Ni Arabe-Tabia peut être pour la Roumanie une frontière, ni les positions de Kobadin peuvent l'être pour la Bulgarie. L'ancien retranchement de Trajan constitue la meilleure preuve du fait que la Dobroudja forme avec la Bulgarie un tout au point de vue stratégique, également.

On pourrait encore moins tracer une frontière économique entre la Dobroudja bulgare et la Dobroudja roumaine. Quoique la Roumanie ait fait tout son possible pour coloniser la Dobroudja à sa manière, elle n'a pu en effacer les particularités naturelles. On ne peut nullement remarquer le passage entre notre Dobroudja et l'ancienne Dobroudja roumaine ; au point de vue économique toute la Dobroudja est une partie de la plaine bulgare du Danube qui constitue un tout ayant les mêmes intérêts et la même sortie naturelle sur la mer Noire, principalement le port de Varna, qui est un centre naturel et le port le plus sûr de cette partie de la mer Noire.

D'autre part, la Bulgarie, quoique un pays agricole, se trouve, au point de vue de l'économie sociale et politique, en dépendance étroite avec la Dobroudja qui est son grenier. Sans cette région, la production des céréales est exposée en Bulgarie à des fluctuations peu sûres qui ne disparaissent que si la Dobroudja en fait partie, parce que celle-ci complète la richesse na-

tionale et permet au royaume de devenir un pays d'exportation agricole. La Bulgarie n'a aujourd'hui à sa disposition qu'un moyen de sortir de cette guerre honorablement, sans une catastrophe financière: le retour de la Dobroudja.

Toutefois, la considération la plus importante qui milite en faveur de la réparation de l'injustice commise à l'égard de la Bulgarie par le Congrès de Berlin, est d'ordre militaire. La sécurité de l'Etat bulgare exige d'une manière impérieuse l'adoption d'une frontière naturelle entre la Bulgarie et la Roumanie, et cette frontière ne peut être que le Danube. La Bulgarie ne peut permettre la domination d'un Etat étranger sur une portion du territoire qui lui revient de par tous les droits et ne peut tolérer que cet Etat étranger y constitue une tête de pont en vue d'entreprendre une attaque contre elle dans les conditions d'exécution les plus favorables. Depuis 1912, la Roumanie nous a donné des preuves complètes de ses véritables intentions envers nous. Silistra pour commencer, puis Toutrakan—Dobritch et finalement l'existence de l'Etat bulgare, voilà les buts évidents de la politique roumaine par rapport à la Bulgarie. Ce danger ne se dissipe pas maintenant que la Roumanie est au delà du Sereth; il existe et existera à l'avenir aussi. Malgré nos sentiments conciliants vis à vis de la Roumanie et notre désir de vivre en bons rapports de voisinage et même d'alliés avec elle, la Roumanie a choisi la voie opposée. Nous sommes assez prévenus: à nos ennemis historiques vient de se joindre un autre, inattendu. Nous ne pouvons pas laisser à ce dernier la tête de pont qu'est la Dobroudja; nous de-

vons, pour la sécurité de l'Etat, garder les endroits qui sont le point d'appui de notre force et empêcher qu'ils tombent aux mains de nos adversaires, ce qui pourrait amener les résultats les plus désastreux pour la défense nationale.

La Roumanie qui, pour entretenir ses liens avec la Dobroudja, doit recourir à des moyens artificiels, oubliera vite cette province, étant donné que si l'on prend facilement ce qui appartient à autrui, on l'oublie plus facilement encore. La paix durable dans les Balkans sera ainsi établie. La Roumanie, qui n'est pas un état Balkanique, a des intérêts autrement importants chez elle et si elle s'en occupe, elle en sera mieux récompensée que ne pourrait la récompenser la Dobroudja.

Pour justifier leur expansion territoriale aux dépens de la Bulgarie, lors des négociations de Bucarest en 1913, les Roumains avaient donné un motif apparent — le maintien de l'équilibre des forces entre les Etats Balkaniques. Un grand ami des Roumains, l'ancien professeur de l'Université de Ceznowitz, baron de Dungern¹⁾, explique comme suit l'attitude de la Roumanie: „Quand il s'agit de la Bulgarie, de la Grèce et de la Serbie, l'équilibre des forces en général pourrait être basé sur les possessions territoriales et le nombre des populations. Mais la supériorité de la Roumanie dans ce sens ne pourrait être considérée comme une inégalité parce que la Roumanie doit garder d'autres fronts aussi. Quoiqu'elle ne fasse pas

¹⁾ Freiherr von Dungern: Die Bukarester Friedenskonferenz. Jahrbuch des Völkerrechts von Th. Niemeyer und K. Strupp, II Band, 1914, p. 266.

partie des Etats balkaniques dans le sens rigoureux du mot, la Roumanie a de très grands intérêts nationaux et économiques dans la péninsule. Un accroissement disproportionné de la puissance de la Bulgarie touche aux intérêts politiques de la Roumanie, étant donné qu'on a entendu en Bulgarie des voix en faveur d'un agrandissement pour le compte de la Roumanie (jusqu'au Danube), et que d'autre part la possession de la Dobroudja, avec le seul port militaire de la Roumanie, a pour celle-ci la plus grande importance. C'est pour ces raisons que la Roumanie est intervenue en faveur du principe de l'équilibre politique entre les Etats balkaniques en abandonnant le principe de la nationalité". Cette explication suffit pour nous montrer si l'équilibre des forces qu'a prétexté la Roumanie est justifiable. Les Etats des Balkans doivent s'entendre entre eux sur le principe de la nationalité, mais pour ce qu'il s'agit de la Roumanie, elle peut passer outre et se créer une frontière stratégique en s'annexant un pays purement bulgare sous prétexte que Constantza est son port militaire. Nous n'examinerons pas la question de savoir quel besoin a la Roumanie d'avoir un port militaire qui se trouve sur un territoire appartenant de droit à autrui, et si en général elle a besoin d'une flotte de guerre sur la mer Noire, dans le cas où ce port est rendu à son véritable propriétaire. Il nous suffit de démontrer que la Roumanie s'est servie du principe de l'équilibre politique non pas au point de vue des Balkans, qui ne justifiaient nullement

une pareille application, mais pour expliquer des buts de conquête et une politique d'expansion en Bulgarie. Le même auteur relève que la Roumanie a fait preuve d'une grande modération; mais il omet de faire remarquer que dans le cas contraire l'intervention des puissances européennes n'aurait pas manqué de se produire, et qu'alors ce n'est pas de l'équilibre balkanique qu'on se serait occupé, mais de l'équilibre européen, dans les larges cadres duquel la question balkanique risquait de recevoir une tout autre solution que celle qui lui a été donnée. Enfin, il est évident qu'après l'annexion d'une partie de la Dobroudja, ce n'était là qu'un second pas de la Roumanie en Bulgarie, un pas qui devait être suivi bientôt d'un troisième. Après la ruine du port de Varna, laissé sans hinterland par le traité de Bucarest, les Roumains tournèrent leurs regards vers Roustchouk—Choumen. Cette politique de la Roumanie pratiquée sous le manteau du principe de l'équilibre, ne peut avoir à notre point de vue une autre solution que la solution radicale: le retour de toute la Dobroudja,

Les intrigues roumaines contre l'union de toute la Dobroudja à la Bulgarie ont déjà commencé. Le politicien roumain bien connu Constantin Stere a déclaré, dans la revue hongroise *Das Junge Europa*, publiée à Berlin, que si la Bulgarie détient toute la Dobroudja jusqu'aux bouches du Danube, elle deviendra la voisine de la Russie et qu'alors sera réalisée l'union des Slaves du nord avec ceux du sud et le péril slave deviendrait une réalité. M. Stere prévient donc indirectement l'Allemagne du danger auquel elle s'exposerait en laissant se produire cette éventualité.

La Roumanie est, d'après lui, la vraie barrière contre l'exécution des nombreux plans slaves et pour cette raison elle devrait exister sans subir aucune réduction de territoire. Cette intrigue est cousue de fil blanc. Si la Bulgarie et la Russie avaient les intentions que leur attribue M. Stere, ce n'est sûrement pas la Dobroudja qui pourrait les empêcher de les réaliser et vraiment, aujourd'hui moins que toujours, la Roumanie a le droit de s'attribuer un mérite qu'elle n'a jamais eu et qu'elle ne pourrait avoir. Au fond, il n'y a rien d'attrayant pour un petit pays d'être le voisin d'une grande puissance; les exemples dernièrement fournis par la Serbie et la Roumanie viennent à l'appui de notre affirmation; toutefois, un petit pays n'a pas le droit de renoncer pour des considérations de cet ordre aux terres qui lui appartiennent et qui sont habitées par des frères. Si la Roumanie ne peut éviter la frontière commune avec la Russie ou avec la Hongrie, de son côté la Bulgarie ne peut être éloignée par des Etats-tampons artificiels soit de la Turquie, soit, à l'avenir, de la Russie ou de la Hongrie; cela parce que la population des régions frontières est bulgare et doit entrer dans la composition de la patrie bulgare. Le Danube ayant été la frontière entre la Bulgarie et la Roumanie sur une grande étendue, les Roumains sont les premiers à savoir qu'il nous sépare si bien qu'il ne peut être question de points communs de n'importe quelle nature entre les deux rives. Le Danube serait une frontière aussi infranchissable entre la Bulgarie et la Russie, que le fut jusqu'ici la mer Noire. Mais, même s'il en était autrement, le voisinage entre deux Etats ne veut rien dire en soi-même.

L'attitude de la Bulgarie et celle de la Serbie dans la guerre mondiale donnent un démenti catégorique à l'intrigue roumaine, et il faut chercher l'inspiration de celle-ci non seulement dans le désir d'épargner à la Roumanie les conséquences funestes de la guerre, mais aussi de prévenir le voisinage de la Bulgarie pas tant avec la Russie qu'avec la Bessarabie. Dans ce dernier pays la moitié de la population est bien moldave; mais les colons bulgares y figurent par le chiffre considérable de 220.000 à 250.000 et, avec les colons allemands, ils constituent la partie de la population la plus intelligente et la plus riche de cette région fertile, tant désirée par les Roumains. Autrement, comment pouvons-nous nous expliquer le fait que l'actuel allié de la Russie, qui a trahi à l'alliance conclue avec l'Autriche-Hongrie, veille à ce qu'un autre ne s'approche des territoires sur lesquels il a des visées. Du reste, on ne peut encore savoir sous quelle forme l'Etat russe existera-t-il à l'avenir et il est tout au moins prématuré de parler de futurs plans panslavistes ou autres.

D'un autre côté, nous percevons encore une objection qui ne pourrait reposer que sur la méfiance vis-à-vis de la Bulgarie ou qui ne peut être expliquée que par des calculs machiavéliques. Voici cette objection: si la Dobroudja est unie à la Bulgarie, cette dernière tiendra les trois routes qui relient l'Europe centrale à Constantinople et à l'Asie Mineure: la route Nisch-Sofia-Constantinople, Nisch-Salonique et Bucarest-Constantza-Constantinople. Cette dernière route a joué pendant la guerre balkanique un rôle assez grand en permettant à la Roumanie, qui désirait nuire à la Bul-

garie, de pratiquer une neutralité à part consistant à procurer à la Turquie des munitions de guerre. Cependant cette objection aussi n'est pas fondée: la voie Constantza-Constantinople est non seulement la moins pratique, mais aussi elle ne peut être empruntée par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie que dans le cas où la Roumanie est leur alliée et où la Bulgarie se trouve dans le camp opposé, cela à condition que ces deux derniers pays gardent la neutralité entre eux — une hypothèse vraiment improbable. Du reste, il n'est pas très difficile de couper cette communication, d'autant plus que les nouveaux sous-marins, qui trouvent une excellente base à Varna, pourraient dès le début la rendre impraticable. Enfin remarquons que c'est juste le cas contraire qui se produit. C'est la Roumanie qui est l'alliée de la Russie et c'est précisément elle qui a fermé cette voie aux puissances centrales. La Bulgarie, qui a un intérêt vital à conserver au moins une voie de communication sûre avec les Etats alliés de l'Europe Centrale; la Bulgarie qui a fait en 1914 et 1915 l'essai des communications par le Danube côtoyant la Serbie ainsi que de celles par les chemins de fer roumains, et qui cherche aujourd'hui encore dans les gares roumaines les marchandises envoyées par cette voie; la Bulgarie, membre éprouvé de l'Alliance Centrale, pourra bien garder ces voies et les tenir à la disposition de ses alliés. Pour le temps de paix c'est évident. Pour le temps de guerre il en est de même, car c'est la Bulgarie qui est, dans la péninsule balkanique, le nœud des communications entre l'Europe et l'Asie Mineure, et qui est bien forcée, en gardant la

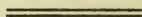
communication directe avec la Hongrie, de garder en même temps la communication entre la Hongrie et Constantinople.

Entre tous les Etats balkaniques seule la Bulgarie a des frontières ethnographiques déterminées. Les Bulgares ne se trouvent pas en masses en dehors de ces frontières. L'unité bulgare constituera donc un Etat qui, par l'étendue aussi bien que par la population, sera loin d'atteindre l'Etat yougo-slave projeté, ou la grande Serbie revendiquée. La Bulgarie sera toujours plus faible que ses voisines, qui s'entendent si facilement contre elle, et ne pourra jamais, par conséquent, faire une politique d'expansion ou une politique agressive par rapport à ces Etats. Après la réalisation de son unité nationale, elle sera le gage le plus sûr d'un développement durable dans la paix. En raison de ses buts limités, la nation bulgare ne peut renoncer à l'union des terres peuplées de Bulgares qui lui ont anciennement appartenu et qui lui ont été arrachées à un moment où elle n'avait pas un Etat à elle et où elle était taillée et retaillée en vue d'intérêts étrangers et de visées de conquêtes. La Dobroudja est une partie indissoluble de la Bulgarie, arrachée de la manière que l'on connaît. Peut-être cette injustice allait-elle être oubliée lorsque, sans qu'il y eût une faute de notre part, la nouvelle politique roumaine vint remettre sur le tapis la question de la Dobroudja dans toute son étendue et dans toute son importance. La Roumanie doit en subir les conséquences. Aujourd'hui l'introduction de relations stables dans les Balkans et le maintien d'une paix durable, ce que tous les belligérants cherchent à s'assurer, exigent le retour à la Bulgarie de la Dobroudja une et entière.

Errata

Pages 2 lig. 17 . . .		<i>au lieu de</i>	Pitesti—Cerna-Voda	
				<i>lire:</i> Fétéchti—Cerna-Voda
„ 4 „ 17	„		Ekerné „	Ekréné
„ 4 „ 8 en remontant „			la Dobroupja) Τήν Μυσίαν, ἤγουν Δόδριτζαν)	<i>lire:</i> la Dobroudja (Τήν Μυσίαν, ἤγουν Δόδριτζαν)
„ 5 „ 6	„		Galtina	<i>lire:</i> Oltina
„ 5 „ 8	„		Hassymdéré	<i>lire:</i> Hassym-dédé
„ 5 „ 13	„		Batouvo	<i>lire:</i> Batovo
„ 12 „ 1	„		Leta	<i>lire:</i> Letea
„ 14 „ 6	„		les lacs de Gargala... Kanari	<i>lire:</i> les lacs de Gargalyk... Kanara
„ 15 „ 6	„		orientale	<i>lire:</i> occidentale
„ 16 „ 3 en remontant „			la plus orientale	<i>lire:</i> la plus occidentale
„ 18 „ 14 en remontant „			Hassim-déré	<i>lire:</i> Hassym-dédé
„ 20 „ 10	„		Hassan	<i>lire:</i> Hassantcha
„ 20 „ 11	„		d'Ouroumtcha	<i>lire:</i> d'Omourtcha
„ 44 „ 10 en remontant „			les Kourtigurs	<i>lire:</i> les Koutrigurs
„ 45 „ 9 en remontant „			283	<i>lire:</i> 284
„ 50 „ 10	„		avec 'ce beau... ce beau...	<i>lire:</i> dans ce beau...
„ 54 „ 8 en remontant „			Contacuzène	<i>lire:</i> Cantacuzène
„ 55 „ 10 en remontant „			Trébrizonde	<i>lire:</i> Trébizonde
„ 74 „ 8 en remontant „			roumains „	romains
„ 74 „ 6 en remontant „			in roduts	<i>lire:</i> introduits
„ 74 „ 6 en remontant „			roumanisés	<i>lire:</i> romanisés

Pages	75	lig. 3	. . .	au lieu de	roumanisée	lire: romanisée
	76	„ 1	„	roumaine	lire: romaine
	76	„ 4 et 12.	„	roumain	lire: romain
	76	„ 11	en remontant	„	αχειθου του Ισβρου	lire: έχταθεν του Ιστρου
	80	„ 6	en remontant	„	Roumains	lire: Koumans
	82	„ 10	„	l'ancienne dynastie	lire: la deuxième dynastie
	86	„ 2	en remontant	„	tatam	lire: totam
	88	„ 16	en remontant	„	Heszog	lire: Herzog
	89	„ 10	„	„	d'ou sont	„ depuis que s'y sont établis
	89	„ 10	en remontant	„	terü	lire: teriï
	90	„ 12	en remontant	„	Thurcos	lire: Thurocz
	90	„ 13	en remontant	„	voïvodat valaque	lire: voïvodat moldave
	94	„ 13	en remontant	„	XVI siècle	lire: XVIII siècle
	94	„ 9	en remontant	„	t. IV	lire: t. VI
	153	„ 8	„	15,396 km. ² carrés et qui	lire: 15,396 km. carrés avec 380,430 habitants en 1912 et qui
	156	„ 13	„	24 mai	lire: 27 mai
	173	„ 2	en remontant	„	Sary-Nassouf, Frécatzēi	lire: Sary-Nassouf, Bèche-tépé, Frécatzēi
	193	„ 2	„	Tchoukourov	lire: Tchou- kourova

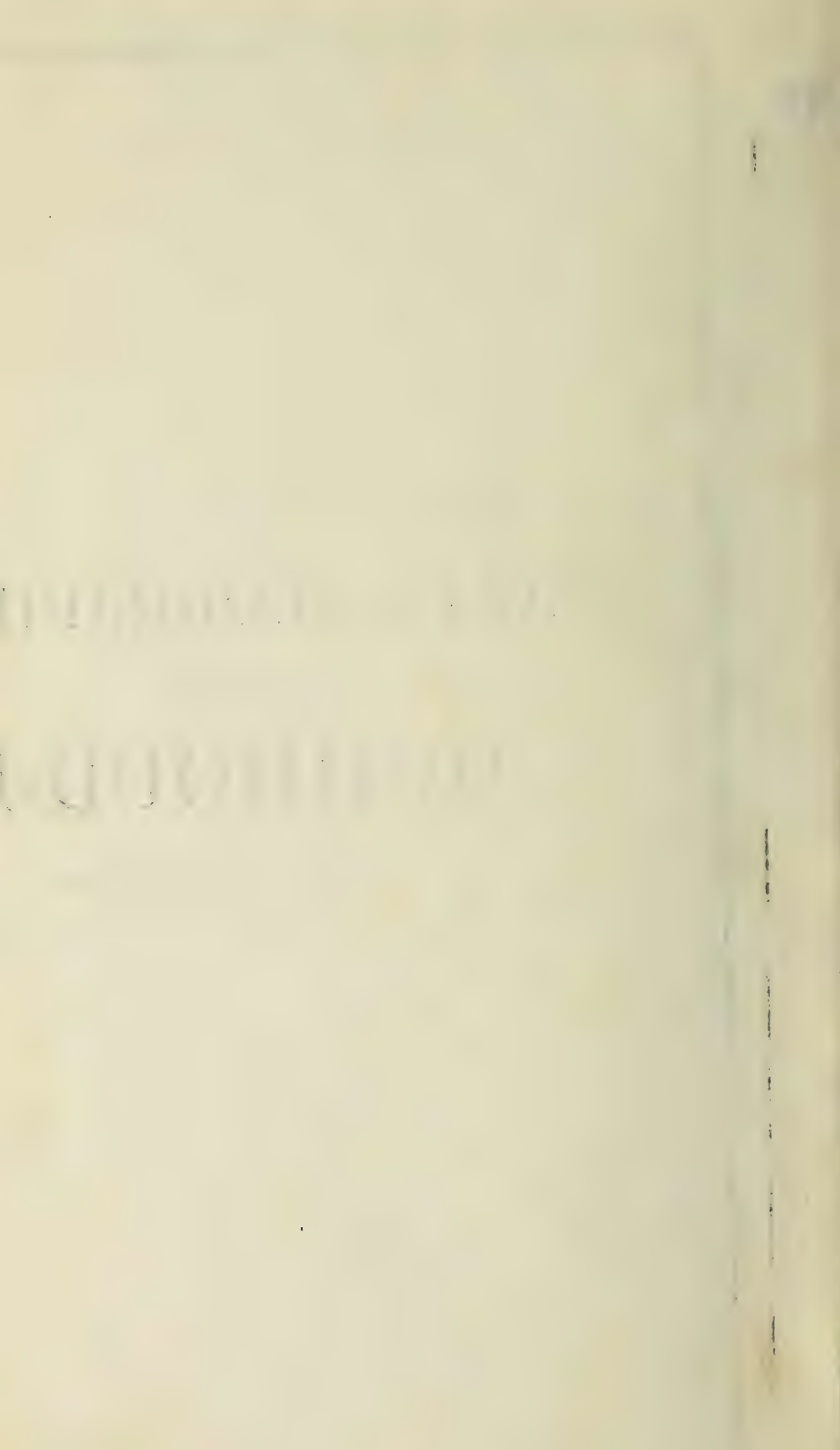


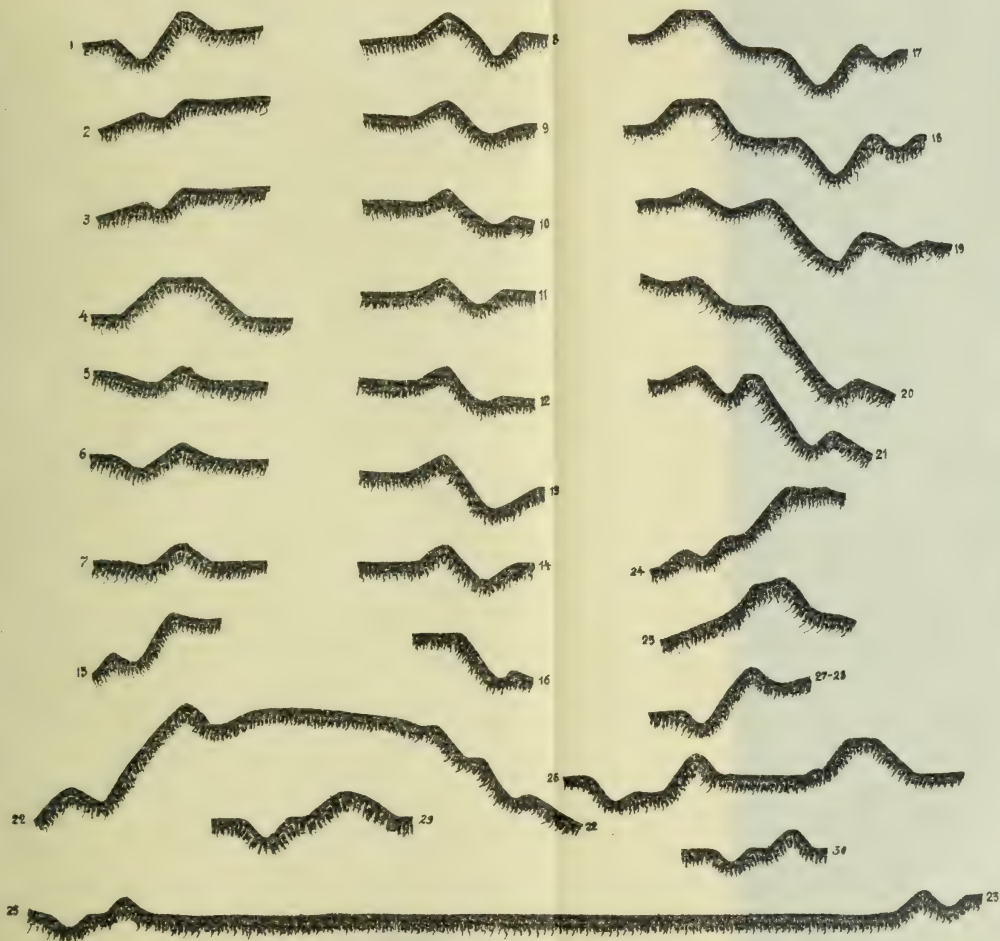
CARTE GÉOGRAPHIQUE DE LA DOBROUDJA

Echelle 1:750,000.

KLM. 10 5 0 10 20 30 40 50 KLM.







Echelle des longeurs 

Echelle des hauteurs 



2490 4



BINDING SECT. JAN 19 1971

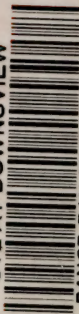
DR
281
D5D65

La Dobroudja

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 13 08 08 023 3